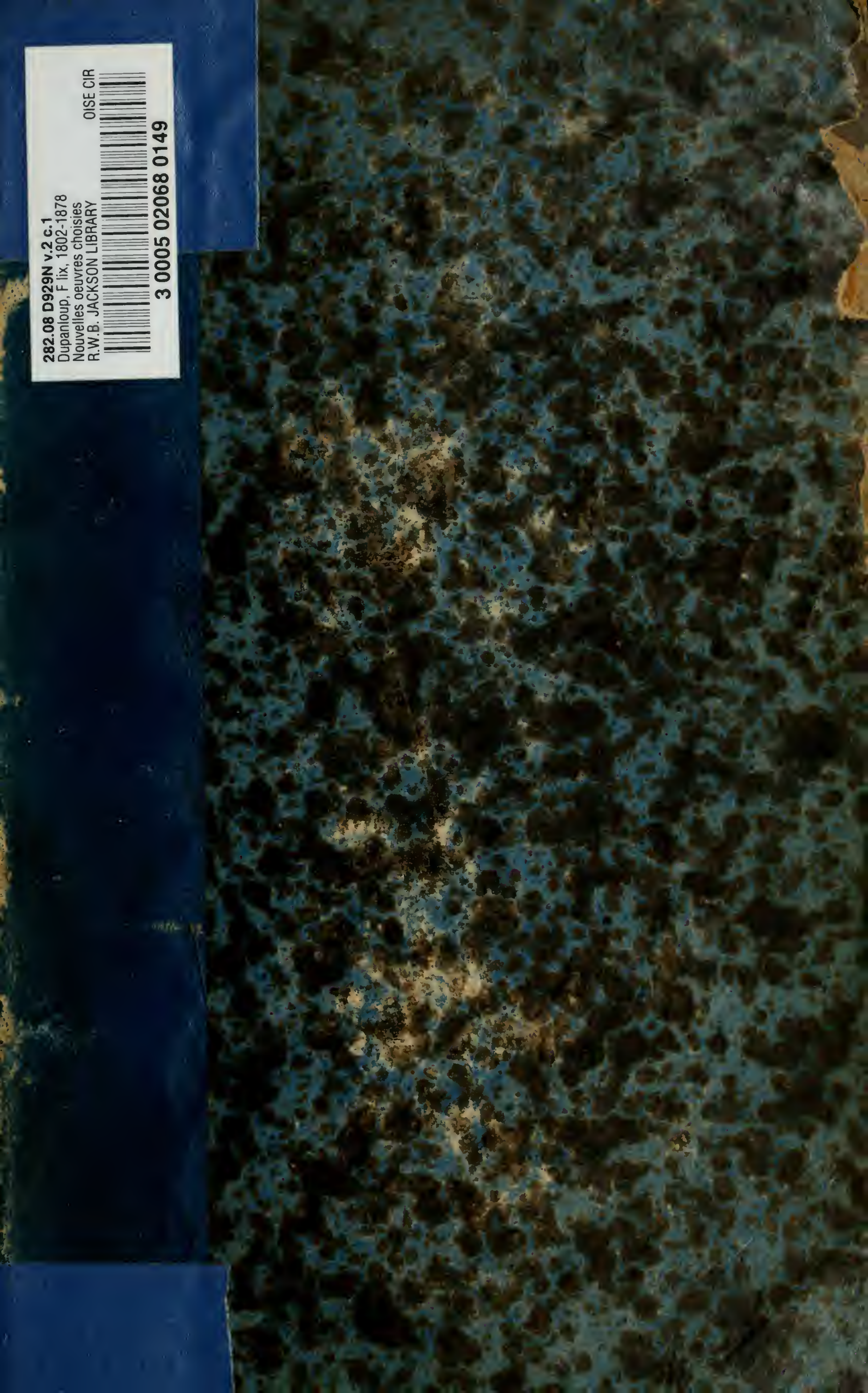
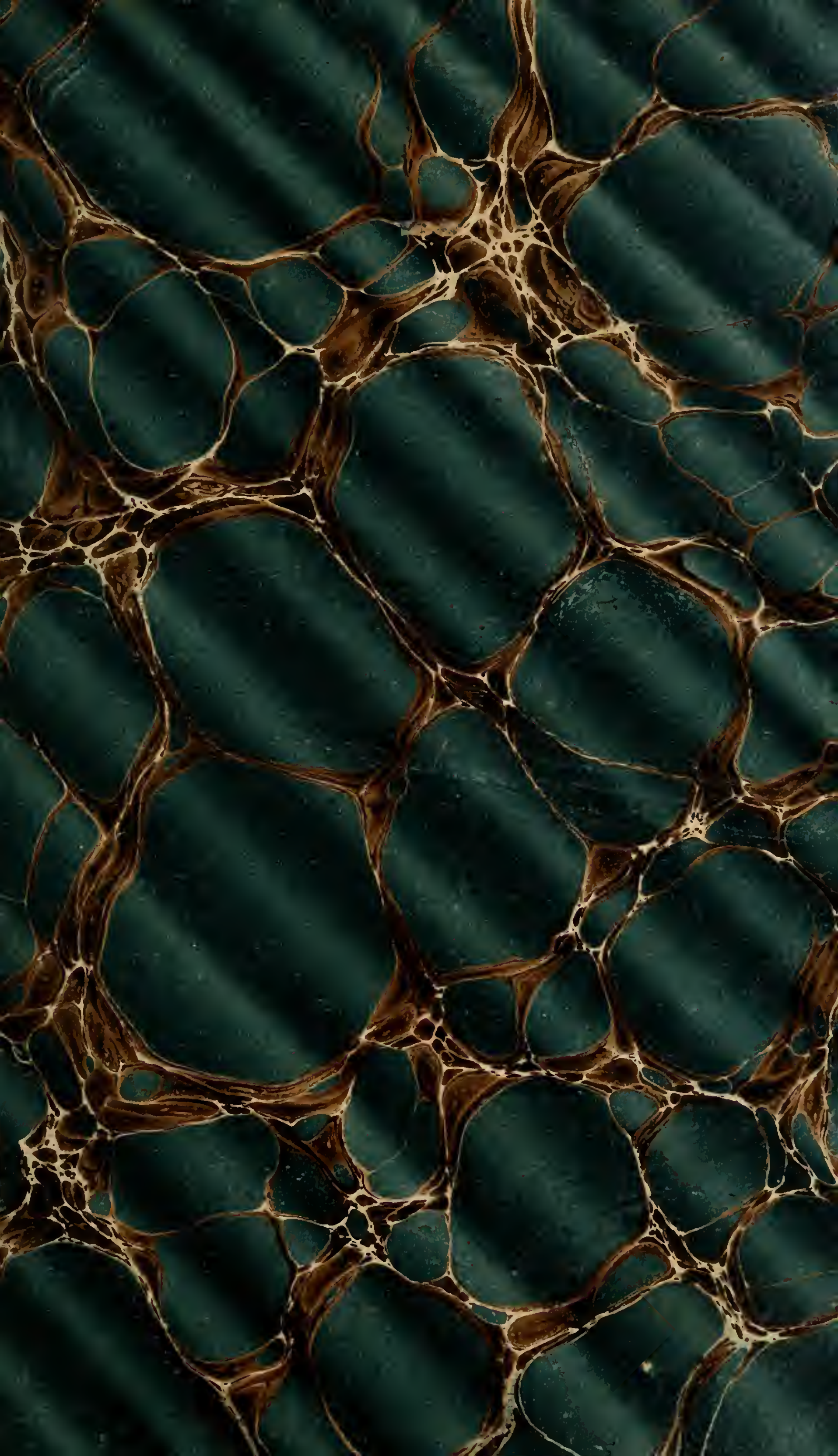

282.08 D929N v.2 c.1
Dupanloup, F lix, 1802-1878
Nouvelles oeuvres choisies
R.W.B. JACKSON LIBRARY
3 0005 02068 0149
OISE CIR





# NOUVELLES ŒUVRES CHOISIES

DE

# Mgr DUPANLOUP

---

TOME DEUXIÈME

## DÉFENSE DE LA RELIGION

---

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

# NOUVELLES ŒUVRES CHOISIES

DE

# Mgr DUPANLOUP

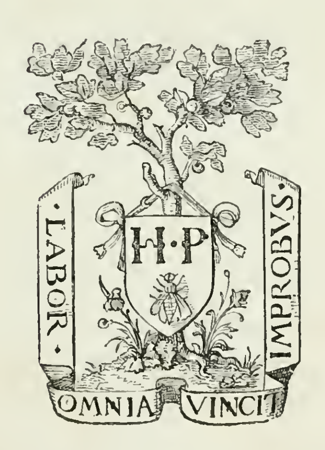
ÉVÊQUE D'ORLÉANS

Membre de l'Assemblée nationale

---

TOME DEUXIÈME

## DÉFENSE DE LA RELIGION




PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

ET CHEZ CHARLES DOUNIOL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

29, RUE DE TOURNON

---

1874









# LETTRE

DE

# M<sup>GR</sup> L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

## AU CLERGÉ DE SON DIOCÈSE

PORTANT COMMUNICATION DE SON

## AVERTISSEMENT A LA JEUNESSE ET AUX PÈRES DE FAMILLE

SUR LES ATTAQUES DIRIGÉES CONTRE LA RELIGION

Par quelques Écrivains de nos jours.

---

Messieurs et chers Coopérateurs,

Le Souverain Pontife nous adressait naguère, à Rome, dans son mémorable discours prononcé le 12 juin devant les évêques du monde entier, ces belles et fortes paroles :

« Continuez l'œuvre de Dieu avec constance », nous disait-il : « ce qui doit par-dessus tout occuper vos pen-» sées et vos soins, c'est que la jeunesse soit formée à » l'honnêteté des mœurs, à la piété, et à tout ce qui » peut la rendre vertueuse : veillez donc, afin que les » études soient bonnes et saines, que rien de contraire » à la foi, à la religion et aux bonnes mœurs ne vienne » corrompre l'enseignement des lettres et des sciences.

» Sachez enfin agir avec fermeté, et ne laissez pas s'af-
» faiblir votre courage, en ces jours de trouble et de
» péril. »

Voilà, Messieurs, les graves paroles que j'avais présentes à la pensée, lorsque je me suis déterminé à publier l'écrit dont je crois devoir vous donner communication, et qui a pour titre : *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille sur les attaques dirigées contre la religion par quelques écrivains de nos jours.*

J'adresse à chacun de vous cet *Avertissement*, en même temps que je le livre au public, afin que vous aussi soyez avertis, et que, voyant cette guerre entreprise contre les plus fondamentales vérités de la religion et de la morale, vous soyez excités à remplir, avec plus de zèle et de vigilance que jamais, le double devoir d'instruire vos peuples dans la saine doctrine, et d'éloigner d'eux la contagion de l'erreur.

Sans doute c'est spécialement à la jeunesse et aux pères de famille que j'ai destiné cet avertissement. Mais combien plus dois-je l'adresser à vous-mêmes! Car vous aussi, Messieurs, vous êtes pères de famille, vous avez des enfants : votre famille, c'est votre paroisse; vos enfants, ce sont tous ceux que vous avez baptisés et que vous élevez en Jésus-Christ. Il importe souverainement que vous sachiez de quelles erreurs on les menace, quels piéges on sème sous leurs pas.

Non pas que je prétende, assurément, que les livres dont je signale le péril circulent dans vos paroisses et aillent préoccuper à la charrue ou dans leurs veillées les laborieux habitants de vos villages. De tels livres

ne se répandent guère dans les campagnes : les noms de leurs auteurs n'y sont pas seulement connus, et leur style y serait difficilement compris. Mais de ces livres, écrits pour les esprits plus cultivés, les mauvaises doctrines passent dans d'innombrables publications de tout genre et de tout format, journaux, chansons populaires, romans à quatre sous, composés et colportés exprès pour le peuple; et c'est là que vos pauvres paroissiens, si vous n'y veillez, peuvent rencontrer et boire à longs traits le poison. Et remarquez-le bien, ce ne sont pas quelques erreurs partielles qu'on propage ainsi, mais un tel ensemble d'erreurs, et d'erreurs si capitales, et subversives à tel point de toute religion, de toute raison et de toute morale, qu'une nation, je ne crains pas de l'affirmer, chez laquelle de telles doctrines et de telles mœurs prévaudraïent, deviendrait en moins d'un siècle un peuple effroyable.

Que pourrait-il, en effet, après seulement trois générations, rester encore de raison, de bon sens public, de dignité, de vie morale, de civilisation véritable, chez un peuple à qui l'on aurait persuadé que l'homme n'a pas d'autre Dieu à adorer que lui-même, pas d'autre âme à ennoblir qu'un cerveau plus ou moins semblable à la cervelle des brutes, pas d'autre religion que celle dont ses caprices lui donnent la fantaisie, pas d'autre distinction entre le bien et le mal que celle qu'il y met lui-même, pas d'autre vie future que le souvenir de la postérité, pas d'autre providence enfin que la fatalité des lois naturelles, avec je ne sais quelle liberté humaine réduite à n'être pas autre chose que

l'alternative des mouvements contraires et prépondérants de l'activité cérébrale?

Il ne faut pas s'y tromper : toutes les erreurs se tiennent. Lorsque les hautes classes de la société lisaient d'Holbach et Diderot, on pouvait prévoir que le *Père Duchesne* serait bientôt crié et célébré dans les rues. L'athéisme des philosophes appelle l'athéisme du peuple. Vous savez, Messieurs, comment l'un traduit l'autre : c'est en un style auquel on ne peut pas du moins reprocher, comme à celui des philosophes, de manquer de clarté : « Quand on est mort, tout est mort. » — « Il n'y a pas d'autre Dieu que le soleil. » — J'ai ma » religion à moi. » — « D'ailleurs, la religion a fait » son temps, » etc., etc. Les erreurs sont la semence des vices, et notre âme est le terrain toujours prêt, qui propage et multiplie le mal. Ils ont beau dire, dans le même grossier langage : « Je n'ai pas besoin d'aller à » confesse, je n'ai ni tué ni volé : » les négations dogmatiques conduisent aux négations morales, et l'erreur raffinée sur les lois morales ne tarde pas à colorer la tromperie sur la qualité de la chose vendue, et à justifier toutes les fraudes, tous les mensonges intéressés, et jusqu'aux violences meurtrières de la cupidité.

Ah! combien notre nature est corrompue! Il y a six mille ans que l'homme est sur la terre. Il y a dix-huit cents ans que l'Évangile est prêché. Dieu, l'âme, le ciel, devraient être des vérités acquises, incontestées, le pain quotidien, le premier trésor de tous les hommes. Nullement! Que deux ou trois esprits malheureux viennent contester ces vérités premières à la face de

notre vieille société; et aussitôt notre vieille société s'inquiète, s'interroge, et, ce qui est plus triste, elle réserve à ces doutes impies l'attention, quelquefois la faveur, la célébrité qu'elle refuse si souvent à ceux qui ne lui parlent que le langage du bon sens, de la vertu et du respect.

Toujours las de la vérité ancienne, jamais attristé de l'erreur nouvelle, voilà l'homme depuis qu'il a été corrompu et dégradé par le péché!

C'est pourquoi veillez, Messieurs, veillez, et ne croyez pas que l'existence de l'Église suffise, pas plus que celle du soleil, à chasser toutes les ténèbres. Il a plu à Dieu de nous obliger au travail : et s'il nous a faits prêtres, c'est afin que nous travaillions sans cesse pour rallumer dans les âmes le flambeau qui s'éteint, pour déraciner chaque jour, sans nous lasser jamais, l'erreur qui renaît.

Aussi, vous comprendriez bien peu l'esprit qui m'anime, si la vue de ces dangers auxquels sont exposées les âmes vous faisait tomber dans l'un ou l'autre de ces extrêmes : les anathèmes au temps présent, ou l'inertie et le silence du découragement. J'ai horreur de ces deux excès, que j'appelle deux variétés de la paresse.

Quand on a gémi sur son temps, on croit avoir assez fait, et on se tire de tout avec des hélas! et des sanglots. Non, Messieurs : notre siècle a ses misères et ses périls; mais il a aussi ses vertus et ses ressources.

Il y a aujourd'hui, surtout en France, des progrès immenses, qui frappent tous les yeux, des dispositions excellentes pour les meilleures choses, une fécondité

admirable des œuvres, de surprenants retours vers les vérités et les vertus chrétiennes. Tout ce qui se fait avec courage, suite et sincérité, réussit. Non, n'accusons pas notre temps; mais travaillons courageusement à l'améliorer en nous améliorant nous-mêmes. Ne maudissons pas ceux que nous devons sauver. Est-ce à nous, chargés de rendre l'homme meilleur, à nous plaindre toujours qu'il est mauvais? Ses maux à guérir, ses défaillances à relever, ne sont-elles pas la raison même de notre ministère, que dis-je! le but même de l'Église?

Et d'ailleurs, est-ce qu'il n'en a pas toujours été ainsi? Est-ce que le bien et le mal n'ont pas toujours été en lutte et en lutte ardente sur la terre? Est-ce que le bien n'y a pas souvent semblé vaincu? Pour moi, quand je regarde chaque siècle attentivement, d'un bout jusqu'à l'autre et jusqu'au fond, chaque siècle m'apparaît avec son fardeau, ses malheurs et ses labeurs; et si Dieu m'avait laissé le choix, je ne me chargerais pas de choisir le temps où j'eusse mieux aimé vivre.

Laissons donc là les retours sur le passé, qui ne le font pas renaître, et les anathèmes au présent, qui ne le font pas changer.

Ne nous endormons pas non plus dans ces vaines prophéties qui nous promettent des paix humaines, des prospérités temporelles, des temps nouveaux, où tout nous sourira, où, toutes les erreurs et tous les vices étant vaincus, les Chrétiens n'auront plus qu'à fleurir en ce monde. Le grand évêque d'Hippone nous de-

mande : *Numquid christianus factus es, ut in sæculo isto floreres?*

Non, ne nous payons pas de si vains prétextes, et ne nourrissons pas nos cœurs de ces molles espérances. Il n'y a qu'une chose à faire ici-bas, comme le disait saint Paul : c'est de vaincre le mal par le bien, *vince in bono malum.*

On fait, on répand de mauvais livres; faisons-en, propageons-en de bons.

Si Dieu ouvrait devant nous l'intérieur des âmes, nous serions stupéfaits d'y voir combien le nombre est grand de ceux qui ont dû leur conversion et leur salut à un bon livre.

Mais, Messieurs, que les livres dont nous nous ferons les propagateurs, en les conseillant, les prêtant, les donnant, soient de vrais bons livres. Et pour cela, il ne suffit pas qu'ils aient de beaux et même de bons titres. Qu'importe l'étiquette, si au fond il n'y a rien, que des niaiseries, des fadeurs, ou s'il y a l'erreur et le mal? Défiez-vous, Messieurs, pour vos jeunes gens et vos jeunes filles, de ces romans prétendus moraux, qui, ne fussent-ils pas tout à fait mauvais, ont du moins le double et grave inconvénient de fausser l'esprit et d'amollir le cœur. J'irai jusqu'à vous dire : Défiez-vous même de certains livres de piété. La librairie, — la meilleure librairie, hélas! — trop peu surveillée aujourd'hui sous ce rapport, jette chaque année dans le monde, dans les maisons religieuses, dans les bibliothèques paroissiales, dans les distributions de prix, des milliers de petits livres de piété, sans valeur, sans

doctrine, sans solidité, pleins d'une quantité d'idées inexactes, d'exagérations ridicules et de sentiments faux, qui altèrent et abaissent la religion, dénaturent la dévotion, rebutent les hommes sérieux, scandalisent les Chrétiens éclairés, et sont comme une sorte de corruption subtile pour les âmes. Bannissez ces livres, Messieurs, et préférez toujours les bons livres connus, les livres dont la réputation est faite, à ceux qui n'ont souvent pour eux d'autre attrait que celui de la nouveauté et de l'inconnu.

Veillons, travaillons de toute manière, agissons : que ce soit la leçon qui résulte pour vous de l'*Avertissement* que je vous transmets. L'erreur est armée : armons la vérité, mais comme il lui convient d'être armée, par le savoir, la justice, la charité, la lumière, le zèle sincère et ardent. Comme le disait saint Paul : *Induamur arma lucis;* revêtons-nous des armes de lumière, puisque nous sommes les fils de la lumière, *Filii lucis.* N'obligeons plus Notre-Seigneur à nous reprocher que les enfants de ténèbres sont plus prudents et plus habiles dans leurs efforts pour le mal que les enfants de lumière dans leur zèle pour le bien : *Filii tenebrarum prudentiores filiis lucis sunt.* Soyons plus studieux, plus instruits dans la vérité que les professeurs d'impiété ne le sont dans le mensonge; soyons plus zélés, plus dévoués que les plus infatigables propagateurs d'erreurs : que leur zèle, au besoin, soit le modèle du nôtre, et leur haine pour l'Église la mesure de notre amour pour les âmes. Oui, devenons tous plus forts, plus éclairés, plus habiles, plus éloquents,

en continuant surtout et avant tout à être exemplaires. Notre exemple sera toujours le meilleur des livres à l'appui de notre doctrine. Mais l'exemple ne suffit pas; et la lutte savante pour la vérité, dans l'ardeur de la charité et des vertus, ne doit jamais cesser.

Ah! Messieurs, vous vous plaignez souvent de l'apparente stérilité de votre vie, de la longueur de vos journées. Seuls dans vos presbytères, vous attendez tristement qu'on vienne à vous, comme le batelier attend, assis sur le rivage, en voyant couler l'eau, qu'un passant vienne monter dans sa barque. Je vous propose une occupation plus digne de vous, ou plutôt c'est Jésus-Christ lui-même qui vous appelle et qui vous dit : « N'attendez pas; marchez : les âmes ne » viennent pas à vous; allez à elles : *Ite ad oves quæ* » *perierunt!...* » Qu'arrive-t-il au contraire? Vous les attendez, et elles vous attendent. Les siècles s'écouleraient ainsi entre vous, sans rapprochement ni rencontre. C'est à vous à vous lever les premiers, et à faire le pas nécessaire : *Ite ad oves... Exite...* Sortez de votre repos, de votre demeure, du coin de votre feu. Allez, *per vias et sepes... Ite, docete... Ecce ego mitto vos.....* Je ne vois pas une parole de Jésus-Christ qui ne nous commande l'action, l'action vive et dévouée, l'initiative. Si les âmes qui vous entourent sont rebelles, pensez à l'Église universelle, pensez à toutes les âmes, travaillez pour elles; tenez-vous au courant des erreurs qui les menacent; priez, étudiez tous; écrivez, si vous en avez le talent; apprenez au moins, si vous n'écrivez pas, apprenez de plus en plus à dé-

fendre la foi par la parole, à en multiplier les preuves, à en faire voir les beautés. Quand vos études solitaires ne devraient être utiles qu'à une seule âme, — et savez-vous si, un jour, cette âme vous ne la rencontrerez pas? — est-ce que votre peine serait perdue?

Demandons-nous-le à nous-mêmes, dans notre conscience et devant Dieu : Messieurs, enseignons-nous assez la religion, la prêchons-nous bien, la rendons-nous lumineuse et aimable? Comment voulez-vous que les peuples connaissent Jésus-Christ, s'il ne leur est pas enseigné, ou s'il ne l'est que par fragments et par lambeaux? La foi ne s'invente pas. Nous partons toujours de ce point, que ceux qui la négligent savent ce qu'ils font et connaissent la vérité. Eh bien! non, très-souvent ils ne savent, ils n'ont jamais su le fond de la religion. C'est une chose prodigieuse de voir à quel degré les plus instruits ignorent le Christianisme, et jusqu'à ses premiers rudiments. Ils n'en connaissent ni la langue, ni les termes les plus simples, ni les signes élémentaires. Le Christianisme est pour eux comme un livre écrit dans un idiome inconnu. Que faut-il donc? Sans en avoir l'air, de peur de les humilier, il faut leur apprendre à lire, à épeler dans ce livre. Mais faisons-nous cela? prenons-nous la peine d'épeler avec eux, de leur faire assembler les divines lettres? Non, nous prêchons trop souvent en l'air, grondant les absents, et n'instruisant, ne confirmant pas les présents. Nous luttons contre de vieilles erreurs dont nous trouvons çà et là le nom chez d'anciens auteurs, et qui n'existent plus que dans des livres oubliés; mais nous

ne combattons pas les objections présentes, sérieuses et meurtrières. Tout a changé de face sur le champ de bataille : l'ennemi n'est plus là où il était, et nous, nous restons toujours à la même place, portant contre lui des coups inutiles; ou bien si, avertis par la clameur publique, nous nous décidons à le poursuivre et à le combattre dans ses évolutions nouvelles, c'est presque toujours avec hésitation, étonnement, mollesse, et quelquefois exagération déclamatoire.

Ah! si l'on menace un de nos droits, une de nos prétentions, un de nos usages, comme nous sommes éloquents, animés, actifs! Voici qu'on menace une de nos grandes vérités; on démolit nos dogmes, on donne des coups de hache à la croix du Sauveur : on nie Dieu, l'âme, la vie future. Serons-nous moins émus, moins empressés, moins agissants?

Une chose m'a souvent frappé, Messieurs : nous sommes cinquante mille prêtres, avec cent évêques, et trois mille professeurs; nous n'avons ni famille qui nous gêne, ni ambition qui nous occupe. Avec une telle armée, laisserons-nous la victoire à l'incrédulité et au mensonge? De notre temps, un pauvre prêtre du diocèse de Belley, M. Gorini, simple curé de campagne, a vengé l'Église dans l'histoire. Pourquoi n'y a-t-il pas un abbé Gorini dans chaque diocèse? Saint Vincent de Paul était aussi un curé de campagne. Ah! si nous avions seulement deux ou trois Vincent de Paul, deux ou trois François de Sales, un ou deux Charles Borromée, la victoire ne serait pas longtemps indécise! On se moque de nous; mais on ne se moque pas des Saints, des

Saints qui travaillent, prient et se dévouent pour leurs frères.

Sainte Thérèse disait autrefois : « L'Église souffre : » mes filles, à la prière, à la prière! » Et moi je vous dis : « Messieurs, l'Église souffre; à la prière et à » l'étude! à la prière et au travail! » Vous êtes jeunes, et vous avez du temps : travaillez, travaillez. Plusieurs d'entre vous l'ont déjà fait utilement, très-utilement, et très-courageusement. Mais il est manifeste que nous ne sommes pas assez nombreux, je ne dis pas sous la tente et au camp, mais dans la lutte et en face de l'ennemi. On s'épuise à lutter seul; on se lasse à porter ses forces défaillantes sur toutes les brèches à la fois. Si nous nous partagions le travail, après l'avoir bien défini, réglé et accepté, que d'utiles études, que de résultats féconds! quelle séve, quelle vie, quelle puissance pour le bien! Non, nous n'avons pas une idée suffisante de nos forces, et nous n'en faisons pas un suffisant usage.

Je vous en conjure, Messieurs et chers Coopérateurs, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par l'amour que vous portez aux âmes, appliquez-vous avec une ardeur nouvelle à l'étude et à la prédication. Appliquez-vous à instruire solidement et à fond les peuples confiés à vos soins. Faites des cours d'instruction suivis et bien coordonnés. Ne vous contentez pas de leur enseigner les formules générales et sèches des dogmes; il faut le fond et le détail. Cela seul intéresse et instruit. J'ai par moi-même l'expérience certaine que les enfants et les paysans sont capables d'une forte et solide

instruction religieuse. Seulement il y faut du zèle, et il faut savoir s'y prendre. Voyez l'Évangile. N'est-ce pas la révélation des plus hautes vérités dans la simplicité et la clarté la plus pénétrante? Éclairez donc et affermissez la foi des peuples, faites-leur connaître les fondements de la religion. Exposez-leur, en les mettant à leur portée, les preuves de l'existence de Dieu, de la spiritualité, de la liberté de l'âme humaine, de la vie future, la belle et grande histoire de la révélation mosaïque et chrétienne, la divinité de Jésus-Christ, l'institution divine de l'Église. Montrez l'enchaînement des vérités entre elles, leurs convenances, leur harmonie, et combien, sans contredire l'esprit humain, elles s'accordent, en le surpassant, avec les plus saines et plus pures données d'une raison ferme et élevée.

J'insiste sur ce dernier point. Il est évident que c'est à nous aujourd'hui à défendre non-seulement la foi, mais la saine raison contre des attaques insensées. Pour peu que ce que nous voyons dure, le moment viendra bientôt où notre mission, la mission du clergé, des évêques, des prêtres, dans le monde, ne sera plus seulement d'y maintenir et d'y propager la foi, mais d'y conserver le bon sens.

Persuadez-vous donc bien, Messieurs, que l'enseignement religieux, qui fut de tout temps le premier besoin des peuples, est devenu plus indispensable aujourd'hui que jamais, à cause de l'invasion incessante de l'erreur et des périls croissants de la foi. Et persuadez-vous bien aussi que cet enseignement de la religion, il ne saurait être donné par des prônes seulement,

des sermons plus ou moins vagues, sur des sujets mêlés et sans suite : il faut nécessairement, si on veut atteindre le grand but et accomplir le grand précepte du Maître, DOCETE, il faut des *Cours d'instructions* proprement dites, des Cours qui se suivent et se développent de manière à former un ensemble et un tout complet. Et la préparation de ces instructions suivies, voilà, Messieurs, ce qui suffirait, dans vos presbytères, à occuper votre temps, avec un profond intérêt pour vous-mêmes, et une véritable utilité pour vos paroissiens.

Sans cela, on parle et on prêche en l'air, *aerem verbero;* mais on n'instruit point. Chose étrange! dans une infinité de paroisses il n'y a pas de cours de religion, sinon pour les seuls enfants, dans les catéchismes. Je le sais, il y en a un, très-important, mais aussi très-exceptionnel, à Notre-Dame de Paris, seulement six ou sept fois par an : et comme les hommes et les grandes personnes ne peuvent pas être ramenés au catéchisme, il s'ensuit qu'ils n'ont à la lettre aucun moyen public et régulièrement institué pour s'instruire à fond de la religion. C'est là, évidemment, une lacune qu'il faut remplir.

Du reste, Messieurs, quand je dis qu'il faut donner les preuves, montrer les fondements de la religion, faire voir les raisons des choses, ne le prenez pas en ce sens qu'on doive, en chaire, philosopher, disputer, et changer la prédication en controverses querelleuses : ce serait altérer l'institution de Notre-Seigneur, qui ne nous a pas dit en nous envoyant : *Disputate,* mais : *Docete.*

Ce que j'entends, c'est ceci : il faut prouver, donner les raisons des vérités et des préceptes divins, non en disputant, mais en exposant avec gravité, clarté, simplicité et autorité. Il y a deux lumières, deux soleils des âmes : la foi et la raison. Eh bien! je dis qu'il faut faire tomber sur les vérités que vous présentez aux fidèles les rayons de ces deux lumières : de la foi, afin qu'il y ait, *obsequium*, soumission de l'esprit à la parole de Dieu; et de la raison, afin que cette soumission soit raisonnable et éclairée, *rationabile obsequium* : l'esprit voyant que c'est à la parole de Dieu qu'il se soumet, et comprenant dans cette parole, malgré sa hauteur et sa profondeur, et quelquefois son mystère, tout ce qui est accessible à la raison.

Dans les preuves, d'ailleurs, qui se donnent en chaire, pour la généralité des fidèles, il faut éviter les subtilités, l'érudition chargée et savante : c'est au bon sens surtout, et au sens chrétien, qu'il faut s'adresser, parce que c'est pour tous que nous parlons; et le bon sens seul est l'apanage, le commun patrimoine des esprits, et comme le clair miroir étendu par la sagesse divine au fond de toute intelligence humaine, ainsi que la rétine au fond de l'œil, pour recevoir le jour des vérités dont tout homme *venant en ce monde* a besoin.

Je n'achèverai pas sans vous dire qu'il faut aussi expliquer à vos peuples, avec les dogmes de la foi, la loi morale. Il n'y en a pas deux; il n'y en a qu'une : c'est le *Décalogue*. Messieurs, nous avons là et nous portons en nos mains, dans ce Décalogue, le salut de la terre!

Comment cette conviction n'enflammerait-elle pas notre zèle ?

Oui, la grande loi morale et sociale, la loi de l'homme, la loi de la famille, la loi des nations, la loi générale et fondamentale, le lien suprême et essentiel de la société du genre humain, c'est le *Décalogue*.

C'est d'abord *l'amour de Dieu :* l'amour de Dieu plus que de soi-même et par-dessus toute chose : l'adoration de sa grandeur, la foi en sa vérité, l'espérance en sa bonté, la religion, le respect de son saint nom.

Et par là même l'impiété, l'incrédulité, l'indifférence irréligieuse, le désespoir, le parjure, le blasphème, la superstition sont réprouvés.

C'est *l'amour de soi :* mais l'amour légitime, l'amour humble et pur, l'amour de l'âme au-dessus du corps : la pureté, la chasteté! l'amour du travail : du travail qui doit, pendant *six jours* chaque semaine, faire tomber du visage de l'homme pécheur les sueurs de l'expiation et de la pénitence, mais qui est destiné en même temps à exercer, cultiver, développer, ennoblir et perfectionner toutes les facultés physiques, intellectuelles et morales, qui constituent la nature et la dignité humaines.

Et par là même sont réprouvées l'oisiveté, qui enseigne tous les vices, qui est la source de toute misère, et toutes les passions d'ignominie qu'il est meilleur de ne pas nommer.

C'est enfin *l'amour du prochain :* Messieurs, dites-leur bien d'abord que nul n'est plus le prochain de l'homme que son père et sa mère : aussi, dans le *Déca-*

*logue*, le père et la mère viennent-ils aussitôt après Dieu ; et l'homme leur doit un amour respectueux qui s'élève jusqu'à l'honneur ; il leur doit l'obéissance ; il leur doit, jusqu'à leur dernier jour, ses soins, et une filiale assistance.

Quant à l'amour que l'homme doit à tous ses semblables, il va loin ; car il doit les aimer comme lui-même. La formule générale de cette loi est connue : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fît. » Cela ne suffit pas : « Fais à autrui ce que tu veux qui te soit fait à toi-même. » Donc, soigne le malade, assiste le pauvre, affranchis les esclaves, console l'affligé, recueille l'orphelin.

Donc, *tu ne tueras point :* ni son corps par le meurtre, ni son âme par le scandale, ni son honneur par l'outrage.

*Tu ne déroberas point :* ni ses biens, ni sa réputation, ni sa fortune.

*Tu ne mentiras point :* tu ne diras contre lui ni faux témoignage, ni calomnie, ni aucun mensonge.

*Tu ne convoiteras point :* ni sa femme, ni sa maison, ni son serviteur, ni aucune des choses qui lui appartiennent.

Ainsi, dans la loi de notre Dieu, l'amour du prochain doit aller jusqu'à ne se permettre jamais contre lui ni une convoitise, ni une pensée, ni un désir !

On le voit, il n'y a pas un de ces commandements qui ne soit un commandement d'amour : cette loi est tout entière la *Loi d'amour*.

Cette loi, c'est aussi la *Loi du bien*. Son accomplis-

sement accomplit toute vertu, et fait le parfait *Homme de bien.* En effet, comme l'exprime si simplement l'Écriture, tout le Décalogue, toute vertu, se réduit à deux mots : *Declina à malo, et fac bonum :* faites le bien, et évitez le mal.

Qui ne serait d'ailleurs frappé des singuliers détails dans lesquels cet abrégé divin de la loi sociale croit devoir entrer? Ce n'est pas seulement l'existence et l'honneur, la vie physique et morale, que le Décalogue protége dans l'homme contre tout attentat; c'est aussi la *propriété.* Et pourquoi? Parce que la propriété sert elle-même à conserver la vie de l'homme et à protéger la vie de ses enfants. C'est le domicile de l'homme, c'est sa maison, c'est son toit, c'est le vêtement qui le couvre : c'est son serviteur; c'est l'animal même qui l'aide à labourer son champ, c'est son bœuf, c'est son âne, que le Décalogue prend sous sa protection et couvre de sa majesté!

Oui, aujourd'hui encore, après tant de siècles écoulés, au milieu de cette magnifique civilisation dont nous sommes si fiers, la propriété, sans laquelle la famille elle-même, source, principe et modèle de toute société, est impossible, la propriété n'a pas de fondement plus ferme que le septième et le huitième commandement!

La famille ne tient et ne résiste, dans ce qu'elle a de plus vénérable et de plus sacré, que par le quatrième, le sixième et le neuvième!

La sûreté des villes et des grands chemins, la vérité des transactions et de toutes les relations des hommes

entre eux, la sincérité des serments, la solidité des arrêts de justice, ne reposent que sur le cinquième, le septième et le huitième commandement !

Aujourd'hui encore le Décalogue est donc la grande charte de l'humanité. Toute la question sociale est encore dans le Décalogue, et la société humaine n'a pas d'autre appui.

Je me laisse entraîner, Messieurs, et, pour vous encourager à étudier et à prêcher, voici que je vous fais une leçon et un sermon. Mais comment entr'ouvrir ses lèvres sur de tels sujets, sans que la vérité déborde? Ah! nous ne l'aimons pas assez, cette vérité adorable; nous ne sentons pas assez combien elle est belle, combien elle est bonne, combien elle est grande! Je vous le répète, Messieurs, toutes les vérités philosophiques sont dans nos dogmes, toutes les vérités morales sont dans nos préceptes; tout ce que l'homme comprend de vrai, illuminé par ce que l'Évangile révèle; tout ce que l'homme veut de bien, élevé, fortifié par ce que l'Évangile inspire; toute raison, plus la foi; toute vertu, plus la sainteté. L'âme et la société vivent de l'Évangile et par l'Évangile.

Donc, Messieurs, dites-le à tous, quels qu'ils soient : philosophes, hommes d'État, juges de la terre, guerriers, hommes de lettres, législateurs, vous tous qui voulez sauver et faire marcher en avant la société, grandir la patrie, ennoblir cette bien-aimée terre de France; vous tous donc, revenez, revenez tous ensemble, avec ces peuples dont vous voulez le bien, au Décalogue, à la foi, à l'Évangile du salut, à Jésus-Christ!

C'est là, là seulement, que vous trouverez des lois pour la conduite de votre vie, des consolations pour toutes vos douleurs, des enseignements pour toutes vos incertitudes, et des secrets infaillibles pour la sécurité du monde! L'Évangile de Jésus-Christ, c'est tout ensemble la philosophie la plus pure, et la religion la plus sublime! C'est dans le divin Évangile que se renoue l'antique alliance de ces deux grandes puissances émanées de Dieu, la raison et la foi : c'est là seulement, sous le regard et sous les inspirations du Fils de Dieu, que la raison troublée de l'homme se rassure, que son intelligence affaiblie dans les ténèbres retrouve sa force, et que la foi lui prodigue ses clartés; et c'est appuyé sur ces deux ailes que l'homme s'élève, s'élève et monte, à travers les jours mauvais de son pèlerinage, jusque vers la cité du Dieu vivant!

Dépositaires de telles vérités, Messieurs, comment pourrions-nous ne pas tout faire pour les propager sur la terre, et pour les défendre contre ceux qui les attaquent? et quelle excuse aurions-nous, si les ennemis de ces éternelles vérités avaient plus de zèle pour les renverser que nous, leurs défenseurs naturels, pour les soutenir? Non, il n'en sera pas de la sorte; et c'est dans cet espoir qu'en vous adressant cet *Avertissement à la jeunesse*, je vous ai transmis ces conseils et ces exhortations.

Je me réserve d'ailleurs de m'entendre avec vous, dans nos prochaines retraites pastorales, pour régler, avec le concours de vos lumières et de votre expérience, ce que nous avons à faire afin de perfectionner

dans le diocèse la prédication de la parole divine, et d'y établir ces cours de solide instruction chrétienne qui sont une des plus grandes nécessités du temps présent.

En attendant, Messieurs, prions et veillons; ne dormons pas. Encore une fois, l'erreur est forte, soyons plus forts; l'erreur se fait savante, soyons savants; elle est active, soyons actifs; ne lui abandonnons pas un domaine sans défense, et des terres sans culture. Mon Dieu! si nous triomphons, ce sera votre œuvre; si nous faiblissons, ce sera notre faute!

Recevez, Messieurs et chers Coopérateurs, la nouvelle assurance de mon profond et affectueux dévouement.

† FÉLIX, *Évêque d'Orléans.*

Orléans, 8 mai 1863, en la fête de Jeanne d'Arc.

*P. S.* — Je ne dois pas vous laisser ignorer, Messieurs, que grâce à votre zèle, grâce à l'élan général de mes diocésains, j'ai eu le bonheur d'envoyer récemment encore une nouvelle somme de vingt-quatre mille francs aux ouvriers cotonniers. Vous savez les sommes qui déjà leur avaient été transmises, sans compter les envois en nature, lesquels ont été considérables, grâce surtout à la générosité des bons habitants de nos campagnes : c'est un hommage que j'aime à leur rendre ici. Bénissons Dieu de cette grande charité, et acceptez-en pour vous, Messieurs, et pour vos chers paroissiens, toutes mes félicitations et mes remercîments.

Permettez-moi, à cette occasion, de vous rappeler

une autre détresse, qui doit trouver et a trouvé jusqu'ici parmi nous la plus filiale et la plus chrétienne sympathie. Je veux parler de la détresse persévérante du Chef de l'Église. Ses besoins n'ont pas diminué; ses richesses ne se sont pas accrues. La charité catholique peut seule lui venir en aide. J'espère que les fidèles ne se montreront pas moins généreux qu'ils ne l'ont été dans les précédentes quêtes, et je suis heureux, Messieurs, de n'avoir pas à leur proposer, pour exciter leur zèle, un autre exemple que celui qu'eux-mêmes déjà se sont donné.

Vous savez que la quête pour le Denier de Saint-Pierre doit avoir lieu le jour de la Pentecôte, et par conséquent doit être annoncée le dimanche précédent.

# AVERTISSEMENT

## A LA JEUNESSE ET AUX PÈRES DE FAMILLE

SUR

## LES ATTAQUES DIRIGÉES CONTRE LA RELIGION

### PAR QUELQUES ÉCRIVAINS DE NOS JOURS

---

Il y a des vérités, universelles, éternelles, qui sont le fond de la raison, la base des lois morales, la vie de toute société.

Nécessaires à toute âme, nécessaires à tout peuple, elles font la lumière, la consolation et la force du genre humain.

Invisibles et cachées dans l'intelligence et la conscience humaine, ce sont elles qui portent tout. Ébranler ces assises profondes, c'est tout ébranler dans les âmes.

Ces vérités naturelles font partie, non moins que les vérités surnaturelles, de la religion. Le Christianisme s'appuie sur elles et en même temps les soutient; sa mission est d'en conserver le dépôt sacré au monde.

Mais une lutte éternelle, au sein de l'humanité, a lieu contre ces éternelles vérités. La raison et la foi,

c'est la double barrière contre laquelle on voit de siècle en siècle venir s'aheurter les esprits superbes et égarés.

Vaines attaques : toujours la barrière résiste, et ceux qui s'élancent contre elle s'y brisent; mais le péril est grand pour les époques où ces luttes d'impiété se produisent avec plus d'audace, grand pour les âmes faibles qu'elles troublent, pour la jeunesse qu'elles entraînent, pour la société où elles amoncellent dans l'ordre moral des ruines désastreuses.

Il se fait aujourd'hui au milieu de nous une de ces attaques hardies, non pas seulement contre le Christianisme, mais aussi contre les vérités naturelles et fondamentales, qui constituent la raison même de l'homme, et que le Christianisme protége : ce n'est pas seulement l'antique foi de la France, c'est la raison publique qui est menacée parmi nous. Il est temps d'avertir de ce danger.

J'adresse cet avertissement à la jeunesse et aux pères de famille.

C'est la jeunesse qui est surtout mise en péril ici par les doctrines dont je parle : défendre la jeunesse menacée dans son âme, dans sa candeur, dans sa foi, dans son éternel avenir, c'est travailler aussi pour les pères de famille : c'est défendre ce qu'ils ont de plus cher et de plus sacré.

Je sens que je remplis ici un grand devoir, et pour le remplir, à Dieu ne plaise que j'hésite ou me ménage moi-même. Quand l'ivraie est jetée à pleines mains dans le champ des âmes, ceux à qui le champ est confié ne peuvent s'endormir. Et c'est précisément parce qu'il

y a aujourd'hui la liberté de tout attaquer, qu'il y a le devoir et qu'il doit y avoir la liberté de tout défendre.

Et ce n'est pas seulement ici pour moi un devoir; c'est le cri impérieux de mon âme, sous l'émotion des souvenirs qui me sont les plus présents, et des appréhensions les plus vives que j'aie éprouvées dans le cours de mon ministère auprès des jeunes gens.

Quand on a consacré sa vie à l'éducation, et qu'on a acquis, dans cette œuvre laborieuse, l'expérience des besoins et des périls de la jeunesse, vient un jour où se rencontre, parmi les inquiétudes inséparables d'un tel dévouement, une peine plus cruelle que toutes les autres, une heure de très-profonde angoisse.

C'est l'heure où l'on voit le jeune homme quitter sa famille et s'en aller au loin, à Paris, ou dans un autre de nos grands centres intellectuels, pour y achever son éducation littéraire, et, par les études spéciales, préparer sa carrière. Il se trouve jeté là tout à coup dans une telle atmosphère de séductions, il rencontre des exemples si redoutables, un air si malsain, qu'il est difficile de n'être pas profondément ému, au moment de la séparation et du départ.

Et encore, s'il n'y avait que cela, on en gémirait, mais sans s'étonner; car, enfin, cela est de tous les temps : c'est la grande lutte du bien et du mal, et le jeune homme qui a reçu la lumière et la force d'une éducation chrétienne, arrive préparé au combat

Mais ce à quoi il n'est pas préparé, ce que le malheur de nos temps lui réserve, et ce qui doit indigner toute âme honnête, c'est ce que je vais dire.

Parmi nous se trouvent des hommes que leur âge, leur position, leur talent, font les guides de la jeunesse; qui devraient tenir à honneur de la prémunir contre les entraînements funestes par des enseignements graves et purs; qui, ayant reçu de la société la mission de parler à la jeunesse, ont par là même contracté l'obligation sacrée de la respecter. Et ce sont ces mêmes hommes qui emploient leur parole et leur autorité à détruire en eux toute foi, tout christianisme, toute religion : voilà, je le répète, ce qui ne se pouvait prévoir, et ce qui ne se peut supporter.

Une école, en effet, est née de nos jours, qui, non contente d'attaquer le Christianisme, Jésus-Christ et l'Église, non contente de nier tout dogme et toute morale révélés, sape toute morale naturelle, et ne recule ni devant le matérialisme, ni devant l'athéisme.

Sans doute, depuis que les plus nobles esprits de ce siècle ont relevé l'étendard d'une philosophie spiritualiste, depuis que le Christianisme renaissant parmi nous a rendu à ces mots : Dieu, âme, immortalité, religion, leur grand sens et leur beauté, les hommes dont je parle n'oseraient pas accepter les noms flétris de matérialiste et d'athée. Cette impiété toute nue, aujourd'hui, ferait horreur. Mais s'ils reculent devant le nom, ils ne reculent pas devant la chose. La vérité est que leurs systèmes ne sont au fond que la négation de Dieu. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour me les expliquer dans un sens moins malheureux. Cela m'a été absolument impossible.

Encore si ces doctrines demeuraient solitaires et ca-

chées dans leurs âmes, ou s'ils ne les répandaient que dans des livres spéciaux, et de pure érudition; mais non : c'est dans des cours publics, c'est dans des livres du format le plus léger, dans des ouvrages destinés à la jeunesse et devenus classiques, qu'ils propagent ces doctrines; et tous les jours il y a de nouvelles et plus nombreuses victimes.

Depuis longtemps déjà j'avais pressenti le mal et voulais m'en occuper. Mais il y a aujourd'hui tant de tristesses au dedans et au dehors, tant de combats à soutenir, tant d'œuvres à faire! Le poids des préoccupations qui accablent un évêque est si lourd, que je n'avais même entrevu que la moitié du danger.

Mais des faits récents, des exemples qui m'ont rempli d'une amère douleur, des naufrages qu'au prix de mon sang j'aurais voulu épargner à des familles dignes de ne pas connaître de tels malheurs, m'ont amené enfin à étudier, à sonder l'abîme dans toute sa profondeur, et ne me permettent plus d'hésiter un instant à élever la voix.

Je sais ce que je dois à tout homme dont j'accuse les doctrines, et ce que je dois en particulier à ceux dont je serai obligé tout à l'heure de prononcer les noms; mais je dois bien davantage à ces jeunes gens que j'ai élevés depuis vingt ans et que j'élève encore, à ces pères de famille, à ces mères chrétiennes, que je n'aurais peut-être pas à consoler aujourd'hui, si je les avais avertis hier.

Après tant de services rendus, pendant ma vie tout entière, aux jeunes gens et aux familles, il m'en reste

un encore aujourd'hui à leur rendre. C'est peut-être le dernier qu'ils recevront de moi. En tout cas, il est si grand, et d'une telle nécessité, que je ne veux pas mourir avant de laisser à la jeunesse que j'ai tant aimée, ce dernier, ce suprême avertissement.

Je ne crois pas, du reste, que rien m'ait jamais plus coûté que ce que je vais faire.

Non-seulement à cause de la tâche que, pendant deux années et plus, j'ai dû m'imposer de lire, de sang-froid, tant de volumes ou articles et écrits légers de toutes sortes, dans lesquels toutes ces erreurs sont répandues; et à cause de la tristesse que j'éprouvais à remuer toutes ces insultes au bon sens, à la raison, à la vérité, à l'âme, à Dieu, à Jésus-Christ, à l'espérance de la vie future, aux plus chères et aux plus nobles aspirations de l'humanité; et à cause enfin de mon effroi involontaire à la vue de ces négations audacieuses, de cette dissolution totale des croyances humaines, de ces abîmes où croulent toute raison, toute religion, toute société;

Mais aussi à cause des hommes que j'ai ici devant moi : hommes assurément dignes de grande compassion, qui, avec de tels dons reçus de Dieu et après tant de travaux, sont arrivés à de tels égarements, et parmi lesquels se rencontrent des noms qui ne sont pas pour moi sans souvenir! Mais l'œuvre qu'ils font ne me permet pas de voir ici autre chose que le péril des grandes vérités, et les piéges tendus aux âmes; et c'est leur position même qui est une raison de plus pour moi de prendre la parole.

Sans doute ils sont considérés dans le monde savant, et tendent à la célébrité ; mais c'est pour cela même qu'ils ne peuvent s'offenser de ce que je fais aujourd'hui, car c'est leur célébrité qui m'appelle : des écrivains sans nom ne mériteraient que le silence.

Dans une des controverses célèbres du dix-septième siècles où Bossuet avait cédé à l'ardeur de son âme émue par la vue d'un grand péril, Louis XIV lui dit un jour : « Qu'auriez-vous fait, si j'avais pris parti contre » vous? — Sire », répondit Bossuet, « j'aurais crié cent » fois plus fort. »

Voilà le vrai mot de la conscience et du devoir. Plus ces hommes ont d'influence et de titres, plus je dois à Dieu, à l'Église, à la société, aux familles, plus je me dois à moi-même de parler haut. Voilà pourquoi je les nommerai. Voilà pourquoi, bien qu'il m'en coûte, je dépouillerai leurs ouvrages, et déchirerai tous leurs voiles. Je veux les mettre dans la nécessité ou de me démentir en affirmant qu'ils croient à Dieu, à l'âme, à l'immortalité, à la religion, ou d'accepter et de porter publiquement ces noms d'athées et de matérialistes devant lesquels ils reculent. Quand les positions seront ainsi tranchées, et que les équivoques auront disparu, le péril sera moindre.

Je sens, du reste, toute la difficulté et les délicatesses de ma situation personnelle.

Je n'ignore pas, en effet, quelles répugnances on provoque dans une société comme la nôtre, qui aime tant à mettre d'accord les bienséances pour la religion avec les douceurs de son sommeil et les égards de sa

politesse, quand, au lieu de frapper en l'air sur des systèmes invisibles, on prononce des noms, on accuse des hommes renommés. En plaidant simplement pour la vérité qu'ils combattent, on semble se faire l'adversaire de leurs personnes. On chagrine autour d'eux, et autour de soi, bien des gens qu'on respecte et qu'on aime.

A l'abri de leur célébrité, et protégés par ces préjugés commodes, les écrivains que je signale ici ne sont donc pas dans la situation la plus défavorable : c'est moi qui prends le rôle pénible; mais c'est pour cela même que je me sens rassuré, dans la certitude que ma conscience n'a d'autre mobile que le devoir.

Ce genre de discussion offre d'ailleurs une difficulté presque insurmontable : il faut prouver; pour prouver, citer, c'est-à-dire extraire et rapprocher; et quelque soin que j'aie pris de vérifier les textes, d'indiquer les places, d'ajouter le contexte, on ne manquera pas de crier à l'injustice, et d'opposer à des phrases écrasantes d'autres phrases qui semblent atténuer l'erreur et la laissent subsister tout entière; d'autant qu'il ne manque pas d'écrivains aujourd'hui qui ont l'art d'étendre le poison, de dissimuler le venin. A ces objections, je réponds d'avance : J'accepte, je publierai toutes les rectifications, et on ne peut me faire un plus grand plaisir qu'en me prouvant que je me suis trompé.

Certes, pour me décider à accomplir un pareil acte, contre de tels hommes, nonobstant la commodité du silence et les motifs de l'abstention, il m'a fallu une conviction irrésistible et des motifs qui dominent tout.

Si l'on croyait que j'ai pu trouver une satisfaction quelconque dans un tel labeur, on se tromperait étrangement. Je n'ai jamais rien fait de plus amer, de plus antipathique à ma nature.

J'ai toujours cherché, non ce qui sépare, mais ce qui rapproche. Ici, je n'ai rien trouvé qui permette un rapprochement; rien que des abîmes de séparation, sans mesure, presque sans espoir; rien, dans toutes les doctrines fondamentales, qui ne m'ait inspiré horreur et pitié.

Et surtout quand je voyais toutes ces doctrines propagées avec une ardeur incessante, et formant autour de la jeunesse comme une atmosphère de science corrompue, de littérature élégante et empoisonnée, où les âmes respirent le venin distillé de toutes les erreurs, je ne pouvais m'empêcher de frémir, et toutes les considérations de convenances vulgaires et d'égards mondains disparaissaient à mes yeux.

Je vous félicite et vous envie, vous, mes confrères de l'Institut, qui n'êtes pas amenés à froisser les liens délicats que les lettres ont formés entre nous. Mais j'ai parmi vous un titre que je porte seul : je suis évêque. Je ne puis pas plus quitter ma mission que mon titre, et vous m'avez nommé tout entier.

On m'a loué, on m'a blâmé d'aimer la liberté. Sans répondre ni au blâme ni à l'éloge, je dirai simplement ici aux hommes à qui la liberté est chère, que je la trahirais en même temps que la vérité, si je ne parlais pas. C'est précisément parce que je n'invoque aucun bras séculier, que c'est pour moi un devoir impérieux

de parler. Sans cela, la liberté serait vraiment trop commode : elle deviendrait la porte ouverte d'une citadelle désertée. La vérité se passe d'être protégée ; mais il faut qu'elle soit toujours défendue.

On dira peut-être, — car que ne peut-on pas dire ? — que j'ai pris la plume pour empêcher tel candidat d'arriver à l'Académie, tel autre d'y prétendre.

Ceci m'inquiète peu : il suffit de me connaître, et il suffira de me lire, pour sentir que j'ai eu une bien autre inspiration. Cependant, sur ce point même, je dirai simplement ma pensée.

Il est puéril de supposer que j'aie un tel pouvoir ; mais, sans hésiter, je déclare que si je l'avais, j'en userais. Pourquoi ? Précisément parce que j'estime très-haut l'Académie, parce que je la considère comme un lieu élevé d'où les doctrines tombent avec plus de retentissement, parce que je ne puis aimer que le prosélytisme de l'erreur, et de telles erreurs, reçoive cette consécration et s'élève si haut.

J'en conviens, l'Académie n'est pas une école de théologie, pas plus que la société elle-même, et nul ne peut s'attendre à n'y rencontrer que ses convictions. Ceux-là auraient bien peu vécu, et surtout ceux-là seraient bien peu chrétiens, qui ne sauraient pas aimer ceux qu'ils combattent. Mais ce n'est pas la question, et je me borne à dire que l'Académie est trop honorée en Europe, pour que ceux qui la respectent puissent sans une profonde douleur voir l'athéisme y entrer de plain-pied.

Je n'ajouterai qu'un mot, tout en regrettant d'être long dans ces explications préalables ; mais si je manquais aux susceptibilités délicates de la bienséance fraternelle, et à la charité respectueuse envers les âmes, je me le reprocherais. Ou je me trompe, ou les écrivains que je combats seront les derniers à m'accuser, et pour deux raisons. Sans doute ils sont mes confrères ; mais je suis le leur ; et si cette qualité ne les a pas empêchés d'attaquer mes croyances, elle ne saurait m'empêcher de les défendre contre eux. Puis je me borne à les interroger, et ils sont libres, que dis-je ! ils sont suppliés de me répondre. Je les ai lus, et je crois, j'affirme, la main sur la conscience, que leurs théories détruisent *Dieu, l'âme, la vie future, la loi morale.*

Si cela n'est pas, qu'ils se lèvent, et qu'ils le disent. Je n'aurai jamais eu dans ma vie une joie comparable à la joie dont m'inonderait ce démenti victorieux.

---

Tout mon dessein, dans cet écrit, est de faire connaître par eux-mêmes ces écrivains, leurs prétentions, leur but, leurs doctrines.

## I

## LES ÉCRIVAINS.

Ce ne sont pas d'obscurs dissertateurs, sans prétention et sans influence. Ils ont tous, avec des talents et des styles divers, une position littéraire considérable et une ardeur de propagande peu commune.

Ce ne sont pas non plus des écrivains cultivant simplement la littérature, et se renfermant chacun dans une spécialité littéraire : ils s'occupent de philologie, d'histoire, de critique, de sciences naturelles et même de philosophie, et c'est là leur danger, car rien n'est plus périlleux que l'erreur appuyée d'un appareil scientifique.

Deux sont déjà professeurs au Collége de France : M. Renan, de la langue sacrée, et M. Maury, d'histoire et de morale ; un troisième, M. Taine, était, il y a quelques semaines, candidat à une chaire importante de l'École polytechnique. Un autre, M. Littré, a pénétré de ses doctrines un Dictionnaire de médecine renommé, composé au commencement de ce siècle par deux savants honorables, et qui se trouve maintenant, altéré par lui et corrompu, aux mains de toute la jeunesse des Écoles médicales.

Tous travaillent à une œuvre commune, le renversement du Christianisme ; mais ce n'est pas seulement le Christ et l'Évangile qu'ils attaquent : ce sont, avec les croyances chrétiennes, toutes les vérités primordiales, Dieu, l'âme, la vie future, tout l'ordre moral et social, que leurs systèmes battent en brèche et ruinent par les fondements.

Ils ne procèdent pas toutefois en philosophes de profession, exposant les questions avec suite et ensemble ; les idées philosophiques ne se présentent pas chez eux en corps de doctrine ; leurs théories se trouvent disséminées de tous côtés, soit dans de nombreux articles publiés isolément et à distance, soit dans des ouvrages

où les questions de philosophie se rencontrent devant eux sans être l'objet direct du livre. C'est de tous ces écrits divers qu'il a fallu recueillir l'ensemble que je présente ici.

M. Taine est un critique qui, à propos des philosophes qu'il critique, fait de la philosophie. Les premiers écrits littéraires qu'il publia, un *Essai sur les fables de la Fontaine,* et une *Étude sur Tite-Live,* contenaient déjà les germes d'une philosophie matérialiste et fataliste. Cette philosophie se démasqua tout à fait dans une série d'articles sur les philosophes français du dix-neuvième siècle, où le jeune professeur, à peine sorti de l'École normale, jetait la raillerie aux noms les plus célèbres, Maine de Biran, M. Royer-Collard, M. Jouffroy, M. Cousin, M. Laromiguière. Depuis ce temps, M. Taine continue de guerroyer, dans les journaux ou les revues, contre les vérités religieuses et philosophiques, avec une verve pleine d'âpreté et de moquerie.

M. Renan cultive spécialement la philologie et les langues orientales, dont il reçut le premier enseignement au séminaire de Saint-Sulpice. Ses premiers écrits, qu'il n'osait pas toujours signer, furent des attaques violentes contre le Christianisme, dans lesquelles il répandait les amertumes de son âme : « Les premiers manifes- » tes de son intelligence », dit un écrivain de la *Revue des Deux-Mondes*[1], « exhalaient une vive amertume ; » il y avait dans sa pensée et dans son langage une ver-

[1] M. Saint-René TAILLANDIER, *Revue des Deux-Mondes,* 15 septembre 1858.

» deur singulièrement âpre, parfois même des traces de » violence. » Plus tard, dans les mêmes articles réunis en volume, l'âpreté semble avoir senti le besoin de s'adoucir ; mais M. Renan ne désavoue rien des idées qu'ils contiennent, et déclare *qu'il les signe de nouveau sans aucun scrupule,* parce qu'ils n'offrent *rien qui ne lui semble conforme à la vérité... rien qui ne réponde à sa pensée actuelle.* (*Études d'histoire religieuse,* préf., p. II et III.) M. Renan a publié d'autres articles de critique et de morale, et des traductions de quelques-uns de nos livres sacrés, où il continue à semer je ne sais quelle philosophie nuageuse, mélange étrange de langage sceptique et affirmatif, de positivisme et de panthéisme, niant l'existence et la personnalité divine, et chantant au divin des hymnes mystiques. Par une contradiction, qui s'explique toutefois, il repousse le dogmatisme, et nul n'a un ton plus dogmatique que lui. Il a son parti pris et tranche sur tout, et rien n'est vraiment plus bizarre que l'impérieux de ses affirmations, jetées sur toutes choses, sans une preuve quelconque. Ce qu'il a de séduction est tout entier dans certaines souplesses d'esprit, dans le vague de la pensée, et dans l'art de jouer avec le sophisme, ce raisonnement à double face, mirage trompeur de mots et d'idées. J'ai rarement rencontré ailleurs une pensée plus faible et plus indécise, avec un sentiment plus âpre et plus arrêté, et une sophistique plus constante. Chez lui, les mots perdent vite leur signification naturelle, et prennent des sens raffinés qui faussent les notions reçues, et déroutent les esprits inattentifs. Il parle comme vous

et ne pense pas comme vous. Les formules où il se complaît cachent des piéges : aussi, grâce à la légèreté des esprits et au déclin des études philosophiques en France, il a réussi à faire illusion. S'appliquant à la finesse et visant à la nuance, il est plus dangereux encore par la portion de vérité qu'il mêle à ses erreurs que par ses erreurs mêmes. Il a des replis et comme des ondes qui permettent difficilement de ramener son idée à des sens précis : fugace et léger, quand on le poursuit, il s'esquive ; quand on le saisit, il s'échappe. Mais la logique et le bon sens ont des étreintes qui ne permettent pas de se soustraire toujours, et il y a des questions qui ne permettent pas toujours de se réfugier dans l'équivoque.

Écrivain bien différent de M. Renan, embarrassé dans son style, du moins dans les livres que j'ai lus de lui et dont je parle ici, esprit roide et tendu, plus Allemand que Français, fatigué par la vue obstinée du même horizon et l'entêtement des mêmes idées, mais doué d'une persistance opiniâtre et de cette espèce de fanatisme froid que donnent quelquefois les longues et solitaires méditations, M. Littré travaille sans relâche, depuis longues années déjà, à répandre, par des traductions allemandes ou des élucubrations personnelles, les idées systématiques dont il s'est frappé, une philosophie dite positive, qui lui a été inoculée par M. Auguste Comte, ancien professeur à l'École polytechnique, et qui se résume dans le plus complet matérialisme.

Ces deux écrivains, M. Renan et M. Littré, si analogues, quoique si différents, personnifient, avec des

nuances, sur les points les plus graves, les mêmes erreurs. Les contrastes mêmes de leur esprit et de leurs études ne font que mieux ressortir les rapports de leurs pensées. Les sciences sont la spécialité de M. Littré, la philologie orientale et la critique celle de M. Renan; mais sur le terrain de la spéculation philosophique et de l'exégèse antichrétienne, ils se rencontrent : tous deux disciples et échos des rêveurs allemands, et, dans les ambiguïtés et les obscurités auxquelles le vague de leurs systèmes et la sophistique de leur esprit les condamnent, se servant très-souvent l'un à l'autre d'interprète. Ce que la souplesse et l'agilité de l'un ne permettent qu'à la réflexion attentive de pénétrer, la phrase sans art et l'allure pesante de l'autre permettent de le saisir du premier coup. Ce que la poésie idéaliste du premier enveloppe d'images fuyantes et de voiles, le prosaïsme du second le dit crûment et sans détour. Nous tiendrons compte de ces nuances, en même temps que nous révélerons sur tous les points les plus graves la similitude et l'identité des doctrines.

M. Maury paraît moins familier avec les questions et avec la langue philosophiques, et plus spécialement occupé des recherches de pure érudition. A son endroit, une réserve importante est à faire : la négation de Dieu ne nous a pas frappé chez lui, bien que, dans ses derniers ouvrages, l'influence et la trace de M. Renan commencent à devenir très-visibles. Mais une hostilité déclarée contre le Christianisme a inspiré tous ses travaux. Son but, depuis le premier de ses livres jusqu'au dernier, est de dépouiller le Christianisme de tout

caractère surnaturel et divin : c'est par là qu'il donne la main aux hommes avec qui nous l'avons nommé, et qu'il travaille à la même œuvre.

Tels sont les écrivains dont je suis condamné à m'occuper.

Ce n'est pas du reste une réfutation que j'entreprends ici, mais une simple exposition ; ce n'est pas une discussion, mais une réprobation.

De telles vérités sont attaquées, et les attaques sont de telle nature, qu'il suffit d'avertir le bon sens public.

Toutefois, avant d'exposer les doctrines, il est nécessaire d'entendre le langage de ces écrivains sur eux-mêmes et sur les autres, et de voir comment, et avec quelles ambitions, ils se posent devant le public.

## II

### LEURS PRÉTENTIONS ET LEUR BUT.

Ces hommes se posent en maîtres, en chefs de la science et de la pensée ; et ils le déclarent ouvertement. Jamais on n'a parlé de soi avec plus d'assurance, ni élevé plus haut une voix magistrale ; jamais plus superbe mépris ne fut affiché, non-seulement pour le Christianisme, mais pour tous les plus grands génies, les plus grands historiens, les plus grands philosophes.

Ils s'intitulent l'école critique, l'école positiviste, et tout ce qui n'est pas cette école, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas eux, est pour eux l'objet d'un dédain dont

l'expression s'est rarement rencontrée telle dans le langage humain. Pour en arriver là, on dirait qu'ils se sont fait du dédain et du mépris un système. M. Renan même y trouve une certaine élévation d'âme, une fine et délicieuse volupté.

« Il est », dit M. Renan, « une certaine élévation d'âme » qui ne s'obtient que par l'habitude du mépris. » (*Essais de morale et de critique*, p. 209.) — « Le dédain » produit presque toujours un style délicat..... Le dédain est une fine et délicieuse volupté qu'on savoure » à soi seul : il est discret, car il se suffit. » (*Id.*, p. 188. — « M. de Lamennais », dit-il encore, « ne comprit pas ce qu'il y a d'ironie dans un certain respect. » (*Ibid.*, p. 187.) — Quant à lui : « Je sais, » dit-il, « quel » charme austère il y a pour les fortes natures à braver » la médiocrité impuissante. » (*Revue des Deux-Mondes*, juillet 1859, p. 200.)

M. Renan dit ailleurs : « L'école critique attend encore qu'on la prenne en flagrant délit de faiblesse. » (*Revue des Deux-Mondes*, janvier 1860, p. 384.)

Le critique arrive même, selon M. Renan, à une sorte d'impeccabilité, car le propre du philosophe, « c'est d'élever la spéculation à cette hauteur où toute » conséquence mauvaise est bannie. Arrivé à ce degré » de maturité et de bonté que l'étude seule sait donner, » le penseur est en quelque sorte réduit à l'impossibilité » de mal faire. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1858, p. 508.)

« La critique », dit encore M. Renan, « ne connaît pas » le respect; elle juge les dieux et les hommes... C'est

» l'homme spirituel de saint Paul, qui juge tout et n'est » jugé par personne. Cette irrévérencieuse puissance, » portant sur toute chose un œil ferme et scrutateur, » est par son essence même coupable de lèse-majesté » divine et humaine. Il faut que toute souveraineté plie » devant elle, et son audace croissant avec le succès, il » vient un jour où elle ose s'attaquer au Dieu du passé, » et regarder en face Celui devant qui se sont inclinées » des générations d'adorateurs. » (*Liberté de penser*, t. III, p. 365.)

M. Taine dit de même : « L'examen vraiment libre » chasse le respect. » Et il se moque de ceux qui « s'a- » larmeraient de traiter Dieu comme une hypothèse. » (*Revue des Deux-Mondes*, p. 545 et 546.)

On conçoit que M. Renan trouve le Christianisme injuste envers l'orgueil : « Le mot d'orgueil, dans le » langage des moralistes chrétiens, est fort suspect; » souvent il sert à stigmatiser des qualités précieuses, » et même des vertus. » (*Essais de morale*, p. 174.)

Du reste, s'ils traitent Dieu sans respect, ils ne respectent guère plus l'humanité :

« L'humanité, dans son ensemble, représente un » homme de moyenne capacité, égoïste, intéressé, assez » souvent ingrat. » — « L'humanité par sa tête touche » le ciel; dans son ensemble, elle a l'esprit étroit et » formaliste. » — « Les formules où elle se complaît » sont lourdes et grossières. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1858, p. 507-508.)

Et quelle est la tête de l'humanité? Cela va sans dire : c'est la critique. Or, selon eux : « La critique

» est née de nos jours. » C'est par cette parole que M. Renan commence un de ses livres. (*Études d'histoire religieuse*). Et selon eux encore, le nombre d'hommes capables d'être critiques, c'est-à-dire, comme s'exprime M. Renan, « capables de saisir finement les » vraies analogies des choses, est imperceptible. » (*Essais*, préf., p. VI.) « Pour voir le vrai, il faudrait à » l'humanité une finesse d'esprit et un savoir qui lui » manquent. » (*Études*, p. XXII [1].)

A leurs yeux, « aux yeux du philosophe, sans qu'il » s'en soit aperçu, l'humanité se compose de quelques » individus exceptionnels, préservés des tentations et » des malentendus où tombe la foule. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1858, p. 508.) Il y a une *scission fatale* entre les *parties simples* et les *parties cultivées* de l'humanité. Et « pourvu que le petit nombre » puisse se développer librement, il s'occupera peu de » la manière dont LE RESTE proportionne *Dieu à sa* » *hauteur*. » (*Études*, préf., p. XV, XVII.)

LE RESTE ! Le mépris de M. Renan pour *ce reste* va si loin, que le monde *tel qu'il est*, avec ses misères, ses faiblesses, ses maux sans nombre, est pour lui un spectacle curieux qui l'amuse; *si curieux*, qu'il n'hésite pas à dire : « Le penseur... spectateur dans l'univers... » *lors même qu'il pourrait réformer le monde*, peut-» être le trouverait-il *si curieux* tel qu'il est, qu'il n'en » aurait pas le courage. » (*Études*, préf., p. XXI-XXII.)

De même qu'il a une grande hauteur, un grand dé-

[1] Lire en entier la page XXII de l'ouvrage cité, où le mépris pour l'humanité ne peut être poussé plus loin.

dain et une grande finesse, le critique a une grande étendue d'esprit :

« Une limite quelconque », dit M. Renan, « est tout » qu'il y a de plus antipathique à notre étendue d'es- » prit. » (*Liberté de penser,* t. IV, p. 145.) — « Nulle » limite ne peut être tracée à l'esprit humain... rien » n'est au-dessus de l'homme » (*Revue des Deux-Mondes,* 15 janvier 1860, p. 374); — il entend de l'homme « arrivé à la vie réfléchie », — du « critique », des « hommes exceptionnels », du « petit nombre im- » perceptible ».

Oui, *imperceptible,* car dans ce petit nombre ne se rencontrent pas même les plus grands génies qui aient jamais honoré l'humanité : Platon, Descartes, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Pascal, Arnauld, Leibnitz, Clarke, Montesquieu, n'en sont pas.

Voici ce que dans la nouvelle école on pense et dit des plus grandes écoles de philosophie anciennes et modernes :

« La métaphysique de Platon, Descartes, Male- » branche, Bossuet, Fénelon, Leibnitz, Clarke, peut » bien faire illusion aux esprits novices... On la goûte, » on l'admire comme histoire; mais on ne la prend pas » au sérieux comme science. » (*Revue des Deux-Mondes,* 15 janvier 1860, p. 371.)

Et quant à Bossuet, quant à l'immortel traité *De la connaissance de Dieu et de soi-même,* et à ses autres travaux philosophiques, « Bossuet n'a pas beaucoup à » nous apprendre sur le fond même des choses. On lui » a fait grand tort en le forçant d'avoir une philoso-

» phie. Il n'en avait d'autre que celle de ses vieux « cahiers de Sorbonne; et quand il mit au net pour son » royal élève ses rédactions d'école, il ne se doutait » guère qu'un jour on les prendrait si fort au sérieux. » Tout cela est peu critique. » (M. Renan, *Revue des Deux-Mondes*, avril 1858, p. 517.)

Selon M. Taine, l'école spiritualiste de nos jours n'a fait que relever « une vieille logique, composée de » pièces disparates, machine discordante dont la scho- » lastique, Descartes et Pascal, ont fourni les rouages » rouillés, qu'Arnauld construisit un jour par défi, pour » un enfant, et qui ne pouvait servir qu'à des esprits » encore empêtrés dans la syllogistique du moyen âge. » (*Philosophes français*, p. 16.

Les plus graves philosophes de ce temps-ci ne sont pas mieux traités par ces Messieurs :

« Un matin, en 1811 », dit M. Taine, « M. Royer- » Collard, qu'on venait de nommer professeur de philo- » sophie, se promenait sur les quais, fort embarrassé... » Nouveau en philosophie, il n'avait point de doctrine » à lui, et, bon gré mal gré, il devait en professer une. » Tout à coup il aperçut à l'étalage d'un bouquiniste, » entre un Crevier dépareillé et l'*Almanach des Cuisi- » nières*, un pauvre livre... par le docteur Thomas » Reid. « — Combien ce livre? — Trente sous. » Il » venait d'acheter et de fonder la nouvelle philosophie » française. — Il passa trois ans, défaisant l'ouvrage » des autres, et creusant de toute sa force, au milieu » de la route, un mauvais trou. » (*Philosophes fran- çais*, p. 21, 22, 30, 31.)

Toutefois, ce n'est pas le ton indécent de ces paroles qui me frappe ici le plus : ce qui est encore plus inattendu, c'est d'entendre M. Taine ajouter que trois choses ont *lié* M. Royer-Collard, et l'ont empêché d'être philosophe : *le sens commun, l'amour de l'ordre, et le Christianisme.* Il resta « lié », dit-il, « par le *sens com-* » *mun,* par l'*amour de l'ordre* et par le *christianisme.* » (*Philosophes français,* p. 30.) Et sans doute la critique, *qui n'était pas née de son temps,* lui a manqué pour se débarrasser de tout cela.

« L'histoire », dit encore M. Taine, « est notre con- » temporaine... Au temps de Bossuet, elle n'était pas... » La critique était inconnue à Montesquieu. » (*Philosophes français,* p. 298.)

Un éternel contre-sens» , selon M. Renan, « a fait jusqu'ici le fond de l'histoire; mais « le critique » est « habitué à démêler l'éternel contre-sens qui fait le fond » de l'histoire. » (*Essais,* préf., p. IX.) Et quelquefois le critique « rectifie, au nom de la science critique, ces » contre-sens séculaires qui ont consolé l'humanité. » (*Cantique des cantiques,* préf., p. XII.)

De même que la critique, l'histoire est née de nos jours. « L'histoire », selon M. Renan, « n'a pas quarante » ans », et « nulle part avant notre temps », M. Renan « ne trouve le sentiment immédiat de la vie du passé. » (*Essais,* p. 106-107.)

L'histoire, telle qu'elle a été faite jusqu'à présent, dit à son tour M. Littré, n'est pas une science. On n'avait jusqu'à présent, « en fait d'histoire, que des » matériaux d'érudition, mais point de théorie scienti-

» fique. Cette théorie commence à M. Comte. » La science, qui jusque-là n'existait qu'en *tronçons*, dit encore M. Littré, a reçu *sa tête*, *son couronnement*. (*Dict. de Nysten*, art. SOCIOLOGIE.) — « Grâce à cette » immense découverte, le circuit du monde intellectuel » est fait, comme le fut jadis celui du globe terrestre » par Vasco de Gama et Magellan. » (*Ibid.*, art. POSITIVE [PHILOSOPHIE].)

Jusqu'à présent : « L'Académie des sciences n'a point » de tête ; l'Académie des sciences politiques n'a point » de corps. » (*Conservation*, etc., p. 135.)

On se demande vraiment ici s'il n'y a pas une mesure qui ne devrait jamais être dépassée. Quoi qu'il en soit, je suis bien sûr que les savants, les publicistes et les illustres historiens de notre temps ne se croiront pas obligés de se faire, avec M. Littré, disciples de M. Comte.

Que la foi soit profondément antipathique à ces nouveaux critiques, c'est ce qui ne saurait nous surprendre ; mais ce qui aurait peut-être le droit d'étonner, même de leur part, ce sont des paroles comme celles-ci :

« La foi », dit M. Renan, « sera toujours EN RAISON » INVERSE *de la vigueur de l'esprit et de la culture » intellectuelle.* » (*Liberté de penser*, t. IV, p. 133.) — « La foi, « dit encore M. Renan, « est là, derrière l'hu- » nité, attendant ses moments de défaillance pour la » recevoir dans ses bras... Pour nous, nous ne plierons » pas ; nous tiendrons ferme, comme Ajax contre les » dieux. » (*Liberté de penser*, *ibid.*)

Mais à ceux qui ne sont pas des Ajax, et ne tiennent

pas, comme M. Renan, ferme contre Dieu, il est vraiment étrange de voir les injures de toute espèce qu'il leur prodigue, et d'apprendre ce que tout Chrétien est, *à la honte de la civilisation.*

Notre foi est « une étrange maladie, qui, à la honte » de la civilisation, n'a pas encore disparu de l'huma» nité. » — « C'est », dit-il, « perdre sa peine que de » disputer avec celui qui croit au surnaturel... C'est » comme si l'on voulait argumenter le sauvage sur » l'absurdité de ses fétiches... Le critique, sans dispu» ter avec des esprits bornés et décidés à rester tels, » poursuivra sa route. » (*Liberté de penser*, t. III, p. 464-465.)

Il y a des choses cependant que l'école critique et l'école positiviste ne méprisent pas au même degré que tout le reste dans l'humanité : c'est la jeunesse, l'éducation, le peuple. Et je ne puis me défendre de le faire remarquer ici avec la gravité que demande un tel sujet. Car si je n'écris pas une ligne pour empêcher ces hommes d'arriver à la fortune, je l'avoue sans détour, tout ce que je puis je le ferai pour les empêcher d'élever la jeunesse, d'endoctriner le peuple, et de gouverner la société. Ces paroles étonnent peut-être. Vous vous méprenez, me dira-t-on. Non, je ne me méprends pas; l'ambition de ces hommes est considérable : avec la prétention d'inaugurer une science nouvelle, ils ont celle de refaire une nouvelle société; et voilà pourquoi l'éducation, la jeunesse et le peuple leur tiennent tant à cœur.

M. Littré dit nettement que « *la réforme mentale* » aura pour conséquence *la réforme matérielle* », et montre, l'histoire à la main, qu'il en a toujours été ainsi. » (*Conservation, révolution, positivisme,* p. 111.) « Les hautes notions changent », écrivait-il, non pas en 1848, mais en 1859 (*Paroles de philosophie positive,* p. 22), « les anciennes se décomposent, les » nouvelles se forment, et de la sorte *une autre édu-* » *cation, une autre vie morale, une autre société* sont » en enfantement. »

Ce que M. Littré prétend apporter au monde, c'est « un dogme nouveau », — « un symbole nouveau », — « un culte nouveau », — « un résumé suprême », — « une révélation nouvelle illuminant notre passé, » notre présent et notre avenir » (*Conservation,* p. XXVII); — « un ensemble qui prend de soi-même la » place de l'*ancien ensemble hypothétique, trouvé fai-* » *ble dans chacune de ses parties* » (*Paroles de philos. posit.,* p. 39); — « une science générale constituée par » la série hiérarchique des sciences particulières, *dont* » *le lien est dévoilé pour la première fois.* » (*Ibid.,* p. 20.)

Et c'est ainsi « qu'il a été donné à *une meilleure* » *intelligence des choses* de rompre les épaisses cloi- » sons qui séparaient les compartiments de la con- » naissance générale, et d'ouvrir à la pensée enfin » victorieuse les portes et les chemins. » (*Ibid.,* p. 14-15.)

« Le dogme nouveau, qui ne prend son existence » que dans la philosophie positive » (*Conserva-*

*tion*, etc., p. XXVII), « le dogme nouveau appelle un » *régime nouveau.* » (*Ibid.*, p. XXX.)

Pour bien comprendre ce que M. Littré entend par ce *dogme nouveau*, ce *régime nouveau*, il y a dans la langue qu'il s'est faite trois ou quatre mots dont il faut bien savoir le sens : le *positivisme*, ou la philosophie positive; la *conception du monde*, le *théologisme*, c'est-à-dire toute philosophie qui traite de Dieu, et aussi le *socialisme* : les textes suivants vont nous faire entrer dans sa pensée. Et d'abord, voici les paroles qui indiquent le point de départ pour arriver au but, c'est-à-dire à une complète réorganisation de la société, par une complète réforme dans les idées :

« Il n'y a d'idée neuve et efficace que celle qui pré» tend remplacer la vieille doctrine théologique par une » doctrine sociale. Mais qui maintenant promet une » doctrine, sinon le socialisme? et qui en a réelle» ment une, sinon la philosophie positive, *forme déter» minée du socialisme?* » (*Conservation*, p. 198.)

« La science est la seule arme par laquelle le socia» lisme s'intronisera dans le monde. » (*Ibid.*, p. 96.)

Et voilà pourquoi « le peuple est directement inté» ressé au triomphe de la philosophie positive; ou, pour » mieux dire, ce triomphe et le sien, c'est tout un. » (*Ibid.*, p. 84.)

Et d'où vient la philosophie positive, le positivisme? C'est du génie de la Convention.

« Le génie philosophique de la Convention ne fut » pas inférieur à son génie politique... Le positivisme » en est l'héritier direct. » (*Ibid.*, préf., p. XVII, XVIII.)

« La Convention, le seul gouvernement vraiment » progressif que nous ayons eu depuis soixante ans, et » qui, à défaut de théorie, était guidée par des instincts » sûrs. » (*Ibid.*, p. 151.)

Il est facile et important de remarquer encore que *la théologie*, pour M. Littré, ce n'est pas seulement la théologie catholique, *c'est la connaissance de Dieu*, toute connaissance de Dieu : c'est toute philosophie et toute religion qui admet un Dieu. Il appelle conception théologique du monde toute conception du monde qui admet, d'une manière quelconque, l'idée de Dieu : le monothéisme, le polythéisme, le panthéisme même, sont pour lui des conceptions théologiques, parce que l'idée de Dieu s'y retrouve. La conception positiviste du monde en est absolument débarrassée.

Aussi M. Littré reconnaît sans peine et déclare que c'est par le fond, « par la nature des questions, que la » philosophie, soit théologique, soit métaphysique, est » opposée à la philosophie positive. L'une s'occupe de » l'absolu, l'autre du relatif. » (*Ibid.*, p. 37.)

Et alors, quoi d'étonnant s'il n'hésite pas à dire :

« Le socialisme seul », éclairé par la doctrine du positivisme, *qui seul a réellement une doctrine*, « le » socialisme est la religion des classes déshéritées. » (*Conservation*, p. 228.)

« Le socialisme fait-il des progrès? S'il en fait, la » situation est bonne, les choses marchent..., et si l'on » prend contre nous les positions officielles, en revan- » che nous prenons, nous, les positions réelles, à

» savoir les convictions, les sentiments, les conscien-
» ces. » (*Ibid.*, p. 172.)

« Quel plus éclatant succès peut désirer le socialisme » que de gagner, avec une aussi prodigieuse rapidité, » les esprits et les cœurs? *Il peut patiemment laisser* » *faire des lois.* » (*Ibid.*, p. 174.)

Et même ce qui doit nous rassurer, au milieu des *instabilités effrayantes* qui nous agitent, c'est que « là » contre s'élève, au fur et à mesure, la digue solide du » socialisme. » (*Ibid.*, p. 172.)

*Le socialisme* n'est rien moins que « *le lest qui* » *empêche de chavirer*... l'espérance et la foi de ceux » qui veulent que l'anarchie et le trouble qui agitent » l'Occident depuis soixante ans aient une fin, et la » Révolution une issue. » (*Ibid.*, p. 177.)

« Clore la révolution occidentale est le but du socia- » lisme et ne se peut que par lui. » (*Ibid.*, p. 171.)

En un mot, « le socialisme vient pour clore l'ère de » la négation et de la destruction. *En lui et par lui*, » les masses populaires sentent que la Révolution n'est » ni un jeu de la force et du hasard, ni une pure et » simple insurrection de l'esprit contre les incompati- » bilités théologiques, mais qu'elle a pour aboutissant » nécessaire UNE RÉGÉNÉRATION RADICALE QUI, CHANGEANT » TOUTES LES CONDITIONS MENTALES, CHANGERA PARALLÈLE- » MENT TOUTES LES CONDITIONS MATÉRIELLES. » (*Ibid.*, p. 170.)

« Telle est la situation. Quelle qu'en soit l'issue, » notre rôle à nous, socialistes, est tout tracé : conti- » nuer notre *propagande infatigable*, en France et

» hors de France, par la parole, par la presse, par » l'exemple. » (*Ibid.,* p. 228.)

Puis, suivant avec vigueur sa pensée, M. Littré indique les moyens d'amener le triomphe définitif du socialisme et du positivisme ; ces moyens, les voici : supprimer l'Université, supprimer le clergé, c'est-à-dire *la philosophie, soit théologique, soit métaphysique ;* supprimer le suffrage universel, conférer à Paris, au peuple de Paris seul, le droit d'élire le gouvernement, et remettre enfin ce gouvernement aux mains des prolétaires.

Tel est le régime nouveau, et la politique du dogme nouveau.

Il faut enlever tout à la fois, selon M. Littré, l'éducation « à la corporation ecclésiastique », et l'instruction « à la corporation universitaire ». (*Conservation,* p. 162.)

Il y a « nécessité de ne pas entretenir aux frais de » l'État le clergé et l'Université, une éducation et une » instruction qui sont un obstacle direct à toute réor- » ganisation des croyances et des mœurs... » (*Ibid.,* p. XV.)

« Supprimer le budget ecclésiastique... faire cet acte » de saine politique et de haute moralité... sans sup- » primer le budget universitaire, ce serait manquer le » but... les deux suppressions sont connexes... » (*Ibid.*)

» La suppression des budgets théologique et méta- » physique est le corollaire de la suppression de la » royauté. » (*Ibid.,* p. 163.)

« Tout se tient; la Révolution, comme un cheval de

» manége, ne fera que piétiner tant qu'on n'aura pas » franchi résolûment ce double pas. » (*Ibid.*, p. 162.)

Enfin : « Le régime mental auquel on soumet les » générations actuelles, régime à moitié théologique, » à moitié métaphysique... régime aussi dangereux » pour l'ordre que pour le progrès [1], est trop mauvais » pour être soutenu par l'État, dès que l'État sera en » des mains vigoureuses et intelligentes. » (*Conservation*, préf., p. XV.)

Quelles seront ces mains vigoureuses et intelligentes appelées à saisir et à diriger le timon de l'État, quand le dogme nouveau et l'école nouvelle auront prévalu ?

[1] L'Université et le clergé, la philosophie et la théologie étant supprimés, il faut lire aux pages 107, 108 et 109 du volume *Conservation, Révolution, Positivisme,* le nouveau plan d'éducation tracé par M. Comte et adopté par M. Littré : plan *absolument universel,* fait pour le peuple, destiné *au plus humble prolétaire, et comprenant aussi les femmes, sauf les modifications que comporte la nature des choses.* C'est toute l'encyclopédie des sciences, telle que la conçoivent les positivistes, en dehors de toute idée de Dieu. D'abord, pour les *deux couples de sciences préliminaires, l'un mathématico-astronomique, l'autre physico-chimique,* quatre années; puis *à cette préparation inorganique succédera l'étude biologique, condensée en une cinquième année, dans un cours de quarante leçons.* Une *sixième année* est consacrée à la *sociologie.* Et se fera en même temps et *accessoirement l'étude de nos deux principales langues anciennes, à titre de complément poétique, liée d'ailleurs aux théories historiques et morales dont le prolétaire sera alors préoccupé.* Dans la septième année, l'*exposition méthodique de la morale.* Mais, il faut bien le remarquer, dans cette morale et dans toute cette éducation, Dieu n'aura absolument aucune place. Car *la religion,* telle que la définit M. Littré, se passe absolument de Dieu, et *conforme à la conception du monde* — où Dieu n'a ni nom ni place — *l'éducation et la morale.* Et c'est pour l'accomplissement d'une telle œuvre que M. Littré veut l'*institution d'un pouvoir éducateur, complétement indépendant,* tout-puissant.

Ce sont les mains « des prolétaires, que leur nombre, » leur pauvreté et leur dégagement de la plupart des » préjugés métaphysiques appellent à ce rôle. Les pro- » létaires montent comme un flot grossissant. Les autres » classes n'ont plus que des pleurs et des regrets ; eux » seuls ont des aspirations et la fermeté du cœur... Ceux » qui ont entamé la Révolution ne peuvent la finir : » cette tâche est dévolue aux prolétaires. » (*Ibid.*, p. 157.)

« Quel est, » dit M. Littré, » le prolétaire, ouvrier ou » paysan, qui, à intelligence égale, ne soit aussi capa- » ble qu'eux (MM. Thiers, Guizot, Louis Bonaparte) de » prendre la direction politique des choses ? » (*Conservation, Positivisme*, p. 219-220.)

Selon M. Littré, il n'y a eu, dans ces derniers temps, en France, qu'un seul homme d'État, M. Comte. Les autres étaient *des taupes, des fourmis*. Mais M. Comte n'étant plus, il reste du moins les prolétaires ; et au lieu de « ceux qu'on a nommés hommes d'État, et qui, » ne sachant rien, ne prévoyant rien, ne méritent que » le nom de teneurs de portefeuilles » (*ibid.*, 70-71), M. Littré demande expressément qu'on remette le gouvernement de la société aux prolétaires, « afin que » les classes supérieures, si évidemment incapables de » conduire les choses en la transition révolutionnaire, » soient, dans l'intérêt de tous, déchargées de leur » fardeau, et que la généralité des vues et la générosité » des sentiments trouvent enfin de dignes organes. » (*Conservation*, p. 153-154.)

« Pour gouverner, aucun apprentissage spécial n'est

» requis..., et quelques-uns de ces prolétaires, qui » gèrent avec tant de capacité les associations ouvrières, » fourniraient dès à présent des instruments bien autre- » ment sûrs que tous ceux qu'à notre dam nous pre- » nons dans les hautes classes. » (*Ibid.*, p. XX-XXI.)

La France, jusqu'à présent, ne l'a pas entendu ainsi. Et voilà pourquoi M. Littré n'hésite pas à déshériter la France entière de tout droit politique, et à conférer au peuple de Paris, seul, le pouvoir d'élire le gouvernement.

« Pour que les prolétaires mettent directement la » main au gouvernement, le *suffrage universel sera* » *écarté*..., car il ôte à Paris la prépondérance que » cette grande cité a eue sur la transmission du pou- » voir... Le positivisme recherche où est la véritable » action électorale dans nos grandes péripéties, et la » trouve dans Paris, qu'il propose d'investir de la fonc- » tion d'élire pour toute la France le pouvoir exécutif. » (*Ibid.*, p. XX, XVIII.)

« Le pouvoir central sera composé de trois hommes. » (*Ibid.*, p. 156.)

« Et sans doute, Paris, appelé à cette grande fonc- » tion électorale, ne tarderait pas à confier l'autorité à » des prolétaires. » (*Ibid.*, p. XXIII.)

Enfin, M. Littré résume tout le système de son régime nouveau par ces paroles: « C'est pour avoir la » liberté que le positivisme supprime les budgets » ecclésiastique et universitaire, ouvre les clubs, et » ôte les entraves de la presse; c'est pour avoir l'ordre

» qu'il attribue la prépondérance à Paris, au pouvoir » central et aux prolétaires. » (*Ibid.*, p. XXII.)

C'est alors qu'avec un pouvoir exécutif convenable, il y aura, dans la société nouvelle, « un pouvoir édu» cateur » tout-puissant, lequel élèvera toute la jeunesse de France sans université, sans clergé; et aussi sans Dieu, nous le verrons bientôt. Car Dieu sera chassé de la nouvelle société comme il l'est de la science nouvelle.

Quand tout cela se fera-t-il? Quand les doctrines qui préparent un tel avenir auront-elles été assez propagées dans la jeunesse et dans les masses, par les écrivains de l'école, pour que le prolétariat positiviste puisse prendre dans ses mains vigoureuses et intelligentes les rênes de la société, en même temps que les docteurs du positivisme régneront en maîtres sur l'éducation et pourront à leur aise façonner toute la jeunesse française? Je l'ignore : mais ce que je sais, c'est qu'un honorable membre de l'Académie des sciences morales et politiques, M. Louis Reybaud, dans un rapport présenté à sa Compagnie sur la condition des ouvriers en soie, raconte comment, visitant un jour une nombreuse fabrique, et ayant demandé à un ouvrier si les principes religieux y étaient florissants, il lui fut répondu par cet ouvrier : « Nous, Monsieur, » nous sommes positivistes [1]. » M. Littré, qui cite ce

[1] Voici les paroles de M. Louis Reybaud : « Il ne me reste qu'à » ajouter un dernier trait, pour faire comprendre jusqu'où l'imagi» nation des ouvriers peut les conduire. Tout récemment, il est » mort à Paris un homme qui, nourri des sciences exactes, a essayé » de les introduire dans les sujets qui s'y prêtent le moins, et d'as-

rapport dans ses *Paroles de philosophie positive*, triomphe de ce fait, et il ajoute : « Notre force n'est » pas en nous. Outre les auxiliaires avoués qui sont en » petit nombre, nous avons les auxiliaires latents et » involontaires, qui sont en grand nombre. » (P. 54.) » Nous rencontrons une multitude d'esprits tout pré-

» seoir une religion à lui sur des fondements mathématiques. C'est » Auguste Comte, dont notre confrère, M. Franck, a raconté dans » une savante analyse, et avec une grande sûreté de jugement, la » vie et les travaux. Sa religion était la religion positive, ou le *posi-* » *tivisme*, pour employer le mot dont il se servait, un mot assorti » à l'idée, et barbare au même degré. Il était à croire que cette » religion n'avait pas franchi le petit cercle d'adeptes dont cet » homme était entouré, qu'elle avait tout au plus agi sur cette » classe de demi-savants que tourmentent les idées fixes, et qui, » à force de vouloir être logiques, arrivent le plus naturellement » du monde à l'absurdité. Qu'on juge de ma surprise lorsqu'un jour, » dans le cours d'une visite, ce mot sortit de la bouche d'un ou- » vrier. Je lui demandais si, dans la fabrique, les principes religieux » étaient le fait dominant : *Nous, Monsieur*, me dit-il, *nous* » *sommes positivistes*. J'avoue que je ne le compris pas d'abord ; » on aurait fort affaire si l'on voulait se tenir au courant de tous » les déréglements du cerveau et des mille formes que revêt la » folie humaine. Et comme j'insistais : — *Nous sommes positivistes*, » me répéta-t-il, *nous croyons au positivisme*. Puis il vint au se- » cours de mon ignorance, et s'efforça de me prouver que ce » culte était le seul dont les hommes raisonnables pussent s'accom- » moder. J'épargne à l'Académie les divagations auxquelles il se » livra, et ses commentaires fort étendus sur la religion positive. » Ce qu'il y eut de plus positif pour moi, c'est qu'il répétait une » leçon apprise, et qu'il n'avait pas la conviction des impiétés qu'il » débitait. Ainsi, cet homme que le travail tenait assujetti, et qui » plus d'une fois devait être aux prises avec les besoins de l'exis- » tence, avait trouvé les moyens et le temps de se composer non- » seulement une économie politique et une politique à son usage, » mais encore une religion. Cette dernière était évidemment un » objet de luxe ; il aurait dû s'en tenir à celle qui, dans ses jeunes » années, avait ému son cœur et pénétré son esprit. » (*Journal des Économistes*, mai 1858, p. 209.)

» parés, et nous avons, si je puis ainsi parler, des » intelligences dans la place. » (*Conservation*, p. 55.)

Ces doctrines et ces espérances du moins sont nettes et d'accord avec elles-mêmes, et ne cherchent pas à dissimuler ce qu'elles ont de dangereux. Quant à M. Renan, il s'enveloppe ici dans des contradictions et les plus étranges sophismes. Est-ce conscience du caractère subversif de ses écrits? Est-ce amour du paradoxe et mépris du lecteur? Quoi qu'il en soit, il soutient que « la qualité des doctrines importe assez peu ». (*Essais*, p. VII.) « Le savant », dit-il, « ne poursuit » qu'un but spéculatif..., de paisibles et inoffensives » recherches » (*Études*, préf., p. XXI, XXIII); « le pen- » seur ne se croit qu'un bien faible droit à la direction » des affaires de sa planète » (*Conservation*, p. XXXI); — « la pensée pure... ne demande que le royaume de » l'air » (*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1858, p. 510); *les chefs de la pensée abstraite*, « semblables à de » purs esprits placés en dehors des intérêts, des pas- » sions, des événements de leur époque, ne se dou- » taient pas qu'il y ait une société humaine, ou du » moins ils spéculaient comme s'il n'y en avait pas... » (*Ibid.*, p. 506.)

D'où il conclut que rien ne doit arrêter le penseur : « Leur *fière pensée* ne se fût pas détournée d'un pas » pour d'humbles soucis étrangers à la passion du vrai. » (*Ibid.*, p. 506.) Le penseur a trop de *largeur d'esprit* pour cela. Bon pour l'homme pratique, pour le bon esprit : « Le bon esprit, ou du moins ce qu'on appelle

» ainsi, qui confine nécessairement par bien des points » au petit esprit, est essentiel au régime de ce monde. » (*Études*, préf., p. XXIII.)

Continuant à mêler le plus outrecuidant mépris aux plus insoutenables paradoxes, M. Renan ajoute : « Si » vos théories sont vraies, me dira-t-on, elles doivent » être bonnes à appliquer. Oui, si l'humanité en était » digne et capable. La théorie est toujours un idéal, il » sera temps de la réaliser le jour où il n'y aura plus » dans le monde de sots ni de méchants. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1858, p. 510.)

Et en attendant, « la qualité des doctrines importe » assez peu. »

Mais lui-même, M. Renan, à qui les contradictions coûtent peu, et qui compte bien que ses lecteurs ne s'en apercevront guère, s'était d'avance infligé sur ce point le démenti qu'il mérite :

« La question de l'avenir de l'humanité, » avait-il dit, « est tout entière une question de doctrine. » — « La » philosophie seule... est compétente pour la résou» dre... La révolution réellement efficace, celle qui » donnera la forme à l'avenir, ce sera une révolution » religieuse et morale... Le rôle principal va de plus » en plus, ce me semble, passer aux hommes de la » pensée... » (*Liberté de penser*, t. IV, p. 139.) Voilà la vérité.

Sur tout cela, M. Renan se rassure lui-même, et cherche à nous rassurer; voici comment :

« Les lecteurs *capables de trouver du goût* à un écrit » sont *capables aussi d'en découvrir le venin*, s'il y en

» a. Quant à ceux qui s'en scandalisent, leur scandale » même est un sentiment *délicat et touchant*, qu'ils » ne doivent point regretter. » Bien plus : « On peut » même dire qu'ils devraient *savoir gré* à celui qui » provoque chez eux un tel acte de foi, et leur fournit » l'occasion de s'envisager comme privilégiés d'une » manière spéciale pour la possession de la vérité. » (*Essais*, préf., p. VII.)

Quand on connaît les doctrines de M. Renan et le venin qui s'y trouve, on peut apprécier et qualifier le raffinement qu'il y a dans ces paroles, en même temps que les inventions de dédain où il se complaît.

J'ai le regret de trouver dans M. Littré des paroles analogues à celles de M. Renan : « Pourquoi inquiéter » des âmes paisibles à qui les croyances antiques sont » chères?... A cet égard, je n'entre pas en scrupule. » Cet écrit ne leur est pas destiné. Le péché en sera » sur leur conscience, si elles le lisent et en sont trou- » blées. » (*Paroles de philosophie, positive*, p. 28.)

M. Taine professe la même indifférence à l'endroit des doctrines et de leurs conséquences, et il l'exprime avec la liberté et le sans-gêne habituel de son ton et de son langage :

« Je fais deux parts de moi-même, » dit-il, « *l'homme* » *ordinaire*, qui boit, qui mange, qui fait ses affaires, » qui *évite d'être nuisible* et qui *tâche d'être utile. Je* » *laisse cet homme à la porte*... L'autre homme, *à qui* » *je permets l'accès de la philosophie, ne sait pas que* » *ce public existe*. Qu'on puisse tirer de la vérité des » effets utiles, il ne l'a jamais soupçonné. A vrai dire,

» CE N'EST PAS UN HOMME : c'est un instrument doué de » la faculté de voir, d'analyser et de raisonner... Vous » croyez qu'il souhaite autoriser le sens commun et » prouver le monde extérieur? Point du tout. *Que le* » *genre humain se trompe ou non*, que la matière *soit* » *une chose réelle ou une apparence illusoire, il n'y* » *met point de différence.* — Mais vous êtes marié, lui » dit Reid. — Moi! point du tout; bon pour *l'animal* » *extérieur* que j'ai mis à la porte. — Mais, lui dit » M. Royer-Collard, vous établissez la révolution dans » l'esprit des Français. — Je n'en sais rien. Est-ce qu'il » y a des Français?... » (*Phil. français*, p. 35-36.)

Après de telles paroles, je ne m'étonne pas qu'un des grands reproches que M. Taine adresse à M. Royer-Collard, à M. Jouffroy, à M. Cousin, soit de s'être préoccupés de l'application possible des doctrines.

La vérité sur tout cela, ces Messieurs la savent aussi bien que nous, et ils l'ont dit eux-mêmes :

« Un dogme nouveau amène un régime nouveau. » (M. Littré, *Conservation*, p. XXX.)

« Dans cette conception du monde, il y a une morale, » une politique, *une religion nouvelles*, et c'est notre » affaire aujourd'hui *de les chercher*. » (M. Taine, *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1862, p. 948.)

« L'avenir de l'humanité est tout entier une question » de doctrine. » (M. Renan.)

## III

### DIEU.

Et maintenant, qu'enseignent ces hommes ? Pères de familles, qu'enseigneront-ils à vos fils, qui iront les entendre dans leurs chaires, qui liront leurs articles ou leurs livres ? Qu'enseignent-ils au peuple à qui est promis le premier rang dans cette société nouvelle, préparée par ce dogme nouveau ?

Ce qu'ils enseignent dans leurs chaires, dans leurs livres, dans les revues, dans les journaux, car ils ont envahi tous les grands organes de la publicité, le voici :

Ces vérités sacrées, qui sont les plus riches biens de l'humanité et le fonds de l'intelligence humaine : Dieu, la Providence, l'âme, la vie future, la spiritualité, la liberté de l'âme, la loi morale, ils les nient. Ces grandes et éternelles erreurs qu'on a appelées l'athéisme, le matérialisme, le fatalisme, le panthéisme, ils les renouvellent, et s'en font les propagateurs.

Et cependant, ils ne veulent pas qu'on les appelle des athées, des matérialistes, des fatalistes, des panthéistes, des impies. Ils prononcent comme nous ces grands noms : Dieu, Providence, âme, immortalité ; mais qu'en font-ils et comment les entendent-ils ?

Voici ce que, dans un de ses premiers écrits, M. Renan n'osait pas signer, mais osait dire ; il l'a signé depuis : « *Dieu, Providence, âme,* autant de *bons vieux* » *mots,* un peu *lourds et matériels.* » (*Liberté de pen-*

*ser*, t. VI, p. 348.) Et dans une seconde rédaction de ce passage : « Dieu, Providence, immortalité, autant » de bons vieux mots, un peu lourds peut-être, que la » philosophie interprétera *dans des sens de plus en plus* » *raffinés.* » (*Études d'histoire religieuse*, p. 419.) M. Renan veut bien accorder cependant que la philosophie « ne les remplacera jamais avec avantage » ; probablement pour les simples.

Si M. Renan ne demande pas que le mot Dieu soit supprimé, c'est parce que ce mot a pour lui « *une lon-* » *gue prescription ; le supprimer serait dérouter l'hu-* » *manité et se séparer, par le langage, des simples* » qui adorent si bien *à leur manière* ». (*Études*, p. 418-419.)

Apparemment, dans la pensée de M. Renan, il en est de ces *bons vieux mots* comme des *symboles*, qui, dit-il, « ne signifient pas ce qu'on leur ordonne de si- » gnifier ». (*Études*, p. 423.)

Voyons ce qui en est, au fond et dans le vrai, de la pensée de ces hommes, et si le Dieu dont ils consentent encore à prononcer le nom, par égard pour *les simples*, est le vrai Dieu, le Dieu vivant, le Dieu créateur, le Dieu que l'univers adore.

Ouvrons les livres de M. Littré.

Le point de départ de M. Littré, la majeure de son système, si l'on veut, c'est ceci : On ne peut connaître ni le commencement, ni la fin de rien ; ni cause première, ni cause finale. L'absolu est inaccessible à l'esprit humain. Donc, on ne peut *rien* affirmer, ni *rien* nier sur tout cela. Non-seulement *toute théologie*, mais

encore *toute métaphysique*, est impossible. Donc, laissons cela, et occupons-nous du positif, c'est-à-dire de ce qui est pour nous matière à expérience.

C'est dans ces limites que M. Littré renferme l'esprit humain.

Étranges philosophes, qui, parce qu'ils s'arrêtent, se croient arrivés, et, parce qu'ils ferment les yeux aux questions, s'imaginent qu'ils les suppriment!

Mais aussitôt, par une contradiction nécessaire, M. Littré manque lui-même à son point de départ, et, contrairement au principe posé par lui, il a une doctrine sur le commencement et la fin des choses, il affirme et il nie : il nie Dieu, il nie l'âme, il nie la vie future.

Et cependant il se défend d'être athée; car il est une divinité qu'il adore, et un culte qu'il veut fonder : cette divinité, c'est l'Humanité, l'Humanité, dieu unique, unique providence; et ce culte, c'est l'adoration de l'Humanité.

Tel est tout le système religieux de M. Littré.

M. Littré est simplement un homme qui dit : J'ai une montre. La montre marche et s'explique toute seule; je n'examine pas s'il y a un horloger; je dis même qu'il n'y en a point.

Je ne répondrai pas, avec Voltaire : « Il faut être » enragé pour prétendre qu'une horloge ne prouve pas » un horloger, et que le monde ne prouve pas un » Dieu »; mais je dirai tout simplement que ce système, c'est l'athéisme. Et je comprends que M. Littré voie

une *naïveté métaphysique*, c'est son expression, dans ce vers de Voltaire :

> Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Voici d'abord quelques textes, entre cent autres, où M. Littré déclare qu'on ne sait rien de Dieu et qu'on n'en peut rien savoir ; qu'il faut bannir absolument toute idée de Dieu, et organiser l'ensemble des sciences, et toute la société, toute la vie humaine, sans Dieu, et en dehors de toute question d'origine et de fin. C'est ainsi qu'il introduit de plain-pied l'athéisme pratique le plus complet.

« La philosophie positive *ne nie rien* et *n'affirme rien* » sur les causes *premières* et *finales*. *Nous ne savons* » RIEN *sur la cause de l'univers* et des habitants qu'il » renferme. » — Rien, pas même si cette cause existe. — « Ce qu'on en *raconte* ou *imagine* est idée, conjec- » ture, manière de voir... La philosophie positive ne » s'occupe *ni des commencements, si l'univers a des* » *commencements*, ni de ce qui arrive aux êtres vi- » vants, *plantes, animaux, hommes*, après leur mort, » ou à la consommation des siècles, s'il y a une con- » sommation des siècles. Permis à chacun de se figurer » cela comme il voudra. Aucun obstacle n'empêche » celui qui s'y complaît de *rêver* sur ce passé et cet » avenir... L'individu » — pas la société, — « l'individu » croira, si bon lui semble, *ce que les théologiens ra-* » *content, ce que les métaphysiciens construisent*... » (*Paroles de philosophie positive*, p. 34.)

Ce qui veut dire, pour qui sait comprendre : Permis

à chacun de se placer par ses rêves en dehors de la science et de la société civilisée, et de croire en un Dieu sur lequel il est impossible de rien savoir, — c'est-à-dire d'être un imbécile ou un enfant.

Dans la phase positiviste, « on renonce à la recher» che de l'absolu, c'est-à-dire des causes premières et » des causes finales, désormais reconnues inaccessibles, » *et bonnes seulement pour occuper l'enfance et l'es-* » *prit humain* ». (*Dict. de Nysten,* art. PHILOSOPHIE.)

Donc, « laissant de côté une enquête *sur les causes* » *premières et finales,* la philosophie positive renonce » résolûment à une ambition *incompatible avec la por-* » *tée de l'esprit humain* ». — « Se renfermer ainsi » dans le cercle de ce que l'école appelle *le contingent,* » *le relatif* », constitue toute cette philosophie. (*Conservation,* p. 39.)

L'ordre des phénomènes, « les conditions nécessaires » des choses telles que nous les connaissons » — il s'agit des choses matérielles — « forment *l'horizon de* » *l'esprit humain,* au delà duquel l'œil de l'intelligence » est incapable de rien voir que *le vide infini* ». (*Conservation,* p. 52.)

La grande découverte de la philosophie positiviste, c'est qu'il y a six sciences qui s'enchaînent systématiquement les unes aux autres, et il ne peut y en avoir d'autres. (Art. *Science.*) Les deux dernières sont la *biologie,* ou science de la vie, et la *sociologie,* ou science sociale. Or, selon l'école positiviste, ces six sciences sont des sciences naturelles, qui sont régies par des lois générales, dans lesquelles Dieu n'a que faire, dans

lesquelles Dieu n'est rien. Les sciences qui traitent de Dieu, la *Théologie,* c'est-à-dire la *Connaissance de Dieu,* selon la définition qu'en donne M. Littré, et la *métaphysique,* qui traite de la cause première, doivent être rigoureusement exclues de l'encyclopédie des sciences humaines. Il en faut débarrasser la science. Les six sciences naturelles seules, sans Dieu, sans l'idée de Dieu, sans la connaissance de Dieu, *constituent tout le savoir humain,* la philosophie, *toute la philosophie.* (Art. *Science.*)

« La sixième et dernière science, ou sociologie...
» supplée définitivement *à toute théologie comme à toute*
» *métaphysique,* et indique les conditions *de la nou-*
» *velle éducation,* sans commettre ni la méprise *de la*
» *théologie*... ni la méprise *de la métaphysique.* »
(*Conservation, Révolution, Positivisme,* p. 191.)

M. Littré ne se lasse pas de répéter ces paroles :

« La philosophie positive met hors de cause les THÉO-
» LOGIES qui, sous la forme de *fétichisme,* de *poly-*
» *théisme* et de *monothéisme,* supposent une action
» surnaturelle, et les MÉTAPHYSIQUES, qui vont chercher
» par delà les phénomènes leur point d'appui dans des
» hypothèses. L'esprit positif a successivement fermé
» *toutes les issues* à l'esprit théologique et métaphy-
» sique. » (*Conservation,* p. 61.)

« Essence des choses, *causes dernières, questions*
» *théologiques et métaphysiques,* tout cela est en
» dehors de l'expérience. L'esprit humain, de quelque
» manière qu'il s'ingénie, n'a aucun moyen pour y at-
» teindre. » (*Conservation,* p. 53.)

« L'idée *d'un être théologique quelconque*... c'est, » comme le disait Laplace, une *hypothèse* désormais » *inutile*. » (*Ibid.*, p. 298.)

Faire ainsi la science et la société athées, enlever à l'esprit humain l'idée et la connaissance de Dieu, mutiler, abaisser la raison humaine, emprisonner l'homme dans le relatif et le contingent, écarter ces grandes et éternelles questions d'origine et de fin, ce n'est pas là encore toute la pensée de M. Littré. Vainement il déclare que « la philosophie positive ne nie rien et n'affirme rien sur les causes premières et finales. » Par une contradiction formelle et nécessaire avec ce vain principe, il affirme que la cause du monde n'est pas Dieu, mais le monde lui-même; que non-seulement *les phénomènes*, mais l'*origine* de l'univers, s'expliquent sans Dieu; bien plus, que Dieu ne les expliquerait pas; que les lois naturelles sont, non pas les volontés du Dieu créateur, mais les propriétés immanentes des choses; que l'idée de Dieu est, non pas seulement en dehors de la science, mais antipathique et contradictoire à la science; que cette idée n'a rien de réel, ne correspond à aucun objet, est une pure fiction.

« *On ne peut*, » dit-il, « *expliquer l'origine du* » *monde, ni par plusieurs dieux, ni par un seul.* » (*Conservation*, p. 279.)

« Autrefois, et jusqu'à nos jours, la croyance qui faisait vivre et réglait les sociétés était celle du gouvernement du monde par *des volontés* ou *une volonté*... » (*Paroles de philosopihe positive*, p. 34.)

Mais le dogme nouveau, « *éliminant définitivement*

» *toutes les volontés surnaturelles* connues sous le » nom de *dieux*... de *providence* », le dogme nouveau « montre que *tout obéit à des lois naturelles*, qu'on » appellera, si on le veut, les *propriétés immanentes* » *des choses*... C'est là notre catéchisme. » (*Conservation*, préf., p. XXVI.)

« L'humanité, dans son enfance et sa jeunesse, a été » régie par les lois de la *transcendance*; elle le sera » dans sa maturité par les lois de l'*immanence*. » (*Paroles de philosophie positive*, p. 35.)

Or, selon M. Littré lui-même, « *la transcendance*, » *c'est la théologie ou la métaphysique expliquant l'u-* » *nivers par des causes qui sont en dehors de lui* », c'est-à-dire par Dieu ; « *l'immanence, c'est la science* » *expliquant l'univers par des causes qui sont en lui* ». (*Ibid.*, p. 34.)

« L'immanence seule est directement infinie... car, » laissant les types et les figures, elle nous met, *sans in-* » *termédiaire*, en rapport avec les éternels moteurs » *d'un univers illimité*. » (*Ibid.*, p. 34.)

« *La conception du monde que les sciences ont faite* » *aux modernes ne s'accommode plus d'aucune théolo-* » *gie* », c'est-à-dire qu'il faut entièrement en bannir Dieu. (*Conservation*, p. 171.)

« Le régime théologique, qui fut le régime initial » de l'humanité, touche à sa fin » (*Conservation*, p. 148), c'est-à-dire le régime où Dieu fut quelque chose dans les idées, les lois et les mœurs. Avec le positivisme, « la société passe, pour ses dogmes, ses

» mœurs et ses institutions, sous la doctrine des lois » immanentes ». (*Paroles de philosophie*, p. 34.)

« Enfin, les sciences se montrent de plus en plus » contradictoires et incompatibles aux conceptions *du* » *surnaturalisme* », c'est-à-dire à l'idée de Dieu : « Tellement que si, par une satisfaction purement in- » dividuelle, on retenait l'idée d'un être théologique » quelconque, *multiple ou unique*, il n'en faudrait pas » moins le concevoir *réduit à la nullité* et à un office » *nominal et surérogatoire.* » (*Conservation*, p. 297.)

« Les êtres théologiques, *tenus, il est vrai, pour* » *réels*, mais dans le fait *n'ayant d'existence que dans* » *l'esprit*, ne contiennent que ce que l'esprit avait » au moment où il les conçut. » (*Conservation*, préf., p. XXVIII.) « Les idéalisations théologiques ne furent » jamais que fictives. » (*Ibid.*, p. 286.)

Qu'est-ce donc que M. Littré met à la place de cette grande et vaine fiction de Dieu, de cette hypothèse désormais inutile, et comment achève-t-il d'instituer avec l'athéisme la religion du positivisme? Le voici :

« Le dogme nouveau nous révèle une grande et *su-* » *prême existence*.... l'HUMANITÉ.... Nos aïeux les plus » reculés ne l'ont pas connue.... Les païens ne l'ont » pas connue... les monothéistes ne l'ont pas connue. » (*Ibid.*, préf., p. XXXI.)

Ainsi, la grande et suprême existence, ce n'est pas Dieu : c'est l'Humanité.

« Les sciences ont défait *toute théologie...* », c'est-à-dire toute idée, toute connaissance de Dieu, selon la

définition expresse de M. Littré. « Elles refont une *nou-* » *velle base religieuse* pour la société de l'avenir ; cette » base, c'est l'HUMANITÉ, SEULE PROVIDENCE, qui travaille » pour nous et qui allége le poids des fatalités natu- » relles. » (*Ibid.*, p. 327.)

« Il ne nous reste qu'à retirer les derniers voiles, et » à prendre déterminément l'*Humanité* pour *idéal de* » *nos pensées*.... pour *objet de nos fêtes.* » (*Ibid.*, p. 127.)

L'Humanité enfin est seule *l'idéal infini*, *l'immense existence.*

« Combien n'est-il pas salutaire de se sentir en com- » munication avec *l'immense existence qui nous pro-* » *tége*, avec l'*idéal infini qui nous absorbe*, avec *cette* » *Humanité* enfin, qui est l'esprit de notre globe et *la* » *providence des générations successives!* » (*Ibid.*, p. 296.) « L'Humanité devenant » ainsi « l'idée reli- » gieuse et le culte des hommes. » (*Ibid.*, p. 167.)

Le Psalmiste avait dit : Les cieux racontent la gloire de Dieu, *Cœli enarrant gloriam Dei.* Cette grande parole, M. Littré la dément, et proclame que les cieux ne racontent plus que la gloire de l'humanité :

« On sait enfin », dit-il, « que les cieux, où l'huma- » nité a calculé la courbe des planètes, la terre qu'elle a » défrichée, la vie qu'elle a étudiée, l'histoire qu'elle » a conçue, *ne racontent que sa gloire.* » (*Conservation*, p. 300.)

Il faut voir à cette même page l'emploi que fai M. Littré du mot révélation, et ce qu'il nous dit de la *révélation positiviste*, « qui est celle de l'Humanité,

» est fille de toutes les révélations antécédentes, et re-
» connaît qu'elle n'a pu venir au jour ni sans *la révé-*
» *lation* monothéistique, ni sans la *révélation poly-*
» *théistique*, ni sans la RÉVÉLATION FÉTICHIQUE. »

« Jadis le sentiment religieux se fixa *sur les êtres*
» *fictifs* dont l'imagination primitive peupla le ciel; de
» nos jours, il se fixe *sur l'existence réelle* de l'Huma-
» nité. » (*Ibid.*, p. 288.)

« *L'Humanité* devient *sa providence à elle-même*,
» après avoir longuement souffert, pour avoir trop
» longtemps compté sur *d'autres providences ima-*
» *ginaires.* » (*Dictionnaire des sciences médicales*,
art. MORT.)

L'Humanité est tellement le vrai Dieu, que quand on adore Dieu et non l'humanité, on est idolâtre.

« Les *idéalisations théologiques* ne furent jamais
» que *fictives;* et quoiqu'une interprétation sagace
» montre qu'au fond, dans de telles conceptions,
» *l'homme a toujours adoré peu ou beaucoup l'huma-*
» *nité*, toutefois, ni cette aperception n'était claire, ni
» cette adoration n'était pure... Il faut y voir une indu-
» bitable idolâtrie par rapport à la vraie notion reli-
» gieuse. Voici venir, en effet, les temps étant accom-
» plis, voici venir l'*idéal, qui n'a plus rien de fictif,*
» et qui est *tout entier réel.* » — « *Humanité, règne,*
» *voici ton âge.* » (*Conservation*, etc., p. 286.)

« L'Humanité est un idéal qu'il faut connaître (édu-
» cation), aimer (religion), embellir (beaux-arts), en-
» richir (industrie), et qui de la sorte tient toute notre
» existence individuelle, domestique et sociale, sous sa

» direction suprême. » (*Conservation, Révolution,* » *Positivisme,* p. 286.)

Ces textes, comme la multitude de ceux que j'ai encore sous les yeux, non-seulement montrent que M. Littré est en pleine contradiction avec lui-même, quand il prétend que la philosophie positiviste *ne nie rien* et *n'affirme rien* sur la cause de l'univers, sur le Dieu distinct du monde ; mais ils en contiennent la plus explicite négation. Quand M. Littré affirme que Dieu *n'explique pas l'origine du monde,* qu'il n'est qu'une *fiction,* une *idéalisation fictive,* une *hypothèse* désormais *inutile ;* qu'il faut *éliminer toute volonté surnaturelle,* toute providence, pour n'admettre que les *propriétés immanentes des choses ;* que *l'idéal, qui n'a rien de fictif,* qui est *tout entier réel,* c'est l'Humanité ; que la *suprême existence,* c'est l'Humanité ; que la *seule providence,* c'est l'Humanité ; le seul objet du *culte,* c'est l'Humanité ; que les *conceptions théologiques* et métaphysiques sont une vraie *idolâtrie ;* je le demande à tout homme qui appelle les choses par leur nom : qu'est-ce que tout cela, si ce n'est l'athéisme ?

Et pourquoi M. Littré ne veut-il pas convenir qu'il est athée ? Pour des raisons vraiment inattendues : d'abord parce que l'athéisme est encore un théologisme ; l'athée n'est pas *vraiment émancipé :* c'est encore *un théologien à sa manière ;* en effet, l'athée pose la question de Dieu. — Puis sa morale est celle du monothéisme. — Et enfin, l'athée n'est pas religieux ; car il n'adore pas l'Humanité.

On croit vraiment se méprendre quand on transcrit de pareilles aberrations; on ne peut pas se persuader que de telles paroles aient été écrites par un homme sérieux, dans notre temps, par un homme instruit, qui eût pu rendre à la société d'utiles services. Cependant les textes sont formels :

« L'athéisme n'est qu'une forme de théologisme. » (*Conservation*, p. 127.)

« En dépit de *quelques apparences*, la philosophie » positive n'accepte pas l'athéisme. A le bien prendre, » l'athée n'est point *un esprit véritablement émancipé :* » c'est encore à sa manière *un théologien.* » (*Paroles de philosophie positive*, p. 30-31.)

« Les philosophes du dernier siècle ont tiré la *con-* » *séquence directe et vraie de l'athéisme :* c'est la mo- » rale de l'intérêt personnel. *Cette morale est aussi* » *celle des théologies.* » (*Par. de philos. pos.*, p. 31.)

« La philosophie positive est *trop antithéologique* » *pour le déisme, trop religieuse pour l'athéisme.* » (*Conservation*, p. 279.)

Trop religieuse, en effet, car elle adore l'Humanité, et cette divinité-là, les athées ont le bon sens de ne vouloir pas la substituer à l'autre.

Et quant au panthéisme : « Pour bien des con- » séquences, le panthéisme revient au même que » l'athéisme... Ce système est encore *pleinement théolo-* » *gique*, et *à ce titre* il appartient, malgré ses préten- » tions, *à l'ancien parti.* » (*Par. de phil. posit.*, p. 32.)

Et bien vainement essayerait-on ici de discuter avec M. Littré : « Ce qui a été écrit pour démontrer *la*

» *théologie surnaturelle ou la théologie naturelle* », dit-il, « nous le connaissons : rien de nouveau n'a été » ajouté ; c'est un cercle d'arguments qui est clos. Or, » ce cercle, nous l'avons franchi. » (*Ibid.*, p. 50.)

C'est assez sur l'athéisme de M. Littré ; voyons les idées de M. Renan sur Dieu.

Chez M. Littré, la négation de Dieu est nette, quoique enveloppée dans une langue que la plupart des lecteurs ne peuvent guère comprendre ; mais le nuage de cette langue n'empêche pas l'erreur de pénétrer les esprits ; et là où il n'y a que l'absurde, le peuple et les ouvriers, auxquels cet enseignement s'adresse, soupçonnent des mystères de science.

Chez M. Renan, la négation de Dieu est mystique et raffinée : c'est toute la nuance. Il y a d'ailleurs ici, entre ces deux écrivains, avec les notables différences de style qui les distinguent, d'étonnantes analogies de pensée et d'expression qui les rapprochent.

Il est assez difficile de ramener à des termes précis la pensée fuyante et les formules sophistiques de M. Renan. Ce qu'il y a cependant de très-clair chez lui, c'est la négation d'un Dieu distinct du monde, c'est-à-dire du Dieu créateur, du Dieu personnel, du Dieu providence, du Dieu vivant et véritable ; et le panthéisme, sous une forme ou sous une autre, est au fond de toutes ses théories. Cet esprit dévoyé ne fait qu'osciller d'une formule panthéistique à une formule panthéistique : tantôt n'admettant qu'un Dieu abstrait, idéal, produit de la pensée humaine, inconscient,

n'ayant conscience de lui-même que dans et par l'humanité; tantôt rêvant un Dieu qui se développe dans la nature et dans l'humanité, comme le fond, la substance de toute existence; à la fois idéal et réel, mais réel seulement en tant que fini; absolument vague et indéterminé : ni personnel ni impersonnel, ni inconscient ni conscient, mais toujours inséparablement engagé dans les choses, dans la nature et dans l'humanité, de telle sorte que la nature et l'humanité n'étant pas, ce Dieu ne serait pas.

Nulle ambiguïté de parole, nulle explication sophistique ne sont capables d'éluder des textes tels que ceux-ci :

« Les sciences supposent qu'IL N'Y A PAS *d'être libre,* » *supérieur à l'homme,* auquel on puisse attribuer une » part appréciable dans la *conduite morale* pas plus » que dans la *conduite matérielle* de l'univers. » (*Explications,* p. 24.)

Là-dessus un journaliste, M. Guéroult, posa à M. Renan, avec bon sens et précision, l'objection suivante :

« Cher Monsieur... il faut bien appeler les choses » par leur nom. S'il n'y a pas d'être libre supérieur à » l'homme, IL N'Y A PAS DE DIEU, ou tout au moins IL » N'Y EN A PAS D'AUTRE QUE L'HOMME. » (*Opinion natio-* » *nale,* 23 août 1862.)

M. Renan osa dire dans sa réponse :

« Toutes les facultés que le DÉISME VULGAIRE attribue » à Dieu N'ONT JAMAIS EXISTÉ sans un cerveau. *Il n'y a* » *jamais eu de prévoyance, de perception des objets*

» *extérieurs, de conscience enfin, sans un système* » *nerveux.* » (*Opinion nationale,* 4 septembre 1862.)

M. Renan, avant de dire *qu'il n'y a pas d'être libre supérieur à l'homme,* avait dit déjà : « Les sciences » supposent qu'aucun agent surnaturel ne vient trou- » bler la marche de l'humanité; que cette marche est » la *résultante immédiate* de la liberté qui est dans » l'homme, et de *la fatalité* qui est dans la nature. »

Voilà pour toute Providence la liberté qui est dans l'homme, avec la fatalité qui est dans la nature; c'est-à-dire que la Providence est supprimée; et Dieu réduit, comme disait M. Littré, « à la nullité et à un » office purement nominal et surérogatoire »; réduit à n'être plus « qu'une *hypothèse désormais inutile* ».

C'est dans le même sens que M. Renan avait déjà dit :

« L'expérience a banni définitivement du monde des » faits (les considérations de substance nous échappent » ici) les agents intentionnels et *les volontés libres au-* » *tres que celle de l'homme.* » (*Origine du langage,* p. 240.) « *L'homme seul... change le cours des choses,* » et les force à être dans le détail autrement qu'elles » n'auraient été sans lui. » (*Origine du langage,* p. 241.)

Que devient, dans tout cela, non-seulement la Providence, mais le Dieu créateur? Le voici :

Le créateur, pour M. Renan, est-ce autre chose que le sol, la nature féconde? « Quand l'homme apparut sur » *le sol encore créateur,* sans être allaité par une » femme, ni caressé par une mère, songe-t-on aux faits » étranges qui durent se passer dans son intelligence à

» la vue de cette nature féconde *dont il commençait à* » *se séparer?* »

L'homme, du reste, fut alors créateur comme la nature : « *L'homme et la nature créèrent* tant qu'il y eut » un vide dans le plan des choses. *Ils oublièrent* de » créer, sitôt qu'aucune nécessité intérieure ne les y » força. « (*Ibid.,* p. 244.)

« *Depuis qu'il y a de l'être,* tout ce qui s'est passé » dans le monde des phénomènes a été le développe- » ment régulier des lois de l'être, lois qui ne consti- » tuent *qu'un seul ordre de gouvernement,* qui est *la* » *nature.* Qui dit au-dessus ou en dehors de la nature, » dans l'ordre des faits, dit *une contradiction, comme* » *qui dirait surdivin dans l'ordre des substances.* » (*Liberté de penser,* t. III, p. 465.)

« La science démontre » — c'est par de telles affirmations que procède M. Renan — « qu'à un cer- » tain jour, en vertu des *lois naturelles* qui *jusque-là* » *avaient présidé au développement des choses,* SANS » EXCEPTION NI INTERVENTION EXTÉRIEURE, L'ÊTRE PENSANT » EST APPARU *doué de toutes ses facultés* et *parfait* » quant à ses éléments essentiels. » (*Études,* p. 217.)

« Il y a eu une époque où notre planète ne possédait » aucun germe de vie organisée. Donc la vie organisée » y a commencé sans germe antérieur... mais par la » force intime déposée une fois pour toutes au sein des » choses. Donc, à un certain moment, la vie est appa- » rue sur la surface de notre planète par *le seul déve-* » *loppement des lois de l'ordre naturel.* » (*Origine du langage,* p. 245, note.)

Nous savons à quoi nous en tenir sur ce que M. Renan appelle lois, soit de la nature, soit de l'humanité; car nous lisons dans son article sur l'*Avenir de la métaphysique :* « Le problème de *la cause suprême* nous » déborde et nous échappe; il se résout en poëmes.... » non en lois, ou s'il faut parler ici de lois, ce sont » celles de la physique, de l'astronomie, de l'histoire, » *qui seules sont les lois de l'être* et ont une *pleine* » *réalité.* » (*Revue des Deux-Mondes,* 15 janvier 1860, p. 217.)

Certes, Buffon avait une autre idée que M. Renan et M. Littré des lois de la nature, quand il en donnait cette belle définition : « La nature est le système des » lois établies par le Créateur pour l'existence et la » succession des êtres. » Mais pour ces Messieurs, c'est là de la vieille métaphysique.

Mais, je le demande après tout ceci, qu'est-ce donc que ce Dieu qui n'existe pas libre et supérieur à l'homme, qui n'a pas créé le monde, qui ne gouverne pas le monde, qui n'a aucune part appréciable dans la conduite morale et matérielle des choses, qui, n'ayant pas de cerveau ni de système nerveux, n'a pas de prévoyance, de perception des objets extérieurs, de conscience enfin?

« Qu'est-ce que Dieu pour l'humanité, » dit M. Renan, « si ce n'est le résumé transcendant de nos besoins su- » pra-sensibles, la *catégorie de* l'*idéal,* c'est-à-dire la » *forme sous laquelle nous concevons l'idéal,* comme » l'espace et le temps sont les catégories des corps, » c'est-à-dire les formes sous lesquelles nous con-

» cevons les corps ? » (*Liberté de penser*, t. VI, p. 348.)

Voilà ce qu'est Dieu pour M. Renan : non pas un être substantiel et vivant en soi, mais simplement le résumé des besoins supra-sensibles de l'homme, ou, comme l'espace et le temps, une simple catégorie de nos idées, c'est-à-dire une pure abstraction.

De là toutes ces formules inconcevables que M. Renan répète sans cesse, et qui sont tout le fond de sa critique des religions.

« L'âme est LA PREMIÈRE *des réalités* et LA SEULE » *pleine* réalité... *En un sens, on peut dire qu'elle* CRÉE » *Dieu*, puisqu'elle seule en dévoile la nécessité. » (*Essais*, p. 63-64.)

Et que veut dire encore cette phrase : « Sans viser à » *la perfection absolue*, qui, *à serrer rigoureusement* » *les choses, serait le néant?* » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1860.)

Quelque explication que M. Renan prétende donner, de telles paroles sont inacceptables. Et celles-ci ne le sont pas moins :

« Ce que l'humanité adore dans les caractères qu'elle » a idéalisés, c'est la bonté et la beauté *qu'elle y a* » *mises*. » (*Études*, préface, p. XXII.) — « L'homme » FAIT la sainteté de ce qu'il croit, et la beauté de ce » qu'il aime. » (*Études*, p. 423.) — « L'humanité fait » du divin, comme l'araignée file sa toile. » (*Job*, XC.)

Toutes ces formules sont pleinement conformes aux pensées de M. Littré :

« L'idéal est à la fois le *culte* et le *rêve* de l'huma-

» nité. Elle le poursuit et *l'adore;* ELLE LE MODÈLE. » (*Conservation,* p. 286.)

Ainsi l'idéal, ce seul objet *de rêve et de culte,* M. Littré dit que l'humanité le *modèle;* M. Renan dit qu'*elle le fait :* « L'homme FAIT la sainteté de ce qu'il » croit et la beauté de ce qu'il aime. »

Et ainsi est amenée cette parole insensée autant qu'impie, ivresse d'une raison en délire, par laquelle M. Renan termine un article contre la divinité de Jésus-Christ :

« *La nature humaine, source éternelle de beauté,* » *vivra* à jamais *dans ce nom sublime* » (le nom du Christ), « comme en tous ceux que l'humanité a consa- » crés, pour se rappeler CE QU'ELLE EST et s'enthousias- » mer DE SA PROPRE IMAGE. *Voilà le Dieu vivant, voilà* » *celui qu'il faut adorer!* » (*Liberté de penser,* t. III, p. 470.)

Ainsi, *la source éternelle de la beauté,* c'est *la nature humaine!* Et quand l'humanité consacre un nom *pour se rappeler* CE QU'ELLE EST, et *s'enthousiasmer* DE SA PROPRE IMAGE, elle *vit dans ce nom :* et *voilà le Dieu vivant, voilà celui qu'il faut adorer!*

M. Renan en arrive même formellement à dire que l'absolu de la justice et de la raison, c'est-à-dire Dieu, *envisagé hors de l'humanité, n'est qu'une abstraction,* et qu'il n'est réel qu'envisagé dans l'humanité :

« *L'absolu de la justice et de la raison* ne se mani- » feste *que dans l'humanité.* Envisagé *hors de l'huma-* » *nité, cet absolu n'est qu'une abstraction;* envisagé » *dans l'humanité, il est une réalité...* »

Enfin, il va jusqu'à dire : « *L'infini n'existe* que » *quand il revêt une forme finie...* » (*Revue des Deux-Mondes,* 15 janvier 1860, p. 384.)

C'est pourquoi M. Renan ajoutait : « Qui sait si l'in» fini réel est aussi vaste qu'on le suppose? » (*Ibid.,* p. 385.)

Cet infini réel, qui n'est pas infini; cet infini qui n'existe que sous une forme finie; cet absolu qui n'est réel que dans l'humanité, évidemment ce n'est pas Dieu, le Dieu parfait, le Dieu immuable subsistant en lui-même, en dehors de la mobilité des choses créées; ce n'est pas, selon la grande expression des Livres saints, Celui *qui est;* c'est celui *qui devient :* c'est, pour employer l'étrange langage emprunté aux Allemands par M. Renan, *l'universel devenir,* qui se déploie sans fin dans la nature et dans l'humanité.

« La vraie théologie, c'est la science de la nature et » de l'humanité, la science de *l'universel devenir.* » (*Ibid.,* p. 385.)

C'est pourquoi « le grand procès de la critique a été » de substituer la catégorie du *devenir* à la catégorie » de l'*être,* la conception du *relatif* à la conception de » l'*absolu.* » (*Averrhoës,* préf., p. VII.)

« Philosopher », ce n'est pas connaître Dieu, « c'est » connaître l'univers. L'univers se compose *de deux* » *mondes,* le monde physique et le monde moral, *la* » *nature et l'humanité.* L'étude de la nature et de » l'humanité est donc *toute la philosophie.* » (*Avenir de la métaphysique, Revue des Deux-Mondes,* 15 janvier 1860, p. 378.)

Et dans cette philosophie, Dieu, que devient-il?

Et qu'est-ce qu'adorer? Adorer, ce n'est pas, comme dans la philosophie platonnicienne et la philosophie chrétienne, s'élancer au delà des choses belles, bonnes et vraies, pour rendre hommage à Celui qui est la beauté, la bonté et la vérité éternelles, et qui se reflète, mais ne s'absorbe pas, dans ses ouvrages.

Non, « tout se réduit à ce fait de la nature humaine : « l'homme en face *du divin* », ou, selon la seconde rédaction de ce passage, « placé devant les *choses* » belles, bonnes et vraies, sort de lui-même, et suspendu par un charme céleste, anéantit sa chétive » personnalité, s'exalte, s'absorbe : qu'est-ce que cela, » si ce n'est adorer? » (*Liberté de penser*, t. VI, p. 348; *Études*, p. 419.)

Voilà pourquoi le monothéisme, la croyance en un Dieu créateur, distinct du monde et des choses, est si maltraité par M. Renan.

« LE MONOTHÉISME, » dit M. Renan, « est le fruit d'une » race qui a peu de besoins religieux : C'EST COMME LE » MINIMUM DE RELIGION[1]. » (*Du monothéisme dans les* » *races sémitiques*.)

Selon M. Renan, dans *le système de la nature rigoureusement déduit du monothéisme*, la science du monde est impossible. (*Job*, p. LXXV.)

« Il n'y a pas de science du monde, tandis que le » monde est gouverné par les volontés particulières

[1] Ce qui n'empêche pas M. Renan d'écrire que « la race sémi- » tique atteignit la forme religieuse la plus épurée que l'humanité » ait connue. » (*Études*, p. 85.)

» d'un souverain capricieux et impénétrable. » (*Job,* p. LXXV.)

C'était bien dans le même esprit que M. Littré écrivait :

« Le monothéisme est pauvre en notions positives...
» son Dieu ignore trop de choses... » (*Conservation,* p. XXVIII.)

Cette *rigide et simple conception d'un Dieu isolé du monde,* dit encore M. Renan, est le fruit d'une *race* à l'esprit étroit, *incapable de saisir les diversités,* qui, *au lieu d'une nature animée et vivante, conçut une nature sèche et sans fécondité.* (*Études,* p. 87-88.)

C'est la contemplation du désert qui suggéra aux Hébreux cette étroite conception. « Le désert est monothéiste. »

Cette croyance au Dieu unique et créateur rétrécit l'esprit des Hébreux, et interdit à leur civilisation tout progrès. « C'est par là que cette race... devait, dans
» toutes les voies profanes, ne pas dépasser la médio-
» crité », et n'avoir « ni arts plastiques, ni science ra-
» tionnelle, ni philosophie, ni vie politique, ni orga-
» nisation militaire. » (*Études,* p. 88.)

Le Dieu des Hébreux, ce *souverain capricieux et impénétrable* (*Job,* p. LXXV), est pour l'homme « *une*
» *force ennemie* contre laquelle *les alternatives de*
» *soumission et de révolte,* dans le cœur de l'homme,
» sont *également justifiées.* » (*Job,* p. LXII.)

On est au moins très-étonné de lire encore dans M. Renan, à propos du poëme de *Job,* que « le blas-
» phème y touche à l'hymne, ou plutôt qu'il est un

» hymne lui-même, puisqu'il n'est qu'un appel à Dieu » *contre les lacunes que la conscience trouve dans* » *l'œuvre de Dieu.* » (*Job*, p. LXII.)

Je devrais peut-être m'arrêter ici ; je crains vraiment que de nouveaux textes fatiguent mes lecteurs. Cependant il faut faire ici des citations, et beaucoup. Si là est la fatigue de ce travail, là aussi en est la lumière. Laissant de côté beaucoup d'autres textes, je ne puis donc au moins me dispenser de suivre et d'exposer encore le panthéisme de M. Renan dans quelques autres de ses formules.

Selon M. Renan, « le développement complet de la » conscience du monde se fait par l'humanité. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1860, p. 384.) — « Le » modèle de la perfection nous est donné par la nature » humaine. » (*Ibid.*, p. 384.) — « La vie a son point » de départ dans la force et le mouvement, et *sa der-* » *nière résultante dans l'humanité.* » (*Ibid.*, p. 368.)

Selon M. Renan, ni la raison ni la nature ne prouvent Dieu. « S'il n'y avait que la nature », dit-il, « on pour- » rait se demander si Dieu est nécessaire. » (*Opinion nationale*, 4 septembre 1862.) Il pense que la théodicée de Platon, de Descartes, de Leibnitz, ne peut faire illusion qu'aux esprits novices. « Si l'humanité » n'était qu'intelligente », écrit-il, « elle serait athée. » (*Revue des Deux-Mondes*, *ibid.*, p. 388.)

Sur tout cela « aucune formule philosophique ou » théologique ne peut revendiquer la certitude. » (*Études*, XVII.) — « Un Béotien seul peut ne pas igno- » rer (*sic*) que les prétentions de la philosophie ne sont

» pas plus justifiées que celles de la théologie. » (*Revue des Deux-Mondes, ibidem*, p. 377.)

Quant à Dieu :

« Le fait-on personnel? le fait-on impersonnel?...
» De ces deux théories, l'une n'est pas vraie, l'autre
» n'est pas fausse. » (*Ibid.*, p. 390.)

« Cet être absolu est-il libre? est-il conscient? La
» parcelle consciente qui rentre en lui conserve-t-elle
» sa conscience? Le *oui* et le *non* sont *également inap-*
» *plicables* à ces sortes de questions. » (*Opinion nationale, ibid.*)

Quoi! si Dieu est personnel, s'il est libre, s'il a conscience de lui-même, si la personne humaine, que M. Renan appelle *une parcelle consciente*, sortie de Dieu et qui rentre en Dieu, conserve encore sa conscience, c'est-à-dire sa personnalité, ces questions ne peuvent pas être posées! Le *oui* et le *non* leur sont également inapplicables! Oui. Telle est bien la pensée de M. Renan, car il ajoute : « Osons enfin écarter
» comme *secondaires* et *libres au plus haut degré* ces
» questions, *condamnées* par leur exposé même *à ne*
» *recevoir jamais de solution.* » (*Ibid.*, p. 390.)

Mais encore une fois, et définitivement, qu'est-ce que M. Renan fait de Dieu? Il trouve *très-ingénieuses et très-riches de vérité* les formules de M. Vacherot, qu'il « résume en cette phrase : Dieu est l'idée du
» monde, et le monde la réalité de Dieu. » (*Ibid.*, p. 386.)

Il parle de « l'horreur instinctive de tous les grands
» esprits pour les formules qui tendent à faire de Dieu

» *quelque chose.* » (*Ibid.*, p. 389.) — « Mais si Dieu » n'est pas tout, il reste qu'il soit quelque chose, à » moins encore qu'il ne soit rien ! » lui répond avec une vive logique un philosophe de l'école spiritualiste.

C'est donc à l'abîme du panthéisme que M. Renan est inévitablement ramené, et son dernier mot sur la question de Dieu, dans sa lettre à M. Guéroult, est manifestement la formule panthéistique la plus nette qui se puisse donner.

« En dehors de la nature et de l'homme, y a-t-il » donc quelque chose? me demandez-vous. » — « Il y » a TOUT, répondrai-je. La nature n'est qu'une *appa-* » *rence;* l'homme n'est qu'un *phénomène.* Il y a le fond » éternel, il y a l'infini, la substance, l'absolu, l'idéal... » Voilà le Père du sein duquel tout sort, au sein duquel » tout rentre. »

Ainsi, selon M. Renan, en dehors de l'homme et de la nature, il n'y a pas Dieu. *Il y a tout;* et ce tout est l'*absolu*, l'*infini*, la *substance* de l'homme et du monde; de là tout sort, et là tout revient s'absorber; c'est-à-dire qu'il n'y a qu'une substance divine qui est le grand Tout, qui se manifeste par la nature, pure *apparence*, et par l'homme, pur *phénomène.* Voilà le Dieu de M. Renan.

Il n'y a qu'un nom à donner à toutes ces formules : c'est le panthéisme; ou l'athéisme, j'allais dire, plus un mensonge.

M. Renan, comme M. Littré, repousse ces appellations, et n'accorde « que le dédain aux *vaines* accusa- » tions d'athéisme que *les esprits étroits* ont toujours

» élevées contre les hommes *les plus religieux*, parce » que ceux-ci ont craint de déroger à la majesté divine » en la limitant par une formule quelconque. » (*Revue des Deux-Mondes*, janvier 1860, p. 386.)

L'athéisme, selon M. Renan, n'existe pas; ce n'est qu'une *erreur de grammaire*, un *malentendu*, une crainte pusillanime des *formules élevées*.

« L'énorme malentendu qui transforme en blasphé» mateurs de la Divinité ses plus sincères adorateurs » est, avant tout, une erreur de grammaire. On ne » s'entend pas sur les mots. Quel hymne vaut le poëme » de Lucrèce? » (*Ibid.*, avril 1858, p. 504.)

Lucrèce, le disciple d'Épicure, le chantre de la philosophie atomistique, le poëte de l'athéisme!

De même, selon M. Renan, les athées déclarés du dix-huitième siècle, qui niaient Dieu, n'étaient pas athées; « ils prêchaient le Dieu véritable ». — Mais ils reculaient comme les matérialistes « devant les formules » élevées ». (*Ibid.*, p. 502, 504.)

Un Allemand, M. Feuerbach, nie Dieu et l'immortalité de l'âme; il proclame que la théologie n'est que l'anthropologie, et il écrit : « La science qu'un homme » a de son Dieu n'est qu'un autre nom pour désigner » la science qu'il a de lui-même, la conscience qu'il a » de son moi. » N'importe; selon M. Renan, M. Feuerbach n'était pas athée; au contraire, il était religieux; ou s'il était athée, il l'était à la façon des Allemands, « dévotement et avec une sorte d'onction ». (*Liberté de penser*, t. VI, p. 347.)

C'est la seule réserve que nous puissions mettre,

quand nous disons que M. Renan est athée ou panthéiste; peu importe ici la nuance : il s'efforce de l'être « dévotement et avec onction ».

M. Taine nous offre une autre nuance d'athéisme.

Nier Dieu ne suffit pas à cet écrivain railleur : il ne manque pas une occasion de persifler ce grand nom. Voici un exemple entre beaucoup d'autres. Il s'agit du respect qu'on a en Angleterre pour Dieu et la religion : « La philosophie vous manque », dit M. Taine, dans un dialogue qu'il institue avec un jeune Anglais : « j'entends celle que les Allemands appellent métaphy- » sique... Votre Dieu vous gêne; il est la cause su- » prême, et vous n'osez raisonner sur les causes, par » respect pour lui. Il est le personnage le plus impor- » tant de l'Angleterre; je le sais, et je vois bien qu'il le » mérite, car il fait partie de la constitution. Il est le » gardien de la morale; il juge en dernier ressort toutes » les questions. Il remplace avec avantage les préfets » et les gendarmes dont les peuples du continent sont » encore encombrés. Néanmoins, ce haut rang a l'in- » convénient de toutes les positions officielles, » etc. (*Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1861, p. 44, 45.)

Mais M. Taine le prend aussi quelquefois sur le ton sérieux, et à la fin même de l'article qui débutait par ces misérables plaisanteries, il expose, en termes abstraits, un système philosophique par lequel Dieu est absolument supprimé :

« L'homme ne connaît point les substances; il ne » connaît ni l'esprit, ni le corps... Il n'atteint que *des*

» *faits*... Nous allons même plus loin : *nous pensons* » *qu'il n'y a ni esprits, ni corps,* mais simplement » *des groupes de mouvements* présents ou possibles, *et* » *des groupes de pensées* présentes ou possibles. Nous » croyons qu'il n'y a *point de substances*, mais *seule-* » *ment des systèmes de faits.* Nous regardons l'idée de » substance comme une illusion psychologique... Nous » considérons *la substance, la force* et *tous les êtres* » *métaphysiques* des modernes comme un reste des » entités scolastiques. Nous pensons qu'il *n'y a rien au* » *monde que des faits et des lois*, c'est-à-dire *des évé-* » *nements et leurs rapports.* » (*Ibid.*, p. 71.)

Du premier coup, toute notion de Dieu est anéantie.

M. Taine poursuit. Après avoir décrit l'abstraction et l'induction, par lesquelles nous décomposons les faits et trouvons les lois, M. Taine établit qu'il n'y a qu'un moyen de démonstration qui consiste à aller *du même au même*, un seul axiome, l'*axiome d'identité*, dans lequel se confond, avec tous les autres, l'*axiome des causes*, ce qui est le principe fondamental de la sophistique hégélienne. Les causes premières, ce n'est pas en Dieu que M. Taine les place, mais dans les choses, puisque l'esprit humain ne va que *du même au même*, et qu'*il n'y a qu'un seul axiome, l'axiome d'identité,* ce qui revient à dire, avec Hégel, que toutes choses au fond sont identiques. Et en effet, selon M. Taine, *la cause ne diffère pas de l'effet;* et par conséquent les causes premières de toutes choses, les puissances génératrices, ce sont *les propriétés élémentaires* des choses. Tel est le point de départ qu'il donne

à tout. *La force par laquelle nous figurons la nature,* ce n'est pas un être distinct de la nature, ce n'est pas Dieu, c'est *la nécessité logique qui transforme l'un dans l'autre le fait et la loi;* ce qu'en d'autres termes Spinoza appelait *natura naturans :* une liaison *invincible* existe entre *tous les êtres;* leur *production* est *spontanée,* et *au cœur de toute chose vivante,* la NÉCESSITÉ enfonce et serre *ses chaînes d'acier.*

Depuis Épicure et la philosophie atomistique, jamais plus complet et plus audacieux système d'athéisme n'avait été exposé.

« Nous pouvons maintenant comprendre la vertu et » le sens de cet axiome des causes *qui régit toutes* » *choses*... Il y a *une force intérieure et contraignante* » *qui suscite tout événement,* qui engendre toute » donnée. Cela signifie d'une part qu'il y a une raison » à toute chose... » ce qui est très-vrai ; « et d'autre » part... que *la cause ne diffère pas de l'effet;* que » *les puissances génératrices* ne sont *que les propriétés* » *élémentaires,* que *la force active* par laquelle nous » figurons la nature n'est que *la nécessité logique* qui » transforme l'un dans l'autre le composé et le simple, » le fait et la loi. Par là, nous désignons d'avance *le* » *terme de toute la science,* et nous tenons la puissante » formule qui, établissant *la liaison invincible* et *la* » *production spontanée des êtres,* pose *dans la nature* » *le ressort de la nature,* en même temps qu'elle en- » fonce et serre au cœur de *toute chose vivante* les » tenailles d'acier *de la nécessité!* » (*Revue des Deux-Mondes, ibidem,* p. 78-79.)

Qu'est-ce là autre chose que l'élimination de Dieu, la plus radicale et la plus complète, et les vieux systèmes d'athéisme et de fatalisme exposés avec l'emphase d'un langage prétendu scientifique[1] ? Dans la page qui termine *les Philosophes français au dix-neuvième siècle*, l'exaltation et l'étrangeté du langage est à son comble ; en voici un court extrait :

« ... *Par cette hiérarchie de nécessités*, LE MONDE » FORME UN ÊTRE UNIQUE, *indivisible, dont tous les êtres » sont membres*. Au suprême sommet des choses... se » prononce l'*axiome éternel*, et le retentissement pro- » longé de cette formule créatrice compose par ses on- » dulations inépuisables l'immensité de l'univers, » etc. (*Philosophes français*, p. 364.) — La page entière est prodigieuse.

[1] Quelques pages plus bas, M. Taine nomme par leur nom ces premiers éléments, ces puissances génératrices qui sont tout :

« Si quelqu'un recueillait les trois ou quatre grandes idées où » aboutissent nos sciences, et les trois ou quatre genres d'existence » qui résument notre univers, s'il comparait ces deux étranges » quantités qu'on nomme la durée et l'étendue, ces principales for- » mes ou déterminations de la quantité qu'on appelle les lois physi- » ques, les types chimiques et les espèces vivantes, et cette mer- » veilleuse puissance représentative qui est l'esprit; s'il découvrait » entre ces trois termes la quantité pure, la quantité déterminée, et » la *quantité supprimée*, un ordre tel que la première appelât la » seconde et la seconde la troisième; s'il établissait ainsi que la quan- » tité pure est le commencement nécessaire de la nature, et que la » pensée est le terme extrême auquel la nature est tout entière sus- » pendue; si ensuite, isolant les éléments de ces données, il mon- » trait qu'ils doivent se combiner comme ils se sont combinés, » et non autrement; s'il prouvait enfin *qu'il n'y a point d'autres » éléments et qu'il ne peut y en avoir d'autres*, il aurait esquissé » une métaphysique », — dont le langage au moins, il faut le dire, laisserait à désirer. (*Revue des Deux-Mondes, ibidem,* p. 81.)

Tout se termine donc chez M. Taine, comme chez M. Littré et chez M. Renan, par la négation de Dieu. Et voilà le but que ces écrivains assignent aux recherches de l'humanité, et, selon eux, le grand résultat de toute l'élaboration scientifique moderne.

Faut-il dire ici, avec l'austère parole de Bossuet, que vainement, *par cette erreur naturelle à l'esprit humain, ils croient avoir renversé Dieu, à force de le désirer ?* Pour nous, du moins, nous ne croirons jamais que l'avenir soit à de telles doctrines, que l'honneur de l'esprit français puisse longtemps les souffrir, et que la science contemporaine aille se perdre dans une telle apostasie. Mais il n'en est pas moins vrai que, si cette explosion d'athéisme continuait, nul ne peut calculer les abîmes où elle pourrait nous jeter. *Tout se tient dans l'ordre intellectuel*[1], comme on l'a si bien dit. Les grandes chutes de l'intelligence mènent aux abaissements du caractère et aux plus tristes dégradations morales et politiques. Et c'est pourquoi l'antiquité païenne elle-même proclamait que, la Divinité exclue, c'est la Société qui périt : *Sublato numine, tollitur Civitas. Civitas,* tous les droits, tous les devoirs, toutes les lumières, toutes les vertus, la dignité, la noblesse, la vie libre, la Cité enfin. Je ne sais s'il y a des gens pour qui la liberté du blasphème serait ici une compensation ; mais j'aime à penser qu'il y aura toujours aussi dans mon pays des esprits assez élevés pour comprendre cette vérité profonde, prise aux entrailles

[1] M. Villemain, *La tribune moderne;* M. de Chateaubriand.

de l'humanité et de l'histoire, et qu'expriment si énergiquement encore les paroles de l'éminent publiciste que je citais tout à l'heure : « On se tromperait d'espé-
» rer pour une époque nouvelle, à défaut de liberté ci-
» vile, ce qu'on appellerait la liberté philosophique . . .
» La liberté philosophique ne serait bientôt qu'un im-
» puissant scepticisme, toléré pour sa faiblesse même,
» à peu près comme cet athéisme chinois, qui porte
» également tous les jougs . . . Athéisme et servitude
» vont très-bien de compagnie. »

Voilà où ces doctrines mèneraient la France, si même un triomphe d'un jour sur la jeunesse française leur était donné.

Poursuivons, et après avoir vu avec une profonde tristesse ce que ces hommes font de Dieu [1], voyons ce qu'ils font de l'âme.

[1] J'ai dit qu'une réserve était à faire sur la question de Dieu, à l'égard de M. Maury. Mais les tristes liaisons d'esprit qu'il a avec ces écrivains, son hostilité et ses attaques incessantes contre le Christianisme, l'entraînent; et il n'en a pas moins dit sur Dieu les paroles les plus regrettables, telles que celles-ci, dont quelques-unes, si elles avaient un sens philosophique, exprimeraient l'athéisme pur :

« Les causes de l'apparition de l'homme nous échappent... *Il en
» est de même de la cause première de toutes choses.* » (*La terre et l'homme,* 39.)

« Les théodicées ne nous offrent jamais *que le miroir de notre
» personnalité,* au delà de laquelle nous ne pouvons plus rien con-
» cevoir. » (*Religions de l'antiquité,* t. III, p. 476.)

« *Le moi pensant est devenu la raison dernière de toutes choses,*
» et la loi morale catégorique et impérative ne descend plus des
» hauteurs du Sinaï, mais de la raison pratique qui la règle et l'ana-
» lyse. » (*Essai,* introd., XIX.)

« Sans la matière, il nous est impossible de concevoir les choses;

## IV

### L'AME.

Nous avons vu l'humanité exaltée sans mesure, substituée à Dieu, et s'adorant elle-même dans un idéal créé par elle et qui est sa propre image : nous allons voir maintenant cette même humanité amenée au dernier des abaissements, au niveau de l'animalité, dépouillée de son origine divine, de son âme spirituelle et libre, et de sa destinée immortelle.

Ici encore, les mots consacrés par le langage universel, les mots d'âme, d'intelligence, de pensée, etc., seront conservés ; mais les idées qu'ils expriment seront anéanties, et tout ce qui est spirituel, intellectuel, moral, sera entendu dans les sens les plus matériels.

Le matérialisme, le fatalisme, sont hautement et crûment avoués par M. Littré et M. Taine : M. Renan, niant dans l'homme l'union de deux substances, au fond supprime l'âme, supprime la vie future, et mérite

» sans elle, nous ne saurions comprendre l'*activité divine.* » (*Revue des Deux-Mondes,* t. XXI, p. 332.)

« L'homme n'a de la Divinité qu'un sentiment, qu'une notion » vague, quoique vive, qui ne saurait se prêter à ces conceptions » claires, précises, qui constituent sa *connaissance. Tout ce qu'il* » *lui est permis d'atteindre, ce sont les phénomènes.* » (*Le Sommeil et les rêves,* préf., p. III.)

Ajoutons que M. Maury, vantant la philosophie positiviste de M. Comte, trouve *pleine de sens* la remarque de ce chef du positivisme sur « l'opposition nécessaire et de plus en plus prononcée de « *l'esprit positif* contre *l'esprit théologique* ou *métaphysique.* » (*Essais,* p. 238, note.)

d'être classé, avec une nuance, parmi les écrivains matérialistes, mais matérialistes raffinés.

Et d'abord, l'origine divine de l'homme et de l'âme est niée par ces écrivains.

L'homme, selon eux, ne vient pas de Dieu, n'est pas une création de Dieu, mais un produit du *sol créateur* et de *la nature féconde.*

Nous avons déjà cité le texte où M. Renan prétend « qu'à un certain moment, la vie est apparue sur la » surface de notre planète *par le seul développement* » des lois de l'*ordre naturel* ». (*Origine du langage,* p. 245.) Nous l'avons vu admirant *les faits étranges qui durent se passer* « quand l'homme apparut sur le » *sol encore créateur,* à la vue de cette *nature féconde* » dont il commençait *à se séparer* ». (*Origine du langage,* p. 244.)

Ceci, d'ailleurs, n'est qu'une conséquence logique de sa doctrine sur Dieu. Dieu n'étant pas une personnalité distincte de l'homme et du monde, il est clair qu'il n'a pu créer l'homme.

Ici se pose une autre grave question : les hommes viennent-ils tous, comme la Bible l'enseigne, comme l'humanité le croit, d'un seul couple primitif? sont-ils tous fils du même père terrestre, comme du même Père céleste ? A cette croyance, qui donne un fondement si solide à la fraternité universelle, M. Littré substitue hardiment la doctrine contraire, si favorable au régime des castes : « Les hommes blancs, noirs, jaunes, » rouges, et tant de races intermédiaires, proviennent» ils d'un seul tronc ? On peut dire maintenant que les

» recherches ont été impuissantes à faire voir par quels » moyens... par quelles voies physiologiques les uns » auraient donné naissance aux autres, etc. » (*Revue des Deux-Mondes,* juillet 1857, p. 122.)

Plus affirmatif encore dans son *Dictionnaire des sciences médicales,* M. Littré dit nettement, à l'article *Homme :* « Ce sont la tendance à la recherche absolue » des causes premières et *divers préjugés religieux* qui » ont fait admettre la dérivation de toutes les espèces » d'un couple unique, repousser les différences spéci- » fiques des hommes . . . Mais il y a eu, *originairement,* » autant d'espèces *formées* qu'on en voit aujourd'hui. »

Pour M. Renan, l'*unité matérielle de la race humaine* n'a que « les minces proportions d'*un petit fait,* sur » lequel la science ne pourra peut-être *jamais* rien dire » de *certain* ». (*Origine du langage,* p. 201.)

Nous rencontrons chez M. Maury, ailleurs favorable à l'unité de la race humaine, des paroles comme celles-ci : « Les choses », dit-il, « se comportent comme si » notre espèce était issue d'un couple unique ; mais » rien ne démontre, dans la science, qu'il en ait été » ainsi. » (*Revue des Deux-Mondes,* juin 1859, p. 912.)

Arrivons à l'âme elle-même. Ici, il le faut dire avec tristesse, M. Littré le dispute à Cabanis et à Broussais. Il n'y a rien qu'il repousse avec une persistance plus inexorable que la croyance en une âme distincte du corps.

C'est un matérialisme qui dépasse toute attente. J'avoue que quand j'ai ouvert le *Dictionnaire médical* où M. Littré la dépose à toutes les pages, je suis resté stu-

péfait. Je ne pouvais soupçonner qu'en France, au dix-neuvième siècle, après le discrédit qui avait frappé ces tristes doctrines, elles pussent avoir le courage de reparaître et de s'étaler ainsi sur les pages d'un livre classique, destiné à la jeunesse, dans un style d'ailleurs où la barbarie du langage le dispute à l'abaissement des idées. Et quand je me suis dit que ce livre était le manuel en faveur aujourd'hui, le livre des jeunes étudiants en médecine, je l'avoue, c'est ce qui m'a le plus décidé, malgré tout, à l'amer et dur travail que je m'impose en ce moment.

L'histoire de ce Dictionnaire mérite d'être connue. Ce livre était spiritualiste à l'origine. Il parut d'abord en 1806 ; il était l'œuvre d'un médecin religieux, M. Capuron, membre de l'Académie, qui s'adjoignit, pour une seconde édition publiée en 1810, un autre savant médecin, M. Nysten, lequel croyait aussi à Dieu et à l'âme. M. Nysten publia en 1814, sous son nom seul, une troisième édition, qui eut un grand succès. Après la mort de M. Nysten, M. Bricheteau, qui réédita ce Dictionnaire, respecta la philosophie de l'auteur. Puis, après trois autres éditeurs, vint M. Littré, qui, jugeant l'occasion favorable pour répandre ses doctrines matérialistes, au moyen d'un classique qui se trouvait dans toutes les mains, s'en empara. Et qu'en a-t-il fait ? Un véritable manuel de philosophie positiviste. Ainsi altéré essentiellement dans son esprit et ses tendances, le livre s'appelle toujours le Dictionnaire de M. Nysten, garde à son frontispice ce nom respecté, et sous ce couvert porte dans toute la France, dans toutes

les écoles de médecine, aux jeunes élèves, le matérialisme de M. Littré.

Je ne juge pas le procédé qui consiste à s'emparer ainsi d'un ouvrage autorisé pour y glisser une philosophie matérialiste et athée au lieu d'une philosophie spiritualiste.

Mais il importe du moins que la jeunesse et les pères de famille soient avertis : et cela importe d'autant plus qu'il existe — c'est M. Littré lui-même qui nous l'apprend (*Conservation,* p. 166) — une *Société positiviste,* DESTINÉE SURTOUT A RÉGÉNÉRER LES MÉDECINS, Société dont est membre M. Charles Robin, collaborateur de M. Littré dans la nouvelle rédaction du Dictionnaire de M. Nysten.

M. Nysten croyait à l'âme. Non-seulement il définissait l'âme « un principe de vie... raisonnable... », et la raison constituait une différence essentielle entre l'homme et les animaux. (Art. *Ame.*) La raison était pour M. Nysten cette « *faculté* ou puissance *de l'âme* » par laquelle l'homme perçoit la distinction entre le » bien et le mal ». (Art. *Raison.*) Il définissait l'*idée :* « une perception *de l'âme* ». (Art. *Idée.*) Aussi admettait-il une science spéciale de l'âme, la *psychologie,* qu'il définissait : « la science qui traite de l'âme ». (Art. *Psychologie.*)

Dans le nouveau *Nysten,* corrompu par M. Littré, une multitude d'articles ont été introduits, complétement matérialistes, et toute idée d'âme immatérielle est rigoureusement écartée. Il n'y a point d'âme. L'âme est un *être immatériel* SUPPOSÉ ; mais en réalité, c'est

l'*ensemble des fonctions du cerveau et de la moelle épinière ;* les *anciens attributs intellectuels* ne sont plus que des propriétés *inhérentes* à la matière ; le cerveau n'est plus seulement l'organe matériel de la pensée, il pense, il *a la propriété de connaître le vrai et le faux ;* la pensée est *inhérente à la substance cérébrale, comme la contractilité au muscle :* la pensée, l'idée, toutes les opérations intellectuelles ne sont rien autre chose que *des modes d'activité cérébrale.* La science de l'âme n'est que la science des organes et de leurs opérations ; il n'y a pas d'autre science de l'âme.

Ainsi, au mot *Animisme,* je lis que *la doctrine qui fait intervenir* dans les corps organisés, *pour principe d'action, l'être immatériel* SUPPOSÉ *appelé âme, a été déterminée par les* ABERRATIONS *où conduisait* LA CHIMIATRIE *alors régnante.*

Au mot *Esprit,* l'athéisme, cela devait être, est formellement professé avec le matérialisme. C'est par une grande erreur qu'on a attribué à un être immatériel, à un Dieu distinct du monde, la cause des phénomènes du monde (des phénomènes cosmiques). Il n'y a point d'êtres immatériels, ni d'esprits ; c'était là une vaine supposition tout à fait inutile à la création et au gouvernement du monde, et que la science aujourd'hui repousse : « Le mot *esprit,* dans la langue ancienne » d'où il dérive, veut dire souffle. C'est de cette idée » toute matérielle, mais heureusement trouvée pour » désigner la vie, qu'il est venu à exprimer la cause » qui anime l'organisme vivant, et par assimilation la » *cause des phénomènes cosmiques* qui *paraissent of-*

» *frir* intelligence et volonté, ces deux grands attributs » de toute vie humaine. De là, dans les doctrines spiri- » tualistes, *la supposition d'esprits*, c'est-à-dire d'*êtres* » *immatériels*, liés ou non liés à la matière... Il est » évident aujourd'hui que l'admission de ces esprits est » *une hypothèse*, dont l'office commence à être pleine- » ment rempli par la conception positive du monde et » de l'homme. »

L'âme est ainsi définie par M. Littré : « Terme qui, » en biologie, exprime, considéré anatomiquement, » *l'ensemble des fonctions du cerveau et de la moelle* » *épinière*, et, considéré physiologiquement, *l'ensem-* » *ble des fonctions de la sensibilité encéphalique.* » (Art. *Ame.*)

Et encore : « Il faut réserver le nom d'âme à l'en- » semble des facultés du système nerveux central, en » sa totalité. » (Art. *Esprit.*)

Et plus loin : « *La pensée est inhérente à la substance* » *cérébrale*, tant que celle-ci se nourrit, *comme la con-* » *tractilité au muscle, l'élasticité aux cartilages et* » *aux ligaments jaunes.* » (Art. *Idée.*)

L'âme véritable, la substance immatérielle, pour M. Littré, n'est qu'un être fictif, une entité métaphysique, dont il ne doit plus être question. « Toute idée » métaphysique sur les causes premières, sur l'essence » du phénomène de la vie, *toute idée d'entité* se trouve » et doit être tout à fait éloignée. » (Art. *Vie.*)

Aussi M. Littré ne veut-il pas que la philosophie fasse de l'âme l'objet d'une étude spéciale : *L'étude du moral et de l'intelligence, indépendamment des par-*

*ties qui en sont les organes,* est devenue *complétement stérile* quant à l'avancement de l'étude des fonctions cérébrales, et *quant aux applications qui en dérivent pour la philosophie générale et la sociologie.* (Art. *Psychologie.*)

Nous remarquerons ici en passant une petite phrase furtive de M. Renan, cachée dans son article sur l'*Avenir de la métaphysique,* qui dit exactement la même chose : « *Les vrais philosophes* se sont faits *philologues,* » *chimistes, physiologistes;* on a cessé de regarder » l'âme individuelle comme un objet de science posi- » tive [1]. »

L'article *Idée* est tout entier prodigieux. On y voit que l'idée est un mode d'activité propre à chaque partie du cerveau; que l'idée simple est celle qui est produite par un seul organe cérébral, et l'idée complexe celle qui est produite par plusieurs organes cérébraux. « *Idée.* — On dônne ce nom, en physiologie, au ré- » sultat, exprimé ou non, *du mode d'activité propre* » (V. *Innervation.*) » *à chaque partie du cerveau* qui » préside aux instincts, à l'intelligence, et au caractère. » Le mot *pensée,* pris comme substantif du verbe *pen-* » *ser*, désigne l'*activité générale de toutes les parties* » *du cerveau* mises en jeu lorsqu'on poursuit *une idée* » *simple,* c'est-à-dire *tel résultat que peut fournir* » *l'action d'un seul organe cérébral*, ou *composée,*

[1] C'est dans le même article que M. Renan nous montre, sur les ruines de toutes les écoles de philosophie moderne, « une seule » école debout, active, pleine d'espérance, s'attribuant l'avenir, » l'école dite positive. »

» c'est-à-dire qui est *le résultat commun de l'action* » *d'un certain nombre d'organes.* Pris dans un sens » passif, il sert à désigner à part le mode d'*innervation* » ou *activité cérébrale* propre à l'*ensemble des parties* » *du cerveau* qui président aux instincts, à l'intelli- » gence, au caractère. »

Toutes les choses de l'âme, toutes, au nom de l'anatomie, sont expliquées par M. Littré, avec la plus impitoyable rigueur, dans le sens matérialiste.

Qu'est-ce que la perception? « La perception est un » état du cerveau résultant d'une impression reçue par » les nerfs périphériques. » (Art. *Conception.*) — « La » perception est un phénomène *cérébral* qui se passe à » l'extrémité encéphalique des éléments nerveux. — » Perception se dit de toute modification éprouvée par » les masses centrales du système nerveux. » (Art. *Perception.*) Qu'est-ce que le jugement? « Le résultat » d'une opération intellectuelle, d'une action céré- » brale. » (Art. *Jugement.*)

Qu'est-ce que l'entendement? « Ce mot sert à dési- » gner en particulier un phénomène physiologique com- » plexe qui est un résultat de l'activité simultanée de » plusieurs organes cérébraux. » (Art. *Entendement.*)

Qu'est-ce enfin que l'amour? « Un ensemble com- » plexe de phénomènes cérébraux. » (Art. *Amour.*) Voilà ce qu'on fait des plus nobles sentiments de l'âme, quand on réduit tout à la matière.

Ne nous étonnons pas d'entendre M. Littré nous dire que « *la raison n'est pas l'apanage exclusif de* » *l'homme* », et trouver je ne sais quelle satisfaction

singulière à écrire et multiplier des phrases comme celle-ci : « Les animaux mammifères ont un cerveau fon-
» damentalement disposé comme celui de l'homme... »
» et il y a *passage entre les deux raisons, la raison*
» *humaine et la raison animale.* » (Art. *Raison.*)

Ce sont « des préjugés qui font considérer la con-
» ception passive (la contemplation) et la conception
» active (la méditation) comme le privilége exclusif de
» notre race. Toutes deux existent certainement, à
» divers degrés d'infériorité, dans la meilleure partie
» du règne animal. » (Art. *Conception.*)

« L'*entendement* existe chez les animaux et chez
» l'homme... et il n'est pas exact de dire que la diffé-
» rence entre ces êtres est que l'animal agit poussé par
» l'instinct, l'homme agit conduit par l'entendement. »
(Art. *Entendement.*)

« La *sociabilité* est la disposition innée qui porte les
» hommes *et plusieurs* AUTRES *animaux* à vivre en
» société... selon le degré de développement de leurs
» INSTINCTS ALTRUISTES... La sociabilité est UN RÉSULTAT
» DE L'ORGANISATION ANIMALE, et elle n'a PAS D'AUTRE
» CAUSE... Vivre isolément, par couples, ou en sociétés
» plus nombreuses, est un résultat de l'organisation
» DE TELLES ET TELLES ESPÈCES D'ANIMAUX, DE L'HOMME
» EN PARTICULIER... selon le degré et le développement
» de LEURS INSTINCTS ALTRUISTES. » (Art. *Sociabilité.*)

Bien que je m'impose presque toujours la tâche de citer froidement et sans commentaire, involontairement je m'arrête ici... Ainsi, la société humaine, cette grande et sainte institution de Dieu, d'où naissent

parmi nous tant de devoirs et tant de vertus, des liens si délicats, des sentiments si élevés et si purs, l'affection, la reconnaissance, le dévouement, la compassion secourable, la sensibilité exquise, et aussi cette généreuse émulation qui rapproche les hommes pour les œuvres de bienfaisance, ou, dans les compagnies savantes, pour les nobles travaux de l'esprit, tout cela, comme la société des animaux, n'a qu'une seule et même cause, pas d'autre que l'organisation animale!

Qui ne souffrirait de voir cette belle et noble langue française condamnée à abaisser ainsi les plus grandes choses, à nous parler *d'instincts altruistes*, et le reste? Qui ne rougit de cette perpétuelle assimilation entre l'homme et les animaux? Que dis-je! quelquefois même on dirait qu'ils sont préférés : « Beaucoup d'ani-» maux nous surpassent en énergie, en circonspection, » en persévérance, et peut-être même par l'ensemble » de toutes ces qualités. » (Art. *Caractère.*)

Tout se réduit donc chez l'homme à la matière organisée, au jeu des organes matériels; l'homme est un animal un peu mieux organisé que les autres animaux. Ame, esprit, idée, jugement, amour, entendement, raison, société, M. Littré matérialise tout.

En un mot : « L'homme », dit-il, « est un ANIMAL » MAMMIFÈRE, de l'ordre des primates, famille des bi-» manes, caractérisé taxinomiquement par une peau à » duvet ou à poils rares, » etc. (Art. *Homme.*)

Et qu'on ne dise pas que M. Littré ne parle ici qu'en anatomiste, en médecin.

Qu'on lise les grands anatomistes, je ne dirai pas

seulement Stahl [1], M. Cruveilhier, M. Récamier, M. Capuron, les médecins chrétiens [2] : qu'on lise les païens eux-mêmes, Hippocrate, Galien, et qu'on me trouve, excepté chez Cabanis, Broussais et Lamettrie, une langue pareille et un pareil mépris de la dignité humaine !

Car enfin, si nous rapprochons cette définition de l'homme par M. Littré, et ce que M. Littré dit de l'âme, que trouverons-nous ? C'est que l'homme, cette

[1] M. Littré dit de Stahl : « Naturellement, Stahl dépassa le but, » et *appartenant à des idées spiritualistes*, il donna *à l'âme des* » *théologiens et des métaphysiciens l'autonomie.* » (Art. *Animisme.*)

[2] J'ai voulu sur cette partie de mon travail consulter les hommes spéciaux, les médecins les plus distingués ; et voici ce que l'un d'eux, après avoir lu ces pages, et vérifié ces passages dans le Dictionnaire de M. Littré, a pris la peine de m'écrire : « Je ne sache pas que le » matérialisme ait jamais été professé, même par ses plus fougueux » adeptes, avec un langage aussi éhonté. » Mon honorable correspondant va même jusqu'à appeler ce matérialisme *brutal* et *sauvage,* en exprimant l'horreur que lui inspire le danger de semblables doctrines *dans un livre classique.*

Aussi ne suis-je pas étonné qu'une grande ville de France soit, à l'heure où j'écris ceci, toute émue, pour avoir entendu émettre les mêmes idées, il y a quelques jours, dans un cours public, par un professeur de la Faculté de médecine :

« Il n'y a pas de différence entre l'homme et l'animal. L'intelli- » gence est un phénomène purement cérébral ; la preuve, c'est » qu'elle est en raison directe de la masse encéphalique... On n'a » encore émis que deux arguments contre l'identité de l'homme et » de l'animal. On a dit que l'animal n'avait pas de libre arbitre, et » qu'il n'était pas perfectible ; mais l'animal a positivement un libre » arbitre... On n'admet la supériorité intellectuelle de l'homme sur » l'animal, que parce que l'on compare les extrêmes ; mais en se » tenant dans la moyenne on arrive à une conclusion toute diffé- » rente. Ainsi, un *orang-outang est plus intelligent qu'un naturel* » *de la terre de Van-Diemen.* » (*Gazette du Midi*, citée par l'*Union.*)

grande et noble créature, n'est pas autre chose qu'*un animal mammifère,* etc., pourvu d'un principe d'action qu'on a *supposé être immatériel,* mais qui n'est en réalité que l'*ensemble des fonctions du cerveau et de la moelle épinière.* — Voilà l'homme de M. Littré.

Voilà ce que nous sommes, et rien de plus!

Qu'on me dise ce que l'anatomie peut avoir à excuser là, et dans ce que je vais citer encore :

« En métaphysique, on définit le libre arbitre : une » faculté de l'âme qui se détermine à une chose plutôt » qu'à une autre ; *personnification de l'activité cérébrale* qui est VICIEUSE, étant contraire à la physio- » logie. » (Art. *Arbitre.*)

Qu'est-ce donc que M. Littré substitue à cette personnification vicieuse de l'activité cérébrale? L'activité cérébrale elle-même.

« On donne le nom de libre arbitre à ce mode de la » pensée *ou activité cérébrale* commun à toutes les » facultés de l'âme, qui a pour résultat d'accomplir » telle ou telle action... » (Art. *Arbitre.*)

Et qu'est-ce que la volonté? « *La volonté est une* » *action cérébrale,* et le dernier état du désir suscité » par l'instinct ou par l'esprit. » (Art. *Volonté.*)

Or, qu'est-ce que l'instinct? « C'est un mode d'acti- » vité cérébrale ou penchant intérieur qui porte à exé- » cuter un acte sans avoir notion de son but. » (Art. *Instinct.*)

Qu'est-ce que la volition? « Terme de langage » psychologique employé en physiologie pour désigner » tout phénomène actif de l'encéphale, qui conduit en

» général à une volonté. » (Art. *Volition.*) C'est « la pro-
» priété qui caractérise mieux qu'une autre l'anima-
» lité. » (Art. *Volition.*)

De même, « l'*animation* n'est que la manifestation » des actes qui caractérisent l'*animalité.* » (Art. *Animation.*)

Ainsi, la pensée, les plus hautes *facultés de l'homme,* ne sont que des *fonctions cérébrales ;* l'*âme* n'est que l'*ensemble des fonctions du cerveau et de la moelle épinière ;* la *volition* caractérise l'animalité, et le *libre arbitre* lui-même est le *mode d'activité cérébrale* commun à tout cela.

Quoi ! direz-vous, *toutes les fois qu'un homme sain et normalement organisé a voulu et fait, ou dit une chose,* n'aurait-il pas pu en vouloir une autre ? Il l'aurait pu, répond M. Littré, « mais d'après l'activité » *prépondérante* de telle ou telle *de ses facultés ou* » *fonctions cérébrales* autre que celle qui l'*a* EMPORTÉ. » (Art. *Arbitre.*)

Ce qui revient à dire qu'il aurait pu être nécessité autrement qu'il l'a été, puisqu'il n'eût pu agir autrement qu'EMPORTÉ par l'activité *prépondérante* d'une autre *faculté ou fonction* cérébrale.

Mais, avec de telles doctrines, que devient le libre arbitre et le gouvernement de nous-mêmes ? M. Taine nous répond sans hésiter que « NOTRE ESPRIT est une » MACHINE construite AUSSI MATHÉMATIQUEMENT QU'UNE » MONTRE. Si *tel ressort l'emporte,* il accélère ou fausse » le mouvement des autres, et l'impression qu'il leur » communique *échappe au gouvernement de notre*

» *volonté*, parce qu'elle est notre volonté même. *L'impulsion donnée nous* EMPORTE ; nous allons IRRÉSISTIBLEMENT dans la voie tracée, et L'AUTOMATE SPIRITUEL » qui fait *notre être* ne s'arrête plus que pour se briser. » (*Essais de critique*, p. 339.)

Et encore : « *Les forces qui gouvernent l'homme* » sont semblables à *celles qui gouvernent la nature;* » les *nécessités* qui règlent les états successifs de sa » pensée sont *égales* à celles qui règlent les états successifs *de la température*. La critique imite la physique. » (*Philos. du dix-neuvième siècle*, p. 145.)

Au reste, le fond des pensées de M. Taine sur la substance même de l'âme se découvre pleinement dans toute la discussion qu'il institue à ce sujet contre Maine de Biran et M. Jouffroy. Qu'on en juge par ce fragment. Après avoir fait dire à M. Jouffroy : « Il y a donc » un monde spirituel distinct du monde matériel, et » dont nous apercevons un individu dans la cause qui » est nous-mêmes », M. Taine répond pour son compte : « Notre avis est que les idées, sensations, résolutions, » sont des tranches ou portions interceptées et distinguées dans ce tout continu que nous appelons nous-mêmes, *comme le seraient des portions de planche* » *marquées et séparées à la craie dans une longue* » *planche.* » (*Philos. du dix-neuvième siècle*, p. 245.)

Quant à M. Renan, il parle souvent de l'âme, comme sans cesse il parle de Dieu ; il chante des hymnes à l'âme, comme il en chante à Dieu ; mais, en réalité, croit-il à l'existence de l'âme, c'est-à-dire croit-il que l'âme soit une substance distincte du corps, et capable

de lui survivre avec sa personnalité et sa conscience? Après l'examen attentif des textes, je suis resté convaincu du contraire.

J'ai parlé des contradictions de M. Renan : c'est là, on peut le dire, une de ses habitudes d'esprit les plus familières, et ce qui caractérise sa manière de penser et d'écrire. Mais nulle part, peut-être, ses contradictions ne sont plus frappantes ni plus flagrantes que sur cette haute question de l'âme. A prendre isolément plusieurs des propositions de M. Renan, vous le croiriez le plus spiritualiste des philosophes. Il est telle page où il parle solennellement, j'allais presque dire chaleureusement, de l'âme, de l'immortalité, de la pensée qui survit à la matière. Et toutefois, si vous rapprochez de ces textes d'autres textes et l'ensemble de ses doctrines, ce vain et apparent spiritualisme s'évanouit; la substance et la vérité de l'âme disparaissent; l'âme n'est plus qu'une RÉSULTANTE ; et il ne reste, au lieu de l'âme, que l'organisme, duquel jaillissent, *comme l'harmonie d'un concert,* tous les phénomènes de l'intelligence et de la conscience. Est-il étonnant que M. Renan, avec de telles idées, dise qu'on *a cessé de regarder l'âme comme un objet de science positive?*

Est-il étonnant encore qu'il regarde le matérialisme comme un non-sens plutôt que comme une erreur? « *Le matérialiste voit l'esprit à sa manière* », dit-il; « mais, cédant à une timidité déplacée, il recule devant » les formules élevées. » (*Revue des Deux-Mondes,* » avril 1858, p. 504.)

Selon M. Renan, ceux que l'on a appelés matéria-

listes, et qui s'appelaient ainsi eux-mêmes au dix-huitième siècle, et qui niaient la spiritualité, l'immortalité de l'âme, « étaient les vrais spiritualistes ». (*Revue des Deux-Mondes*, p. 502.)

La doctrine qui admet l'âme comme une substance immatérielle unie à l'organisme est, selon M. Renan, « un faux spiritualisme, qui mériterait bien mieux le » nom de matérialisme », et contre lequel « les sciences » physiologiques protesteront. Elles vous diront qu'elles » ne voient point le moment où l'âme telle que vous » l'entendez vient s'ajouter au corps, et que rien d'ex- » périmental ne leur révèle une telle infusion. » Étrange raison ! C'est par la même raison que les matérialistes du siècle dernier niaient l'âme, parce qu'ils ne l'avaient jamais rencontrée sous leur scalpel.

« La matière », dit encore M. Renan, « est une con- » dition *nécessaire* de la pensée. » C'est se rapprocher de bien près de la parole de M. Littré : « La pensée » est inhérente à la substance cérébrale. »

« L'âme n'a rien de matériel », dit M. Renan ; « mais » elle naît *à propos* de la matière. » (*De l'école spiritualiste ; Revue des Deux-Mondes*, t. XIV, p. 504.)

Cet *à propos* est vraiment singulier. « L'âme n'a » rien de matériel. » Bien, si vous admettiez en même temps que l'âme est une substance, un être réel, pouvant subsister indépendamment de la matière. M. Renan n'admet pas cela ; car il repousse « l'ancienne hypo- » thèse de deux substances accolées », comme il dit, « pour former l'homme » ; cette hypothèse, selon lui, ne doit être maintenue que « pour la commodité du

» langage. » Elle est vraie « si l'on entend parler de » deux ordres de phénomènes » ; mais « *elle est fausse* » si on l'entend D'UN NOUVEL ÊTRE, venant s'adjoindre, » à un certain moment de l'existence organique, à » l'embryon, qui auparavant ne méritait pas le nom » d'homme. » (*Revue des Deux-Mondes*, p. 504.)

C'est répéter en d'autres termes ce qu'a dit M. Littré de *la réunion* SUPPOSÉE *de l'âme et du corps chez l'embryon.* (Art. *Animation.*)

Il est évident que ce que M. Renan repousse ici, ce n'est pas l'opinion qui précise plus ou moins le moment où l'âme est unie au corps : c'est cette union même. A ses yeux, il n'y a pas dans l'homme deux substances distinctes, mais unies, l'une matérielle, l'autre spirituelle; il n'y a que *deux ordres* différents *de phénomènes*. L'âme, « la conscience de l'individu », n'est « qu'UNE RÉSULTANTE ».

« Il est vrai », dit M. Renan, « une résultante plus » réelle que la cause qui la produit, *à peu près comme* » *un concert n'existerait pas sans les tubes des exécu-* » *tants*, quoiqu'il soit d'un tout autre ordre. » (*De l'école spiritualiste; Revue des Deux-Mondes*, avril 1853, p. 504.)

Ainsi l'âme, pour M. Renan, n'a pas une autre sorte de réalité que les sons et l'harmonie d'un concert.

Mais a-t-elle plus de durée? L'harmonie subsiste-t-elle quand le concert a cessé? L'âme, résultante de l'organisme, peut-elle continuer à exister, quand l'organisme est dissous?

Cette théorie de M. Renan, qui fait de l'âme une

sorte d'harmonie et de la conscience *une résultante*, est du reste bien vieille : il y a longtemps que Simmias, un Béotien, l'exposait à Socrate, et en concluait que l'âme meurt avec le corps. Ce qui n'empêchait pas ce Simmias d'appeler l'âme une chose divine, exactement comme M. Renan. « L'harmonie d'une lyre », disait-il, « est quelque chose d'invisible, d'immatériel, de très-» beau et de divin... Si donc notre âme n'est qu'une » espèce d'harmonie, il est évidemment nécessaire que » notre âme, toute divine qu'elle soit, périsse comme » les autres harmonies qui consistent dans les sons. » (*Phédon*, c. XXVII.)

Que l'âme meure avec le corps, c'est en effet, comme on va le voir, pour M. Renan comme pour MM. Taine et Littré, la conclusion forcée de toute leur doctrine, que nous venons d'exposer.

## V

### LA VIE FUTURE.

Pascal a dit : « L'immortalité de l'âme est une chose » qui nous importe si fort et qui nous touche si profon-» dément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour » rester dans l'indifférence sur ce qui en est. Toutes » nos pensées, toutes nos actions doivent prendre des » routes si différentes, selon qu'il y a des biens éternels » à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une » démarche avec sens et avec raison qu'en la réglant par » la vue de ce point, qui doit être notre unique affaire. »

Il y a des hommes, il faut le reconnaître avec tristesse, qui ont perdu le grand sentiment dont parle Pascal. Mais ils ont toujours été en petit nombre : l'humanité, et c'est sa gloire, n'acceptera jamais l'indifférence sur ces suprêmes intérêts ; un noble et invincible attrait l'attachera toujours à l'espérance d'une vie meilleure.

M. Littré est malheureusement de ceux qui veulent qu'on écarte à tout prix ces grandes questions de fin dernière aussi bien que les questions d'origine : toutefois, il est si impossible de les supprimer, que lui-même, par une contradiction flagrante, mais nécessaire, avec le principe de toute sa philosophie, a par le fait une opinion arrêtée sur la fin de l'homme, comme il en a une, nous l'avons vu, sur son origine.

La vie future, M. Littré la nie, comme il nie l'âme, comme il nie Dieu : « L'opinion concernant la perpé» tuité des individus après la mort, *quels que soient* » *les préjugés ordinaires* là-dessus, ne fait pas partie » intégrante de l'idée religieuse...

» Cette croyance, qui pouvait être vraie, ne s'est » pas trouvée telle. »

« La science n'a pu constater un fait quelconque de » vie après la mort. Tel est le résultat de la longue » critique que la science a exercée. » (*Conservation, Révolution, Positivisme,* p. 123.)

M. Littré va bien plus loin : la doctrine du Christianisme sur la vie future, sur l'immortalité de l'âme, et les récompenses promises à la vertu, *entravent,* selon lui, *l'humanité* dans sa marche, *brisent les liens so-*

*ciaux;* et inviter les hommes à travailler à leur salut, c'est les jeter dans le plus *complet système d'égoïsme qui ait jamais été organisé.*

Voici les textes mêmes de M. Littré. Rien de plus contraire, selon lui, au sentiment moral, que « ces » jouissances infinies *tant en prix qu'en durée* qui » étaient promises aux fidèles ». — « Jamais », dit-il, « un si complet système d'égoïsme n'avait été organisé » dans le monde; » les *effets d'une telle direction* auraient été *désastreux*, et « l'aspiration au salut aurait » brisé les liens sociaux. » (*Ibid.*, p. 291.) — Que l'humanité repousse cette doctrine, et alors « elle s'a- » vance, épurant la morale entravée par la préoccupa- » tion égoïste du salut individuel ». (*Ibid.*, p. 327-328.)

*Et les morts*, se demande M. Littré, que deviennent-ils? — Il ne leur reste plus qu'une *existence idéale* dans notre souvenir. Leur perte est douloureuse; mais « à ceci nul remède, il faut laisser saigner » la plaie et couler les larmes. Mais quand l'amertume » s'est un peu dissipée, quand le temps a produit sa » cicatrice, alors il faut rappeler par tous les moyens » le souvenir de nos morts bien-aimés, vivre fréquem- » ment avec eux, et les contempler dans cette *existence* » *idéale* qui les présente à notre mémoire. » (*Ibid.*, p. 303-304.)

M. Renan parle, lui, d'immortalité; il écrit en toutes lettres : « L'âme est immortelle. » Mais, selon son usage de conserver les mots en niant les choses, en même temps qu'il affirme l'immortalité, il la nie; il élève des théories qui ne peuvent la laisser subsister. Je ne sache

rien de plus pénible que ce mélange d'indignation et de pitié qu'on éprouve, quand on rencontre, chez M. Renan, les expressions contradictoires de sa pensée sur la vie future, quand on voit là, dans cette âme, la lutte des nobles sentiments et des bons souvenirs contre les formules destructives de l'immortalité, auxquelles il se laisse entraîner, je voudrais pouvoir dire, malgré lui-même.

Si l'on veut savoir ce qu'il entend par ces grands mots, l'âme et l'immortalité, les pages qui terminent sa préface de *Job* ne laissent malheureusement pas de doute sur ce point. La personnalité ne survivra pas à l'homme. Il y a des hommes qui mourront tout entiers; et les autres ne vivront que dans LEURS OEUVRES. Ce n'est pas l'âme de l'individu, avec sa personnalité et sa conscience, qui survivra : ce ne sont que les œuvres. Voilà la vraie pensée et le dernier mot de M. Renan sur cette question suprême.

« Le sage sera immortel, car SES OEUVRES vivront » dans le triomphe définitif de la justice, *résumé* de » l'œuvre divine *qui s'accomplit par l'humanité.* »

« L'homme méchant, *sot,* ou frivole, mourra tout » entier, en ce sens qu'il ne laissera rien dans le résultat » général du travail de son espèce. » (*Le Livre de Job,* p. XC-XCI.)

Qu'est-ce que le *résumé de l'œuvre divine qui s'accomplit par l'humanité,* et dans lequel vivront *les œuvres* du sage, non sa personne? Est-ce là l'immortalité véritable à laquelle aspire l'humanité?..... Et l'homme qui n'aura pas été sage, l'homme méchant,

le sot qui n'aura pas été méchant, le pauvre sauvage, qui peut-être aura été bon, qu'en fait M. Renan? Rien ne l'embarrasse.

« Je ne vois pas de raison », dit-il, « pour qu'un » papou soit immortel. » (*Revue des Deux-Mondes*, janvier 1860, p. 378.)

Enfin, exprimant toute sa pensée : « *Les œuvres* », les œuvres, pas l'âme, pas la personne, « échappent » *seules* à la caducité universelle, car seules elles » comptent dans la somme des choses acquises. » (*Job*, préf., p. XCI.)

D'autre immortalité, M. Renan n'en connaît pas.

J'ai parlé de la lutte qu'on découvre avec tristesse chez M. Renan, entre les souvenirs qui lui restent et ses théories chimériques. La dernière page de son discours d'ouverture au Collége de France porte particulièrement la trace de ces émotions contraires. Là d'abord, sur le ton d'un esprit enivré qui s'exalte, M. Renan se met à prédire l'avenir de la science, prédiction qui se termine par cette phrase familière à sa plume : « En tout nous poursuivrons *la nuance*, *la* » *finesse* au lieu du dogmatisme, le relatif au lieu de » l'absolu; voilà, suivant moi, l'avenir, si l'avenir est » au progrès. » (*Job*, p. 28.) *La finesse!* mais « qui » sait », dit M. Renan lui-même, « si la *finesse d'esprit* » ne consiste pas à s'abstenir de conclure! » (*Averrhoës*, p. x.) Aussi tout à coup le doute s'empare de lui, et il se demande quelle sera la conclusion de tout ce grand travail scientifique, le fruit de toutes ces longues recherches. Certes, le résultat entrevu est peu encoura-

geant. Il est triste de voir tout cet enivrement factice aboutir aux incertitudes désespérantes que les théories philosophiques de M. Renan lui laissent sur la vie future. Cette vie lui échappe, il le sent.

« Arrivera-t-on à une vue plus certaine de la destinée de l'homme et de ses rapports avec l'infini?... » Saurons-nous plus clairement la loi de l'origine des » êtres, la nature de la conscience, ce qu'est la vie et » la personnalité? Le monde, sans revenir à la *crédulité*, et tout en persistant dans sa voie de *philosophie* » *positive*, retrouvera-t-il la joie, l'ardeur, l'espérance, les longues pensées? Vaudra-t-il encore un » jour la peine de vivre, et *l'homme qui croit au devoir* » trouvera-t-il *dans le devoir sa récompense?...* JE » L'IGNORE. » (*Discours d'ouverture.*)

Et moi, je le demande à mon tour : était-il possible de révéler plus tristement à toute cette jeunesse qui l'écoutait l'inanité de toutes ses théories et le vide de son âme? C'était aussi bien mal déguiser sa tristesse que d'ajouter avec une insouciance apparente : « Si la » vérité est triste, nous aurons pour consolation de » l'avoir trouvée selon les règles. » (*Discours d'ouverture.*)

« Ceux-là seuls arrivent à trouver le secret de la vie, » qui savent étouffer leur tristesse intérieure, et se » passer d'espérances... » (*Le Livre de Job*, préf., p. LXXXVIII.)

M. Renan a traduit « un petit poëme fort curieux », dit-il, de M. Feuerbach, sur la mort. Il trouve que

« jamais on n'a chanté la mort d'aussi bonne humeur. » On y lit :

« Franchement, je ne désire point rencontrer dans » la sphère des ombres Socrate, saint Augustin, et tant » d'autres héros. Je préfère me plonger dans le néant. » La pensée et l'action de la vie ont fini par me fati- » guer : laissez-moi dormir.

» Je descends dans le néant, et par là un autre » homme va monter. O vous, chers petits enfants, qui » entrez après nous dans le monde des vivants, vous » êtes comme des fleurs qui croissez sur des tom- beaux, » etc. (*Liberté de penser*, t. VI, p. 348.) Le poëme finit par ces mots : *Vive la mort! Adorez la mort!*

Toutes ces consolations de M. Feuerbach s'adressent juste à ceux qui pensent, comme M. Renan, que « ceux-là seuls arrivent à trouver le secret de la vie, » qui savent étouffer leur tristesse intérieure, et se » passer d'espérances. »

Se passer d'espérances! Voilà donc définitivement où vous voulez, à travers un enchaînement de négations mélancoliques et mystiques, attirer les jeunes esprits! Voilà les rives heureuses et le ciel étoilé où vous les menez, avec votre poésie entrelacée d'érudition : au doute, à ce nuage fuyant, à cette froide caverne, au doute sans fond, sans attrait, sans espoir! Je l'avoue, j'ai pitié; mais je n'ai pas peur. Ah! l'humanité ne vous suivra pas! Dans ses jours de défaillance, elle veut bien quelquefois qu'on remplace une croyance

par une croyance plus commode ; mais se donner tant de peine pour se procurer tant de tristesse, passer par l'érudition pour aboutir au vide, entreprendre un si pénible voyage pour aborder à une île déserte. Non ! Vous avez beau être le Robinson de cette île, et vous y dresser une maison de bois que vous appelez la critique, l'orner, l'armer, l'embellir, la peupler de vos imaginations, vous y vivrez seul ; et, après quelques années, lorsque vous aurez parcouru votre île dans tous les sens pour y découvrir des nuances de beauté dont vous serez le seul admirateur, et vous y faire un disciple, — car tous les adolescents s'amusent de l'histoire de Robinson, nul ne voudrait être de sa compagnie ; — alors vous accepterez la moindre petite nacelle qui vous ramènera à votre pays, à la terre ferme, où l'on pense, où l'on croit, où l'on vit : non, je ne crains point l'émigration du genre humain vers votre île ; mais je crains des naufrages sur ses bords, et c'est mon métier d'avertir les imprudents.

M. Taine aussi sait se passer d'espérances ; et je dois dire que rien ne fait plus mal à l'âme que de lire, dans son chapitre sur M. Jouffroy, les plaisanteries qu'il se permet en un tel sujet.

Raisonnant des animaux comme de l'homme, il essaye de prouver que les arguments de la philosophie spiritualiste, pour démontrer l'immortalité de l'âme, concluent pour *l'immortalité du bœuf,* et il s'égaye alors sur *les petits veaux de la vie future.* (*Philosophie française,* p. 268.)

M. Jouffroy, pour démontrer l'immortalité de l'âme, avait posé ce principe : « La nature d'un être indique sa » destinée. » — « Cette proposition », reprend M. Taine, « est générale pour M. Jouffroy; elle s'applique, dans » son raisonnement, au bœuf aussi bien qu'à l'homme. » Or, la nature du bœuf est de vivre quinze ans et de » se reproduire; donc la destinée du bœuf est de vivre » quinze ans et de se reproduire. Mais sa condition » présente l'en empêche : l'homme le coupe à six mois » et le mange à trois ans. Donc le bœuf dont j'ai mangé » hier renaîtra dans un autre monde, y vivra douze ans » encore et y fera des veaux. » Ainsi, dit M. Taine, « rappelons-nous le sens des mots, et nous verrons » périr le raisonnement de M. Jouffroy avec l'immor- » talité du bœuf et les petits veaux de la vie future. » (*Philosophie française*, p. 268.)

C'est dans ces termes qu'il discute avec M. Jouffroy, avec l'homme qui avait du moins pris au sérieux les questions sérieuses, sans que les angoisses de cette âme à la recherche de la vérité lui inspirent le respect.

M. Jouffroy avait écrit : « Tout être a une fin, un » but. » Voici comment M. Taine croit pouvoir le réfuter :

« Cela signifie : En créant un être, Dieu a eu quel- » que but en vue. Je n'en sais rien, ni vous non plus. » Nous ne sommes pas ses confidents. Il faut une témé- » rité de théologien pour lui prêter des habitudes d'ar- » chitecte. » (*Les Philosophes*, p. 273.) Et plus loin : « J'ai beau disséquer des moutons, je ne découvre pas » ce que Dieu avait en vue en créant des moutons... et si

» le soleil est fabriqué pour éclairer l'homme, les ha-
» bitants du soleil, qui sont en bon lieu pour observer
» sa nature, n'ont pas encore découvert sa fin. » (*Les Philosophes*, p. 274.)

Cette légèreté n'est rien à côté de celle que voici : il s'agit des invincibles aspirations à la vie future déposées par Dieu dans nos âmes : « Quelle bizarre preuve
» de l'immortalité », s'écrie-t-il, « que les révoltes de
» notre cœur! Combien plus bizarre encore, si l'on re-
» marque..... que quatre-vingt-dix-neuf hommes sur
» cent se résignent! » (*Ibid.*, p. 269.)

Il me semble encore entendre M. Feuerbach, dans son poëme de la mort, s'écrier : « Que signifie le
» mot : *Tu mourras?* Il signifie : *Tu perdras ton*
» *égoïté*. Égoïste, allez vous défaire de votre maladie. »

Que veulent donc ces hommes, conspirant ainsi tous trois contre les espérances les plus chères de l'humanité, portant des coups sur les plus nobles croyances : l'un d'une main froide, sans une émotion, sans un regret; l'autre avec un rire amer et moqueur; l'autre enfin avec un mysticisme inquiet, et nous présentant, au lieu des réalités immortelles qu'il nous arrache, le néant embelli par des phrases?

## VI

### LE BIEN ET LE MAL.

C'est sur cette fondamentale question du bien et du mal que les conséquences des erreurs que nous venons

de dévoiler sont redoutables. C'est ici surtout qu'on sent l'odieuse inanité de ces paroles de M. Renan; que *la qualité des doctrines importe peu;* que le penseur s'élève à une hauteur *où toute conséquence mauvaise est bannie;* que le peuple est *protégé par son ignorance;* que la pensée pure est *inoffensive.*

Non, les doctrines ont leurs conséquences, indépendantes de toute bonne foi; et celles qui découlent inévitablement de tout système d'athéisme ou de panthéisme, du matérialisme ou du fatalisme, sont le renversement de toute morale.

Quand les dogmes de Dieu et de la Providence, de l'âme, de la liberté morale et de la vie future sont renversés, la distinction fondamentale entre le bien et le mal ne peut être solidement maintenue. Quelle morale est possible quand les bases et la sanction de toute morale sont ruinées?

On ne bâtit pas en l'air la morale, on ne réfrène pas les passions avec des mots.

Voilà pourquoi nous appelons les doctrines que nous avons signalées ici immorales et antisociales.

Certes, les écrivains dont nous nous occupons n'avouent pas de telles conséquences : qu'importe! si leurs doctrines les contiennent?

Leibnitz a écrit ces graves paroles : « Ceux qui se » croient déchargés de l'importune crainte d'une Pro» vidence surveillante et d'un avenir menaçant, lâchent » la bride à leurs passions, et tournent leur esprit à » séduire et à corrompre les autres »; et Leibnitz ajoute : « et s'ils sont ambitieux et d'un caractère un

» peu dur, ils seront capables de mettre le feu aux » quatre coins de la terre, et j'en ai connu de cette » trempe. »

Je n'ai pas besoin de dire que je n'entends faire aucune application de ces paroles aux hommes dont je parle : leur caractère personnel n'est pas en cause. Il ne s'agit que des doctrines, et des conséquences logiques des doctrines. Eh bien! je dis que ces doctrines ruinent par le fondement l'essentielle distinction entre le bien et le mal.

Ici encore nous rencontrons les mots et non les choses, toujours la contradiction sophistique entre le langage et le fond des théories.

M. Littré parle de morale : sa philosophie même promet au monde une morale plus parfaite que celle du Christianisme.

En effet, selon M. Littré, la *morale chrétienne,* qui promet le ciel après la vie, *repose sur la même base que la morale des matérialistes et des athées.* « La » conséquence directe et vraie de l'athéisme », dit-il, « c'est la morale de l'intérêt personnel. Cette morale » est aussi celle des théologies proposant une récom- » pense infinie au fidèle et une punition infinie à l'infi- » dèle. » (*Paroles de philosophie positive,* p. 31.) Et ailleurs : « Ceux-ci — les matérialistes — disent : Fais » bien, car c'est ton intérêt dans cette vie. La théo- » logie dit : Fais bien, car c'est ton intérêt dans une » autre vie. La parité est manifeste. » (*Conservation,* p. 292.)

A cette morale, M. Littré prétend donner une base

nouvelle et meilleure : à l'égoïsme de la charité chrétienne, il veut substituer l'*altruisme*. C'est le nom qu'il a inventé. « Le point cardinal de l'évolution » — du progrès moral — dit-il, « est que, la préoccupation » toute personnelle du salut étant écartée... les *pen-* » *chants altruistes*... deviennent l'objet d'une culture » directe. » (*Paroles de philosophie positive*, p. 49.)

Vainement tout ce qui est chrétien sur la terre professe-t-il que l'amour des hommes aussi bien que l'amour de Dieu est le fondement de la morale chrétienne. Vainement tous les disciples de Jésus-Christ redisent-ils avec l'apôtre de la charité : « Nous savons » que nous avons été transportés de la mort à la vie, » parce que nous aimons nos frères. » A tout cela, à la charité, M. Littré substitue l'*altruisme*.

La première atteinte que le système de M. Littré porte à la morale, c'est qu'il la mutile : les devoirs de l'homme envers Dieu et les devoirs de l'homme envers lui-même n'ont point de place dans la morale de l'altruisme.

Une autre irréparable atteinte, c'est que cette nouvelle morale n'a ni base ni sanction; c'est une loi qui n'est ni imposée, ni récompensée, ni vengée par aucun législateur. Qu'est-ce que cette obligation illusoire qu'on peut impunément fouler aux pieds?

Une troisième atteinte encore plus fondamentale, c'est que, dans le système philosophique de M. Littré, l'obligation morale pour l'homme est impossible. L'obligation, en effet, suppose la liberté. Or, nous l'avons vu, les doctrines de M. Littré détruisent le

libre arbitre, et ne mettent à la place que l'impulsion prépondérante de telle ou telle partie du cerveau. Fatale doctrine qui, bon gré mal gré, amnistie tous les crimes.

L'altruisme, introduit par M. Littré, améliorera-t-il les choses?

Qu'est-ce que *l'altruisme?* Je laisse l'étrange difformité du mot, je vais à la chose. Quelle est sa valeur morale? Je cherche, et je trouve qu'en physiologie « *l'altruisme désigne un ensemble de penchants ou* » *d'instincts* ». (*Dict.*, art. Altruisme.)

Je cherche le mot *Instinct*, et je vois que l'instinct est « un mode d'activité cérébrale ». (Art. *Instinct.*)

Où est la liberté morale? Je ne la trouve pas.

Mais je trouve que « des fatalités rigoureuses font le » monde ce qu'il est » (*Paroles de philosophie positive*, p. 18), et que « l'histoire est un développement *déter-* » *miné par les conditions de la nature cérébrale de* » *l'homme* et par la manière d'être du monde. » (*Ibid.*, p. 15.)

Voilà cette morale nouvelle, qui repose, en l'absence de l'âme, du libre arbitre et de la charité, sur la base matérialiste de l'activité cérébrale, et de *l'altruisme.*

M. Littré soutient d'ailleurs « le caractère *essentiel-* » *lement relatif de toutes* les conceptions humaines, » même de celles qu'on regarde comme étant le plus » absolues. » (*Conservation*, p. 10.) Et il va jusqu'à affirmer que c'est l'humanité elle-même qui *modèle* à son gré *l'idéal.* (*Conservation*, p. 286.)

Je reconnais qu'en cela M. Littré est très-conséquent

avec l'ensemble de sa doctrine. Mais, avec ces principes, y a-t-il, peut-il y avoir *une différence essentielle entre le bien et le mal?*

Au surplus, cette morale de l'altruisme, d'après les définitions de M. Littré, est à la portée des animaux eux-mêmes. « En physiologie », dit-il, « *ce terme* désigne *un* » *ensemble de penchants et d'instincts.* » Et quelques lignes plus bas, je lis : « Ces penchants existent non-» seulement chez l'homme, mais dans beaucoup d'es-» pèces animales, ainsi que Gall l'a démontré physiolo-» giquement. » (Art. *Altruisme.*) La seule cause pour laquelle les animaux, qui ont *une raison réelle* (art. *Raison*) et des penchants altruistes, n'ont pas de morale comme l'homme, c'est que l'*abstraction* leur manque.

Voilà où l'on arrive quand on donne pour base à la morale *un ensemble d'instincts.*

Nous trouvons dans M. Renan les mêmes atteintes à la morale éternelle.

M. Renan nie le Dieu créateur, le Dieu providence de l'homme et du monde. La morale n'est donc pas et ne peut pas être pour lui la loi éternelle que Dieu, qui est l'ordre, la raison et la justice absolue, prescrit à sa créature.

Concevoir la morale comme la loi éternelle d'un Dieu, c'est là, selon M. Renan, la façon *la plus mesquine* de concevoir le bien. Plier sous la volonté de Dieu, c'est pour l'homme *une sujétion humiliante.*

« L'ascétisme chrétien », dit-il, « conçut le bien *sous* » *sa forme la plus mesquine.* Le bien fut pour lui *la* » *réalisation de la volonté d'un être supérieur,* une

» sorte *de sujétion humiliante pour la dignité hu-*
» *maine.* » (*Liberté de penser,* t. IV, p. 136.)

Et attendre une justice divine qui récompense l'individu selon ses œuvres, c'est là une erreur où est tombé *le bon sens superficiel de tous les âges,* mais que la philosophie doit dissiper. « Au delà de *cette justice*
» *chimérique que le bon sens superficiel de tous les*
» *âges* a voulu retrouver dans le gouvernement de
» l'univers, nous apercevons des lois et une direction
» bien plus hautes. » (*Job,* introduction, p. LXXXIX.)

La notion vraie de la morale est détruite par M. Renan, aussi bien que la vraie notion de Dieu. La morale que lui inspire son panthéisme, vague et indécise, n'a ni base ni sanction. Il nie toute notion absolue du bien et du mal, trouve à tout sa raison d'être, place le bel esprit sur la même ligne que la vertu, en un mot, fausse toute conscience.

Voici quelques-unes des maximes qui résument et caractérisent sa théorie, et ruinent d'avance toutes ses protestations :

« Les choses intellectuelles sont *toutes également saintes.* » (*Liberté,* t. IV, p. 136.) Et ailleurs : « Une
» belle pensée vaut une belle action ; une vie de science
» vaut une vie de vertu. » (*Revue des Deux-Mondes,* janvier 1860, p. 384.)

M. Renan va plus loin encore ; il écrit : « L'homme
» *fait la sainteté* de ce qu'il croit comme la *beauté* de
» ce qu'il aime. » (*Revue des Deux-Mondes,* octobre 1862, p. 938.)

M. Taine a dit de même : « Avec d'autres mœurs, il

» y avait là une autre morale. *Il y en a eu une pour* » *chaque siècle, chaque race*, et *chaque ciel*. J'entends » par là que *le modèle idéal varie avec les circon-* » *stances qui le façonnent.* » (*Ibid.*, 15 octobre 1862.)

Ainsi, *le modèle idéal*, c'est-à-dire le bien et le mal en soi, n'a rien d'absolu : les circonstances le *façonnent* (M. Taine); l'humanité le *modèle* (M. Littré); l'homme le *fait* (M. Renan).

L'homme se fait donc à lui-même son idéal de morale, et la morale varie selon les circonstances. Mais se peut-il concevoir de plus dangereuses atteintes au sens moral que ce déplorable langage? Pour moi, j'aime mieux mille fois les négations les plus grossières que ces sophismes qui, sur le bien et le mal, corrompent les vraies notions des choses et dissolvent les consciences.

Ainsi, les choses ne sont pas saintes ou bonnes en elles-mêmes, c'est l'homme qui les fait bonnes ou saintes. M. Renan appelle cela de l'étendue d'esprit; je n'y vois que la triste conséquence de ces conceptions panthéistes qui proclament l'identité fondamentale des choses, ou ne conçoivent Dieu que comme une simple catégorie, comme un vague *idéal* que l'*intelligence humaine modèle* à son gré, selon l'expression de M. Littré, ou qui varie avec les circonstances, comme dit M. Taine. C'est la négation formelle de toute distinction fondamentale, essentielle, entre le bien et le mal.

Voici, chez M. Renan, de nouvelles applications de ces principes :

« Il y a, je le sais, dans l'homme des instincts *faibles,* » *humbles, féminins*... Ces instincts *étant de la nature* » *humaine, il ne faut pas les blâmer.* » (*Liberté,* t. IV, p. 132.) « L'humanité a tout fait, et *tout bien fait.* » (*Ibid.,* t. VI, p. 346.)

« *La vérité, aux yeux de la philosophie, n'étant* » *jamais qu'une forme plus ou moins avancée, mais* » *toujours incomplète,* le penseur... veut qu'on se » prête aux modifications successives amenées par le » temps... qu'on sache expliquer son passé au sens » nouveau..... *Qu'un philosophe... use plusieurs sys-* » *tèmes, cela n'a rien de contradictoire; cela lui fait* » *honneur.* » (*Ibid.,* t. I, p. 512.)

Commode scepticisme qui aboutit à une pratique plus commode encore, qui permet en toutes choses, en politique comme en philosophie, toutes les versatilités de caractère et de conduite : c'est ce que M. Renan appelle *expliquer son passé au sens nouveau,* habileté, selon lui, fort honorable.

M. Renan convient lui-même de la faiblesse de sa morale; mais la raison qu'il en donne est étrange : « On nous blâme de n'être pas plus sévères pour le » mal... C'est par amour du beau et du bien que nous » sommes *si timides, parfois si faibles* dans nos juge- » ments moraux. » (*Études,* p. 429.)

Sans doute, sur tout cela, on peut citer de M. Renan des paroles qui contredisent celles que nous venons de transcrire. Il a affirmé le devoir et écrit ces mots : « La » morale est la chose sérieuse et vraie par excellence. » — « Le bien, c'est le bien; et le mal, c'est le mal. »

(*Essais de morale*, p. II.) Mais, outre que, dans la doctrine panthéistique, c'est là une pure tautologie; outre que l'homme qui ne croit pas en Dieu et en la vie future n'a pas le droit de parler de morale, comment M. Renan, qui n'admet pas la valeur des idées pures et la certitude de la raison, qui a écrit que « si l'huma- » nité n'était qu'intelligente, elle serait athée », comment peut-il sans contradiction accorder une vraie certitude au sentiment de la conscience? Ici la philosophie rationaliste proteste à bon droit contre lui. Que les philosophes, qui admettent l'impérative révélation de l'évidence, admettent aussi l'impérative révélation de la conscience, je le comprends : mais l'une des deux renversée, l'autre croule, et M. Taine a eu raison de railler les philosophes qui font appel à la conscience.

« Conscience, conscience, s'écrie Rousseau, auguste » instinct, voix immortelle! L'analyse, dit M. Taine, » ne trouve dans cet auguste instinct et dans cette voix » immortelle qu'*un mécanisme très-simple*, qu'elle dé- » monte *comme un ressort*. » (*Philosophes français*, p. 276.)

Aussi M. Taine découvre-t-il dans l'*automate intellectuel*, comme il dit, « l'ordre mathématique des sen- » timents moraux » (*Philosophes français*, p. 277), et dans l'histoire : « *une hiérarchie de nécessités. Il en* » *est ici du monde moral comme du monde physique :* » une civilisation, un peuple, un siècle, sont des défi- » nitions qui se développent. L'homme est un théorème » qui marche. » (*Les Philos.*, p. 358.) C'est pourquoi « le critique est le naturaliste de l'âme. » (*Essais de*

*critique*, p. 358.) « L'historien est philosophe et ne ras- » semble des faits que pour trouver des lois... afin de » voir PARTOUT LA NÉCESSITÉ *maîtresse de la fortune...* » (*Études sur Tite-Live*, p. 119-120.)

Et c'est par là que la science moderne a créé l'histoire, « qui n'existait pas il y a quarante ans, l'histoire » inconnue à Bossuet et à Montesquieu », et qu'elle vient à bout « d'*enchaîner sous une seule loi* toutes les » actions et toutes les pensées du genre humain. » (*Études sur Tite-Live*, p. 338.)

Cette théorie fataliste de l'homme et de l'histoire est tout le système critique de M. Taine. Dans la préface de son *Étude sur Tite-Live*, il l'expose en ces termes : « L'homme, dit Spinoza, est dans la nature comme » une partie dans un tout, et *les mouvements de l'au-* » *tomate spirituel qui est notre être sont aussi réglés* » *que ceux du monde matériel où il est compris.* » — « Spinoza a-t-il raison ?... J'essaye de répondre oui, et » par un exemple. » Ainsi, nécessité au cœur de toutes choses, nécessité dans les propriétés élémentaires des êtres, dans l'homme, dans l'histoire comme dans la nature, dont tous les êtres ne forment qu'un être unique : telles sont les idées de M. Taine. Quelle place reste-t-il à la notion du devoir? Sur ces ruines du libre arbitre, quelle morale peut-on construire ?

M. Renan avait dit que concevoir le bien comme la réalisation de la volonté d'un être supérieur, c'est le concevoir sous *sa forme la plus mesquine*. M. Taine ajoute que la croyance en Dieu est *incapable de produire une morale*, et il n'a pas assez de railleries con-

tre ce qu'il appelle la *morale théologique* et les *souvenirs de catéchisme :*

« Sortons », dit-il, « de cette morale théologique. » *J'ai honte* de l'imputer à M. Jouffroy. *Il l'estimait* » *comme elle le mérite*, et la laissait dormir dans les » in-folio du moyen âge, où nous espérons qu'elle restera. Et cependant, sans le savoir, il l'acceptait à » demi. Il flottait entre les analyses d'Aristote et *les* » *souvenirs du catéchisme.* Il commençait en philoso- » phe et finissait en *théologien*... Il oubliait que les » *axiomes du naturaliste* ne peuvent aboutir aux *sup-* » *positions du théologien*... Il ne remarquait pas que » les suppositions du théologien se fondent sur un dogme » théologique » (l'existence de Dieu) « hors des prises » de toute science, *incapable de produire une morale* » *naturelle*... Il ne remarquait pas que les axiomes du » naturaliste aboutissent à des vérités redoutables qu'on » n'ose aborder, TANT QU'ON GARDE LES RESTES DE SES » PREMIÈRES CROYANCES. » (*Philos. franç.*, p. 274-275.)

Et voici où ces axiomes du naturaliste conduisent M. Taine : à la négation absolue du mal moral, à la justification absolue de tous les penchants humains et de toutes les défaillances humaines.

« L'homme est à sa place et achève une série... Il » est un produit, comme toute chose, et à ce titre, il a » raison d'être comme il est. Son imperfection innée » est dans l'ordre, comme l'avortement constant d'une » étamine dans une plante... Ce que nous prenions » pour une difformité est une forme. Ce qui nous sem- » blait le renversement d'une loi est l'accomplissement

» d'une *loi. La raison et la vertu humaine ont pour » matériaux les instincts et les images animales, »* comme les formes vivantes ont pour instruments les » lois physiques, comme les matières organiques ont » pour éléments les substances minérales. Quoi d'éton- » nant si *la raison ou la vertu humaine, comme la » forme vivante ou comme la matière organique,* par- » fois *défaille ou se décompose?* » ... Non, cela n'est pas étonnant, et cela n'est nullement à blâmer, « puis- » que la vertu humaine a pour soutiens et pour *maî- » tresses* des forces inférieures et simples, qui, *suivant » les circonstances,* tantôt la maintiennent par leur » harmonie, tantôt la défont par leur désaccord. Quoi » d'étonnant si les éléments de l'être », si la raison même et la vertu humaine, « comme les éléments de » la quantité, reçoivent de leur nature même *des lois » indestructibles qui les contraignent!...* Qui est-ce » qui s'indignera contre la géométrie? Surtout qui est- » ce qui s'indignera contre une géométrie vivante? » (*Revue des Deux-Mondes,* 15 octobre 1862, p. 948.)

Je ne connais pas de page plus honteuse. M. Littré s'offensera-t-il si je dis cependant que c'est le commentaire invincible de sa doctrine fondée sur la négation du libre arbitre, et les impulsions prépondérantes de telle ou telle partie du cerveau ?

Cette page de M. Taine termine un article où cet écrivain fait l'application de ces principes de morale à un passage lascif de lord Byron, à propos des amours d'Haydée. Croyant sans doute, comme M. Renan, que « l'homme fait la bonté de ce qu'il aime », et que le

*divin*, comme dit encore M. Renan, est *en toutes choses*, M. Taine n'hésite pas à le voir *dans la jouissance comme dans l'art* :

« Refuserez-vous », dit-il, « de reconnaître *le divin*, » parce qu'il apparaît dans l'art et *la jouissance*, et non » pas seulement dans *la conscience* et l'action ? Il y a » un monde à côté du vôtre, comme il y a une civili- » sation à côté de la nôtre. *Vos règles sont étroites*, » et votre *pédanterie* tyrannique. La *plante humaine* » peut se développer autrement que dans vos compar- » timents et sous vos neiges, et les fruits qu'alors elle » portera n'en seront pas moins précieux... Qui a lu » les amours d'Haydée, et a eu d'autre pensée que *de* » *l'envier* et de la plaindre ?... Qui est-ce qui peut, en » présence de la magnifique nature qui leur sourit et » les accueille, imaginer pour eux autre chose que la » sensation toute-puissante qui les unit ?... » Arrivé là, M. Taine cite le texte même de lord Byron, et il ajoute : « Excellent moment, n'est-ce pas, pour apporter ici » vos formulaires et vos catéchismes... C'est la nature » qui soudainement se déploie, parce qu'elle est mûre... » Admirables moralistes, vous êtes devant ces deux » fleurs, en jardiniers patentés, tenant en main le mo- » dèle de floraison visé par votre société d'horticulture, » prouvant que le modèle n'a point été suivi, et décidant » que les deux mauvaises herbes doivent être jetées dans » le feu... C'est bien jugé, et vous savez votre art. » (*Revue des Deux-Mondes*, octobre 1862, p. 941-942.)

Voilà comment M. Taine rectifie nos idées étroites sur la morale.

J'ai le regret de trouver encore ce qu'on vient de lire dans la *Revue des Deux-Mondes*, qui prête son immense publicité à de telles choses.

Tel est le bien et le mal, telle est la loi morale dans la pensée et l'enseignement de ces écrivains. Voyons ce qu'ils font de la religion.

## VII

### LA RELIGION.

Il ne s'agit pas ici du Christianisme, ni des attaques spécialement dirigées contre lui : il s'agit des attaques dirigées contre toute religion, tout culte, toute croyance, même philosophique.

On prévoit, d'ailleurs, ce que toute religion peut devenir quand on a posé en principe que l'homme *modèle* et *faconne*, selon le temps et les circonstances, l'idéal *variable* de la morale, et que Dieu est *l'universel devenir, la catégorie de l'idéal*, comme l'espace est la catégorie des corps. La religion sera nécessairement ce que chacun voudra, ce que chacun la fera : toute religion, quelle qu'elle soit, sera bonne et sainte, ou plutôt il n'y en aura pas, il ne peut pas y en avoir.

Je n'ai, du reste, qu'à tirer ici une irrécusable conséquence. Puisque MM. Littré, Taine et Renan s'accordent à nier Dieu, — le Dieu personnel, le Dieu distinct du monde, le Dieu créateur, le Dieu Providence, le vrai Dieu, — il est manifeste qu'ils ruinent par la base toute religion. La religion suppose deux termes, Dieu

et l'homme : si l'un des deux termes est supprimé, la religion est impossible. Plus de Dieu, plus de religion, ni positive, ni naturelle ; ceci est l'évidence même.

Cependant, ces écrivains ne consentent pas plus à être appelés irréligieux qu'à être appelés athées, et par le plus intolérable abus du langage, corrompant l'idée de la religion comme ils corrompent l'idée de Dieu, ils étalent dans leurs ouvrages des théories religieuses qui ne sont autre chose que le renversement de toute religion.

M. Taine lui-même, nous l'avons vu, se pose comme un penseur à la recherche d'une religion nouvelle. « Dans cette conception des choses », dit-il, « il y a un » art, une morale, une politique, *une religion nouvelle,* » et c'est notre affaire aujourd'hui *de les chercher.* » (*Revue des Deux-Mondes,* octobre 1862, p. 948.)

Je viens protester au nom du bon sens, de la bonne foi, de la conscience, contre cette profanation d'un nom sacré. Les hommes qui ne croient point à Dieu ne peuvent pas, sans dérision, prononcer encore un mot qui n'a plus aucun sens dans leur bouche.

Je le demande, M. Littré n'outrage-t-il pas le bon sens encore plus que la langue, quand il ose proclamer que la religion n'a rien de commun avec Dieu, ou, comme il s'exprime, avec la théologie, c'est-à-dire avec la *connaissance de Dieu,* car c'est ainsi qu'il définit lui-même la théologie. Que signifient ces paroles : « Le » mot religion n'implique aucune idée théologique... » (*Conservation,* p. 299), c'est-à-dire aucune connaissance de Dieu. « La théologie », la connaissance de

Dieu, « et la religion... longtemps confondues en une » notion commune, sont pourtant fondamentalement » distinctes... » (*Ibid.*, p. 279.) Que signifient de telles paroles, si ce n'est que Dieu n'est point l'objet de la religion, et qu'il faut l'en chasser, comme on l'a chassé de la nature ?

C'est là précisément l'idée fondamentale de M. Littré : aussi, quand il parle de dogme nouveau et de religion nouvelle, il a soin de déclarer qu'il ne s'agit pas « de la restauration ténébreuse d'idées surnaturelles ». (*Ibid.*, p. 122.) Non, il s'agit d'une religion sans Dieu ; il s'agit de substituer à Dieu l'Humanité. « Le dogme » nouveau nous révèle une grande et suprême exis- » tence, qui est notre idéal, NOTRE CULTE, L'HUMANITÉ .» (*Ibid.*, XXXI.) — « Poëtes, elle vous demandera des » chants ; peintres et sculpteurs, elle vous demandera » des toiles et des marbres ; *architectes, elle vous de-* » *mandera* DES TEMPLES. » (*Ibid.*, p. 284.)

Et qu'on ne croie pas que ce sont ici des paroles en l'air. Non, le projet de renverser le Christianisme et de *fonder un nouveau culte* est un dessein arrêté, suivi ; et quoique nous nous attendions à peu près à tout de la part des écrivains dont je suis condamné à dévoiler ici les aberrations, j'avoue que je ne m'attendais pas à rencontrer celles dont je vais mettre sous les yeux un exemple.

M. A. Comte, l'homme que M. Littré proclame son maître, et qu'il proclame en même temps le révélateur du dogme nouveau et le régénérateur de la société, M. Comte est le fondateur de la religion de l'a-

venir, et il en a réglé tout le culte. J'ai sous les yeux une *quatrième édition* d'un calendrier positiviste, où s'étale un tableau qui présente ce qu'ils appellent « la » solennelle idéalisation du Grand-Être », c'est-à-dire *l'Humanité*. Voici ce tableau :

CULTE ABSTRAIT DE L'HUMANITÉ.

| | | | |
|---|---|---|---|
| LIENS fondamentaux. | 1er mois. L'*Humanité* . . . | Fêtes hebdomadaires de l'Union. . . . . | Occidentale. Nationale. Provinciale. Communale. |
| | 2e mois. Le *Mariage*. | | |
| | 3e mois. La *Paternité*. | | |
| | 4e mois. La *Filiation*. | | |
| | 5e mois. La *Fraternité*. | | |
| | 6e mois. La *Domesticité*. | | |
| ÉTATS préparatoires. | 7e mois. Le *Fétichisme*. | | |
| | 8e mois. Le *Polythéisme*. | | |
| | 9e mois. Le *Monothéisme*. | | |
| FONCTIONS normales. | 10e mois. La *Femme*, ou la vie affective...... | Fêtes hebdomadaires. | La Mère. La Sœur. L'Épouse. La Fille. |
| | 11e mois. Le *Sacerdoce*, ou la vie contemplative. | | |
| | 12e mois. Le *Prolétariat*, ou la vie active ........ | | |
| | 13e mois. L'*Industrie*. ou le pouvoir pratique. | Fêtes hebdomadaires. | Banque. Commerce. Fabrication. Agriculture. |

Les jours de la semaine, dans la religion positiviste, seront ainsi nommés :

| | |
|---|---|
| Lundi .................... | Maridi. |
| Mardi .................... | Patridi. |
| Mercredi.................. | Filidi. |
| Jeudi..................... | Fratridi. |
| Vendredi ................. | Domidi. |
| Samedi.................... | Matridi. |
| Dimanche.................. | Humanidi. |

Voilà les aberrations et les folies dont de tels esprits sont capables ; voilà l'homme dont M. Littré ne se lasse pas de dire et de répéter : « Nous sommes disciples » d'Auguste Comte ; nous le proclamons aussi haut qu'il » est possible. C'est à lui que nous rapportons ce que » nous sommes, si nous sommes quelque chose ; ce que » nous pouvons, si nous pouvons quelque chose. » (*Paroles de philosophie positive,* p. 57.)

Eh bien ! ces aberrations, qui sembleraient par leur délire même inoffensives, font de déplorables victimes ; et ce n'est pas sans une vive compassion que j'ai jeté les yeux sur une espèce de catéchisme composé, dans le but de populariser la philosophie et la religion positivistes, par un pauvre jeune homme, ancien élève de l'École polytechnique, où M. Comte a été longtemps professeur : j'ai connu ce jeune homme, et par respect pour son respectable et malheureux père, je ne veux pas ici prononcer son nom.

M. Littré pense pourtant que M. Comte anticipait, par son calendrier, sur le travail des générations futures ; mais il croit que son maître a trouvé les principes et *tracé les linéaments de l'édifice religieux et social de l'avenir,* et pour lui, la mission qu'il accepte, c'est de continuer cette œuvre, de préparer les esprits et de hâter les moments. (*Paroles de philosophie positive,* p. 57.)

Le dirai-je toutefois ? ces excès sont à mes yeux moins dangereux pour les jeunes esprits que l'idéologie sophistique et le vain mysticisme de M. Renan. Les faibles s'y laissent prendre ; et c'est pour cela qu'il était

temps de déchirer les voiles et de mettre à nu le vrai fond des doctrines. L'œuvre de M. Renan est anti-religieuse et anti-chrétienne au premier chef : c'est une attaque radicale contre toute religion ; je ne connais pas de théories plus dissolvantes que ses théories.

Il se proclame religieux, je le sais ; et moi je proclame ses doctrines impies entre toutes les impiétés. Vainement il distingue entre la religion et les religions ; distinction misérable, qui ne l'empêche pas de ruiner toute religion.

Mais voyons de près ses théories. En quelques mots rigoureusement exacts, les voici :

Toutes les religions sont bonnes, saintes et vraies ;

Toutes les religions cependant sont bonnes seulement pour les simples.

La meilleure religion, c'est l'art, c'est la pensée, c'est la critique.

Quand un homme professe de pareilles théories et se dit religieux, je ne l'accuse pas d'hypocrisie : je ne juge pas le fond des âmes ; mais je dis que ses doctrines dissolvent et ruinent toute religion.

J'ai dit que toutes les religions, pour M. Renan, sont bonnes, vraies et saintes. Et pour un panthéiste, elles doivent l'être. L'*humanité a tout fait, et tout bien fait. L'humanité fait du divin comme l'araignée file sa toile.* Elle *crée sa religion* comme elle crée son Dieu. Elle adore dans l'objet de son culte ce *qu'elle y met,* et ce qu'elle y met *est toujours adorable. Les choses ne sont belles que par ce qu'y voit et ce qu'y met* l'humanité. *Source éternelle de beauté,* elle y voit,

elle y met *sa propre image*, et *elle s'enivre*, elle s'enthousiasme de sa propre image, et c'est là *adorer*, c'est là *le Dieu vivant*, *c'est là celui qu'il faut adorer*.

« La religion », dit encore M. Renan, « est l'œuvre » intime des facultés de chacun . . . En fait de religion, » chacun se dresse un abri à sa mesure et selon ses be- » soins. » (*Études d'hist. rel.*, préf., p. XIII.) « Chacun » *se fait sa théologie* selon ses besoins... *Toute opinion* » *librement* conçue est *bonne* et *morale* pour celui qui » l'a conçue. » (*Opinion nationale*, 4 septembre 1862.) — « La religion est un problème que l'esprit crée en » s'y appliquant ; la *vraie et bonne* religion est pour » chacun celle qu'il croit et qu'il aime. » (*Revue des Deux-Mondes*, octobre 1860, p. 795.) « L'homme », dit encore M. Renan, « *fait la sainteté* de ce qu'il croit, » comme *la bonté* de ce qu'il aime .» (*Études d'hist. rel.*, p. 423.) — « L'humanité ne se trompe pas sur » l'objet même de son culte ; ce qu'elle adore est réel- » lement adorable, car ce qu'elle adore dans les carac- » tères qu'elle a idéalisés, c'est la bonté et la beauté » *qu'elle y a mises*. » (*Ibid.*, p. XXII.) — « Les choses » ne sont belles que *par ce qu'y voit l'humanité*... Son » hommage s'adressant à la beauté qu'elle leur sup- » pose (qu'elle suppose aux hommes qu'elle a adoptés) » et *qu'elle a mise en eux*, n'en est pas pour cela moins » méritoire. » (*Ibid.*, p. 270-271.)

C'est d'après ces principes que, selon M. Renan, « la » religion est toujours vraie dans la croyance du peu- » ple ». — « La conscience populaire... sanctifie le » symbole le plus imparfait. » (*Études*, préf., p. XVI.)

« C'est le privilége du sentiment pur d'être invulné-
» rable et de jouer avec le venin sans en être blessé. »
(*Ibid.,* préf., p. XVII.) — « Il est superflu de reprocher
» aux religions les absurdités qu'elles peuvent offrir au
» point de vue du sens commun : c'est vouloir argu-
» menter l'amour. » (*Ibid.,* p..37.) — « Rien ne signi-
» fie par soi-même, et l'homme ne trouve dans les ob-
» jets de son culte que ce qu'il y met... L'esprit souffle
» où il veut. S'il lui plaît d'attacher l'idéal à ceci, à
» cela, qu'avez-vous à dire ? » (*Ibid.,* p. 38.) — Enfin :
« Les religions devant représenter de la manière la
» plus complète toutes les faces de l'esprit humain, et
» *le burlesque* étant un des aspects sous lesquels nous
» concevons la vie, *le burlesque est un élément* ESSENTIEL
» *de toutes les religions.* » (*Ibid.,* p. 65.)

En est-ce assez pour tous ceux à qui il reste quelque chose, je ne dis pas de religieux, mais d'honnête dans la conscience ?

Ce n'est pas tout; et de là viennent les éloges que M. Renan donne au polythéisme; et il reproche aux Pères de l'Église, témoins des corruptions païennes, d'avoir fait contre le paganisme une polémique *lourde, violente, de mauvaise foi*... une *œuvre de démolition par la calomnie et le contre-sens.* (*Ibid.,* p. 62-63.) Lui, il entend le polythéisme, et même le fétichisme, dans des sens plus raffinés. M. Littré, de même, voit dans l'instinct qui créa le fétichisme une *spontanéité heureuse,* et *dans le polythéisme des créations* à la *fois rationnelles et ingénieuses.* « Quelle spontanéité heu-
» reuse dans cet instinct qui *personnifie tous les objets*

» *de la nature*, les rend mystérieux et vénérables, et » crée, *en créant le fétichisme*, la trame primitive de » l'existence sociale! Quelle splendeur d'imagination » et quelle inspiration de beauté, quand tout ce féti- » chisme... vint s'épandre en *toutes ces créations, à la* » *fois si rationnelles et si ingénieuses*, qu'on appelle » polythéisme! » (*Conservation*, etc., p. 281.)

Il suit de là que la religion des sauvages est très-bonne pour les sauvages, et que les missionnaires chrétiens, quels qu'ils soient, ont bien tort d'aller leur porter l'Évangile; aussi M. Renan s'écrie-t-il avec attendrissement : « Oh! laissez ces derniers fils de la nature » s'éteindre sur le sein de leur mère, et n'interrompez » pas de nos dogmes austères... leurs jeux d'enfants, » leurs danses au clair de la lune! » Aussi, il y a, selon lui, une « *grande erreur au fond de toutes les mis-* » *sions* ». Les *Paraguay* sont *des joujoux d'enfants*. (*Revue des Deux-Mondes*, octobre 1860, p. 773.)

Cette vaste indifférence qui proclame la religion toujours sainte et vraie pour le peuple, même quand le peuple adore un Jupiter adultère et une Vénus impudique, ou de honteux fétiches, à quoi aboutit-elle, si ce n'est au mépris de toute religion?

Je le demande à ceux à qui des mots font encore illusion : suffira-t-il donc de parler de l'idéal pour se poser en homme religieux? Un panthéisme mystique, qui admet tout dans la religion, même le burlesque, et adore, comme sacré, toutes les fantaisies et tous les délires, appellerons-nous cela religion? Non, qui que vous soyez, n'ayez plus pour de misérables sophismes

ces incroyables complaisances qui vont à profaner ce qu'il y a de plus sacré et à corrompre toute conscience!

Avec de telles idées sur la religion, qui s'étonnerait de voir M. Renan la renvoyer dédaigneusement au peuple, aux gens illettrés, aux parties simples de l'humanité : « L'aliment que *la science, l'art, l'exercice* » *élevé de toutes les facultés* fournissent *à l'homme* » *cultivé,* la religion est chargée, à elle seule, de le » donner à l'homme illettré. » (*Études,* XVI.)

A l'homme illettré donc, à *l'homme simple* et à *ses instincts spontanés,* à tous ceux, quels qu'ils soient, *qui ne peuvent prétendre au culte des parfaits,* à ceux-là la religion, pure *légende,* « éducation élémen- » taire,... qui a souvent pour effet de rapetisser les » esprits qui s'y emprisonnent. » Il est vrai, ajoute M. Renan, que « la plupart de ceux que la religion » rapetisse étaient déjà petits avant de s'y livrer. » (*Ibid.,* p. XVI.) Mais à l'homme cultivé *la science, l'art, l'exercice élevé de toutes les facultés :* point de religion, il n'en a nul besoin. — « N'essayons pas de » bannir la légende, puisque telle est la forme que » revêt *nécessairement* la foi de l'humanité... », mais n'obligeons pas « la science à passer sous la censure » d'un pouvoir qui n'a rien de scientifique ». (*Ibid.,* p. XXII.)

Si telle est, en effet, la religion, il est évident que la première chose qu'un homme cultivé ait à faire, c'est de s'en débarrasser; mais il faut que ce soit au plus vite; car « à vingt ans », selon M. Taine, il est déjà trop tard. « On est déjà trop vieux pour devenir philo-

» sophe. Celui qui quitte sa religion doit la quitter de » bonne heure. » (*Philosophes français,* p. 211.)

Ici, plus conséquent ou plus sincère, M. Littré, fondateur avec M. Comte de la religion de l'avenir, se sépare de M. Renan, et repousse le misérable compromis familier aux panthéistes : compromis « faisant du pan» théisme pour les intelligences plus éclairées une ex» plication transcendante des dogmes qui suffisent aux » intelligences vulgaires. — Mais c'est une chimère de » prétendre avoir en haut une croyance et en bas une » autre. Les communications sont trop directes pour » que rien de pareil soit possible. » (*Paroles de philosophie positive,* p. 32.)

M. Renan est d'un autre avis, et il veut que le peuple ait une religion, à condition que le savant n'en aura pas.

M. Renan va plus loin encore dans son atteinte à la notion de la religion. Quand même un homme n'aurait jamais prié, ni même cru en Dieu, cet homme n'en a pas moins été éminemment religieux, s'il a été artiste, ou savant, ou critique, ou penseur; car la religion, ce n'est pas le culte de Dieu, c'est l'art, c'est la poésie, c'est la science, c'est la critique, c'est la seule pensée. — « La religion, c'est-à-dire l'aspiration au monde » idéal » (*Liberté de penser,* t. VI, p. 347), « entre tous » les genres de poésie, est celle qui atteint le mieux le » but essentiel de l'art. » (*Études,* préf., p. VI.)

Cependant la critique l'atteint encore mieux, car elle « renferme l'acte du culte le plus pur ». (*Études,* p. 134.)

Certains blasphèmes même sont interprétés par M. Renan dans un sens religieux et lui paraissent « excusables, puisqu'ils partent de l'amour qu'on a » pour la vérité, et qu'ils ne sont qu'une autre manière » de l'adorer. » (*Essais*, p. 202.)

« L'athée », dit encore M. Renan, « c'est l'homme fri- » vole. » (*Liberté de penser*, t. IV, p. 147.) Et ailleurs : « L'homme qui prend la vie au sérieux et emploie son » activité à la poursuite d'une fin généreuse, voilà » l'homme religieux. L'homme frivole, superficiel, » sans haute moralité, voilà l'impie. » (*Études*, préf., p. xv.)

A ces étourdissantes théories, un jeune philosophe spiritualiste a répondu avec la fermeté du sens commun : « L'homme qui prend la vie au sérieux et qui la » consacre par une noble activité, je l'appellerai, selon » les circonstances, un penseur, un artiste, un savant, » un héros même, s'il porte son activité aux grandes » choses. Mais je ne l'appellerai pas un homme reli- » gieux, s'il ne croit pas en Dieu. » (*L'idée de Dieu dans une jeune école, Revue contemporaine*, juin 1857.)

Et c'est après avoir écrit de telles choses que M. Renan vient nous dire : « Ceux-là ne me connaissent guère, » qui pensent que je veux diminuer la somme de reli- » gion qui reste encore en ce monde. » (*Explications*, p. 28.) Bien plus, il prétend « rendre service à la reli- » gion... et épargner aux âmes les angoisses de ces » moments de transition où... ce sont les âmes les plus » sincères qui croient être irréligieuses, où *c'est*

» *l'homme le plus pieux qui se déclare athée* [1] *!* » (*Explications*, p. 30.)

I

JÉSUS-CHRIST.

J'aborde avec une particulière tristesse ce sujet : il est des choses qu'on ne rencontre pas sans une profonde douleur de l'âme. Je suis condamné, en les transcrivant ici, à blesser tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus délicat dans les consciences chrétiennes, dans toute conscience honnête.

Il reste, quand il est question de Jésus-Christ, un respect, dont les âmes mêmes qui n'ont pas le bonheur d'avoir la foi se sentent pénétrées. J'écris ces lignes le jour du vendredi saint. Je viens de voir une foule innombrable, émue, confuse, se presser dans nos temples ; les indifférents, les impies eux-mêmes semblent comme saisis d'une religion involontaire, dans ce grand anniversaire du crucifiement de Jésus-Christ. Quel est l'instinct secret qui avertit que ce tombeau, cette croix, depuis dix-huit siècles, sont la vie et la lumière du

[1] M. Renan indique même les conditions d'une renaissance de ce qu'il appelle le grand sens scientifique et religieux :

« Le grand sens scientifique et religieux ne renaîtra que quand » on reviendra à une conception de la vie aussi vraie et aussi peu » mêlée de factice que celle qu'on doit se faire, ce me semble, » seul au milieu des forêts de l'Amérique, ou que celle du brah- » mane, quand, trouvant qu'il a assez vécu, il se dispose au grand » départ, et va mourir sur les sommets de l'Himalaya. » (*Liberté de penser*, t. IV, p. 139.)

monde? Ces grandes vérités, patrimoine commun du genre humain, Dieu, l'âme, la loi morale, la sanction de la loi morale, l'immortalité de l'âme, les grandes vertus chrétiennes, la charité, le dévouement, le sacrifice de soi-même, la glorification de la patience et de la souffrance, tous, le peuple lui-même, savent que c'est Jésus-Christ qui est venu confirmer ou révéler tout cela au monde, et on s'arrête devant son œuvre et son front couronné d'épines, sinon toujours avec foi, du moins avec respect.

Mais pour ceux qui, selon la redoutable expression de saint Paul, se sont évanouis dans leurs pensées, *evanuerunt in cogitationibus suis,* à ce point que Dieu, l'âme, le bien, le mal, la vie future, ont disparu de leurs croyances; pour les hommes qui se sont constitués les adversaires, et seraient, s'ils le pouvaient, les destructeurs de ces grandes vérités : pour ceux-là, non-seulement tout respect a péri, mais on les voit faire à l'œuvre de Jésus-Christ une guerre acharnée, implacable.

On l'a déjà vu, rien n'égale le mépris avec lequel M. Taine traite le Christianisme, toutes les fois qu'il en parle : c'est un vain catéchisme, dont il faut se débarrasser de bonne heure, *avant sa vingtième année.*

Quant à MM. Littré et Renan, et je dois maintenant ajouter M. Maury, c'est directement et radicalement qu'ils attaquent Jésus-Christ et le Christianisme dans leurs écrits. Ils se sont donné cette tâche. Leur constant effort est de le ruiner dans les âmes, soit en propageant parmi nous les systèmes les plus hostiles des Allemands,

soit en publiant des livres tels que la *Vie de Jésus*, de Strauss, traduite et accompagnée d'une préface par M. Littré, ou tels encore que les ouvrages de M. Maury sur les légendes, etc., soit même en faisant des traductions bibliques, comme en a essayé M. Renan, soit enfin dans des articles de journal ou de revue.

M. Renan a dit d'un fougueux ennemi du Christianisme, Bruno Bauer : « *Sa rage indique des liens se-*
» *crets contre lesquels il se roidit.* Lui, qui prétend
» avoir passé le Rubicon, n'a pas remarqué qu'il y avait
» encore *un pas à faire, et un autre rôle à prendre :*
» c'est le rôle de *la critique froide* et purement scien-
» tifique... Quand nous en serons venus au point que
» l'historien de Jésus soit *aussi libre que l'historien de*
» *Bouddha ou de Mahomet,* il ne songera point à in-
» jurier ceux que *des circonstances fatales auront*
» *privés du jour de la critique.* » (*Liberté de penser,* t. III, p. 443.)

On peut dire de M. Renan, à ses débuts, ce qu'il dit de Bruno Bauer : « Sa colère indique des liens secrets
» contre lesquels il se roidit. » Depuis, il a pris cet autre rôle, où la haine se fait encore mieux sentir sous les formules mêmes d'un insultant respect.

Il a tout insulté dans le Christianisme : l'Église, la foi, l'Évangile, le dogme, la morale, le culte chrétien, les Saints, et jusqu'à Jésus-Christ.

Il met le Christianisme au nombre des *sectes,* et saint Paul au nombre des *sectaires* (*Liberté de penser,* t. IV, p. 145); nos dogmes sont des *superstitions surannées, d'innocentes antiquailles ;* les Chrétiens, des

hommes *privés du jour de la critique, des esprits bornés et décidés à rester tels,* des hommes atteints d'une *étrange maladie, qui, à la honte de la civilisation, n'a pas encore disparu du genre humain : disputer avec eux, c'est perdre sa peine, c'est vouloir argumenter le sauvage sur l'absurdité de ses fétiches.* (*Ibid.,* t. III, p. 465.) Il déclare *nécessaire* la polémique de Voltaire, et proclame *le besoin que semble éprouver le siècle présent de répondre par la réimpression des œuvres de ce grand homme aux envahissements de la théologie.* (*Études,* préf., p. XII.) Et tout Voltaire ne lui suffit pas. Voltaire lui semble arriéré.

Toutefois, l'outrage à ce que tous les siècles ont vénéré n'est point ce qui blesse le plus ici. Des mysticités dérisoires, des mépris raffinés, des respects railleurs, des adorations recouvrant des blasphèmes, voilà, de toutes les indignités, celle qui fait le plus mal à rencontrer.

Jusqu'ici, on avait toujours au moins respecté dans Jésus-Christ sa sainteté. M. Renan ne la respecte pas. M. Renan a découvert des *taches* dans Jésus-Christ.

« Ce qui faisait la grandeur de Jésus aux yeux de ses » contemporains et de ses premiers adorateurs, est pour » nous une tache dans son idéal... » (*Liberté de penser,* t. III, p. 467.)

« Qui sait si Jésus ne nous apparaît si dégagé des » faiblesses humaines, que parce que nous ne le voyons » que de loin et à travers le nuage de la légende? Qui » sait s'il ne nous apparaît dans l'histoire comme le » seul irréprochable, que parce que les moyens nous

» manquent *pour le critiquer?* Hélas! il est bien à
» croire que si nous le touchions comme Socrate, nous
» trouverions aussi à ses pieds quelque peu de limon
» terrestre. » (*Ibid.,* t. III, p. 469.)

Et M. Renan, après avoir dit cela, et ajouté que « la
» bonne critique doit se défier des individus », que la
beauté du Christ n'appartient pas à sa personne, mais
lui a été prêtée par l'humanité, ne craint pas de dire :

« Il est des cas où la trame de l'humanité couvre
» entièrement la réalité primitive. Sous ce travail puis-
» sant, transformée par cette énergie plastique, *la plus
» laide chenille* pourra devenir le plus idéal papillon. »

« Telle est la christologie du philosophe... » (*Liberté
de penser,* t. III, p. 469.)

Puis, par un de ces artifices et de ces retours qui lui
sont familiers, il ajoute :

« Il faut, sans hésiter, *adorer* le Christ » (*Ibid.*), et
il nous déclare « excusables » de l'adorer. (*Ibid.,* p. 452.)
Mais comment l'adore-t-il, lui? C'est en le partageant
en deux : l'un, l'homme réel, le Galiléen, Jésus;
l'autre, l'homme idéal, imaginaire, le Christ.

« Quant au Galiléen, dit-il, qui a porté le nom de
» Jésus, je ne le connais pas... Et que nous importe tel
» petit fait arrivé en Palestine il y a dix-huit cents ans? »
(*Ibid.,* p. 469 et 470.)

Celui-là, il mourra. Mais « le Jésus idéal est im-
» mortel. »

Cependant : « Ne nous y trompons pas, et n'étendons
» pas trop les limites de l'impérissable. Dans le Christ
» évangélique lui-même, une partie mourra... Le Dieu

» et le prophète mourront; l'homme et le philosophe » resteront; ou plutôt la nature humaine, source éter- » nelle de beauté, vivra à jamais dans ce nom sublime... » Voilà le Dieu vivant, voilà celui qu'il faut adorer! » (*Ibid.*, t. III, p. 470.)

Ainsi, quand M. Renan dit qu'il faut adorer le Christ, cela veut dire qu'il faut adorer l'humanité, se reflétant elle-même dans un idéal créé par elle et qui est son image.

Quand M. Renan, en 1849, écrivait ce blasphème, il n'osait pas le signer. Depuis, non-seulement il y a mis son nom, mais il a pu le porter dans une chaire du Collége de France, et enseigner à la jeunesse française que Jésus-Christ n'est qu'un homme; un homme, il est vrai, qu'il veut bien appeler « incomparable », le plus distingué des hommes, — un homme « victime de » son idée, un homme divinisé par la mort », mais rien de plus.

Voici ses paroles :

« Un homme incomparable, — si grand que, bien » qu'ici tout doive être jugé au point de vue de la » science positive, je ne voudrais pas contredire ceux » qui, frappés du caractère exceptionnel de son œuvre, » l'ont *appelé* Dieu. » — Voilà le curieux tour de phrase et, comme le dit lui-même M. Renan, la « *parenthèse* » *introduite* » dans son discours, dont il se félicite, et qu'il appelle son « *atténuation respectueuse*[1] ».

[1] Est-ce encore une *atténuation respectueuse* que M. Renan indique par ces singulières paroles : « Parler différemment, c'eût été « blesser la théologie israélite, qui, dans une chaire d'hébreu, a

Il continue : « Victime de son idée et divinisé par la » mort, Jésus fonda la religion éternelle de l'humanité, » dégagée de tout sacerdoce, de tout culte, de toute » observance... » (*Discours d'ouverture.*)

Du reste, « Jésus-Christ fut-il réellement un homme » céleste et original, ou un *sectaire juif* analogue à » Jean le baptiseur? Nous aimons à croire que le per- » sonnage réel offrit dans sa personne quelques traits » du personnage idéal. » (*Liberté de penser*, t. III, p. 469.)

Je ne sais ce que ceux qui liront ces lignes penseront de tous les faux-fuyants et des contextures habiles de M. Renan; mais ce qui est clair, c'est que lui-même s'en fatigue, et qu'il y a des moments où, se débarrassant de ces vaines phrases, il se précipite, sans que l'insulte à ce qu'il y a de plus sacré dans la foi des Chrétiens l'arrête. C'est ainsi qu'entraîné, il s'écrie tout à coup : « Les temples matériels du Jésus réel » s'écrouleront; les tabernacles où l'on croit tenir sa » chair et son sang seront brisés. Déjà le toit est percé » à jour, et l'eau du ciel vient mouiller la face du » croyant agenouillé. » (*Ibid.*, t. III, p. 470.)

Je ne relèverai pas de telles paroles, j'aurais trop à dire. Je ne puis toutefois me défendre d'ajouter que parmi les choses saintes que M. Renan devrait respecter, et qu'il ne respecte pas, il en est une dont il devrait lui être à jamais impossible de parler : c'est l'Eucharistie. Il m'entend, et je sais ce que je dis.

» particulièrement le droit d'être respectée. » (*Explic.*, p. 21.) Et plus particulièrement, sans doute, en France, que la foi chrétienne.

Demain, sous les voûtes resplendissantes de la cathédrale de Paris, trois mille hommes agenouillés répondront à ce blasphème et confondront le blasphémateur.

Quant aux miracles de Jésus-Christ, voici comment M. Renan s'exprime :

Jésus-Christ est un « théurge »; ses miracles sont des « farces de possédés... des prestiges, qui ne seraient » aujourd'hui que des jongleries de charlatan. » (*Liberté de penser*, t. III, p. 467.)

M. Renan est logique; il est conséquent avec toutes les doctrines athéistes et panthéistiques, lorsqu'il adresse à Jésus-Christ de telles injures. Pour lui, en effet, et pour M. Littré, sans examen, *à priori*, tous les miracles sont « des jongleries, des prestiges, des farces » : car pour eux, la question est résolue d'avance : un Dieu qui n'est pas, ou qui n'est pas personnel, ni distinct du monde, ni Créateur, ni Providence, évidemment, n'a pas de miracles à faire. — Il faut d'ailleurs remarquer ici le fatal enchaînement de toutes les erreurs. M. Littré et M. Renan nient la possibilité du miracle, parce qu'ils nient Dieu et la Providence. Existence de Dieu, Providence et miracle, c'est pour eux la même question. Dans sa lettre à M. Guéroult, M. Renan le dit expressément : La distinction entre la Providence et le miracle « s'évanouit devant une rigoureuse » analyse : — la Providence, entendue à la façon vul- » gaire, est synonyme de thaumaturgie. » (Lettre de M. Renan à M. Guéroult.) En un mot, Dieu ne peut faire de miracles, parce qu'*il n'y a pas d'être libre*

*supérieur à l'homme, auquel on puisse attribuer une part appréciable dans la conduite, soit matérielle, soit morale, de l'univers.*

C'est exactement ce que dit de son côté M. Littré : « Il n'y a dans la marche des choses... aucune trace *de* » *miracle et de gouvernement d'en haut...* » (*Conservation*, p. 297.) « En un monde matériel, dont les » lois sourdes et inexorables font et défont à jamais les » choses, nous n'avons pas d'autre médiateur que l'hu- » manité. » (Préf. de *Strauss*, par M. Littré, p. XXX, XXXI.)

Que le miracle soit possible, ces Messieurs disent donc que ce n'est pas même une question. — Et ils ont raison de le dire : Rousseau, qui croyait à la possibilité du miracle, parce qu'il croyait à Dieu et à la Providence, pensait de même, dans un sens contraire, qu'il n'y a pas de question ici, et disait : « Dieu peut-il faire » des miracles? Cette question, sérieusement traitée, » serait impie, si elle n'était absurde; et ce serait faire » trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement » que de le punir : il faudrait l'enfermer. »

Ces Messieurs répondent : Non, « ce n'est pas d'un » raisonnement, mais de l'ensemble des sciences que » sort ce grand résultat : il n'y a pas de surnaturel. » (*Liberté de penser*, t. III, p. 465.) Exactement comme c'est de l'ensemble des sciences que sort ce grand résultat : il n'y a pas de Dieu. Puissants raisonneurs ! Ils font une science athée, et ils disent ensuite au nom de cette science : Il n'y a pas de miracle !

Mais toutes les sciences sont perdues, « tout calcul

» est une impertinence » (*Explications*, p. 23), s'écrie M. Renan, si Dieu peut faire un miracle. Que M. Renan se tranquillise. Croit-il donc que la liberté en Dieu, c'est le caprice et la fantaisie? Pour que Dieu ait *une part appréciable dans la conduite de l'univers*, pas n'est besoin qu'il bouleverse tout. Un miracle, précisément parce qu'il est tel, ne prend pas rang parmi les faits scientifiques. Il est d'un autre ordre : c'est une dérogation divine aux lois ordinaires de la nature ; voilà tout.

Cependant, je dois le reconnaître, ces Messieurs nous ont dit qu'ils se résigneraient à croire aux miracles, mais à une condition : c'est que Dieu viendrait les faire dans une salle d'anatomie! « Les miracles », dit M. Renan, « *devraient* se passer *devant des commissions d'hommes spéciaux* variant les conditions, » comme dans les expériences de physique, réglant » elles-mêmes le système de précautions, et forçant le » thaumaturge à opérer dans les circonstances posées » par elles. » (*Explications*, p. 24.) En un mot, dans « les amphithéâtres d'anatomie», dit M. Littré, « et sous » les yeux des médecins. » (Préf. de *Strauss*, p. v.)— C'est assez sur ce point.

M. Maury imagine un autre moyen d'en finir avec les miracles de Jésus-Christ, et voici les belles explications qu'il en donne :

Si l'Évangile raconte que Jésus-Christ « rendit la » parole à un muet », c'était « *évidemment* », dit M. Maury, « *un de ces insensés* qui se refusent à pro- » noncer une parole, et sur qui Jésus-Christ fit *une*

» *telle impression, qu'il se mit à parler.* » (*Essai sur les légendes*, p. 266.)

Si la fille de Jaïre est ressuscitée par Jésus-Christ, « *très-certainement elle n'était que tombée en léthar-* » *gie.* » (*Essai*, p. 257.)

« Que sur le sommet du Broken ou du Pambamarca, » un phénomène de diffraction nous montre sur un » nuage l'image amplifiée et illuminée d'un person- » nage placé sur une hauteur voisine, la physique nous » en donnera l'explication; mais que le même phéno- » mène se passe dix-huit cents ans plus tôt sur la cime » du Thabor, cette image sera le Christ lui-même » transfiguré aux yeux étonnés de ses disciples [1]. » (*Ibid.*, p. 244-245.)

[1] Ces curieuses inventions viennent de l'Allemagne, où plusieurs vies de philologues, tels que Eichhorn, Paulus et autres, se sont usées à trouver aux faits bibliques et évangéliques les interprétations ingénieuses que voici, et que M. Renan nous rapporte (*Liberté de penser*, t. III, p. 368) :

« La fumée et la flamme du Sinaï ne furent autre chose qu'un » feu que Moïse alluma sur la montagne pour exciter l'imagination » du peuple, et avec lequel, par hasard, coïncida un violent orage...

» La colonne lumineuse était une torche que l'on portait devant » le front de la caravane...

» L'apparition radieuse de la face du législateur était une suite » de son grand échauffement, etc...

» La lumière céleste des bergers de Bethléhem ne fut qu'une lan- » terne qu'on leur porta aux yeux...

» Si Jésus-Christ marcha sur la mer, cela veut dire qu'il rejoi- » gnit ses disciples à la nage, etc... »

Un spectacle triste et digne à la fois d'indignation et de compassion, c'est celui du labeur imposé aux critiques rationalistes de l'Allemagne par le principe même de leur critique, et les efforts d'esprit et d'érudition dépensés à poursuivre l'impossible, à lutter contre l'histoire, à torturer les textes, à chercher et à mettre opiniâtrément dans un livre ce qui n'y est pas. Dans ce champ des

Laissons ces ridicules inventions. En voici d'une autre sorte. Ils ont dit que Jésus-Christ était un *mythe*.

Déjà en France, au siècle dernier, Dupuis l'avait dit, et composé un gros livre pour prouver que Jésus-Christ était le soleil, et les Apôtres les douze signes du zodiaque. Le bon sens français fit bientôt justice de cette folie.

Strauss, dont M. Littré s'est fait le traducteur et le propagateur, l'a reprise à un autre point de vue. Voici le système : Il y a eu un homme de Galilée, appelé Jésus, mais c'est à peu près tout ce qu'on sait de lui. Ce n'est pas lui qui est le Christ; ce n'est pas lui qui est né d'une vierge, qui a fait des miracles, qui est mort, ressuscité et monté au ciel : c'est de l'humanité en général que l'Évangile dit tout cela ; c'est l'humanité en général qui a fait tout ce qu'on raconte du Christ; c'est l'humanité qui est le Christ. Et voilà tout le fond du mythe du Christ, dont les paroles suivantes (traduction de M. Littré) donnent la transcendante explication : « L'humanité est la fille de la mère visible et du » père invisible, de l'esprit et de la nature; elle est le » faiseur de miracles... ; elle est le mourant, le ressus- » citant et le montant au ciel, car en niant sa natura- » lité, elle gagne une vie spirituelle de plus en plus » haute, et, en écartant les bornes qui la limitent » comme esprit individuel, national, terrestre, elle

hypothèses, où s'engage forcément dès son point de départ cette critique préconçue, la fantaisie a toute carrière, et l'Allemagne voit moins d'images fantastiques se former dans les nuages de son ciel brumeux que ses écoles n'ont vu éclore de systèmes bizarres dans le cerveau des philologues.

» sent son unité avec l'esprit infini du ciel. Par la » croyance à ce Christ, particulièrement à sa mort et » à sa résurrection, l'homme se justifie devant Dieu ; » car en vivifiant en soi l'idée de l'humanité, il se » fraye le seul chemin qui conduise l'individu à par- » tager la vie divino-humaine de l'espèce. » (Préf. de *Strauss*, p. XXIII, XXIV.)

« Tel est, dit M. Littré, le résultat où est arrivé la » vigoureuse philosophie allemande. »

La vigoureuse philosophie allemande est allée plus loin encore; et Strauss, dit M. Renan, aux yeux de la jeune Allemagne, est depuis longtemps regardé comme un esprit timide et arriéré. Quelques années ont suffi pour accumuler sur lui trois ou quatre couches d'ultra-hégéliens, tels que Bruno Bauer, Feuerbach, Max Stirner, et d'autres, qui l'ont dépassé de beaucoup. Le *Christ humanité* a été rejeté comme le *Christ historique*, et finalement Jésus-Christ en est venu à ne plus signifier que *l'individu*, chaque individu.

M. Renan, cependant, s'en tient à Strauss, mais en le modifiant légèrement : il n'appelle pas le Christ un *mythe* : il l'appelle une *légende*; c'est une « légende, » comme Hercule, comme Dionysos (Bacchus), comme » Bouddha. » (*Liberté de penser*, t. III, p. 468.) — « Telle est la christologie du philosophe. »

Quand on examine de près ces efforts désespérés pour dépouiller Jésus-Christ de sa puissance historique et de sa personnalité divine, on se sent saisi de pitié, et en vérité on se demande si ces insultes à l'histoire, au sens commun, je le dirai même, à l'honneur de

l'Europe chrétienne, méritent autre chose que le mépris.

Comme si deux choses n'écartaient pas à jamais de l'Évangile l'hypothèse mythique ou légendaire, brisant toutes les fragiles constructions et les fantaisies impies de cette critique : le bon sens et l'histoire! Des mythes, non à l'extrémité nuageuse des temps fabuleux, aux époques antéhistoriques, et alors que toute écriture était absente, mais en pleine écriture, en pleine histoire, en plein siècle d'Auguste! Un mythe tel que celui de Jésus-Christ, fabriqué et, en même temps qu'on le fabrique, pris pour histoire réelle par ceux-là mêmes qui sont en train de le fabriquer, à Jérusalem, à Antioche, à Alexandrie, à Éphèse, à Smyrne, à Athènes, à Rome, car le Christianisme a été porté partout à la fois par les Apôtres! Le Christianisme établi sur cette grossière méprise d'un mythe regardé comme une réalité par les gens mêmes qui l'ont rêvé! Cette multitude innombrable de Chrétiens, *ingens multitudo,* dit Tacite, mourant pour un mythe, vingt-sept ans après Jésus-Christ! Enfin une fable mythique prenant tout à coup possession du monde, et fondant toutes les Églises chrétiennes!

Ainsi, un effet immense, certain, historique, la diffusion immédiate et universelle du Christianisme, et du Christianisme adorant Jésus-Christ et mourant pour lui; et à cet effet, point de cause, ou une cause ridicule, sans aucune proportion avec l'effet : un homme vulgaire, qui n'a rien fait en ce monde, dont on sait à peine le nom, *sur lequel il y a à peine une page d'his-*

*toire, un petit fait passé en Palestine!*... ou bien une cause venue après l'effet, un personnage fabuleux, un produit du temps, de l'imagination, de rêves élaborés pendant cent cinquante ans; c'est-à-dire l'effet avant la cause, et l'œuvre avant l'ouvrier; l'effet d'abord, la cause après, et la cause créée par l'effet!

Voilà ce qu'à l'aide de votre phraséologie vous essayez de persuader à cette pauvre jeunesse sans défense, dont vous faites votre pâture, et dont vous prétendez devenir les maîtres.

C'est le plus extravagant de tous les rêves.

M. Renan continue : « A peine peut-être, en exprimant de tous les Évangiles ce qu'ils contiennent de » réel, obtiendrait-on une page d'histoire sur Jésus », — sur « le personnage réel, composé de chair et d'os, qui » a porté le nom de Jésus ». — « Les Juifs... réussirent » à le faire mettre à mort... Ses disciples reçurent *probablement* son cadavre, et soit qu'il ne fût pas bien mort, » soit *innocente supercherie*, soit tout autre moyen, » que nous ne sommes pas obligés de dire, on crut qu'il » était ressuscité. » (*Liberté de penser*, t. III, p. 468.)

*Innocente supercherie!* Ah! pour nous, quand nous parlons de la résurrection de Jésus-Christ, ce point fondamental de la foi chrétienne et de la prédication apostolique dans le monde entier, nous disons nettement : Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, l'avoir prêché au monde est une abominable imposture. Pour vous, c'est une *supercherie;* mais vous l'innocentez : *Innocente supercherie*, dites-vous.

Et ce mot n'est pas là au hasard et uniquement par

raillerie. Je trouve à d'autres pages de M. Renan un sentiment et une conscience de même sorte. Il a évidemment ici un système à lui. C'est ainsi qu'en parlant du malheureux abbé de Lamennais à son lit de mort, après s'être moqué avec attendrissement *de ces rayons de grâce qui si souvent l'avaient touché*, il regrette qu'il n'en soit pas venu un, *à sa dernière heure*, pour le décider à se réconcilier avec l'Église, en apparence : « *Je ne dis pas le fléchir* », dit M. Renan, « *mais le » rendre sur quelque point légèrement inconséquent.* » — Et alors *la croix* eût marqué *pour l'avenir la tombe du vieux prêtre.* (*Essais*, p. 201.)

Et c'est sous une inspiration de même nature que M. Renan juge les démarches d'un illustre historien pour se rapprocher du Christianisme, et que, faisant le même outrage à la conscience humaine et à la sincérité de M. A. Thierry, il ne voit là que « cette *mer- » veilleuse entente* qu'il avait de *l'art de construire une » belle vie* [1]. »

Dieu sait ce que l'avenir réserve à M. Renan. Mais si une croix un jour marque sa tombe, puisse-t-elle n'être pas due à un *pareil art !*

C'est encore à propos de l'infortuné Lamennais que

[1] C'est dans ce même sentiment que M. Renan reprochait à M. Feuerbach *de s'être brouillé*, par son athéisme déclaré, *avec Dieu et avec le monde.* « Nous croyons, » dit M. Renan, « que c'est » un peu sa faute, et que, *s'il avait voulu, Dieu et le monde lui » auraient pardonné.* » *S'il avait voulu*, c'est-à-dire non pas s'il eût cru en Dieu, mais s'il n'avait pas dit si crûment qu'il n'y croyait pas, et s'il avait su éviter « ce mauvais ton qui règne dans » les universités allemandes et que j'appellerais volontiers », ajoute M. Renan, « *le pédantisme de la hardiesse.* »

M. Renan a écrit que ceux qui sortent du sanctuaire, et qui font la guerre *au dogme qu'ils ont servi*, ont dans les coups qu'ils lui portent *une sûreté de main que le laïque n'atteint jamais... un caractère particulier de froideur et d'assurance... l'audace d'un familier*. (*Essais*, p. 141, 142.)

M. Renan se vante trop ici. Ce n'est pas la sûreté de la main qu'on trouve chez lui, c'est l'assurance de la haine : dans la haine son cœur est ferme, mais son esprit est faible. Quant aux coups qu'il porte, je n'en ai pas encore rencontré un qui atteigne une vérité quelconque du Christianisme et de la raison : je vois bien des nuages, de vaines imaginations, des mots sonores ou colorés, des sophismes miroitant comme ces verres qui fascinent les oiseaux des champs, des inventions substituées à l'histoire, des phrases comme celles-ci : « *La fière originalité des créations spontanées de la nature humaine... les grands instincts imaginatifs de l'humanité...* je ne sais quelle *élaboration flottante...* je ne sais quelle *ébullition légendaire... les facultés humaines dans leur fécondité créatrice... les forces cachées de l'âme... ce travail puissant, cette énergie plastique* qui *de la plus laide chenille* peut faire *le plus idéal papillon... la christologie du philosophe*, » etc., etc.

Mais quelles phrases creuses et vides, à côté de ce langage si positif, et si ferme, et si plein de la personnalité vivante de Jésus-Christ, queje trouve à chaque page des histoires apostoliques ! Ainsi, ce Jésus-Christ dont saint Jean disait : « Ce que nous avons vu, ce que

» nous avons entendu, ce que nous avons touché de » nos mains, du Verbe de vie fait chair, voilà ce que » nous vous annonçons » ; ce Jésus-Christ dont saint Paul disait : « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur » Jésus, qu'il soit anathème » ; et encore : « Je suis » prêt non-seulement à être enchaîné, mais à mourir » pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ » ; et encore : « Si quelqu'un vous annonce un autre Évan- » gile et un autre Jésus-Christ, qu'il soit anathème ! » Ce Jésus crucifié, que le grand Apôtre appelait la force du Dieu vivant et le Dieu béni au siècle des siècles, ce n'était qu'un Jésus imaginaire, un mythe, une légende en ébullition, une chenille, une laide chenille, en voie de devenir papillon ! Et quand le disciple de saint Jean, le vénérable saint Polycarpe, disait, au pied du bûcher : « Il y a quatre-vingts ans que je sers le Christ ; » il ne m'a jamais fait de mal ; pourquoi lui ferais-je » injure ? » Et lorsque le grand saint Ignace d'Antioche, jeté à la gueule des lions, disait : « Je suis le froment » de Jésus-Christ ; que les dents des bêtes me dévo- » rent, pour que je jouisse de Jésus-Christ ! » c'était pour un mythe, pour une légende, qu'ils donnaient leurs vies ! Mais ce n'étaient donc tous que les derniers des imbéciles ou des fourbes !

Après avoir insulté Notre-Seigneur, sa personne, sa vie, ses miracles, M. Renan ne pouvait épargner les insultes à l'Église de Jésus-Christ, à sa sainte Mère et à ses plus fidèles serviteurs.

Il représente « Marie... installée, par l'hyperbole » successive et toujours enchérissante des générations

» religieuses, au beau milieu de la sainte Trinité. » Puis il ajoute : « Oh ! qu'il fait beau de tenir de près ou » de loin aux fondations d'une religion ! » (*Liberté de penser*, t. III, p. 452, note.)

Et encore : « Marie est entrée de plein droit dans la » Trinité ; elle prime de beaucoup cette troisième per- » sonne oubliée, ce Saint-Esprit, sans amants ni ado- » rateurs. Elle complète la famille divine ; car c'eût été » merveille que l'élément féminin, dans son triomphe, » n'eût réussi à monter jusque dans le sein de Dieu. » (*Études*, p. 411.)

Ici, j'ai la tristesse de dire que M. Maury avait devancé M. Renan, et désormais jusqu'à la fin de ce triste travail, je suis condamné à ne plus parler de l'un sans parler de l'autre.

« Marie », dit M. Maury, « est devenue, à partir » du neuvième siècle, *une véritable quatrième per-* » *sonne* de la Trinité, *une divinité femme, comme* » *Jésus était une divinité homme*... Aussi partage-t-elle » avec le Très-Haut le culte et les *adorations* des » fidèles. » (*Essai sur les légendes*, p. 34, 35.)

En parlant de ce qu'il appelle *les deux types* de Jésus et de Marie, M. Maury prétend que les Chrétiens les ont *substitués à l'idée de la Divinité*, introduisant ainsi dans le Christianisme une « *dégénérescence de la* » *conception simple et sublime de l'unité de l'Être* » *divin et de son immatérialité*... » (*Ibid.*)

M. Maury ne comprend pas même ce que le crucifix dit à l'âme, et il insulte jusqu'à l'image de Jésus attaché à la croix.

« Le Christ... commença à être figuré nu, couronné » d'épines, décharné, et souffrant... image qui tendait » à effacer de l'esprit de celui qui le contemplait la » pensée immatérielle de la divinité, que la raison est » impuissante à concilier avec ce corps agonisant... » (*Ibid.*, p. 119.)

Quant au culte de Marie, de *la femme Dieu*, comme dit M. Maury, « ce culte nouveau rencontra naturelle» ment dans le sexe une ferveur et un enthousiasme » qui s'expliquent... par une sorte d'orgueil d'avoir » aussi, elles femmes, *une divinité de leur espèce.* » (*Ibid.*, p. 39, 40.)

Les Saints ne pouvaient pas être mieux traités que la Sainte Vierge et Notre-Seigneur :

« *Nous trouvons parmi les femmes* », dit M. Maury, « sainte Gertrude, sainte Ida de Louvain, sainte Cathe» rine de Sienne, sainte Hélène de Hongrie, etc., » toutes femmes dont la biographie décèle le plus grand » dévergondage d'idées mystiques. » (*Ibid.*, p. 56.)

« Mon savant ami, M. Alfred Maury, a montré à mer» veille », dit M. Renan, « comment les *Vies des Saints*, » par un autre côté, *sont la vraie mythologie du Chris-* » *tianisme... Chassée de Dieu, la mythologie s'est réfu-* » *giée dans les Saints.* » (*Études d'hist. relig.*, p. 308.)

Et voici, d'ailleurs, le portrait que M. Renan trace de nos Saints :

« Il y a de tout dans ce panthéon populaire... Le » peuple canonise pour leur bonne mine toutes ses » vieilles connaissances. » Puis il les représente : « en » Italie, bons vivants et sentant le voisinage des *frati*

» *gaudenti;* en Irlande, aventuriers et coureurs de
» mers. » — Il parle de « l'honnête et excellent Vin-
» cent de Paul, de la hauteur et du grand air de Loyola. »
— « Leur vie, appréciée d'après nos idées modernes,
» semble imparfaite, en ce sens... qu'ils ont manqué
» de critique et d'étendue d'esprit. »

Enfin il prononce :

« Il n'y aura plus de Saints... Ces Saints à l'ancienne
» manière, ces grandes statues si fièrement posées,
» voilà ce qui ne se verra plus... C'est un genre de
» poésie fini comme tant d'autres... C'est une chose
» attristante que l'air grêle, étriqué, mesquin, insigni-
» fiant, des Saints tout à fait modernes, saint Liguori,
» par exemple. » (*Études, la Vie des Saints,* passim,
307, 308, 309.)

Je ne suis pas étonné, du reste, que l'homme qui a écrit : « Une belle pensée vaut une bonne action », quand il s'agit de juger les Saints, se place au point de vue, non de la sainteté, mais de l'art, de la hauteur, et du grand air. N'a-t-il pas écrit aussi : « La médio-
» crité seule est exclue du royaume des cieux » ?

Ces Saints, d'ailleurs, selon M. Renan, « ne sont pas
» tous également bons; parfois ils semblent terribles,
» absolus, vindicatifs. » Mais du moins, « tous furent
» des poëtes admirables ».

Saint François de Sales fut, au dire de M. Renan, un directeur des âmes dangereux; Calvin valait mieux, et réussit « sans le charme et les dangereuses mollesses
» de François de Sales ». (*Études,* p. 347.)

Quant aux « Prophètes, ils étaient ennemis ardents

» des arts plastiques, *iconoclastes fougueux, hostiles* » *à tout ce qui entraînait Israël dans le mouvement du* » *monde;*... ils reprochaient aux rois, comme des » crimes, les alliances sensées qu'ils contractaient au » dehors. *Jamais opposition ne fut plus âcre, plus* » *violente, plus anarchique.* » (*Études,* p. 347.)

Si M. Renan est si sévère envers les Saints et les Prophètes, nous avons vu en revanche ses tendresses pour le paganisme et sa haute interprétation de *l'athéisme, qui n'est qu'une erreur de grammaire, et du matérialisme, qui n'est qu'un non-sens.*

Après toutes ces réhabilitations, il était juste qu'il en vînt une dernière qui couronnât tout. M. Renan a imaginé de réhabiliter Satan :

Pour M. Renan, Satan n'est qu'un « révolutionnaire » malheureux, que le besoin de mouvement jeta dans » les entreprises hasardées... Un siècle aussi fécond que » le nôtre en réhabilitations de toutes sortes ne pouvait » manquer de raisons pour l'excuser. » (*Études d'hist. religieuse,* p. 428.)

En vérité, je devrais, et depuis longtemps, m'être arrêté. Je l'avoue, je suis obligé de faire effort pour continuer ma route à travers toutes ces tristes choses; mais il faut pourtant, avant de finir, montrer comment ils ont tout attaqué dans le Christianisme; car, avec Jésus-Christ, les Saints, les Prophètes, c'est le Christianisme tout entier, ses livres sacrés, ses dogmes, son organisation, son culte, son histoire, ses prêtres, son action dans le monde, qu'ils ont poursuivis : rien n'est épargné. Je ne donnerai qu'une bien faible idée de ces

injures, semées partout dans leurs écrits, en citant seulement quelques textes.

Ainsi, M. Maury prétend que « nous rencontrons » dans la Bible, présentées sous des couleurs favora- » bles, des actions déshonnêtes ou coupables. » (*Religions de l'antiquité,* t. III, p. 25.)

« Le moyen âge... nous prouve avec évidence l'iden- » tité des possédés et des fous, et l'erreur qui se trouve » à chaque page des Livres saints. » (*Essai sur les légendes,* p. 268.)

De son côté, M. Renan demande si « les écrits de » saint Paul, d'un bout jusqu'à l'autre, sont autre chose » que le renversement calculé du bon sens. » (*Études d'histoire religieuse,* p. 410.)

Saint Paul, suivant M. Maury, ne croyait pas à la divinité de Jésus-Christ : « Dans la doctrine de saint Paul, » Jésus-Christ n'était considéré que comme le demi- » ange inférieur à Dieu, supérieur aux hommes, en- » voyé pour réhabiliter le monde. » (*Essai sur les légendes,* p. 97.)

Quant au Christianisme, il n'est, selon M. Maury, qu'un amalgame de trois éléments disparates : « l'élé- » ment oriental, l'élément juif et l'élément grec », et c'est le concile de Nicée qui l'a *décrété.* (*Essai sur les légendes,* p. 97.)

*L'élément grec se mêla* tellement *au premier,* que « la foi nouvelle ne répudia aucune des idées de la dé- » monologie antique. Elle changea quelques noms; » voilà tout. » (*Religions de l'antiquité,* t. III, p. 429.) « — L'héritage de Platon passa donc aux Chrétiens, qui

» demandèrent à ses idées tout ce qui pouvait éclairer » ou *compléter* leur doctrine... » (*Ibid.*, p. 432.)

Et, après avoir assigné au Christianisme cette origine, voici comment ce professeur d'histoire et de morale au Collége de France résume l'histoire de l'établissement de l'Église; je ne puis ici que résumer moi-même :

« Quand le Christianisme parut, il était prêché par » des hommes simples à des hommes plus simples en» core... Les âmes qui embrassèrent les premières la » foi... n'avaient jamais ressenti... cette appétence de » connaissances de toute espèce qui a toujours été le » caractère du génie... L'homme cherchait le bonheur » au milieu du chaos des passions déchaînées... au bruit » de la tourmente d'un empire qui s'écroulait... Ce » bonheur, il ne pouvait le trouver que dans la simpli» cité de l'enfant et la jeunesse de l'espérance. L'Évan» gile satisfit à ce besoin du monde. Dès ce moment, » l'Évangile devint la loi de l'univers. » (*Essai sur les légendes*, p. IX.)

On ne peut vraiment s'empêcher ici de faire quelques réflexions.

Quand le Christianisme parut, c'est-à-dire au siècle d'Auguste : 1° l'empire ne s'écroulait pas;

2° L'homme ne cherchait pas le bonheur dans la *simplicité de l'enfant* et la *jeunesse de l'espérance ;*

3° Le Christianisme, qui l'ignore? ne fut pas prêché seulement aux simples, mais devant tout le monde, devant Agrippa, devant Félix, devant le proconsul Paulus, devant l'Aréopage ;

4° Ce n'est pas au siècle d'Auguste, mais au siècle de Constantin, après trois cents ans de persécutions, que le Christianisme devint la loi du monde. — Mais passons.

C'est avec le même sens historique et la même bienveillance pour l'Église que M. Maury continue son résumé : « A partir du second siècle, la philosophie est » désormais enchaînée *au char pesant de la théolo-* » *gie.* » (*Essai sur les légendes*, p. XI.) Il faut savoir que M. Maury entend par la théologie l'Église, « l'Église, » dit-il, « c'est-à-dire la vieille théologie. » (*Ibid.*, p. XIV.) *L'Église* donc, selon M. Maury, désormais « répétera sans cesse contre la philosophie des paroles » de malédiction ». (*Ibid.*, p. XI.)

Ces grands hommes du quatrième et du cinquième siècle, dont la doctrine et le génie ont été de nos jours encore si éloquemment célébrés, leur théologie ne fut, selon M. Maury, qu'un « instrument stérile pour » le progrès ». (*Études sur les légendes*, p. 13.)

Et comment la théologie des Pères mérite-t-elle ce reproche? Le voici :

« La théologie transformait ce monde en une vallée » de larmes, où tout est épreuve et misère : alors à » quoi bon l'améliorer et l'embellir? » (*Essai sur les légendes*, p. 13.)

Sur la Foi du moyen âge, se peut-il rien dire de plus contraire à la vérité que ces paroles de M. Maury :

« Il est impossible », dit-il, « de concevoir *une idée* » *plus matérielle de la Divinité* qu'on ne le faisait au » moyen âge. *Jésus-Christ n'était qu'un homme* qui » habitait dans les cieux ! ! ! » (*Essai sur les lég.*, p. 121.)

Qui ne serait enfin étonné en apprenant qu'au dix-septième siècle, « *l'Église* », pour avoir persécuté la raison, « *ne recueillit que du ridicule et de la honte ?* » (*Essai sur les légendes*, p. XVII.)

Je dois l'ajouter, à propos de l'*Introduction*, d'où je recueille ces passages, je n'ai peut-être jamais rien lu, je ne dirai pas seulement de plus hostile, mais de plus haineux contre le Christianisme, de plus hautain, avec moins de droit de l'être.

C'est là encore qu'il déclare que l'Église « est par » essence ennemie de tout progrès ». Et c'est dans la même phrase que, brouillant tout, confondant la théologie chrétienne et le paganisme, il s'écrie avec un accent par trop bizarre :

« Étrange destinée *que* celle de *la théologie, que* » celle d'être *condamnée à ne jamais s'attacher qu'aux* » *systèmes qui déjà s'écroulent !*... Oui, elle pressen- » tait qu'un jour la science viendrait à la détrôner, cette » théologie, cette science sacerdotale, quand, dans le » paganisme, elle chercha à effrayer l'humanité par le » mythe de Prométhée. » (*Essai sur les lég.*, p. XIX.)

M. Renan a contre le Christianisme d'autre griefs :

Il lui préfère l'antiquité, parce que « l'antiquité... » est droite et simple... La distinction du sacré et du » profane n'existait pas pour les religions de l'anti- » quité... Le Christianisme... au contraire, recherche » l'étrange, le paradoxal. » (*Études d'histoire religieuse*, p. 410.)

M. Renan a encore une autre raison de ses préférences pour le paganisme : c'est que « le spiritualisme

» chrétien est, au fond, bien plus sensuel que ce qu'on » appelle le matérialisme antique. » Sans doute, parce que le Christianisme a prêché la mortification des sens, et comme le dit M. Renan lui-même trois pages plus haut, « la distinction de la chair et de l'esprit, incon- » nue aux anciens, *pour lesquels la vie humaine con-* » *servait son harmonieuse unité.* » (*Ibid.,* p. 414.)

On trouve quelquefois dans les cérémonies catholiques « l'impression d'un affreux paganisme ». (*Ibid.,* p. 382.)

M. Renan accepterait plus volontiers l'autorité de l'Église que celle de la Bible; mais sait-on pourquoi? C'est « qu'il est plus facile *de lui faire entendre raison* » qu'à un livre clos depuis dix-huit siècles. » (*Ibid.,* p. 380.)

Il dit encore que « la France est le pays du monde » le plus orthodoxe »; et insultant d'un coup le Catholicisme et la France, il en donne cette étrange raison, que « c'est le pays le plus indifférent en religion. » (*Ibid.,* p. 397.)

Les catholiques se glorifient de l'immutabilité de leur croyance, « comme si », dit M. Renan, « l'uni- » formité de la croyance n'avait pas presque toujours » pour cause l'abaissement des esprits. » (*Ibid.,* p. 398.)

Toute organisation, toute hiérarchie, toute profession de foi, tout symbole, tout culte, ne sont que *des trahisons de l'idée de Jésus.* Aussi, « toute organisa- » tion du Christianisme est destinée à disparaître. » (*Ibid.,* p. 775.)

Et avec tout cela, M. Renan se proclame chrétien :

« Nous sommes chrétiens, même quand nous nous sé-
» parons sur presque tous les points de la tradition
» chrétienne qui nous a précédés. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre, p. 769.)

Quant aux prêtres, « ils parlent quelquefois avec » respect de la raison; au fond, ils s'en moquent et » professent pour elle le plus profond mépris. » (*Liberté de penser*, t. Ier, p. 525.)

Quant à l'Église catholique, elle n'est et ne peut être, au dire de M. Renan, que « la représentante des vieilles » idées ». « Qu'elle reste donc ce qu'elle est. *On lui en » tiendra compte; on l'accueillera avec cette bienveil- » lance qu'on a pour les choses d'autrefois*.... Que » l'Église s'entoure de ce parfum de vénération qui » s'attache AUX VIEILLES CHOSES », et on lui permettra de « conserver ses vieilles bannières... *innocentes anti- » quailles*... qui ne font naître qu'un sourire bienveil- » lant. » (*Liberté de penser*, t. IV, p. 531.)

C'est assez : j'ai fini.

Je puis m'être trompé dans un texte, dans une interprétation, dans un rapprochement; du moins les précautions que j'ai prises contre les erreurs possibles passent tout ce que je me suis jamais donné de soins dans ma vie pour aucun travail. Et j'affirme, après avoir plongé mon esprit et mes yeux fatigués, mais ouverts encore, dans cet abîme et ce dédale de contradictions et d'erreurs, de subtilités et d'énormités, que ce que j'ai dit n'est rien encore en comparaison de ce que j'aurais pu dire.

Voilà donc ce qu'on écrit, ce qu'on imprime, ce qu'on jette en pâture à l'avidité publique, ce qu'on fait lire à toute notre jeunesse! Voilà quelle guerre se livre, au milieu de nous, non-seulement à Jésus-Christ et au Christianisme, mais aux grandes vérités morales elles-mêmes; non-seulement, je le répète, à la foi, mais à la philosophie et à la raison!

Certes, il y aura lieu un jour, pour les esprits graves, de s'étonner de la faveur étrange dont quelques-uns de ces écrivains ont joui tout à coup, et de cet accueil indistinct fait par la légèreté française à toute doctrine qui se présente ornée d'un style quelconque, sans qu'à peine on songe à lui demander compte de ce qu'elle est.

Mais, j'ose le dire, l'étonnement serait plus grand, et à juste titre, si nous restions silencieux en face de telles doctrines, si nulle voix d'évêque ne s'élevait pour réprouver cette sophistique impie.

Assurément, ce n'est pas là le seul de nos périls. A mes yeux, c'est le plus grand. Sans doute, il y a en France, et je le déplore, des écrivains libertins, mais qui ne corrompent que des libertins : l'impiété qui verse son poison à la racine de toutes les croyances porte aux âmes de plus mortelles atteintes!

Pauvres jeunes gens, livrés sans défense, par leur âge même, leur inexpérience, leur si incomplète instruction, à tous les piéges, à toutes les séductions de l'erreur et du mal! Leurs mères en avaient fait des chrétiens, et ils en font des athées. Ils leur arrachent Jésus-Christ, puis Dieu, puis tout, tout ce qui est la lumière de la vie et le soutien de la vertu; car en vé-

rité que peut-il rester dans une âme lorsque Dieu n'y est plus?

Quand donc les esprits sérieux parmi nous apprendront-ils à ouvrir les yeux sur les vrais dangers de la société, et à n'être plus dupes des sophismes et de la tromperie des mots? Quand saura-t-on se demander compte de ce qu'on lit? Quand donc, devant une phrase inintelligible ou captieuse et une affirmation tranchante, saura-t-on s'arrêter, et, fermant le livre, se demander à soi-même : Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'y a-t-il là au fond? L'auteur se comprend-il lui-même? Il affirme, il nie; mais la preuve, la preuve, où est-elle? — Malheureusement, tous n'en sont pas là en France; le style et l'affirmation hardie exercent sur une foule d'esprits une fascination suprême, et c'est auprès des lecteurs français qu'il est trop souvent vrai de dire que *la qualité des doctrines importe peu*. Mais cependant que deviennent les croyances, que deviennent les âmes, et que peut devenir une nation qui se laisse abreuver de négations, de sophismes, de doutes, d'impiété?

Non, je ne connais rien de comparable, pour les désastres et les ruines qu'elle prépare, à cette œuvre détestable!

Ah! je compatis aux âmes qui n'ont pas la foi et qui la cherchent! à ceux aussi qui, sans la désirer encore pour eux-mêmes, entraînés par les affaires et les plaisirs, du moins la respectent dans ceux qui l'ont conservée, et ne cherchent pas à la faire périr chez d'autres!

Quand au sein des ténèbres de l'antique paganisme,

aspirant à une lumière meilleure, les grands esprits, un Socrate, un Platon, cherchaient de toutes leurs forces le vrai, et luttaient avec énergie contre les sophistes, qui, de leur temps comme du nôtre, pullulaient et rongeaient tout dans les âmes, j'admire leurs efforts et leurs luttes généreuses.

Mais ici, en pleine lumière, en plein Christianisme, non-seulement n'avoir plus même la foi de Socrate et de Platon, mais renouveler l'œuvre des anciens sophistes, assembler des nuages autour de toutes les âmes, et des doutes autour de toutes les vérités, quelle œuvre et quelle mission!

Nous avons entendu, dans le siècle où nous vivons, un grand esprit, un homme qui a étudié l'histoire, scruté la vie des peuples, gouverné son pays, s'écrier du fond de son âme émue : « Si j'avais dans mes mains » le bienfait de la foi, je les ouvrirais sur mon pays. » Pour ma part, j'aime cent fois mieux une nation » croyante qu'une nation incrédule. Une nation croyante » est mieux inspirée quand il s'agit des œuvres de l'es- » prit, plus héroïque même quand il s'agit de défendre » sa grandeur. » M. Thiers, évidemment, lui aussi, en disant ces paroles, pensait avec raison qu'*athéisme et servitude vont de compagnie.*

Et eux, ils avaient cette foi dans leurs mains, et ils cherchent à l'arracher des âmes, et à extirper autour d'eux toute croyance! Et quelles croyances! Quoi! il y a une rédemption, un Jésus-Christ, une croix, et vous insultez tout cela! Vous n'avez pas le bonheur d'y croire, et sans pitié pour ceux qui croient, et qui ont

besoin d'abriter là leur vie, leurs douleurs, que sais-je? leurs passions pour les guérir, vous venez enlever tout, jusqu'à la racine, dans leur âme!

Il y a une âme, une liberté morale, une immortalité, une vie future; vous détruisez tout cela, et avec cela toute énergie pour l'accomplissement des devoirs et le combat de la vie! Eh! n'avons-nous pas tous assez de peine pour vaincre nos passions? faut-il donc venir encore jusque dans la retraite la plus sacrée de l'âme briser le ressort du courage moral et de la vertu?

Eh bien! moi, je vous annonce que Dieu vous le reprochera un jour : je vous déclare que, bon gré mal gré, votre âme vivra, non pas seulement dans le souvenir sévère de vos semblables, mais dans une réelle immortalité, où vous rencontrerez après la vie le Dieu qui vous a créés et qui vous attend.

Mais je m'étonne ici moi-même de mes paroles. D'autres que moi auraient dû déjà vous les adresser, et défendre énergiquement contre vous la cause que je défends. Il y a pourtant des philosophes en France! Est-ce que la saine raison non plus que la vraie liberté ne trouveront pas de défenseurs parmi nous? Est-ce qu'on me laissera parler seul?

Car enfin c'est la raison que je défends, plus encore que la religion; la raison, la philosophie, qu'on abandonne à vos coups!

Eh bien! oui, je parlerai pour elle, puisque nul ne parle; et c'est aux philosophes, aux spiritualistes, à vos amis, à vos admirateurs, à vos collègues, aux magistrats, que je dirai : Quoi! vous vous laissez dérober

le peu qui vous reste, Dieu, l'âme, la distinction du bien et du mal! Il faut qu'un prêtre parle pour vous! Ce n'est pas tant mon Église, c'est votre maison qu'on dévaste; c'est le principe de vos lois, le sujet de vos livres, le fond de vos doctrines, la protection de votre foyer, les mœurs de vos enfants!

Ah! certes, je le sens, en finissant : oui, j'ai bien fait. Je suis évêque, non pour me reposer, mais pour avertir ceux qui ont besoin d'être avertis.

Et mon avertissement s'adresse avant tout à ceux que je combats.

Quelle que soit la vivacité douloureuse de mes accents, ils sentiront, je l'espère, à ma douleur même, que je ne poursuis que leurs doctrines. Pour eux, je les plains, leur malheur est affreux. Je donnerais ma vie pour leur rendre la lumière qu'ils ont perdue; et le jour où ils reconnaîtraient que tant de travaux, des talents réels, et de si grands efforts auraient été mieux employés à servir Dieu, et à défendre l'âme, la conscience, l'immortalité, la religion, ce jour-là j'éprouverais une des joies les plus pures et les plus profondes qu'une âme vouée au service de la vérité et des âmes puisse goûter sur la terre.

# LETTRE PASTORALE

DE

# Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

SUR

## LES MALHEURS ET LES SIGNES DU TEMPS

---

Messieurs,

Nous ne sommes pas dans des jours heureux. Non, l'année qui marche à son terme ne comptera pas parmi les années heureuses. Le patriotisme, la religion, l'humanité auront eu à verser des larmes.

C'est sous l'impression toute vive encore des spectacles dont je viens de contempler l'horreur que je vous adresse de nouveau ces quelques paroles. Il faut avoir vu sur place et dans le détail ce que j'ai vu, pour se rendre compte des affreux ravages que cette inondation a causés, et concevoir la profondeur des misères que nous avons à secourir.

Dans les premiers moments du désastre, nous avons recueilli et nourri à l'Évêché tout ce que nous avons pu de ces malheureuses familles inondées. J'ai été moi-même tout d'abord dans un grand nombre de paroisses ravagées distribuer quelques premiers secours, et j'en ai fait aussi parvenir à la hâte dans toutes les autres.

Je dois ajouter, Messieurs, que ç'a été pour moi une consolation particulière de voir les communautés religieuses rivaliser de zèle pour recueillir, elles aussi, les inondés; et c'est sur elles que je compte, ainsi que sur mes fidèles diocésains, pour m'aider dans l'œuvre principale que j'entreprends à cette heure en faveur des pauvres enfants, dont les parents ont été mis par l'inondation hors d'état de les nourrir et de les envoyer aux écoles.

En un mot, nous sommes tous activement à l'œuvre pour réunir les offrandes et les dévouements de la charité. Vous nous seconderez, Messieurs, de tout votre zèle, et prendrez, comme vous le devez, votre part dans ce grand mouvement charitable et national qui se produit; car, vous le voyez, le gouvernement, les administrations départementales et municipales, la France entière fait les efforts les plus généreux pour venir en aide aux victimes de l'inondation. Nous devons une particulière reconnaissance à M. le préfet du Loiret, dont l'activité intelligente et le zèle infatigable ont lutté et luttent encore avec énergie sur tous les points, comme aussi à M. le maire d'Orléans et à ses dignes collègues, qui se sont si bien montrés à la hauteur de leur tâche. Puissions-nous, par tous ces efforts réunis, je ne dis pas égaler les secours aux besoins, mais du moins soulager et consoler ces immenses misères. Tout ce qui peut être fait sera fait, je l'espère de la générosité orléanaise et française.

Mais, je me le demande de nouveau, quelle est donc la puissance de cet élément terrible, inexorable, qui

renverse tout devant lui, se joue de tous nos travaux, brise tous les obstacles, et que les digues les plus fortes ne semblent contenir que pour le précipiter tous les dix ans avec une plus affreuse violence?

A qui donc obéit-il? qui l'appelle et qui l'envoie?

On l'oublie trop, Messieurs, et Dieu nous le rappelle de temps à autre par des coups où il faut bien reconnaître sa souveraineté : bon gré, mal gré, nous sommes tous dans sa main; il est le maître, et il le restera.

Sachons au moins nous souvenir de lui et de sa Providence, quand ses fléaux nous visitent; et, après avoir gémi sur ces malheurs qui atteignent tout un pays, et les avoir soulagés de notre mieux, demandons-nous à nous-mêmes si rien de notre part ne les a provoqués, si nous n'avons pas fait monter au Ciel le cri de quelque grande iniquité qui appelle enfin la justice.

Pour moi, Messieurs, en face des malheurs qui viennent de tomber tout à coup sur nous comme la foudre, il est impossible de passer mon chemin sans regarder plus haut; je me sens amené à me recueillir, et je vous invite à réfléchir comme moi sur ces malheurs et sur tant d'autres qui nous ont déjà frappés ou qui nous menacent.

Quand je considère ce qui se passe en ce moment dans le monde, un souvenir évangélique vient à moi et me saisit : je ne puis pas ne pas remarquer combien les expressions dont se sert Notre-Seigneur pour annoncer les mauvais jours s'appliquent étrangement aux temps où nous sommes et aux fléaux qui nous éprouvent.

Notre-Seigneur parle quelque part dans l'Évangile

de ces temps où l'on n'entendra parler que de luttes et de révolutions : *Cum audieritis prœlia et seditiones ;* de guerre et de bruits de guerre, *bella et opiniones bellorum ;* il s'y rencontrera aussi des tremblements de terre, des pestes, et des famines menaçantes : *Et terræ motus magni erunt per loca, et pestilentiæ et fames.*

Encore une fois, comment n'être pas frappé, Messieurs, de retrouver dans ces avertissements de Notre-Seigneur quelque chose de ce que nous voyons et souffrons aujourd'hui ?

Non certes que je sois de ces âmes défaillantes qui ne savent que s'effrayer et gémir et jeter autour d'elles une indiscrète épouvante. Je sais d'ailleurs ce que, dans cette société vieillie, il y a encore de nobles âmes, de vertus chrétiennes, de forces vives qui se rajeunissent pour le bien. Je sais ce que l'Église de Jésus-Christ a essuyé à travers les âges et peut essuyer encore de tempêtes. Mais je vois aussi grandir et s'élever, à des proportions inaccoutumées, le mal ; et si Fénelon, en plein dix-huitième siècle, a pu s'écrier, voyant venir la Révolution française : « Le jour de la ruine est proche, et les temps se hâtent d'arriver : *Adesse festinant tempora*[1] » ; moi, voyant aussi le flot qui monte, je ne puis pas ne pas être ému.

Je le dis froidement : j'ai traversé bien des jours mauvais, je n'en ai point rencontré de plus menaçants que ceux où nous sommes.

J'ai entendu, dans ces derniers temps, des cris d'irréligion comme je n'en avais jamais entendu.

[1] *Deuter.*, XXXII, 35.

On peut le dire avec saint Paul : Le mystère d'iniquité se forme : *Mysterium jam operatur iniquitatis.*

Depuis dix ans, l'impiété a pris parmi nous un caractère effroyable, celui que saint Paul a si précisément et si énergiquement défini par ces paroles : *Extollitur super omne quod dicitur Deus, aut quod colitur.* Tout ce qui est Dieu, religion, culte, voilà ce qu'aujourd'hui l'impiété, qui se sent à l'aise, poursuit à des profondeurs, et avec une audace et un ensemble qui ne s'étaient pas encore vus.

Oui, plus j'y pense, Messieurs, plus je trouve dans les paroles de Jésus-Christ et des saintes Écritures que je viens de vous citer, les sujets de méditation les plus sérieux, et les plus nécessaires, au milieu de tous les malheurs que nous avons subis, et de ceux que nous craignons encore.

Car enfin, les esprits les plus légers eux-mêmes, les plus irréfléchis, peuvent-ils détourner leurs regards des fléaux qui nous consternent ?

La guerre ne désolait-elle pas, il y a peu de temps, deux grands pays? Ne la redoutions-nous pas nous-mêmes? Et, à l'heure qu'il est, n'entendez-vous pas de tous côtés, malgré les traités de paix, des bruits de guerre? Ne voyez-vous pas de toutes parts les peuples recourir, et sans délai, à des armements formidables, à des instruments de destruction que le passé ne connaissait pas ? En sorte que les inventions les plus meurtrières se succèdent à l'envi et avec une émulation fiévreuse chez les peuples européens, et voilà ce qui

marchera désormais de front avec les progrès de l'humanité !

Et, en même temps que les calamités de la guerre s'abattaient sur deux puissantes nations, un fléau plus terrible encore, la peste, le choléra, promenait et promène encore dans plusieurs grandes contrées de l'Europe ses mystérieux ravages ; il pénétrait dans notre France, et couvrait de deuil nos plus populeuses cités ; et en ce moment il rôde encore autour de nous, comme ce lion dont parle l'Écriture : *Circuit quærens quem devoret.*

Naguère, un effroyable tremblement de terre jonchait de ruines une de nos florissantes colonies, la Guadeloupe. Nous n'avions pas terminé la quête que la juste sollicitude du gouvernement nous avait demandée pour ce désastre, qu'une autre quête était nécessaire pour notre colonie africaine, qui voyait passer sur elle des nuées d'étranges envahisseurs, ces formidables légions de sauterelles, qui dévoraient tout, et laissaient après elle le désert.

Et chez nous-mêmes, au centre de la France, après qu'un tremblement de terre a tout à coup secoué notre sol, voilà que nos rivières et nos fleuves débordent et promènent la dévastation sur leurs rives.

Mais ce qui tremble encore plus que le sol qui nous porte, c'est, Messieurs, la société : ce qui déborde et nous inonde d'une inondation plus menaçante que nos fleuves, ce sont les fléaux d'un autre ordre, les maux de l'ordre social.

Les doctrines impies et révolutionnaires ne font plus

sourdement leur chemin sous terre ; elles aussi ont rompu leurs digues ; je ne sais quelle puissance mystérieuse les enhardit et les déchaîne. On les voit faire aujourd'hui leur œuvre comme elles ne l'ont peut-être jamais faite, avec une tranquillité et une assurance du succès qui ne se dissimulent plus.

Ainsi les fléaux de l'ordre social donnent la main aux fléaux de l'ordre physique. Faut-il s'en étonner, quand on voit l'état des âmes et des consciences : en haut, cette élégante et effroyable corruption des mœurs que de temps en temps la presse nous raconte ; en bas, les passions les plus menaçantes mal contenues ; partout le débordement des plus subversives erreurs : la guerre à Dieu et à l'Église, plus universelle, plus radicale, plus acharnée que jamais.

Oui, et voilà surtout ce qui m'épouvante et me fait craindre pour les derniers jours de ce siècle les dernières calamités. La guerre à Dieu et à la religion grandit chaque jour. L'athéisme marche tête levée. Sous ce rapport, le dix-huitième siècle est de loin dépassé. Si on en doute, qu'on prête l'oreille.

Car chaque jour des bruits de cette guerre arrivent jusqu'aux plus inattentifs et frappent tous ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Rappelez-vous, Messieurs, comme signes des temps où nous sommes, quelques faits seulement entre tant d'autres : le congrès des étudiants à Liége, le congrès international des ouvriers à Genève, la franc-maçonnerie, et cette démagogie italienne qui a trouvé, hélas ! ou acheté tant d'échos en France.

« Guerre à Dieu ! » tel est le cri d'impiété forcenée qui a été poussé à ce congrès de Liége par des jeunes gens nourris des doctrines dont les maîtres, applaudis et décorés par la fortune, fleurissent aujourd'hui parmi nous. J'ai dit naguère dans un *Avertissement aux Pères de famille*, et les faits ne sont venus que trop tôt me donner raison : tous ces jeunes et élégants philosophes, tous ces beaux écrivains qui distillent le poison d'une main blanche, et le présentent dans des coupes dorées à la jeunesse, sont ici les premiers coupables. La jeunesse de Liége n'a fait que traduire, dans un détestable mais franc langage, les doctrines positivistes, matérialistes, panthéistes et athées de ces Messieurs.

Mais, pour mesurer la profondeur du mal, et le ravage des doctrines propagées aujourd'hui dans la jeunesse, il faut, Messieurs, regarder ici le détail, prêter l'oreille à l'accent même des paroles, et remarquer l'effrayant accord qui se trouve entre ces jeunes gens de Liége, les ouvriers de Genève, les francs-maçons de Paris et les révolutionnaires italiens.

L'un de ces jeunes hommes se déclare tout d'abord « franchement matérialiste ! »

Un second n'hésite pas à dire « qu'avec le spiritua-» lisme, il n'y a pas de morale !... » Un autre, que « la » morale évangélique est fausse... fatale... il faut l'éli-» miner de l'enseignement de la jeunesse... elle con-» duit à la dépravation des esprits ».

« La discussion est entre Dieu et l'homme », disent-ils encore ; « il faut crever la voûte du ciel comme un » plafond de papier ! »

Aussi, l'un d'eux, un solidaire, parle d'établir « un » culte appelé l'athéisme ».

Dans l'ordre religieux, ce qu'ils veulent, c'est « l'a» néantissement de toute religion... la négation de » Dieu ».

Dans l'ordre social, « la transformation de la pro» priété, l'abolition de l'hérédité ».

Et qui est-ce qui accomplira toute cette œuvre? — La Révolution.

Et ils la définissent, l'un : « Une matière en fusion, » pareille à la lave des volcans »; l'autre : « Un coup » de foudre qui éclairera », disent-ils, « ceux qu'elle » frappera. »

Et ils s'écrient enfin :

« Plus d'autorité : la force, la force révolutionnaire ! »

Aussi l'un d'eux concluait, dans une dernière séance tenue à Bruxelles : « S'il est besoin de la guillotine, » nous ne reculerons pas.

» Si la propriété résiste à la Révolution, il faut, par » les décrets du peuple, anéantir la propriété ; si la » bourgeoisie résiste, il faut tuer la bourgeoisie.

» Citoyens, vous le savez aujourd'hui, les bourgeois » sont des assassins et des voleurs...

» La Révolution, c'est le triomphe de l'homme sur » Dieu.

» Ainsi, guerre à Dieu! Haine à la bourgeoisie! » Haine aux capitalistes !

» Et les femmes ne doivent pas rester en dehors du » mouvement révolutionnaire. C'est Ève qui a jeté le » premier cri de révolte contre Dieu !

» On a parlé de guillotine : nous ne voulons que ren-
» verser les obstacles. Si cent mille têtes font obstacle,
» qu'elles tombent ; oui, nous n'avons d'amour que pour
» la *collectivité humaine.* »

Après ces abominables discours, aucun orateur ne demandant plus la parole, le citoyen président se lève et dit :

« Nous avons assisté à UNE FÊTE FRATERNELLE. Je ne
» veux remercier personne, chacun a pour soi la con-
» science du devoir rempli. C'est assez [1]. »

Oui, certes, assez... Si ce n'était là, Messieurs, qu'un langage d'étudiants, ce serait déjà effroyable. Mais ce congrès a été inauguré par le premier magistrat de la ville de Liége, par un ancien ministre, lequel, dans son discours d'ouverture, appelait ces jeunes gens « l'é-
» lite de la jeunesse studieuse, les jeunes apôtres de la
» liberté et du progrès, les soldats de la civilisation,
» les représentants les plus autorisés et les plus dignes
» des principes de conservation sociale ».

Et, d'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, ces jeunes gens n'étaient là que l'écho d'enseignements détestables : ce sont nos professeurs d'athéisme qui, à Liége, parlaient par leur bouche. Et ce qu'il faut particulièrement ici remarquer, je l'ai dit aussi, c'est l'appel de ces jeunes gens aux ouvriers, et l'accord des ouvriers avec ces jeunes gens.

Ils avaient proclamé dans leur congrès que « la Révo-

[1] *Congrès international des Étudiants,* publié à Liége, en 1865, 2e édition.

» lution sera sauvée par *l'alliance des étudiants et des » ouvriers* ». Et voilà que, bientôt après, tout récemment, un autre congrès international, composé d'ouvriers cette fois, se tenait à Genève. Et là, dans la discussion des questions les plus vitales pour les masses populaires et pour les sociétés, savez-vous ce qui fut écarté ? Dieu et la religion. Par respect peut-être, direz-vous. Non ; Dieu fut écarté, « comme une hypo» thèse métaphysique et inutile », et les idées religieuses ont été déclarées funestes au peuple et contraires à la dignité humaine. C'est dans ce même congrès qu'on posait la question de la morale *indépendante de la religion;* qu'on parlait d'organiser en Europe *des grèves immenses, invincibles;* et qu'a été repoussée l'intervention *de toute autorité, de tout gouvernement,* dans la question sociale. — Voilà, d'après le journal *la Liberté* lui-même, *le flot qui monte, et qui dans vingt ans couvrira tout :* et voilà aussi, comme un autre journal la nommait, « *une franc-maçonnerie nouvelle,* » dont les affiliés se compteront peut-être un jour par » millions d'hommes, et qui reçoit le mot d'ordre d'un » comité occulte. Voilà la révélation capitale du con» grès de Genève ».

Il y a quelques jours à peine, les journaux nous apportaient encore une autre révélation de cette guerre profonde entreprise comme de concert contre la religion et la société. Ici, on n'en est plus aux paroles, aux doctrines ; on agit, on s'organise, avec une cynique audace, pour soustraire l'homme à la religion, dans tous les moments de la vie, et surtout à l'heure la plus so-

lennelle, à l'heure de la mort. Dans une des loges maçonniques, établie depuis trois ans (en 1863), à Paris, on a voulu établir un comité nouveau : et pourquoi? Pour chasser la religion du lit des mourants. Voici ce que je trouve dans les statuts :

Les membres du comité déclarent S'ENGAGER à mourir en dehors de tout culte religieux. (Art. 5.)

Ils se proposent de pratiquer publiquement ces principes et de les propager PAR TOUS LES MOYENS MORAUX ET MATÉRIELS propres à leur faire atteindre leur but. (Art. 5.)

Du reste, pour eux, les religions révélées sont la négation de la conscience. (Art. 4.) — On le voit, l'identité entre ces doctrines et celles des congrès de Liége et de Genève est frappante.

Et ces *Libres Penseurs,* comme ils s'appellent, se livrant corps et âme au comité, abdiquent entre ses mains la raison, la conscience, et tous ses réveils possibles ; et ce comité, par le plus odieux despotisme, les déclare liés et obligés envers lui, de telle sorte que c'est lui, lui seul, qui veillera à leur chevet, et il n'y aura plus là pour le franc-maçon, à sa dernière heure, ni père, ni mère, ni enfant, ni frère, ni sœur, ni lien quelconque de sa famille et de la religion ; plus rien que ce comité et sa tyrannie [1]. (Art. 10.)

[1] Art. 10. Le libre penseur, pouvant être empêché au moment de la mort par des influences *étrangères* de remplir SES OBLIGATIONS MORALES VIS-A-VIS DU COMITÉ, remettra au moins à trois de ses frères (de ses frères les francs-maçons), pour faciliter leur mission en ce cas, un mandat dont la forme est déterminée comme suit :

« Je soussigné déclare expressément vouloir mourir et être en-

Vous êtes étonnés, Messieurs. Eh bien, sachez-le, ce despotisme impie est le dernier mot, le but souverain de la démocratie irréligieuse et socialiste, et c'est là à mes yeux une des plus grandes menaces de l'heure présente ; car, par un égarement profond de cette démocratie qui se plaît gratuitement à creuser l'abîme entre elle et nous, c'est la tyrannie des âmes qui se prépare sous le nom de liberté ; c'est l'œuvre de la Convention qui est reprise sous une autre forme. Et, pour le dire ici en passant, l'instruction gratuite et obligatoire, séparée, comme on le veut et comme on y travaille, de la

» terré en dehors de toute espèce de rite religieux, et je charge
» spécialement les frères (.....) de veiller à l'exécution de ma
» volonté, » etc.

Le grand maître, M. le général Mellinet, a suspendu pour six mois la loge où était formé ce comité, et dont le *vénérable* est un député bien connu. Voici le texte du décret :

GRAND ORIENT DE FRANCE.

DÉCRET.

« Nous, grand maître de l'Ordre maçonnique en France,

» Vu la pl.·. de convocation de la loge l'*Avenir,* O.·. de Paris, » pour sa tenue générale du mardi 26 juin 1866, etc., etc.;

» Avons décrété et décrétons :

» Art. 1er. La loge *l'Avenir,* de l'O.·. de Paris, est provisoi» rement suspendue.

» Art. 2. Notre grand maître adjoint, le F.·. Lenglé, est chargé » de la notification et de l'exécution du présent décret.

» Donné en l'hôtel du Grand Orient de France, ce 1er juil» let 1866 (E.·. V.·.).

» *Le grand maître de l'Ordre maçonnique en France,*
» MELLINET.

» Par le grand maître :

» *Le grand maître adjoint,*
» LENGLÉ. »

Il paraît que la loge maçonnique de l'*Avenir* n'a tenu qu'un

religion, serait l'instrument le plus inique et le plus violent de cette tyrannie pour tous les enfants des familles populaires en France : s'il le faut, je le démontrerai quelque jour.

Enfin, pour achever ce triste tableau, n'est-ce pas hier encore que le héros de la démagogie italienne, cet homme ridicule, mais dont l'influence est plus grande de beaucoup que le personnage lui-même, Garibaldi, renouvelait à Florence, avec une insolence applaudie des ministres de Victor-Emmanuel, ses anciennes menaces contre l'Église, contre Rome et le Pape ? « Mes » amis », disait-il à ses chemises rouges, « tant que les » prêtres ne seront pas vaincus, la patrie ne sera ni » libre ni heureuse. » Vainement ajoutait-il qu'il ne voulait la mort de personne : on sait comment ce programme a été pratiqué à Naples et ailleurs.

Et n'est-ce pas le même homme qui disait aux étu-

compte médiocre de ce décret; car voici dans quels termes cette loge a annoncé sa suspension aux autres loges :

» Or.·. de Paris, 23 août 1866.

» T.·. C.·. F.·.,

» Dans ma précédente p.·., j'avais le regret de vous annoncer » que nos trav.·. étaient provisoirement fermés par ordre de notre » très-ill.·. G.·. M.·.. Fidèles en cela aux plus vieilles traditions » de la franc-maçonnerie, n'ayant rien à brûler, continuons à ado- » rer dans nos cœurs l'objet sacré de notre culte, *et, un jour, ceux* » *qui nous trouvent* AUJOURD'HUI TROP HARDIS *diront de nous que* » *nous avons bien mérité de nos FF.·.*.

« Veuillez agréer, T.·. C.·. F.·., mes salutations les plus frat.·.

» *Le secrét.·. de la loge* l'Avenir,

» G. TRÉBOIS,

» Rue Saint-Benoît, 8. »

(Le *Progrès*, de Lyon.)

diants de Pavie : « Mes amis, il faut écraser le vampire » sacerdotal. Il faut exterminer les robes noires. Il faut » extirper de l'Italie le chancre de la Papauté. Il faut » écraser les prêtres sur le pavé des rues. » Aujourd'hui qu'il revient de la guerre triomphant de dix défaites, il s'adoucit un moment et se contente de dire : « N'allez » plus à la messe. Si vous allez à la messe, vous four- » nissez aux prêtres le moyen de vous nuire. » Puis se tournant vers les enrôlés romains, et retrouvant tout à coup son accent accoutumé : « L'année ne s'écoulera » pas, je l'espère, sans que vous rentriez à Rome, déli- » vrée du joug odieux des prêtres. » M. Ricasoli, le chef du cabinet italien, était là et applaudissait. Les journaux le disent : si cela n'est pas, qu'il le démente.

Je m'arrête ici, Messieurs ; vous comprenez que je n'ai pris que le sommet des choses, et que si je voulais entrer dans tout le détail, j'aurais des révélations effroyables à vous faire.

L'avenir un jour remarquera cet accord profond et menaçant entre les doctrines irréligieuses et les doctrines révolutionnaires, et aussi la coïncidence de tous ces fléaux de l'ordre physique, moral et social, avec cette guerre acharnée faite à Dieu, et ce dernier attentat contre l'Église, dont le terme fatal, marqué par les révolutionnaires, s'avance sous les yeux des Chrétiens frappés de stupeur et d'immobilité.

Messieurs, je ne puis me défendre de le dire : Nos ennemis ont un art étrange de nous endormir dans la torpeur : nous sommes là les bras croisés et la bouche muette, n'osant plus même essayer les protestations de

l'honneur. Sans doute ces protestations seront peut-être impuissantes, mais du moins elles seront vengeresses. Oui, vengeresses ; car ce que l'honneur et la conscience auront flétri le sera à jamais, à jamais les coupables en porteront au front la marque indélébile. Mais non, comme si tout devait se consommer dans le silence, on regarde et l'on se tait, et l'on attend, comme stupéfiés, l'inévitable catastrophe, de même que ces jours-ci, du haut de nos ponts, nous regardions, impuissants et mornes, le fleuve qui montait, montait toujours, et enfin emportait tout.

Et cependant Dieu nous avertit, et on ne comprend pas. Dieu nous frappe, et on ne comprend pas. Les pestes sur les animaux et sur les hommes, les guerres et les tremblements de terre, les inondations se succèdent, et on ne comprend pas. L'ordre moral et social est bouleversé, et on ne comprend pas. Les doctrines les plus perverses sont proclamées, les principes vacillent comme des astres égarés sur nos têtes, et on ne comprend pas. — On comprendra un jour, mais trop tard ; car, bon gré mal gré, il faut que la grande loi providentielle du monde s'accomplisse, et, pour les sociétés comme pour les individus, ainsi que le disait le paganisme lui-même, la justice suit toujours, d'un pas lent quelquefois, mais sûr, l'iniquité.

Cette loi sans doute a ses mystères ; Dieu l'applique comme il l'entend, et nous ne savons pas ses secrets.

Mais la loi, la grande loi de justice est certaine, et nul n'y échappe : tôt ou tard le mal appelle le malheur.

JUSTITIA ELEVAT GENTES, MISEROS AUTEM FACIT POPULOS PECCATUM : la justice élève les peuples, mais le péché les rend malheureux.

L'histoire le proclame aussi haut que le Livre sacré.

Chaque siècle l'atteste à son tour, chargé, dirait-on, par la Providence de crier aux générations inattentives, comme ce grand coupable des temps antiques :

*Discite justitiam moniti, et non temnere divos!*

Qu'on se révolte tant qu'on voudra, qu'on entasse sophisme sur sophisme, on ne chassera pas la Providence du monde, ni la justice de Dieu de l'histoire.

Et l'histoire n'aura pas assez d'exécration pour ceux qui auront amené et consommé les attentats dont nous sommes témoins. On saura ce qu'il en coûte à un siècle pour avoir porté la main sur le Christ du Seigneur, et ce qui tombe autour de cette colonne ébranlée de l'ordre, de la justice, de la société.

Oui, on m'appellera, si l'on veut, un prophète de malheur, peu m'importe! mais ce qui se prépare en Europe est effroyable. Je ne le verrai peut-être pas, mais je l'annonce.

Que les défenseurs du Pape, de quelque point de l'horizon qu'ils soient venus, le sachent bien, ils ont été les défenseurs de la société en péril.

Si les catholiques de tous les pays, je dirai même, si les Chrétiens de toutes les communions, si les hommes d'ordre, quels qu'ils soient; si tous les hommes qui pensent, qui ont une intelligence et un cœur, se laissent aveugler et endormir, si on ne comprend pas qu'il

y a aujourd'hui un grand accord à faire de tous les honnêtes gens pour le bien public, tout est perdu.

Quant à ceux qui croient qu'en se mettant à la tête de toutes les forces subversives on les contiendra, ils sont dans une erreur fatale. Si ce n'était aussi effrayant, vous m'amuseriez, quand je vous vois monter sur le flot débordé pour guider le fleuve.

O légèreté de l'esprit français, si prompt à se troubler quelquefois, et si prompt aussi à oublier les causes de son épouvante!

Je le demande à tous ces hommes qui volontiers se mettent aujourd'hui un bandeau sur les yeux : Ne vous souvenez-vous pas quelles étaient en 1848 vos erreurs?

Certes, elles étaient fondées.

Eh bien! je vous le demande : De bonne foi, aujourd'hui, croyez-vous les doctrines qui vous épouvantaient alors abdiquées, et les hommes qui les devaient mettre en pratique convertis?

Le sol n'est-il plus miné sous vos pas?

Le fleuve révolutionnaire, grossi par tous les triomphes de la Révolution en Europe, est-il moins menaçant?

Et si les forces qui contiennent encore l'explosion manquaient et venaient à être emportées, l'explosion en serait-elle moins terrible?

Messieurs, dans un tel état de choses, au milieu de tous ces malheurs du passé et de ces craintes pour l'avenir, je me sens pressé de vous dire que le temps est venu de faire monter vers Dieu, avec plus d'instance que jamais, le cri de nos prières.

Dieu, quelquefois si redoutable dans ses justices,

est plus admirable encore dans ses miséricordes. Il frappe, mais il guérit : *Percutit et sanat;* il plonge dans les abîmes, mais il en retire aussi quand son heure est venue : *Deducit ad inferos et reducit.* Il a fait les nations guérissables : *Sanabiles fecit nationes orbis terrarum;* et il y a encore dans notre pays assez de forces généreuses et de vertus pour vaincre le mal, si on sait s'en servir pour le bien.

Oui, prions, Messieurs, prions! Nous ne savons plus assez prier. Nous ne savons plus élever nos yeux et nos mains vers le ciel. Nous oublions trop quelle ressource puissante est la prière. La prière fléchit le ciel et détourne la justice divine.

O Dieu, n'accomplissez pas vos menaces! O Dieu! ne faites pas tomber sur nous votre bras irrité! Délivrez-nous du mal, Seigneur, du mal, cause première de nos châtiments, et de ces châtiments eux-mêmes; et rendez enfin la paix à nos tristes jours : *Libera nos a malo; da pacem, Domine, in diebus nostris.*

A ces causes, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

1° Jusqu'à la fin du Carême prochain, tous les prêtres réciteront à la sainte messe les oraisons *Pro quacumque necessitate.* (Missel, p. LVII.)

2° A tous les saluts, on chantera le psaume LIII : *Deus, in nomine tuo salvum me fac,* ainsi que l'invocation : *Auxilium Christianorum,* avant la bénédiction; et la prière *Parce, Domine,* après la bénédiction.

3° Nous invitons toutes les communautés religieuses

et toutes les âmes pieuses de notre diocèse à faire chaque semaine une communion pour appeler sur l'Église et sur la France toutes les bénédictions de Dieu.

Veuillez agréer, Messieurs, la nouvelle assurance de mon profond et religieux dévouement.

FÉLIX, *Évêque d'Orléans.*

Orléans, ce 9 octobre 1866.

# BREF

ADRESSÉ PAR N. S. P. LE PAPE A M$^{gr}$ L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

AU SUJET DE SA

## LETTRE SUR LES MALHEURS ET LES SIGNES DU TEMPS

---

PIUS P. P. IX.

*Venerabilis Frater, Salutem et Apostolicam Benedictionem.*

Pergratæ Nobis extiterunt tuæ Litteræ die 18 proximi mensis octobris datæ, quibus Nobis misisti exemplar tuæ Epistolæ ad istius Diœcesis Clerum die 8 ejusdem mensis scriptæ, typisque in lucem editæ. Qua epistola, Venerabilis Frater, merito lamentaris maxima sane damna, quæ ex recenti præsertim exundatione in Galliam misere derivarunt, ac veluti catholicum Antistitem maxime decet, omnes etiam atque etiam hortaris, et excitas ut tam gravi ærumna afflictis christiana caritate omnem opem auxiliumque ferre non desinant. Ac tibi ex animo gratulamur, quod boni, et amantissimi pastoris partes explens nullis curis, nullisque consiliis, ac sumptibus parcere existimasti, ut isti potissimum tuæ Diœcesis fideles a tanta respirarent calamitate.

Eadem autem Epistola graphice describis, ac vehementer et optimo jure deploras innumera, et nunquam satis lugenda mala, quibus catholica Ecclesia et humana societas calamitosissimis hisce temporibus miserandum in modum affligitur ac divexatur. Exponis enim et

PIE IX, PONTIFE.

*Vénérable Frère, Salut et Bénédiction Apostolique.*

Nous avons reçu avec joie votre Lettre du dix-huit octobre dernier, par laquelle vous nous adressiez un exemplaire de la Lettre écrite par vous au Clergé de votre Diocèse, et publiée le huit du même mois. C'est avec grande raison, Vénérable Frère, que vous déplorez les lamentables malheurs que la dernière inondation vient de faire si tristement déborder sur la France; et que, fidèle au devoir d'un Évêque catholique, vous exhortez instamment et pressez les fidèles de réveiller en eux la charité chrétienne pour porter aux malheureux toute l'aide et le secours que réclament ces grands désastres. C'est de tout notre cœur aussi que nous vous félicitons de ce que, remplissant la charge d'un bon et dévoué Pasteur, vous n'avez épargné ni soins, ni sages conseils, ni sacrifices, afin que les fidèles de votre diocèse fussent promptement secourus dans une si grande infortune.

Vous avez également dépeint dans votre Lettre et déploré avec autant de force que de raison, les maux innombrables, dignes de toutes nos larmes, qui, dans ces temps mauvais, affligent et troublent d'une manière si déplorable l'Église catholique et la société humaine. Vous exposez

et vous réprouvez énergiquement l'odieuse guerre qu'ont déclarée à Dieu, à son Église et à la sainte doctrine, les incrédules de tout pays, les sectes condamnées et les fauteurs de révolutions. C'est avec douleur que vous énumérez et que vous flétrissez les manœuvres coupables et multipliées, les opinions dangereuses, les erreurs, les doctrines perverses par lesquelles ces ennemis de Dieu et des hommes, ces audacieux contempteurs de toute vérité et de toute justice, voudraient, s'ils le pouvaient, ruiner le catholicisme, ébranler les fondements de la société civile, corrompre les esprits, pervertir les âmes, abolir tous les droits soit humains, soit divins, propager partout le crime et fomenter le vice.

Poursuivez cette tâche, Vénérable Frère; employez votre courageuse piété, votre sollicitude épiscopale, votre zèle de plus en plus grand; consacrez toutes les forces et l'ardeur de votre esprit à l'énergique défense de la cause religieuse, à la poursuite de tant de pernicieuses erreurs, et au salut de votre peuple. Ne vous lassez point de persuader, ainsi que vous l'avez fait déjà, à tous les fidèles qui vous sont confiés, qu'ils ne cessent jamais d'offrir au Dieu riche en miséricorde, leurs plus ferventes prières, pour le triomphe de sa sainte Église et la conversion de tous les pécheurs.

Et recevez, en témoignage de notre particulière affection, la Bénédiction Apostolique, que, du fond de notre cœur, nous vous donnons, Vénérable Frère, à vous, à tout le Clergé, et aux fidèles laïques commis à votre vigilance.

Donné à Rome, le 8 novembre de l'année 1866, de notre Pontificat la 21e.

PIE IX Pape.

summopere reprobas ac detestaris teterrimum sane bellum Deo ejusque sanctæ catholicæ Ecclesiæ ac doctrinæ ubique tum ab incredulis, tum a cujusque generis damnatarum sectarum, et rebellionum hominibus illatum, et dolenter recenses, ac damnas multiplices nefariasque machinationes, opiniones, errores, pravasque doctrinas, quibus Dei, hominumque hostes, et omnis veritatis justitiæque osores rem catholicam, si fieri unquam posset, penitus evertere, civilisque societatis fundamenta labefactare, omniumque animos, mentesque corrumpere, et jura omnia divina et humana delere, et vitia quæque, ac scelera propagare et fovere connituntur.

Perge, Venerabilis Frater, pro egregia tua pietate, et episcopali sollicitudine omnes præstantis tui ingenii vires majore usque studio adhibere ad sanctissimæ nostræ religionis causam viriliter tuendam, ad tot pestiferos errores profligandos, atque ad tui gregis salutem procurandam. Ne intermittas vero, ut jam fecisti, fidelibus tuæ curæ traditis, inculcare, ut nunquam desistant fervidas diviti in misericordia Deo offerre preces pro Ecclesiæ suæ sanctæ triumpho, et omnium peccatorum conversione.

Ac præcipuæ Nostræ in te benevolentiæ pignus accipe Apostolicam Benedictionem, quam intimo cordis affectu tibi ipsi, Venerabilis Frater, cunctisque Clericis, Laicisque fidelibus tuæ vigilantiæ concreditis peramanter impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum die 8 novembris, anno 1866, Pontificatus nostri anno vicesimo primo.

PIUS P. P. IX.

# L'ATHÉISME

ET

# LE PÉRIL SOCIAL

---

La lettre que j'ai publiée sur *les Malheurs et les signes du temps* a soulevé de grandes clameurs : je n'en ai pas été surpris. On ne signale pas de tels périls, en un temps comme celui-ci, sans importuner ceux qui ne voudraient ni voir ni entendre, sans irriter ceux qui voudraient qu'on ne vît pas et qu'on n'entendît rien.

J'aurais pu désirer plus d'équité dans les appréciations de mon acte, je ne pouvais m'attendre à moins de colère.

Par une tactique connue, employée naguère contre un grand acte pontifical, on a résumé cette Lettre tout entière dans des formules exagérées jusqu'à l'absurde, et là-dessus on s'est donné pleine carrière.

Je me suis tu, et j'ai laissé tout dire; et cependant j'ai tout lu attentivement : pas moins de cent articles de journaux ou revues sont sous mes yeux en ce moment. Il en paraissait hier encore. J'ai eu là un triste spectacle.

J'ai vu à l'œuvre la presse antichrétienne; j'ai vu ce que je ne savais pas à ce degré, — car, absorbés dans les détails et les mille œuvres de nos diocèses, nous ne

pouvons toujours suivre d'assez près la marche de l'impiété; — j'ai vu comment cette presse parle chaque jour à la société française, de quelles doctrines elle abreuve, par quels sophismes elle égare, vers quels abîmes elle pousse.

Il s'est fait là à mes yeux une explosion soudaine de tout ce qui se dit en détail et s'inocule tous les jours lentement au pays, d'erreurs, d'irréligion, de mensonges, dans ces revues périodiques et dans ces feuilles quotidiennes dont l'incessante action est si puissante.

Ç'a été une nouvelle et douloureuse démonstration de ce que j'ai affirmé, et, pour moi, un signe des temps plus redoutable que ceux que j'ai signalés.

Et maintenant qu'on a tout dit, et que j'ai laissé la parole et le champ libre à mes contradicteurs, je dois parler de nouveau moi-même. Je le ferai, avec une tristesse profonde, je l'avoue, mais avec la détermination tranquille qui convient, quand on aime assez son pays pour lui dire la vérité, même au péril de déplaire;

Quand on a la conscience de parler pour remplir un grand devoir; pour avertir, non pour blesser; pour montrer l'abîme, avant qu'on y tombe;

Quand on est évêque enfin, c'est-à-dire gardien pour sa part des vraies et saines doctrines, et qu'on a sous les yeux un immense péril religieux, un immense péril social.

J'ai écrit ma dernière Lettre précisément pour dénoncer ces périls, pour montrer le terme extrême du mouvement irréligieux auquel la guerre contre le Pape

a donné tout à coup une si grande violence : mais c'est ce qu'on a voulu le moins voir dans ma Lettre, et ce à quoi on n'a rien répondu. Il était plus commode de déplacer le débat en dénaturant ma pensée.

Mais c'est en vain. Il est en ce moment dans le monde un point fixe qui attire tous les regards, et dont nul, quel qu'il soit, ne peut détourner sa pensée. C'est Rome et le Pape.

L'heure est solennelle. Nous touchons à une crise dont le dénoûment, quel qu'il soit, sera mémorable dans l'histoire. Il s'agit de savoir si le trône dix fois séculaire du Chef suprême de l'Église catholique disparaîtra du monde, et ce que va devenir le glorieux protectorat de la Papauté exercé par la France depuis Charlemagne.

Il faut donc replacer la question sur son vrai et grand terrain, et c'est pourquoi j'élève encore la voix.

Je signalerai de nouveau, et avec plus de netteté et de force, si je le puis, la coïncidence avec la guerre faite au Pape d'une guerre effroyable faite à Dieu. Je n'en ai montré dans ma dernière Lettre que quelques signes; j'exposerai ici la situation tout entière : les plus funestes doctrines faisant explosion à la faveur d'une politique révolutionnaire, les grandes écoles de radicale impiété, l'athéisme, le matérialisme, et les théories les plus subversives de toute morale, s'étalant avec audace, se propageant avec une ardeur redoublée par les malheurs du Pape et par l'espérance d'un triomphe impie — et cela non-seulement en France, mais d'un bout de l'Italie à l'autre — et menaçant de

déborder comme un torrent, quand la dernière digue aura été rompue.

Puis, je dirai, et, je l'espère, avec une clarté qui ne permettra plus qu'aux aveugles de ne pas voir, quelles sont les conséquences sociales, inévitables et prochaines peut-être, d'un pareil mouvement d'impiété.

Mais auparavant, je dois examiner, d'une manière incidente et sommaire, quoique en touchant le fond des choses, les contradictions que j'ai rencontrées, et tout ce bruit qui s'est fait autour de ma lettre. Cette partie accessoire se rattache d'ailleurs intimement à la question elle-même. Il ne s'agit pas certes d'une défense personnelle : les plus grandes vérités sont seules ici en cause.

Cet écrit aura donc trois parties :

1° La récente controverse;

2° Le péril religieux;

3° Le péril social.

Il y a, dans tout cela, l'ensemble d'une situation des plus graves qui furent jamais, et sur laquelle ni le clergé, ni les Chrétiens, ni les honnêtes gens, quels qu'ils soient, ne peuvent fermer les yeux.

---

# PREMIÈRE PARTIE

## LA RÉCENTE CONTROVERSE

---

### I

### QUE S'EST-IL DONC PASSÉ ?

Un évêque, en France, au dix-neuvième siècle, après dix-neuf siècles de Christianisme, s'est permis, dans une Lettre à son clergé, de rappeler ces vérités premières, fondamentales, que l'humanité, à toutes les époques, a proclamées, que les païens eux-mêmes ont admises, et dont la négation, quand elle se produisait parfois sous la plume de quelque sophiste, excitait partout l'horreur et l'indignation publiques :

Il y a un Dieu ;

Il y a une Providence ;

Il y a une justice divine, qui châtie par des maux privés et par des calamités publiques les péchés des hommes et des peuples.

Et cet enseignement, si simple, a paru étrange, intolérable. On s'étonne, on se récrie ; et, bien qu'il ne faille pas mettre absolument au même rang tous les adversaires que cette doctrine a rencontrés, la presse française donne à ce sujet, depuis plus d'un mois, le spectacle d'une exaltation d'impiété qui inspirerait le dégoût, si elle n'excitait un juste effroi.

Encore une fois, qu'a donc osé dire cet évêque?

Je le répète textuellement :

« Qu'il y a un Dieu, une Providence, une justice
» divine.

» Qu'on oublie trop ces vérités, et que Dieu, de
» temps à autre, nous les rappelle par des coups où il
» faut bien reconnaître sa souveraineté!

» Que, bon gré mal gré, nous sommes tous dans sa
» main.

» Qu'il est le maître et qu'il le restera.

» Qu'il faut, quand il nous visite par ses fléaux,
» nous souvenir de lui, rentrer en nous-mêmes, prier,
» et nous demander si rien de notre part ne les a pro-
» voqués. »

— Ce qui impliquait, sur *la loi providentielle du monde,* la grande doctrine chrétienne et philosophique; et cette doctrine, je l'exposais dans les termes que voici :

« Pour les sociétés comme pour les individus, ainsi
» que le disait le paganisme lui-même, la justice suit
» toujours, d'un pas lent quelquefois, mais sûr, l'ini-
» quité. »

J'ajoutais :

« Cette loi sans doute a ses mystères; *Dieu l'applique*
» *comme il l'entend, et nous ne savons pas ses secrets.*

« *Mais la loi, la grande loi de justice est certaine,*
» *et nul n'y échappe : tôt ou tard le mal appelle le*
» *malheur.*

» JUSTITIA ELEVAT GENTES, MISEROS AUTEM FACIT POPULOS

» PECCATUM : la justice élève les peuples, mais le péché » les rend malheureux.

» L'histoire le proclame aussi haut que le Livre sacré ; » chaque siècle l'atteste à son tour, chargé, dirait-on, » par la Providence de crier aux générations inattentives, comme ce grand coupable des temps antiques :

*Discite justitiam moniti, et non temnere divos!*

« Qu'on se révolte tant qu'on voudra, qu'on entasse » sophismes sur sophismes : on ne chassera pas la Providence du monde, ni la justice de Dieu de l'histoire. »

Voilà donc la première chose que j'ai dite. J'en ai dit une seconde ; c'est que :

« Les fléaux physiques ne sont pas les seuls fléaux » dont nous ayons souffert. Il y en a d'autres, plus menaçants encore, qui appellent nos plus sérieuses méditations. »

Et, après un coup d'œil rapide sur l'état de la société française et européenne, sur les maux profonds des âmes et des consciences, sur le débordement des doctrines impies et anarchiques, plus terrible que celui des fleuves, sur cette guerre à Dieu, à l'Église et à son Chef suprême, qui va grandissant tous les jours, sur l'athéisme qui marche tête levée, qui s'étale dans des congrès internationaux, qui s'associe et conspire ouvertement pour tout envahir : après ce triste regard jeté autour de moi, je montrais à la suite du péril religieux le péril social.

Tel est l'acte que j'ai fait.

Et, parce que, sur la justice de Dieu et sur la Pro-

vidence, un évêque a osé dire ces choses, si simples, si vulgaires, admises par le bon sens des peuples et des siècles avec une telle unanimité que les païens eux-mêmes n'auraient pas compris qu'on pût ici contester, un débordement d'injures, dans une partie de la presse française, s'est fait dès le lendemain contre cet évêque.

Si je mets sous les yeux de mes lecteurs une telle nomenclature, c'est qu'ils y trouveront un étrange témoignage de l'état des esprits parmi nous.

On a trouvé dans cet écrit :

Un monstrueux outrage au bon sens. (*La Gironde*, 14 oct.)

Des variations brutales sur le motif vulgaire : *V'là ce que c'est, c'est bien fait.* (*L'Indépendance belge*, 17 oct.)

Une accumulation d'incohérences et d'absurdités. (*La Gironde*, 14 oct.)

Un appel aux superstitions populaires. (*La Revue des Deux-Mondes*, 15 oct.)

A des préjugés de bonne femme et de Chinois. (Même Rev., 15 oct.)

La confusion d'idées la plus décousue et la plus incohérente. (La même.)

Une sainte philippique. (*La Morale indépendante*, 28 oct.)

Un produit du fanatisme. — Une grande colère. (*Progrès de Lyon*, 16 oct.)

Une longue et violente diatribe. (*L'Avenir national,* 13 oct.)

Une diatribe violente et provocatrice contre tous les libres penseurs. (*La Libre Conscience*, 1er n°, oct. 1866.)

Un carnage des libres penseurs. (*La Libre Pensée*, 28 oct.)

Un pamphlet épiscopal. (*L'Indépendance belge*, 13 oct.)

Attribuant à Dieu ses fureurs, lui prêtant sa maladresse. (Le même.)

Atteignant nos lois sociales. (*Le Journal de Rouen*, 15 oct.)

Un vieux thème usé. (*La Morale indépendante*, 11 nov.)

Une amplification de rhétorique. (*Ibid.*)

Des arguments imités de l'Apocalypse. (*Les Débats*, 18 oct.)

Une brochure apocalyptique. (*Les Débats*, même jour.)

Pour varier, une épître apocalyptique. (*Les Débats*, 23 oct.)

De l'astrologie. (*La Revue des Deux-Mondes*, 15 oct.)

Une affaire d'almanach. (La même Revue.)

Une concurrence à Mathieu de la Drôme. (*La Libre Pensée*, 28 oct.)

Un blasphème. (*Le Courrier français*, 14 oct.)

Un fatalisme atrophiant, exclusif de toute morale élevée, favorisant les rêves de l'Apocalypse. (*Le Courrier du Gers*, 18 oct.)

Quelque chose comme la vue de l'ivrogne, bien propre à dégoûter de l'ivresse. (*La Gironde*, 18 oct.)

Une résurrection du vieux Jéhovah, qu'on avait cru mort. *Le Temps*, 18 oct.)

La fantasmagorie d'un Dieu brutal s'amusant à tourmenter ou à épouvanter ses créatures pour châtier leur orgueil... *La Gironde*, 14 oct.)

L'œuvre d'un évêque.... qui veut noyer la Révolution dans l'eau bénite. (*L'Opinion nationale*, 26 oct.)

D'un évêque qui, devant le fléau dont la France est émue, n'éprouve que des sentiments de haine. (*L'Avenir national*, 13 oct.)

Manque à la charité chrétienne, — au bon goût, — à l'urbanité, — la haine l'emporte. (*Ibid.*)

Outrage les gens qu'il ne peut convertir. (*Ibid.*)

D'un évêque qui compromet singulièrement le nom de Dieu. (*Courrier français*, 14 oct.)

Qui accuse Dieu d'injustice et de cruauté. (*Le Courrier du Gers*, 18 oct.)

Attribue à la Providence d'évidentes inconséquences et d'inexplicables contradictions. (*Les Débats*, 23 oct.)

Prêche l'athéisme le plus redoutable de tous. (*Le Temps*, 18 oct.)

La plus radicale négation de Dieu. (*Le Temps*, même jour.)

On l'a appelé : le fougueux évêque. (*La Revue des Deux-Mondes*, 15 oct.)

Un prêtre bruyant. (*La Gironde*, 14 oct.)

Un bouillant évêque... répétant sans les rajeunir les diatribes des païens. (*L'Avenir national*, 13 oct.)

Un ancien professeur de rhétorique. — Un lion littéraire. — Un évêque revenant au fanatisme des pharisiens. (*La Morale indépendante*, 21 oct.)

Oubliant l'Évangile. (*La Libre Pensée*, 28 oct.)

Calomniant tout le corps universitaire sans exception. (*La Patrie.*)

Ayant fait sinon un vaudeville, du moins une sombre et élégante Apocalypse. (*Le Nain jaune.*)

Un religionnaire. (*Le Courrier français.*)

Un nouveau Daniel. (*L'Opinion nationale*, 14 oct.)

Successeur de Jérémie. (*L'Indépendance belge*, 17 oct.)

Un Alceste épiscopal. (*L'Opinion nationale*, 14 oct.)

Un véritable fou. (*L'Indépendance belge.*)

On a encore dit de son œuvre : que c'était un monitoire d'un autre temps. (*Le Siècle*, 23 oct.)

Un violent réquisitoire. (*Ibid.*, 13 oct.)

Une incroyable sortie. (*La Revue des Deux-Mondes*, 15 oct.)

Une déclamation incompréhensible. (*Ibid.*)

Pleine d'intolérance et d'illogisme. (*L'Indépendance belge*, 13 oct.)

Une affaire de tempérament. (*Le Messager du Midi*, 15 oct.)

Des déclamations théurgiques. (*La Revue des Deux-Mondes*, 15 oct.)

Des anathèmes archaïques. (*Le Courrier du Gers*, 16 oct.)

Des théories injurieuses pour la Divinité, et conduisant à un énervant fatalisme. (*La Gironde*, 14 oct.)

Une absurdité de langage et de conduite. (*La Revue des Deux-Mondes*, 15 oct.)

Un envahissement des théories les plus stupides. (*L'Indépendance belge.*)

Des objurgations farouches et des citations brutales. (*Le Temps*, 13 oct.)

Un colossal aveu d'impuissance. (*Ibid.*)

Enfin, un *De profundis*. (*Gironde*, 12 oct.)

Voilà ce qui remplit les colonnes de cent journaux, à Paris et dans les provinces; voilà ce qui est lu par des millions de lecteurs, dans les cabinets littéraires, les cercles, les cafés, les cabarets, dans les villes et les villages... Et voilà enfin où nous en sommes en France à l'heure qu'il est!

Eh bien! c'est ce que j'appelle un nouveau et redoutable signe des temps.

Oui, redoutable, en vérité, je le répète; à moins qu'on ne veuille regarder comme une chose indifférente ce travail d'impiété profonde qui se poursuit, depuis dix années surtout, par la presse et d'autres moyens, au sein du premier peuple de l'Europe, et qui a eu déjà cet épouvantable succès de faire que l'idée même de Dieu, d'un Dieu créateur, se mêlant des affaires du monde et y intervenant par sa providence, étonne et révolte ceux qui se donnent parmi nous pour les maîtres de l'opinion publique.

Et qu'on ne s'imagine pas que ce soient ici les injures et les grossièretés qui m'émeuvent! Je me tairais, assurément, s'il n'y avait que cela. S'il s'est jamais rencontré un honneur dans ma vie, c'est celui qu'on vient de me faire. Ce qui me touche, c'est autre chose; c'est le fond même de cette étonnante situation; c'est ce que de telles paroles, de tels cris, ce qu'une si violente tempête, à propos des vérités premières, fondement de tout ordre social et moral, révèlent de mal dans le présent et de périls pour l'avenir, aux yeux de quiconque sait regarder et prévoir. Voilà ce qui m'émeut et m'oblige à parler.

Si l'on croyait que de telles luttes me soit agréables, ce serait bien se tromper; mais je n'ai guère jamais compté avec ma peine, ni préféré ma paix à mon devoir.

## II

### LA TACTIQUE DES ADVERSAIRES.

Après les injures on a essayé des raisonnements : nous en verrons la valeur bientôt; mais, tout d'abord, signalons une interprétation vraiment par trop commode employée contre ma Lettre, et dégageons le débat de la misérable équivoque dont, par tactique, — car je ne puis voir là un simple malentendu, — la plupart de mes adversaires ont fait comme le pivot de leur discussion.

J'ai proclamé la justice de Dieu. J'ai dit que :

« La loi, la grande loi de la justice est certaine ; nul
» n'y échappe ; tôt ou tard, le mal appelle le malheur. »

Et j'ai ajouté :

« *Cette loi a ses mystères : Dieu l'applique comme*
» *il l'entend*, et *nous ne savons pas ses secrets.* »

Or, qu'a-t-on fait?

On m'a fait précisément dire le contraire; on m'a fait deviner, divulguer, affirmer les secrets de Dieu; on m'a fait dire, comme si j'en avais eu révélation, pour quel crime particulier tel fléau particulier était envoyé !

« Aucun créole de la Guadeloupe », dit gravement le

*Journal des Débats*[1], « ne faisait partie de l'assemblée » de Liége. » Comme si j'avais assigné pour cause du tremblement de terre de la Guadeloupe l'assemblée de Liége.

« Le Congrès de Liége », dit un autre, « est la cause » des éruptions qui bouleversent la rade de Santorin[2]. »

« La Loire est sortie de son lit, parce que des habi- » tants des rives de la Seine ont développé, en Suisse » ou en Belgique, des doctrines que M. Dupanloup » appelle *impies*[3]. »

Assurément, et pour beaucoup de lecteurs, de telles phrases dans les colonnes d'un journal sont agréables et démonstratives : mais quelle est cette iniquité de polémique, et où a-t-on vu tout cela dans ma Lettre?

Je le répète encore une fois :

« *La loi, la grande loi de la justice est certaine,* » et nul n'y échappe : tôt ou tard le mal appelle le » malheur; mais cette loi a ses mystères, *Dieu l'ap-* » *plique comme il l'entend,* ET NOUS NE SAVONS PAS LES » SECRETS DE DIEU. »

Et c'est pour cela précisément, parce que nous ne savons pas les secrets de Dieu, que, quand le mal abonde sur la terre, — et chacun de nous en a sa part, car nul ici-bas n'est innocent, — et qu'à cette masse d'iniquités universelles viennent se joindre encore certains grands scandales publics, des débauches d'esprit, des orgies d'impiété comme à Liége, des blasphèmes

[1] 18 octobre 1866.
[2] *L'Avenir national,* 19 octobre 1866.
[3] *La Morale indépendante,* 21 octobre 1866.

comme ceux que nous lisons chaque jour dans vos livres et vos journaux, forts de leurs milliers de lecteurs et de complices, c'est alors surtout, je le crois et le répète, qu'on doit craindre les coups de la justice divine.

Jefferson disait : Je tremble pour mon pays, quand je réfléchis que Dieu est juste!

Je pense comme Jefferson, et je redis sa parole.

Et voilà pourquoi on m'accuse de faire appel à la peur, à la superstition et à la force.

A la peur? — A quelle peur? Est-ce de ce nom que vous appelez la crainte de Dieu et de sa justice?

A la superstition? — A quelle superstition? Est-ce de ce nom que vous appelez la foi des siècles à l'existence de Dieu, à la Providence et à la justice divine?

A la force? — Comme si quelque part il en existait une aujourd'hui qui fût au service de la vérité méconnue! comme si nous ne savions pas que l'empire et l'usage de la force sont chez nos ennemis!

Non : je tâche d'exciter à la réflexion, au courage, au repentir, à la prière, à la générosité virile, à l'union active et chrétienne, à tous les travaux, à tous les dévouements qui rendent la peur condamnable et la force inutile, à toutes les vertus enfin, qui peuvent sauver encore la société menacée.

Certes, quand un évêque voit que les hommes outragent Dieu et le blasphèment, et quand il élève la voix pour conjurer les hommes de réfléchir, et Dieu de pardonner, qu'il plaise ou qu'il déplaise, cet évêque fait son devoir.

Comment! en face de cette grande certitude et de ce

mystérieux inconnu, la certitude de la justice divine, et l'inconnu des applications particulières de cette justice, et en présence aussi du mal contemporain, — car notre siècle aurait-il par hasard la prétention de se lever devant Dieu, et de lui dire comme cet orgueilleux philosophe : « Nul n'est meilleur que moi? » — En face, dis-je, de toutes ces choses, il n'y aurait pas même ici une conjecture et une possibilité redoutables qui commanderaient la prière? Et un évêque ne pourrait pas élever la voix et dire : Nous sommes éprouvés, nous avons souffert, nous souffrons encore : prions? Et il n'y aurait « pas lieu du tout » de nous demander à nous-mêmes si nous ne devons rien à la justice divine?

Non, non : tous tant que nous sommes, nous devons réfléchir, nul de nous ne peut se croire pur devant Dieu; et j'ajoute : En présence du péril religieux et social qui chaque jour grandit, en présence de « la » guerre faite à Dieu, de l'athéisme qui marche tête » levée, de l'accord profond et menaçant des doctrines » irréligieuses et des doctrines révolutionnaires », nous devons tous craindre et prier.

Mais laissons cette tactique de nos adversaires, et passons à leurs arguments.

La Justice et la Providence de Dieu : la Providence se mêlant des affaires humaines, ayant le droit d'intervenir dans le monde et dans l'histoire; et la Justice divine ayant le droit de punir les péchés des hommes, voilà ce qui est ici en cause : c'est-à-dire la plus grande question philosophique, morale et religieuse qui se puisse agiter parmi les hommes. Car il ne faut pas se

faire illusion : les principes au nom desquels on m'a répondu impliquent nécessairement la négation radicale, non-seulement de la religion révélée, du Christianisme, mais de toute religion et de toute philosophie.

## III

### LES ARGUMENTS.

On a essayé des raisonnements : on a argumenté à l'encontre de ces grandes et élémentaires vérités; et ce qui étonne ici, ce qui est encore un signe des temps, et une révélation tout à la fois de la perversion et de l'affaiblissement des esprits, c'est que de tels arguments, contre la justice de Dieu et sa providence, aient pu être faits par ceux qui les ont faits, aient pu troubler ceux qui les ont lus.

Voici ces arguments; je les résume; ils sont délayés, étendus, enveloppés, dissimulés souvent, selon la méthode des sophistes, dans les plis et le miroitement des mots; mais j'affirme qu'ils sont ce que je vais dire.

#### § 1.

Il y a des lois naturelles. Les grandes calamités qui nous frappent, les inondations, par exemple, sont des effets nécessaires des lois naturelles.

Donc Dieu n'y est pour rien!

En d'autres termes, la cause des inondations, ce sont les pluies, ce sont les nuées, ce sont les vents.

Donc ce n'est pas Dieu!

Et encore :

Quel rapport peut-il y avoir entre le choléra et les impiétés?

En d'autres termes, si je comprends :

Le choléra nous vient des Indes et de la Mecque, de miasmes, d'insectes microscopiques peut-être;

Donc Dieu n'y est pour rien!

C'est-à-dire qu'il n'y a pas de cause première, parce qu'il y a des causes secondes; ou que la cause première a abdiqué, et Dieu s'est dessaisi de l'empire du monde, et s'y est interdit toute action, parce qu'il s'est donné des agents secondaires et a établi des lois!

Comme si Dieu n'était pas le principe des lois! Comme s'il ne pouvait pas, sans changer ces lois, en gouverner les applications particulières, et les faire servir, quand il lui plaît, à l'exécution des secrets desseins de sa providence!

## § 2.

Les causes des débordements de nos fleuves sont :

1° Le déboisement des montagnes, c'est la *cause générale;* 2° l'insuffisance des travaux d'endiguement, c'est la *cause spéciale.*

Donc Dieu n'est pas et ne peut pas être la cause des inondations : et il serait absurde de regarder ces grands débordements des eaux fluviales comme un fléau possible de sa justice.

Plus clairement :

Des montagnes boisées auraient retenu les eaux; des digues plus élevées et plus fortes les eussent contenues :

donc ce n'est pas Dieu qui a fait pleuvoir sur nos montagnes déboisées, et lancé ces énormes masses d'eau dans les lits mal endigués de nos fleuves; en un mot, Dieu n'est et ne peut être pour rien dans les inondations dont nous avons souffert, et voir là un châtiment possible de nos fautes, c'est une absurdité!

C'est-à-dire qu'une cause, et la cause première, perd sa puissance, et ne peut plus produire ses effets, parce que ces effets *auraient pu être empêchés*, dans une hypothèse qui ne s'est pas réalisée, par des obstacles qui *auraient pu exister, mais qui n'existaient pas.*

Un journal ajoute que la circulaire de M. Béhic aurait *tout empêché*, si elle avait paru plus tôt.

Maintenant donc que la circulaire de M. Béhic a paru, Dieu sera bien *empêché* et bien embarrassé, quand il voudra punir les hommes.

Nous pouvons désormais nous mettre à notre aise, et blasphémer tant qu'il nous plaira, sous la protection de M. le Ministre des travaux publics, qui, assurément, ne croit pas avoir tant ni si bien fait.

§ 3.

On ne peut jamais attribuer à Dieu les fléaux de tout genre qui nous affligent : « tremblements de terre, » perturbations météorologiques, inondations... » Car, si Dieu était la cause de ces phénomènes, il ne faudrait pas en chercher d'autres causes; et l'étude et la recherche des causes naturelles seraient alors une absurdité, un non-sens.

C'est-à-dire que, s'il y avait une cause première, et si Dieu pouvait quelque chose dans le monde, il n'y aurait plus de causes secondes qui pussent être l'objet des études de l'homme. « Et il faudrait », ajoute-t-on naïvement, « supprimer l'Institut de France. »

Tranquillisez-vous, Messieurs : l'Institut de France peut en toute sécurité continuer ses nobles travaux, poursuivre ses expériences, et tirer ses conclusions. Croyez-vous donc que la liberté d'action soit en Dieu la fantaisie? Même quand Dieu agit par voie de miracle, le miracle, précisément parce qu'il est tel, ne prend pas rang parmi les faits dont s'occupent les sciences naturelles. Il est d'un autre ordre, voilà tout, quoique non moins démontrable.

Au fond, je vous comprends : vous avez peur des miracles.

Allons au fait : quand Dieu intervient, par miracle ou autrement, il ne détruit pas plus la nature, ses forces ou ses lois, que ne le fait ma libre volonté, quand j'use de ma main pour soulever une pierre en sens contraire de l'attraction. Est-ce que l'attraction et sa loi ne subsiste pas tout entière, quand ma force physiologique se superpose à cette force physique? Eh bien, quand la force divine se superpose aux forces de toute nature, elle ne supprime pas la moindre partie de ces forces, ne viole aucun iota de leur loi. Et la science n'en subsiste pas moins tout entière.

Se peut-il que des esprits sérieux se viennent aheurter contre de telles raisons! Et cependant nous en connaissons qui ne sont pas chrétiens, pour ce seul motif que

la science humaine serait perdue, si Dieu pouvait faire un miracle!

On dirait que c'en est fait des lois générales et du cours ordinaire de la nature, institué par le Créateur, si on permet au Créateur d'y intervenir, et de se mêler en rien de son œuvre!

Est-ce que Dieu, par hasard, ne peut pas, comme il le veut, commander aux vents, diriger la foudre et les nuées[1]?

[1] Je ne puis me défendre de citer ici un texte admirable du grand naturaliste Linnée; texte que j'avais ignoré jusqu'à ce jour, et dont je dois la connaissance à la savante Revue mensuelle publiée par les Pères Jésuites, sous le titre de : *Études religieuses, historiques et littéraires*.

« Le Dieu éternel, immense, sachant tout, pouvant tout, a passé » devant moi. Je ne l'ai pas vu en face, mais ce reflet de lui, sai- » sissant soudainement mon âme, l'a jetée dans la stupeur de l'ad- » miration. J'ai suivi çà et là sa trace parmi les choses de la créa- » tion; et dans toutes ces œuvres, même dans les plus petites, les » plus imperceptibles, quelle force! quelle sagesse! quelle indé- » finissable perfection! J'ai observé comment les êtres animés se » superposent et s'enchaînent au règne végétal, les végétaux eux- » mêmes aux minéraux qui sont dans les entrailles du globe, tan- » dis que ce globe gravite dans un ordre invariable autour du soleil » auquel il doit sa vie. Enfin, j'ai vu le soleil et tous les autres » astres, tout le système sidéral, immense, incalculable dans son » infinitude, se mouvoir dans l'espace, suspendus dans le vide par » un premier moteur incompréhensible, l'Être des êtres, la Cause » des causes, le Guide et le Conservateur de l'univers, le Maître et » l'Ouvrier de toute l'œuvre du monde...

» Toutes les choses créées portent donc le témoignage de la sagesse » et de la puissance divines, en même temps qu'elles sont le trésor » et l'aliment de notre félicité. L'utilité qu'elles ont atteste la bonté » de Celui qui les a faites, leur beauté démontre sa sagesse, tandis » que leur harmonie, leur conservation, leurs justes proportions et » leur inépuisable fécondité proclament la puissance de ce grand » Dieu!

» Est-ce cela que vous voulez appeler la Providence? C'est en

Nous intervenons bien nous-mêmes, et aujourd'hui plus que jamais, de mille manières admirables, par la mécanique et par la chimie, pour diriger et varier l'application des lois de la nature, sans les changer. Et Dieu ne pourrait pas ce que l'homme peut!

Des miracles, certes, Dieu peut en faire, s'il lui plaît; et celui qui dénierait à Dieu ce pouvoir, « ce » serait », dit Rousseau lui-même, « lui faire trop » d'honneur que de le punir, il faudrait l'enfermer. »

§ 4.

Mais, si Dieu, dit-on d'autre part, était la cause des inondations et du choléra, aider, réconforter les inondés, soigner les cholériques, et même les plaindre, serait une entreprise sacrilége; ce serait s'inscrire contre les arrêts du ciel; ce serait devenir complice des coupables et abolir la justice divine en la désarmant.

Je cite ici; on ne me croirait pas, si je ne citais :

« Mgr l'évêque d'Orléans n'avait pas réfléchi que les » infortunés dont il plaidait la cause, c'est Dieu lui- » même qui les a frappés, et que, par conséquent », — je l'avoue, je n'avais pas réfléchi à cette conséquence, — « les aider, les réconforter et même les plaindre » était un pur sacrilége. Qu'adviendrait-il, en effet, de » la justice de Dieu, si nous allions déplorer le sort de

» effet son nom, et il n'y a que son conseil qui explique le monde. » Il est donc juste de croire qu'il est un Dieu, immense, éternel, que » nul être n'a engendré, que rien n'a créé, sans lequel rien n'existe, » qui a fait et ordonné cet ouvrage universel. Il échappe à nos yeux, » qu'il remplit toutefois de sa lumière; seule la pensée le saisit, » c'est dans ce sanctuaire profond que se cache cette Majesté. »

» ceux qu'atteignent ses punitions, et nous précipiter » à leur secours? Nous nous inscririons contre les arrêts » du Ciel; et ceux qu'il a marqués doivent être sacrés : » ils sont des exemples; Dieu ne peut vouloir qu'en » diminuant leur peine, nous affaiblissions la portée » des leçons qu'il nous envoie par eux. Les malheureux » lui servent d'enseigne! Ils marchent devant sa colère » et la proclament; ils en sont les hérauts. Laissons à » terre ceux que Dieu a terrassés; notre tâche envers » eux est de trembler, non de compatir. La justice hu» maine est, dit-on, très-inférieure à la justice divine. » Cependant, de quel nom appellerions-nous, et de » quel œil verrions-nous le Samaritain qui recueillerait » chez lui et déroberait à sa peine un coupable que le » juge viendrait de condamner à la prison, au bagne » ou à l'échafaud? Il deviendrait coupable, car il abo» lirait la justice en la désarmant. M. Dupanloup ne » peut vouloir abolir la justice de Dieu : il faut donc » qu'il abandonne sa théorie, ou qu'il cesse de plaider » la cause des inondés, des familles visitées par le cho» léra, et de toutes les victimes quelconques des fléaux » divins; il faut qu'il se range et qu'il laisse passer la » justice de Jéhovah. Point de discours de charité, point » de souscription *en faveur des pauvres enfants, dont » les parents ont été mis par l'inondation hors d'état » de les nourrir et de les envoyer à l'école.* Dieu ne » veut pas que les enfants mangent, il ne veut pas qu'ils » apprennent à lire. Retirez-vous donc, vous tous qui » prendriez volontiers votre part de ce désastre; retirez» vous : ne marchandez pas à Dieu ses victimes. Crai-

» gnez qu'on ne s'en tienne pas à cet avertissement : » c'est le Dieu du déluge qui a parlé[1]. »

C'est-à-dire, pour résumer en quatre mots ce long discours, que, s'il y a une justice divine qui punit, la charité chrétienne est supprimée!

Il faut l'avouer, un tel aperçu est neuf; c'est la première fois qu'on a découvert cette incompatibilité entre la charité de l'homme et la justice divine. La comparaison tirée de la justice humaine est d'ailleurs par trop étrange! Oublie-t-on que, si la loi providentielle est certaine, son application aux individus demeure pour nous mystérieuse! Quand je vois un homme qui souffre, je le soulage, d'abord parce qu'il souffre, ensuite parce que Dieu qui frappe en ce monde pour avertir, aime que nous comprenions sa justice, sans oublier sa bonté, et que nous apaisions l'une en imitant l'autre. Est-ce qu'un père qui a châtié l'un de ses fils s'offensera, si le frère visite, console et conseille son frère? Trouvera-t-il mauvais que celui-là soit bon, parce que l'autre a été coupable?

Quelle tristesse d'avoir à relever de tels arguments!

## § 5.

Autre preuve que Dieu ne peut pas être la cause des fléaux :

Si Dieu pouvait être la cause des fléaux, et s'il y fallait voir quelquefois des châtiments de nos impiétés et de nos crimes, Dieu alors aurait « inondé M. Renan, » envoyé un choléra bien conditionné à M. Taine, des

[1] *Le Temps,* 18 octobre 1866.

» sauterelles à M. Littré, un boulet décisif à Garibaldi,
» un tremblement de terre à M. Pelletan, et quelques
» autres menus fléaux à tous ces jeunes et élégants
» philosophes, à tous ces beaux écrivains qui distillent
» le poison d'une main blanche, et le présentent dans
» des coupes dorées à la jeunesse... il aurait frappé en
» plein congrès les étudiants rassemblés à Liége (ce qui
» eût été probant), foudroyé d'un coup les ouvriers
» réunis au congrès de Genève (ce qui eût été si fa-
» cile...). » Il ne l'a pas fait! Donc...

C'est toujours le même journal qui parle.

Donc, puisque Dieu n'a pas fait cela : châtié M. Renan par l'inondation, M. Taine par le choléra, M. Littré par les sauterelles, Garibaldi par un boulet, M. Pelletan par un tremblement de terre, et frappé en plein congrès les étudiants à Liége, etc..., il faut en conclure avec évidence que Dieu n'est pour rien dans les fléaux, et ne regarde pas à nos péchés pour en faire justice.

C'est-à-dire, selon ces messieurs, que si Dieu ne punit pas tel homme, pour tel crime, à telle heure précisément et en la manière qu'il plaira aux journalistes d'imaginer, il faut en conclure que Dieu est indifférent aux crimes des hommes, et qu'il n'y a pas de justice divine.

Comme si Dieu devait détruire la liberté morale, — cette nécessaire liberté du bien et du mal, qui est la condition de notre épreuve ici-bas, — en se montrant à chaque heure visiblement, et en frappant chaque coupable au moment même qu'il commet son crime!

Non : Les voies de Dieu ne sont pas telles.

Il se tait pour vous laisser libres.

Il se tait, faut-il vous le dire? parce qu'il est sûr de vous retrouver, dans sa bonté ou dans sa justice. Il est patient, et peut vous attendre, parce qu'il est éternel, *Patiens quia æternus!*

§ 6.

Ce serait à tort, a-t-on dit encore, qu'on prétendrait voir en ces fléaux des châtiments divins :

Nous n'avons pas mérité d'être si sévèrement punis. « S'il y a du mal dans notre siècle, est-ce qu'il n'y a » pas aussi du bien...? » Témoins, « les progrès de » l'industrie et de l'agriculture ; les chemins de fer, le » télégraphe électrique, le percement de l'isthme de » Suez, les traités de commerce, et l'Exposition uni- » verselle » qu'on nous prépare.

C'est-à-dire que les progrès industriels et agricoles, les chemins de fer, le télégraphe électrique, le canal de Suez, les traités de commerce, et l'Exposition universelle, et toutes les grandes découvertes du génie de l'homme, que je célèbre aussi bien que vous, empêchent que le mal ne soit le mal, ou sont des vertus et des œuvres satisfactoires, pouvant faire contre-poids aux vices et réparer les péchés!

Péchons donc, péchons hardiment désormais et tant qu'il nous plaira! Nions Dieu; prenons le bien d'autrui; livrons-nous à toutes les misères de la chair! Nous avons les banquiers, les agents de change, les machinistes et de bons ingénieurs pour tout expier et tout sauver!

§ 7.

Voici qui n'est pas moins fort :

« Votre Dieu est matérialiste au premier chef, puis-
» qu'il applique des châtiments matériels à des fautes
» morales ! »

Puissants raisonneurs ! Comme si, dans la société humaine, les magistrats, sans être matérialistes, n'appliquaient pas chaque jour à des crimes moraux des peines matérielles ; et, pour aller encore plus au fond, comme s'il était de l'essence de la peine d'être de même nature que le crime, et s'il ne suffisait pas à la justice qu'elle atteigne le coupable, et le châtie selon sa culpabilité !

§ 8.

Mais quoi ! n'y a-t-il pas eu des fléaux, aussi nombreux et terribles, dans les siècles de foi ?

Donc les fléaux ne sont pas les châtiments du péché.

Comme si les siècles de foi n'avaient pas eu, eux aussi, leurs péchés, et méritant d'autant plus d'être châtiés, qu'ils étaient en opposition plus flagrante avec la foi de ces siècles !

Vous savez si bien nous parler des crimes du moyen âge, et vous ne voudriez pas que cette époque, dont nos propres histoires ne dissimulent pas les désordres, ait eu aussi ses châtiments à côté de ses crimes ?

Comme si nous étions de ces sectaires, flétris par l'Église, qui disaient que la foi suffit à tout et dispense, au besoin, de la vertu !

§ 9.

Et encore :

Dieu n'est pas l'auteur des calamités dont nous souffrons ; car, dit-on, si Dieu en était l'auteur, il serait injuste, cruel, puisqu'il aurait frappé des innocents.

Comme s'il n'y avait pas d'autres péchés que ceux de MM. Renan et Taine, des congrès de Liége et de Genève, des francs-maçons et de Garibaldi !

Et comme si, dans ces grandes calamités publiques, ce qui est châtiment pour les uns ne pouvait pas être épreuve, exercice de vertu, avertissement et occasion de mérite pour les autres [1] !

[1] Le *Moniteur,* au mois dernier (7 octobre), nous citait un curieux exemple :

— On écrit de Pékin, le 1er août :

« Depuis onze mois, il n'est pour ainsi dire pas tombé de pluie à Pékin ni dans les pays environnants. Les moissons ont séché sur pied, et les cultivateurs sont réduits à la plus grande détresse. L'absence de pluie en été et de neige en hiver constitue une véritable calamité publique, qui préoccupe au plus haut point le gouvernement chinois. En pareil cas, c'est l'usage dans le Céleste Empire d'ordonner des jeûnes, des prières générales, des cérémonies expiatoires. Pendant l'été de 1864, une sécheresse prolongée ayant sévi, la *Gazette de Pékin* publia un décret par lequel le jeune Empereur faisait le vœu « de rectifier sa conduite et de s'occuper plus active- » ment des besoins de son peuple ». Il exhortait en même temps les fonctionnaires « à ne pas s'écarter de la voie de la justice et de la » vérité », et il ordonnait aux magistrats « d'adoucir les peines que » les lois infligent aux coupables, de mettre en liberté les gens in- » justement incarcérés, et de terminer promptement les procès en » litige ». — Voilà probablement pourquoi on m'accuse de renouveler les superstitions chinoises, lesquelles d'ailleurs, on le sait, sont aussi les superstitions de l'Angleterre et de l'Amérique, et même celles de la France.

§ 10.

Mais non : voici comment Dieu, apparemment, aurait dû procéder pour être juste, à la manière dont vous l'entendez :

La Loire, en se débordant, aurait dû distinguer entre champs et champs, inonder le champ du pécheur et laisser à sec le champ du juste; les sauterelles, pareillement; le choléra, de même, frapper l'impie et épargner le croyant; et les balles de Sadowa se détourner de leur chemin, pour n'atteindre aucun des soldats en état de grâce... Et la Providence, enfin, devrait appliquer dès ce monde la justice définitive et absolue, qui est réservée aux bons et aux méchants dans l'autre vie.

Il faut l'avouer : ce serait un spectacle curieux à voir que cette manière de justice ici-bas. Et, toutefois, cet étrange argument est au fond des raisonnements de vingt journaux.

Et ce sont les hommes à qui le miracle fait peur, ou qui s'en moquent, ce sont eux qui voudraient que Dieu exerçât ses châtiments de cette étrange sorte !

Ne leur disons pas, à ces hommes, que Dieu, en agissant ainsi, montrerait sa justice trop à découvert; qu'il détruirait l'état de foi et de liberté nécessaire à l'épreuve de la vie; que la liberté du bien et du mal ne saurait subsister, si celui qui fait le mal était frappé à l'instant même, par un châtiment visible, terrible, immédiat; ou si ces grandes calamités publiques, les inondations, les pestes, la guerre, distinguaient entre les justes et

les pécheurs, frappant ceux-ci, épargnant ceux-là; — ces hommes ne nous comprendraient point.

Ne leur disons pas que Dieu, qui est tout-puissant, bon et juste, a des compensations admirables; qu'en enveloppant l'homme de bien dans ces calamités communes qui frappent les coupables, il fait expier ses fautes présentes et ses fautes anciennes; qu'il le sanctifie par l'épreuve de la patience et par l'humble et filiale soumission à sa volonté; et qu'il lui fait trouver enfin dans l'exercice de ces grandes vertus des trésors de mérites qui seront récompensés éternellement par des trésors de gloire et d'immortelles félicités, — ces hommes ne nous comprendraient pas davantage! Pour eux, ces nobles et hautes pensées d'expiation, d'épreuve, de patience, de mérites récompensés ailleurs qu'ici-bas, d'immortalité, de gloire et de félicité céleste, ce sont des chimères!

Ne leur disons pas non plus que le juste, en souffrant avec les pécheurs, apprend la compassion et la charité pour des misères dont il a lui-même à souffrir; qu'il est ainsi soustrait à l'orgueilleuse tentation de mépriser ses frères, avec lesquels il est en société de maux; qu'il offre à Dieu, avec Jésus-Christ, un sacrifice d'autant plus pur, qu'il est présenté par un cœur innocent, à l'image du grand sacrifice de la Croix, — ces hommes nous comprendraient moins encore ici. Cette philosophie chrétienne est trop haute pour eux et les surpasse, quoique Platon, dont le génie l'avait entrevue, l'ait admirée.

Non : notre grand Dieu, s'il veut avoir quelque droit à leurs hommages, doit renoncer à exercer jamais sa justice autrement qu'il ne leur plaît ; il faut qu'il adopte leurs procédés, et laisse là les siens ; défense à lui de punir par des calamités générales les péchés des hommes — qui, plus ou moins, sont tous pécheurs. — S'il ne change, voici comment ces hommes le traiteront. Je répugne à reproduire de tels blasphèmes ; mais il le faut pour avertir les âmes honnêtes.

« Si tel était Dieu », disent-ils, « s'il lui plaisait de » nous confondre par de tels moyens, le moindre d'entre » nous gardant une lueur d'équité lui serait supérieur, » et pour trouver des égaux à ce Dieu-là, il faudrait le » mesurer aux despotes les plus fantasques, aux tyrans » les plus cruels. Dieu serait le MONSTRE SUPRÊME, et » tout ce qu'il y a de sain, de bon et de sensé dans » l'humanité, n'aurait plus qu'à se lever en masse con- » tre lui, à le mettre en accusation, et à placer sur son » trône usurpé et souillé d'injustice le grand juge des » hommes et des dieux : la conscience humaine... [1] »

Voilà donc ce qu'on nous oppose. Et c'est avec de tels blasphèmes, de tels sophismes, qu'on prétend ébranler la foi des siècles en ces grands dogmes de la providence de Dieu et de sa justice !

[1] *Le Temps,* 18 octobre 1866.

## IV

### LES IMPIÉTÉS.

On a vu, dans ce que nous avons déjà cité, plus d'un exemple des impiétés que ces écrivains mêlent à leurs arguments.

En voici d'autres encore, prises dans la masse, et où la déraison et le blasphème vont à l'envi :

« ..... Si j'étais un de ces malheureux frappés par » les fléaux célestes, dépouillé et vaincu, mais sentant » en moi la force de l'innocence, je dirais, nouveau Job, » à votre Dieu : Je suis au-dessus de toi, et, si tu existes, » tu es toi-même le plus grand fléau, le plus mortel » ennemi du genre humain, le dévastateur et le des- » tructeur par excellence; car tu détruis la justice dans » l'homme...

» A ce Dieu nous répondrons toujours : Tu ne peux » pas être, parce que le besoin de raison et de liberté » habite dans l'homme, et qu'il ne peut pas venir d'une » source de déraison et d'iniquité [1]. »

Un autre écrit : « Les doctrines professées par les » libres penseurs, c'est peut-être la *religion de l'avenir* » *qui commence*, prenant la place « de la religion du » Nazaréen..... de la religion catholique en décadence » *et qui tombe en lambeaux* [2]. »

[1] *Le Temps,* 18 octobre 1866.

[2] *Le Progrès de Lyon,* 16 octobre 1866.

Ces libres penseurs sont d'avis qu'il n'y a pas de Dieu, ou que, s'il y en a un, il ne se mêle pas des affaires de ce monde. Et voilà qu'ils prétendent fonder une *religion*, et ils donnent à cette religion sans Dieu, l'avenir, et ils la destinent à remplacer le Christianisme !

D'autres, par un blasphème peut-être encore plus impie, rattachent cette religion nouvelle à Jésus-Christ, et n'y voient qu'un développement du Christianisme :

« La libre pensée a le fondateur du Christianisme » pour modèle sublime [1] » ; elle serait le Christianisme consommé.

Entendons maintenant le *Siècle :* Notre Dieu, s'il y en a un, est un Dieu trop bon pour être juste. C'est un excellent Dieu, un bon père, le meilleur de tous, jusqu'à permettre, comme chose la plus simple, de se moquer de lui, de se révolter contre ses lois et de lui faire LA GUERRE ; et il est tout à fait enclin, ce Dieu si bon, à ne voir en tout cela que peccadilles et gentillesses de ses enfants, ne mettant pas la moindre différence entre ceux qui le servent et ceux qui le blasphèment. Je cite M. Havin :

« *En admettant* », dit-il, « *que la* GUERRE A DIEU *grandisse,* en quoi cette guerre mériterait-elle que nous » fussions punis par l'invasion de tant de fléaux?... » Dieu est le meilleur des pères, la miséricorde et la » bonté suprême... Un Dieu bon et miséricordieux, qui » étend SES AILES PROTECTRICES sur toute l'humanité ! »

[1] *Courrier du Gers,* 16 octobre 1866.

On aurait bien tort, en vérité, de ne pas se mettre avec un Dieu si bon tout à fait à l'aise, et de se refuser l'agréable plaisir de faire, chaque matin, dans le *Siècle*, l'esprit fort; de braver Dieu, et de lui faire la guerre... Du reste, ce genre de blasphème n'est pas nouveau : M. Havin, qu'il me permette de le dire, se souvient ici de son Béranger, et sa philosophie est à la hauteur de la philosophie du chansonnier, dont on me citait hier ces deux vers :

Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Journal de bonnes gens, en effet ! doux et accommodant avec les puissances de la terre,

Hardi contre Dieu seul.

Oui, contre Dieu seul ! et dès le lendemain, le *Siècle* nous en donnait une nouvelle preuve, en prenant la peine de nous dire que Dieu n'est qu'une *hypothèse*... Comme l'*âme*, d'ailleurs, comme la *vie future*... Hypothèses admettant parfaitement des hypothèses contraires :

« Dieu, personnel ou impersonnel, le Dieu des » chrétiens, le Dieu des panthéistes, l'âme humaine, » son existence, son immortalité, les destinées de » l'homme après sa mort, sont des hypothèses, douces, » consolantes, fortifiantes, si vous voulez, mais enfin » ce ne sont que des hypothèses [1]. »

Quand on songe à quels lecteurs vont de telles choses, dans tous les cafés et cabarets de villes et de campagnes, quels ravages elles peuvent faire parmi le si

[1] *Le Siècle,* 28 octobre.

grand nombre de ceux qui sont serfs de leur journal, et ne savent pas défendre la liberté de leur esprit contre de tels docteurs, comment n'être pas effrayé pour l'avenir de ce pays?

M. Havin nous dira tout à l'heure que l'Église ne doit plus avoir la direction morale des intelligences, et que c'est même là un fait accompli... Mais que signifie ce fait accompli? Tout simplement que le peuple, s'il devient *libre penseur*, comme on l'en flatte, changera de maître : de l'enseignement de Dieu et de l'Évangile, il tombera sous l'enseignement du *Siècle* et de ses confrères.

Le *Journal des Débats*, adoptant, sous la plume de M. Renan, la terminologie des athées, emploie aussi, à propos de la question divine, le mot d'*hypothèse*, comme on peut le voir dans un sophistique article sur Marc-Aurèle, du 8 juillet 1866 [1]. Après avoir dit que toutes les croyances, même le *déisme*, n'étaient pour Marc-Aurèle que des *hypothèses*, M. Renan ajoute que, « sans avoir professé aucun des dogmes de ce qu'on » appelle la religion naturelle », Marc-Aurèle fut toutefois « éminemment religieux ».

Du reste, il est un point sur lequel tous ces messieurs sont du même avis : ils ne veulent plus entendre parler de la justice de Dieu dans le monde! Ils n'en veulent plus absolument : c'est sans doute encore un fait accompli.

Admettre que Dieu châtie les hommes par des fléaux,

[1] Voyez encore les *Débats* du 23 avril 1866, article de M. Deschanel.

par des calamités publiques, « c'est accuser Dieu d'in-
» justice et de cruauté [1] » ; c'est « faire renaître les ter-
» reurs d'un autre temps... tout à fait puériles aujour-
» d'hui [2]. » « C'est renouveler des préjugés de bonne
» femme [3]. »

La justice... les hommes sont bien avertis qu'il n'y en aura plus d'autre à craindre désormais que celle des cours d'assises, des gendarmes et du bourreau !

A son tour, le *Journal des Débats* se moque agréablement de « cette crainte salutaire qui est le commen-
» cement de la sagesse [4]. »

Le Dieu que nous adorons, qu'ont adoré nos pères, avant comme depuis Jésus-Christ, ce Dieu personnel, créateur, législateur, gouvernant le monde par sa providence, récompensant la vertu, châtiant le crime, ces messieurs l'appellent :

« Le Dieu de l'arbitraire, Dieu extérieur et matériel,
» fait à la ressemblance de nos passions et de nos
» ignorances [5]. »

Ce Dieu : « il a eu son temps, il s'en va, il fond à
» vue d'œil. »

Il est remplacé par « le Dieu intérieur, bien autre-
» ment profond, saint et respectable [6]. »

Et ce nouveau Dieu, ce Dieu profond, seul saint et

1 *Courrier du Gers,* 16, 17 octobre 1866.
2 *Le Temps,* 15 octobre 1866.
3 *Revue des Deux-Mondes,* octobre 1866.
4 *Les Débats,* 23 octobre.
5 *Le Temps,* 18 octobre 1866.
6 *Ibid.*

seul respectable, destiné à remplacer l'ancien Dieu qui a eu son temps, quel est-il donc ?

C'est « la loi vivante des mondes et des âmes, recon-
» nue et respectée : voilà le Dieu qui se dévoile à la
» science, *le Dieu qui, dans l'homme, s'appelle d'un*
» *seul mot*, L'HUMANITÉ.

» L'humanité n'est pas Dieu, mais elle est la révéla-
» tion de Dieu dans l'homme. »

Comprenne qui pourra.

Ou, plutôt, nous vous comprenons : pour qui connaît la langue des panthéistes, on reconnaît ici leur GRAND TOUT.

Ils appellent notre Dieu, *extérieur*, parce qu'il est distinct du monde, et le Dieu du panthéisme s'appelle le Dieu *intérieur*, parce qu'il est inséparablement, identiquement engagé dans les choses, dans la nature et l'humanité, de telle sorte que, si la nature et l'humanité n'existaient pas, ce Dieu ne serait pas.

C'est le Dieu duquel on peut dire : il est tout et il n'est rien ; tout ce qui est, tout ce qui vit, la nature, le monde, vous et moi, c'est lui ; et il n'y en a pas d'autre. En un mot, il est le GRAND TOUT. Et, pour eux, « tout est Dieu », comme disait Bossuet, « excepté Dieu
» lui-même. »

Continuons :

Le *matérialisme* nous envahit, il inonde notre littérature, il déborde de plus en plus dans nos mœurs ; c'est la plaie du présent et le redoutable fléau de l'avenir. Voici avec quelle indulgence on le traite :

« Certaines personnes, *dans une ardeur d'émanci-*

» *pation fort sincère*, cherchent à rendre au MATÉRIA-
» LISME *la direction du mouvement moral et poli-*
» *tique* [1]. »

Celui qui a écrit cela n'est pas, ajoute-t-il, de l'avis de *ces personnes :* vous croiriez peut-être que c'est par horreur du matérialisme? Point du tout; c'est simplement parce que « nous ne savons ce que c'est que » matière », pas plus que « nous ne savons ce que c'est » qu'esprit. »

Et que savez-vous donc, Messieurs, si, après tant de siècles de philosophie et de progrès, vous en êtes venus à ne savoir plus ce que c'est que *matière*, ce que c'est qu'*esprit*, ce que c'est que *Dieu*, ni s'il y a une différence entre les choses que ces mots expriment!

Et c'est avec de telles ignorances que vous prétendez gouverner le monde et diriger la marche de l'humanité! Mais alors, où nous menez-vous?

Et il nous sera interdit de nous effrayer de *ce progrès!* Et nous ne pourrons dénoncer ces doctrines grosses de toutes les révolutions sociales, comme des attentats!

Non : « On ne saurait donner le nom d'*attentats*, ni
» au congrès de Liége, ni à la réunion de Genève, ni à
» la délibération d'une trentaine de francs-maçons pari-
» siens : *manifestations demeurées toutes les trois sans*
» *résultats matériels* [2]. »

SANS RÉSULTATS MATÉRIELS! Ce ne sera donc que quand ces doctrines auront détruit tout culte, toute autorité,

[1] *Le Temps,* 15 octobre 1866.
[2] *Ibid.*

tout ordre public, établi l'anarchie et relevé peut-être la guillotine, c'est alors seulement que ces doctrines commenceront à être un attentat !

Et toutes les théories les plus abominables, les plus impies, les plus effrontées, les plus subversives de tout ordre et de toute société, jetées parmi la jeunesse et parmi le peuple, ne seront rien que d'innocent, tant qu'on ne prendra pas la hache pour abattre les trônes et les têtes : jusqu'alors, il ne faudra voir là que l'exercice légitime et sacré de la *libre pensée*, de la *libre conscience*, préparant la religion et la société de l'avenir !

Eh bien ! de tout cela, je fais mon compliment à l'avenir et à mon pays.

## V

### ACCORD DU GENRE HUMAIN AVEC LE CHRISTIANISME SUR LA QUESTION.

Fatigué des sophismes et des blasphèmes qui venaient de passer sous mes yeux, j'ai voulu respirer un moment, et, avant d'entrer dans le dernier fond de la lutte que je soutiens contre la presse antireligieuse de ce pays, je me suis souvenu, on ne s'en étonnera pas, de ces grands esprits de l'antiquité, de ces classiques, qu'autrefois j'ai défendus, parce que je savais tout ce que Dieu avait conservé en eux de raison naturelle et de hautes lumières ; je me suis tourné vers eux, j'ai voulu

revoir quelques-uns de ces grands hommes, anciens amis de ma jeunesse, illustres témoins de la foi des peuples et de la sagesse des premiers temps : j'ai redemandé les traditions de l'antiquité, soit à ses poëtes, soit à ses philosophes; et, je l'avoue, j'ai été saisi d'admiration... mais aussi d'humiliation pour mon siècle et pour ma patrie, en voyant, chez ces hommes doués de raison, ce grand langage religieux qui relève si noblement les âmes du côté du ciel, et chez nous ces tristes et ténébreuses négations qui abaissent la pensée et glacent le cœur.

Qu'on me permette donc, pour soulager ma tristesse, et faire naître, s'il se pouvait, une secrète pudeur au fond des âmes touchées par l'impiété contemporaine, de placer ici, en regard des pauvretés blasphématoires que nous venons d'entendre, le grand langage du bon sens antique.

Car, sur ces capitales questions, — Dieu, la Providence, la justice divine, — le Créateur ne s'est jamais laissé sans témoignage dans le monde, comme le dit saint Paul : il n'a pas permis que ces grandes vérités périssent; l'antiquité, les sages comme les peuples, les ont toujours inséparablement proclamées, et elles constituent ce qu'un philosophe ancien, Cicéron, appelait admirablement « la philosophie éternelle, *perennis » quædam philosophia* », ce qu'un philosophe contemporain, M. Cousin, a nommé dans le même sens « le » patrimoine commun du genre humain ». En les répudiant, on tombe non-seulement au-dessous des sages des vieux âges, mais on recule au delà même du

paganisme ; on rompt d'un seul coup avec toutes les traditions de l'humanité.

Certes, si je suis triste en écrivant ces choses, qu'on me le pardonne; il y a plus de deux mille ans que Platon vieillissant se sentait atteint d'une tristesse semblable à la mienne, lorsqu'à la seule idée de l'athéisme, il s'écriait dans son livre des Lois :

« Comment se voir, sans indignation, réduit à dé-
» montrer Dieu ? Nous éprouvons malgré nous, pour
» ceux qui nous y forcent, je ne sais quel sentiment de
» colère. Faisons taire cependant notre émotion, et,
» nous adressant à quelqu'un de ces infortunés, disons-
» lui avec douceur et compassion :

» O mon fils, tu es jeune; le temps, dans son cours
» rapide, t'apportera d'autres opinions, contraires à tes
» pensées d'aujourd'hui. J'ose te dire que pas un de ceux
» dont la jeunesse professait l'athéisme, n'a gardé jus-
» qu'au dernier âge sa funeste erreur... Nous voyons les
» Grecs comme les Barbares, dans le malheur comme
» dans le bonheur, se prosterner et adorer la Divinité,
» sans que jamais aucun peuple l'ait révoquée en doute. »

Platon ajoutait, avec un accent digne de sa grande âme et de son génie :

« Si je voulais ramener à la vérité celui qui croit des
» Dieux, mais des Dieux aveugles et indifférents au
» bien et au mal : Mon fils, lui dirais-je..., ni toi, ni
» personne ne pourra se vanter d'échapper à la justice
» divine : elle te surveille. Le législateur suprême en a
» fait la plus vénérable, la plus sacrée de ses lois. En
» vain tu pourrais cacher ta petitesse dans les profon-

» deurs de la terre, ou sur des ailes rapides t'envoler » dans les cieux : tu satisferas toujours à la justice » divine, ou dans ce monde, ou dans l'autre... O jeune » téméraire, ignorer cette condition de la vie, c'est » ignorer la vie elle-même... O mon fils, puissé-je « avoir persuadé à ton cœur ces trois vérités : l'exis- » tence de Dieu, la Providence, et la justice divine. »

Après la sagesse grecque, écoutons la sagesse romaine ; nous y trouverons, sinon l'âme et l'accent de Platon, du moins ce clair et ferme bon sens qui est le fond du génie de Rome :

« La Providence gouverne le monde et les choses » humaines, le monde entier, et chaque créature », dit Cicéron [1].

« Tout homme doit être convaincu de cette vérité, » que Dieu est le souverain maître de toutes choses ; » qu'il voit au fond des cœurs, et qu'il tient compte à » chacun du bien et du mal ; qu'il discerne les justes » et les impies [2]. »

« Si la foi en ce Dieu périssait, la société du genre » humain périrait tout entière [3]. »

Ainsi parlait le prince des philosophes et des orateurs romains ; Sénèque tient le même langage :

« Le premier devoir de l'homme, c'est de croire en » Dieu ; le second, c'est de croire qu'il gouverne le » monde, que sa providence veille sur le genre hu- » main, et prend soin de toutes choses [4]. »

[1] *De Divin.*, n. 117.
[2] *De Legibus*, n. 25.
[3] *De Officiis*, n. ult.
[4] *Épît.* 95.

Et ailleurs, entrant au fond et dans les entrailles mêmes de cette grande question de la Providence, dans la question et le mystère du mal, de la souffrance ici-bas, — mystère pour quelque doctrine que ce soit, mais bien plus pour nos adversaires que pour nous, — Sénèque s'élève à comprendre la grandeur de la conscience humaine, aux prises avec la souffrance, avec le malheur, quand surtout l'homme est allé généreusement au-devant de la lutte!

*Ecce par Deo dignum! Vir fortis cum mala fortuna compositus... utique si et provocavit.*

« Voyez le grand homme aux prises avec l'infortune!
» ces deux lutteurs sont dignes d'occuper les regards
» de Dieu. »

Voilà le langage de la sagesse antique, dans quelques-uns de ses plus illustres représentants.

Je pourrais citer encore, parmi les historiens éminents de l'antiquité, Hérodote; et parmi les moralistes, Épictète, et surtout Plutarque : ses deux écrits sur les *Délais de la justice divine dans la punition des coupables*, et sur la *Lecture des poëtes*, sont connus; on peut voir là, dans de nombreuses citations, à quel degré ces trois capitales vérités, Dieu, sa providence, sa justice, étaient au fond des croyances de l'antiquité.

Si maintenant sur ces mêmes vérités, — Dieu, la Providence, la justice divine, — nous écoutons ces grands poëtes, qui étaient aussi des philosophes, et dont les chants, échos des traditions anciennes, nous transmettent à leur manière la foi du genre humain, nous retrouvons, moins pures, il est vrai, mais toute-

fois reconnaissables, malgré les erreurs et les voiles poétiques qui les enveloppent, les mêmes croyances. Car, pour qui sait aller au fond des choses, les chants épiques, lyriques, tragiques de l'antiquité, rendent tous témoignage à ces dogmes sacrés que nous croyons.

Homère, qui possédait toute la science de son temps et avait recueilli toutes les traditions des vieux âges, comment ouvre-t-il son poëme immortel ? Par le dogme de la Providence et de la justice divine. Le chef de l'armée grecque a outragé un dieu : Que fait le dieu ? « Le dieu irrité contre le roi », dit le poëte, « envoie une » peste au camp des Grecs, et les peuples mouraient. »

Sous cette fiction qu'y a-t-il ? Qu'y aurait vu l'auteur du *Traité sur les Délais de la justice divine*, sinon la foi en cette justice même ?

Ces traditions de l'épopée antique sont aussi les profondes doctrines cachées dans les chants lyriques et tragiques de la Grèce : le religieux Pindare les reproduit partout.

C'est ainsi que, parlant des descendants de Labdacus : « Le meurtre paternel », dit-il, « les a fait tous » périr par la main les uns des autres, depuis que le » fatal fils de Laïus le rencontra et le tua. La rapide » Erynnis vit ce crime, et le vengea[1]. »

Et cet autre religieux génie, contemporain de Pindare et si semblable à lui, Eschyle, fait des mêmes croyances, altérées, il est vrai, par l'erreur antique sur le Destin, le fond de son austère et émouvante tragédie.

[1] *Deuxième Olympique.*

« Quels accents religieux ne remplissent pas les » drames d'Eschyle! » s'écrie M. Villemain dans ses belles pages sur ce poëte. — Un évêque des premiers âges chrétiens ne craignait pas de citer les vers du grand tragique aux hommes de son temps : je puis bien les redire à mon siècle, et couvrir de cette grande voix la clameur d'impiété qui monte de plus en plus vers le ciel !

Dans sa belle tragédie des *Perses*, rappelant les sacriléges de ces envahisseurs de la Grèce, Eschyle s'écriait : « Ils n'ont pas craint, dans la Grèce envahie, » de dépouiller les dieux, d'incendier les temples. » Déjà ces crimes ont reçu leur salaire, mais tout n'est » pas fini. Laissez germer l'insolence impie : ce qui » pousse, c'est l'épi du crime; on moissonnera une » moisson de douleur ! »

Dans une autre tragédie :

« Tu vois la justice muette, inaperçue pendant le » sommeil, le voyage, le séjour. Mais elle suit le cou- » pable, marchant à côté, quelqnefois en arrière, sans » interruption. Ce que tu fais, songe que les dieux le » voient! »

Et si cette justice vengeresse laisse un moment de sommeil au coupable, écoutez, au réveil, comme elle le poursuit :

« Debout! éveille-toi! éveille-toi! — Ah! la bête » s'est échappée du filet! mais je saurai l'atteindre! » Fuirait-il sous la terre, le coupable, il ne serait point » libre encore. Parricide, là, un supplice vengeur s'ap- » pesantirait encore sur ta tête! »

Nous retrouvons les mêmes croyances dans tous les drames de Sophocle. Contemplez l'admirable scène par laquelle le grand poëte ouvre sa tragédie d'*OEdipe roi.* Thèbes est frappée d'un fléau : où sont les habitants de Thèbes ? A genoux sur les degrés du temple, devant le palais du roi, des rameaux à la main, et des couronnes de suppliants sur la tête. Et que répond l'oracle consulté ? Qu'un grand crime a souillé cette terre, et que le fléau qui la désole est un châtiment.

« CRÉON : L'oracle nous ordonne clairement de purifier cette contrée, souillée par un crime qu'elle » nourrit dans son sein, et de ne pas laisser ce crime » impuni.

» OEDIPE : Quel crime a-t-on commis ?

» CRÉON : Le sang versé cause les malheurs de cette » ville. »

Le même poëte reproduisait les mêmes croyances dans son *Antigone*. Le chœur chante :

« Heureux ceux qui n'ont jamais senti l'infortune ! » Car, lorsque la main des dieux frappe une famille, » les maux se succèdent sans cesse. »

L'autre partie du chœur répond, dans l'antistrophe :

« Ainsi dans la famille des Labdacides, sur les antiques malheurs de ceux qui ne sont plus, je vois s'accumuler des malheurs nouveaux; ils se perpétuent » d'âge en âge, et sous la main du dieu qui les frappe, » ils ne trouvent aucun relâche. » Et Antigone s'écrie : « Tu as réveillé pour moi les plus cruels souvenirs, le » malheur d'un père qui a frappé trois générations. »

Comme Eschyle et comme Sophocle, Euripide, le

poëte philosophe, prête aux mêmes croyances les accents de sa noble poésie; c'est ainsi que, dans son *Oreste*, il montre les Pélopides victimes des crimes de leurs pères :

« De là, s'écrie la fille du roi d'Argos, vient la ma-
» lédiction lamentable lancée sur notre maison. »

Cette foi à la Providence et à la justice divine n'était certes pas pure de toute erreur dans l'antiquité, je l'ai dit; le paganisme y avait mêlé plus d'une altération : mais si sous ces erreurs on sait discerner, comme l'ont fait les Pères, le dogme fondamental, qui ne voit que les poëtes de l'antiquité rendent témoignage à nos grandes vérités philosophiques et chrétiennes, comme Eusèbe l'a si savamment démontré dans son beau livre de *la Préparation évangélique ?*

Écartons l'idée du fatalisme antique, et dans ces mystérieuses conduites de la Providence divine atteignant les fils et les petits-fils des grands coupables, nous verrons combien la fin que Dieu se propose est sage, et souverainement digne de lui : c'est en effet de maintenir dans le genre humain le respect des éternelles lois de l'ordre moral, en rendant la sanction de ces grandes lois plus éclatante, et en inspirant aux hommes, par l'éclat même du châtiment, une plus profonde horreur des grands crimes. Dieu, maître et dispensateur universel, a d'ailleurs des ressources admirables pour mettre toujours les arrangements de sa providence en parfait accord avec tous ses attributs, avec sa sagesse, sa justice et sa bonté, soit en épargnant des maux personnellement mérités, soit en dédom-

mageant amplement par des biens plus grands, en cette vie ou en l'autre.

Et qui donc, après tout, est si innocent ou si peu homme, qu'il ne veuille accepter sa part des souffrances qui sont le commun partage de l'humanité ?

M. Saint-Marc Girardin a parfaitement compris et éloquemment exprimé dans une belle page que nos lecteurs seront heureux de retrouver ici, les idées antiques sur ces grandes questions :

« Tout dans l'*OEdipe* rappelle l'idée de la sainteté du droit » paternel..... C'est pour avoir tué son père qu'OEdipe est » chassé; c'est pour avoir chassé leur père qu'Étéocle et Po- » lynice périssent misérablement : terrible enchaînement » d'expiations successives.

» On est parfois tenté, dans une autre tragédie, de regret- » ter la violence et les emportements de ce superbe roi de » Thèbes. Mais ici, c'est un père, et un père outragé par des » enfants ingrats : sous ce caractère sacré, ses crimes dispa- » raissent... Il accomplit lui-même sur ses fils sacriléges la » vengeance des dieux... Il les maudira donc, mais avec la » voix et le langage d'un juge et d'un vengeur, plutôt que » d'un père offensé et furieux. Il songe à la majesté pater- » nelle outragée en sa personne, et s'il renouvelle ses impré- » cations contre ses fils, *c'est afin*, dit-il, *qu'ils apprennent » à respecter les auteurs de leurs jours et à ne pas insulter » aux malheurs d'un père.* Voilà la loi sainte imposée aux en- » fants, et quiconque la viole périra avant le temps. Ils tom- » beront donc percés l'un par l'autre, ces deux fils d'OEdipe » qui l'ont fait mendiant et vagabond. Ils périront l'un par » l'autre, maudits et détestés dans la mort même, afin de vé- » rifier les divines paroles du Sinaï : « *Tu honoreras ton père » et ta mère, afin d'avoir une longue vie sur la terre, que » Dieu t'a donnée.* »

« Une fois les expiations accomplies, une fois l'outrage fait

» à la majesté paternelle vengé par la mort d'Œdipe et de » ses fils, le tombeau de ce même Œdipe, qu'avait pour- » suivi la colère des dieux, deviendra pour la terre qui le pos- » sédera un gage de grandeur et de puissance. Telle est la » force attachée à l'expiation et à la victime expiatoire : vi- » vante, on la frappe sans pitié au nom de Dieu, car elle re- » présente le mal que sa mort doit abolir; morte, on la » révère comme le symbole de la justice rétablie. » (M. Saint-Marc Girardin, *Cours de Littérature dramatique,* t. I.)

Aux accents de la poésie grecque répondent les chants de la muse latine, et, pour ne citer ici que le moins religieux des poëtes :

*Delicta majorum immeritus lues,*
*Romane, donec templa refeceris!*

Et encore :

*Di multa neglecti dederunt*
*Hesperiæ mala luctuosæ!*

s'écriait Horace lui-même.

Corrélatif au dogme de la Providence, le dogme de la prière se retrouve aussi partout dans l'antiquité. Le même poëte, que nous citions tout à l'heure, demande au Ciel, dans son *Chant séculaire,* la fertilité de la terre et la prospérité de l'État :

« Que la terre fertile se couronne d'épis : que des » pluies salutaires et un air pur fécondent les germes » dans son sein !

» O Dieux, donnez à la jeunesse des mœurs hon- » nêtes, à la vieillesse des jours tranquilles, et à Rome » la puissance, la fécondité et la gloire. »

*Di, probos mores docili juventæ,*
*Di, senectuti placidæ quietem,*

*Romulæ genti date, remque prolemque,*
*Et decus omne !*

Ainsi la philosophie des poëtes, si on la dégage de son enveloppe mythologique, si on va jusqu'au dogme caché sous les fictions et les erreurs poétiques, s'accorde avec les grandes vues des sages; et tous, poëtes et philosophes, s'accordent avec le Christianisme lui-même, pour proclamer ces trois dogmes tutélaires qui n'en font qu'un : Dieu, sa Providence dans les choses humaines, et sa Justice.

Voilà cette philosophie éternelle, ce patrimoine impérissable de l'humanité, que les sophistes et les athées ont entrepris de détruire.

Le Christianisme, en illuminant et épurant ces grands dogmes, les a enracinés plus profondément encore dans les entrailles du genre humain. Ce qui s'y mêlait d'étranger, dans la foi obscure des anciens peuples, a disparu; ils ont resplendi d'une lumière divine au Calvaire, là où la justice de Dieu et sa miséricorde, selon la sublime expression des saints Livres, se sont rencontrées et embrassées.

La Croix, où est mort attaché le Juste suprême, a fait comprendre l'expiation et l'épreuve, et, comme on l'a si bien dit : « Elle a donné un sens à la douleur. »

Et puisque le souvenir de cette parole me revient, qu'on me permette de citer tout entière la belle page où elle fut dite :

« La Religion allant plus loin que la philosophie, la
» Religion tirant des besoins de l'âme humaine une
» sublime conjecture, qui est un désir pour celui qui

» ne croit pas complétement, une certitude pour celui
» qui a la foi entière, la Religion vous dit : Souffrez,
» souffrez avec humilité, patience, espérance, en re-
» gardant Dieu qui vous attend, et vous récompensera.
» — Elle fait ainsi de toute douleur l'une des traverses
» du long voyage qui doit nous conduire à la félicité
» dernière.

» Et alors la douleur n'est plus qu'une des peines de
» ce voyage inévitable, et si elle fait souffrir, elle est
» suivie d'une consolation immédiate, qui est l'espé-
» rance. Aussi cette puissante religion qu'on appelle le
» Christianisme, exerce-t-elle sur le monde une domi-
» nation continue, et elle le doit, entre autres motifs,
» à un avantage que seule elle a possédé entre les
» religions.

» Cet avantage, savez-vous quel il est? C'est d'avoir
» *seule* donné *un sens à la douleur*.

» La religion qui vint et qui dit : Il n'y a qu'un Dieu,
» il a souffert lui-même, souffert pour nous; celle qui
» le montra sur une croix, subjugua les hommes, en
» répondant à leur raison par l'idée de l'unité de Dieu,
» en touchant leur cœur par la déification de la douleur.

» Et, chose admirable! ce Dieu souffrant, présenté sur
» une croix dans les angoisses de la mort, a été mille
» fois plus adoré des hommes, que le Jupiter calme,
» serein, et si majestueusement beau de Phidias[1]. »

Je n'ajouterai à cette belle page que la haute et touchante raison de cette étonnante intervention divine. Ici, comme dans tous les mystères chrétiens, « pour

[1] M. Thiers, dans son livre *De la Propriété*, p. 380, 382.

» tout entendre », dit Bossuet, « il ne faut qu'entendre la » bonté de Dieu. Une bonté incompréhensible produit » les effets qui le sont aussi. » Le Christianisme n'est que la foi à l'infinie bonté de Dieu : *Credidimus charitati*[1]. Et voilà pourquoi les sophistes, quoi qu'ils fassent, ne chasseront pas Jésus-Christ du cœur des hommes. Il possédera toujours l'humanité par la bonté et par l'amour.

## VI

### LA VRAIE DOCTRINE.

#### I

Les belles et religieuses paroles que je viens de citer m'amènent à dire brièvement ici quelque chose sur le fond même de la doctrine chrétienne, relativement à la Providence.

« De toutes les perfections infinies de Dieu », dit Bossuet, « celle qui a été exposée à des contradictions » plus opiniâtres, c'est sans doute cette Providence » éternelle qui gouverne les choses humaines. Rien n'a » paru plus insupportable à l'arrogance des libertins, » que de se voir continuellement observés par cet œil » toujours veillant de la Providence divine. Il leur a paru, » à ces libertins, que c'était une contrainte importune » de reconnaître qu'il y eût au ciel une force supérieure » qui gouvernât tous nos mouvements, et chatiât nos » actions déréglées avec une autorité souveraine. Ils

[1] S. Jean, épître I, ch. ii, v. 16.

» ont voulu secouer le joug de cette Providence qui
» veille sur nous, afin d'entretenir dans l'indépendance
» une liberté indocile, qui les porte à vivre à leur fan-
» taisie, sans crainte, sans retenue et sans discipline.

» Telle était la doctrine des épicuriens, laquelle,
» toute brutale qu'elle est, tâchait de s'appuyer sur des
» arguments tirés de la distribution des biens et des
» maux. »

Telles sont aussi les difficultés et les arguments que nous trouvons aujourd'hui dans les paroles de nos adversaires.

On dirait vraiment, à les entendre, que le problème du mal physique, de la douleur ici-bas, ne se pose que pour nous, et pas pour eux. Le grand problème se pose pour tous.

Car, enfin, le mal physique existe : il y a les maladies, la mort, toutes les souffrances, toutes les misères qui affligent la nature humaine. C'est un fait. Vous ne pouvez pas plus le nier que nous.

Nous, nous donnons de ce fait des explications; vous les combattez : donnez-nous les vôtres. Vous n'en avez aucune.

Il n'y a pas de milieu : Il faut ou que vous parliez comme nous, ou que vous vous déclariez athées.

Si vous n'êtes pas athées, si vous croyez en Dieu : eh bien! pourquoi sous un Dieu bon, ce déluge de maux qui tous les jours inonde la terre? Nous disons, nous :
« châtiments, épreuves, remèdes à nos passions et à
» nos vices, moyens d'expier et de mériter, source
» d'éternelles récompenses. »

Non, dites-vous : il n'y a rien de tout cela : c'est l'effet des lois naturelles !

Mais cette réponse n'explique rien.

La question reste tout entière : Pourquoi le Dieu bon, auteur du monde et des lois de la nature, a-t-il établi un monde et des lois dont l'humanité devait tant souffrir ?

Cette question est pour vous absolument insoluble. Il faut dire comme nous, ou vous jeter dans le fatalisme comme vous le faites, et vous plonger en cet abîme de l'athéisme, dont Bossuet disait que c'est *mettre son repos dans une fureur qui ne trouve presque point de place dans les esprits :* et alors *les absurdités où vous tombez deviennent insoutenables, vous suivez l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs,* et descendez au-dessous du paganisme lui-même.

Sans doute, je l'ai dit, l'antiquité païenne, en conservant une certaine tradition de ces grands dogmes de la Providence et de la justice divine, était loin de les entendre et d'en pénétrer les saintes obscurités aussi bien que nous pouvons le faire aujourd'hui, dans la pleine lumière du Christianisme.

Toutefois le haut bon sens des anciens leur faisait voir que Dieu, Créateur et Souverain Maître, peut sans injustice, dans cet ordre du monde, mélangé pour tous de biens et de maux, envoyer des maux sur un peuple ou une famille, à la suite de quelque grand forfait commis par leur chef; que ces grands coups, dont frappe quelquefois la justice divine, ont ce but très-haut et cet effet très-digne de Dieu, d'imprimer

aux hommes une plus grande horreur des grands crimes, quand ils voient le mal vengeur se précipiter à la suite, et s'étendre quelquefois sur tout un peuple, ou sur plusieurs générations dans la famille du coupable.

Les anciens pouvaient entrevoir aussi quelque chose des dédommagements et des récompenses, par lesquels Dieu couronne, dans une vie meilleure, le mérite de la résignation et de la patience.

Mais que nos lumières à nous, Chrétiens, sont plus vives, et combien, dans le splendide horizon du dessein total de la Providence, que le Christianisme nous découvre, ces grands et difficiles problèmes de la justice divine reçoivent pour nos esprits un éclaircissement plus parfait!

Le Christianisme nous éclaire d'abord sur la suprême grandeur de Dieu, et sur la culpabilité de l'homme, lorsqu'il ose s'attaquer à une majesté si haute; et quand notre apparente innocence se trouve enveloppée dans ces terribles châtiments publics envoyés pour punir les crimes des hommes, chacun de nous peut convenir sans peine qu'il n'y a rien, dans la part qu'il a de ces châtiments, qui surpasse les expiations et les épreuves dont il a lui-même besoin; et nous disons : Si quelqu'un se croit ici de meilleure condition que ses frères, qu'il se lève et jette la pierre aux autres.

Et de plus, quand le Chrétien se place à ces grands et lumineux points de vue que la foi lui offre : sa destination à une immortelle félicité; sa vie ici-bas, imperceptible point dans la durée totale d'une existence qui

ne doit point avoir de terme, courte épreuve de quelques jours destinée à lui faire mériter, par le noble et laborieux exercice de la vertu, des trésors de gloire et d'impérissable félicité; combien alors la mystérieuse question du mal physique s'illumine à ses yeux, et comme l'éternelle récompense qui doit couronner bientôt une vie humble, résignée, vertueuse et souvent devenue meilleure par la souffrance même, lui paraît compenser surabondamment tout ce qu'il peut souffrir de maux sur la terre!

C'est ce que voyait, par le profond regard de sa foi et de sa haute intelligence du Christianisme, l'apôtre saint Paul, quand il s'écriait : « Non, toutes les souf-
» frances et tous les labeurs de ce monde ne sont pas
» dignes d'être mis en comparaison avec cette gloire
» céleste qui brillera un jour en nous : *Non sunt con-*
» *dignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam*
» *quæ revelabitur in nobis*[1]. »

Et c'est ce que voyait aussi le grand génie chrétien de Bossuet, quand il disait :

« Par conséquent, ô homme de bien, si parmi tes
» afflictions il t'arrive de jeter les yeux sur la pro-
» spérité des méchants, que ton cœur n'en murmure
» point; car la prospérité des méchants ne mérite pas
» d'être désirée. Si cependant le fardeau de tes mal-
» heurs s'augmente, ne te laisse pas accabler; et re-
» connais, dans la douleur qui te presse, la main de
» Dieu qui te guérit! Enfin, si tes forces diminuent,
» soutiens ton courage abattu, par l'attente du bien

[1] *Rom.*, VIII, 18.

» que l'on te propose, qui est la bienheureuse im- » mortalité[1]. »

Je dirai donc à ceux qui se révoltent contre la Providence et la justice divine :

Vous croyez vous insurger contre un juge : vous vous révoltez contre un père. Ce n'est pas seulement la crainte salutaire, c'est l'espérance aussi que vous repoussez, l'espérance consolatrice, soutien de la vie. Le Dieu juste, Jéhovah, est le Dieu qui punit les coupables, mais il est aussi le Dieu qui éprouve et récompense les justes, et qui accueille les repentants, le Dieu qui console, le Dieu qui bénit.

Sans doute notre Dieu est l'arbitre de la vie et de la mort, mais il est le Dieu de la vie. « Dieu n'a pas fait » la mort », dit l'Écriture, « et il ne se réjouit pas en la » ruine de ses créatures. Dieu a créé toutes choses pour » qu'elles fussent; et il a fait guérissables toutes les » nations de la terre[2]; » et quant à la mort, c'est le péché qui l'a introduite dans l'humanité; mais c'est Jésus-Christ, Sauveur et Libérateur du monde, qui nous en délivre; il sauve nos âmes par sa grâce, et même nos corps par la résurrection glorieuse.

Et si les maux publics que sa main envoie aux méchants atteignent aussi les bons, c'est que, châtiments pour les uns, ils sont épreuves pour les autres : et toujours il faut les accepter avec soumission de sa justice

[1] Bossuet, *Sermon sur la Providence*.

[2] *Deus mortem non fecit; nec lætatur in perditione vivorum. Creavit enim, ut essent omnia; et sanabiles fecit nationes orbis terrarum.* (*Sap.*, I, 13, 14.)

et de sa bonté, comme il les donne; châtiments ou épreuves, il ne tient qu'à nous de les tourner en mérites et de les changer en biens, de même que la Providence tire le bien du mal, dans le gouvernement du monde.

C'est ce que disait avec une énergique précision saint Jérôme :

« Des deux, choisissez ce qui vous conviendra; si » vous êtes juste, c'est une épreuve; si vous êtes pé- » cheur, c'est une expiation. » Et il ajoutait : « Vous » vous plaignez injustement; vous souffrez moins que » vous ne méritez. » *Et tu e duobus elige quod velis :* » *aut sancta es et probaris; aut peccatrix, et injuste* » *quereris, minora sustinens quam mereris*[1]. »

[1] *Epist. ad Paulam.*

La plupart des gens qui raisonnent sur cette grande question des souffrances se placent ordinairement à l'unique point de vue de la responsabilité individuelle ; mais il y a aussi le point de vue de la responsabilité commune et de la solidarité : grand principe de la plus jeune et de la plus populaire des sciences, l'économie politique. Et au fond, tant le Christianisme est loin de contredire les vérités naturelles, le dogme chrétien appelé la *Communion des Saints* n'est pas sans analogie avec ce principe de l'ordre naturel. — Sur cette question, voici d'un éminent économiste, M. F. Bastiat, des paroles que nous offrons ici à la méditation de nos lecteurs :

« Si l'homme avait été destiné par la nature à la vie et au travail » solitaires, la responsabilité serait sa seule loi. Mais il n'en est pas » ainsi ; l'homme est sociable. La famille, la commune, la nation, » l'humanité, sont des ensembles avec lesquels chaque homme a des » relations *nécessaires*. Il résulte de là que les actes et les habi- » tudes de l'individu produisent, outre les conséquences qui retom- » bent sur lui-même, d'autres conséquences bonnes ou mauvaises » qui s'étendent à ses semblables; c'est ce qu'on appelle la loi de » *solidarité,* qui est une sorte de *responsabilité collective.*

» La loi de solidarité éclate en traits si nombreux dans l'individu » et dans les masses, dans les détails et dans l'ensemble, dans les

« S'il y en a qui jugent autrement », dit Leibnitz, « tant » pis pour eux ; ce sont des mécontents dans les États » du meilleur de tous les monarques, et ils ont tort de » ne point profiter des échantillons qu'il leur a donnés » de sa sagesse et de sa bonté infinies, pour se faire » connaître non-seulement admirable, mais encore ai- » mable au delà de toutes choses [1]. »

## II

Grâce à Dieu, malgré les athées qui renaissent, les peuples, préservés par leur bon sens, n'ont pas encore rompu avec ces grandes traditions de l'humanité et du Christianisme ; et je félicite en particulier ma patrie d'affirmer sans cesse, dans les grands actes de sa vie publique, sa foi en Dieu, en la Providence, en la Prière.

Dans toutes les solennelles circonstances, nous prions. La République, comme la Royauté, comme

» faits particuliers et les faits généraux, qu'il faut pour la mécon- » naître tout l'aveuglement de l'esprit de secte, ou toute l'ardeur » d'une lutte acharnée. » (*Harmonie*, etc., p. 560, 1re édition.)

[1] Leibnitz, *Théodicée*, § 134, p. 55.

Parlant « des grands traits que la Providence forme dans la con- » duite du monde entier pendant la longue suite des siècles », Fé- nelon a écrit de son côté les belles paroles que voici : « Il n'y a que » le tout qui soit intelligible, et le tout est trop vaste pour être vu » de près. Chaque événement est comme un caractère particulier, » qui est trop grand pour la petitesse de nos organes, et qui ne si- » gnifie rien, s'il est séparé des autres. Quand nous verrons en » Dieu, à la fin des siècles, dans son vrai point de vue, le total des » événements du genre humain, depuis le premier jusqu'au dernier » jour de l'univers, et leurs proportions par rapport aux desseins » de Dieu, nous nous écrierons : Seigneur, il n'y a que vous de » juste et sage. » (*Exposition des principales vérités de la Foi.*)

l'Empire. Nous n'avons pas encore eu un seul gouvernement qui n'ait senti le besoin du secours de Dieu; tous ont demandé à la religion des prières.

« La Constitution est votée », disait aux Évêques de France le ministre des cultes en 1848; « l'Assemblée » a voulu que la religion intervînt pour consacrer ce » grand acte. L'Assemblée a terminé son œuvre dans » le même sentiment qu'elle l'avait commencée, en invoquant la Providence, qui inspire et soutient les » institutions humaines. Dans toutes les circonstances » solennelles de la vie des nations, c'est vers Dieu que » doit s'élever la première pensée; et la consécration » religieuse de l'acte qui va régir les destinées d'un » grand peuple est à la fois un hommage de reconnais- » sance et une demande de protection. » — Je suis heureux de rappeler ces paroles.

Mais aujourd'hui encore, quand le pays commence une guerre, ne nous demande-t-on pas de prier? Ne nous demande-t-on pas des *Te Deum* après les victoires? Tous les dimanches ne prie-t-on pas pour l'Empereur et pour le pays?

Il y a peu de jours, je chantais le *Veni, Creator,* et j'assistais à la messe du Saint-Esprit, avant l'audience solennelle de rentrée et la reprise des travaux de la Cour impériale d'Orléans. Dans toutes les Cours impériales de France, tous les magistrats français ont inauguré leurs travaux par le même acte religieux, proclamant ainsi Dieu et sa justice, source sacrée d'où émane la justice humaine.

Mais, en vérité, vous qui faites de Dieu une *hypo-*

*thèse inutile*, de sa Providence un conte de *bonne femme*, et de sa justice un chimérique *épouvantail*, vous croyez donc que nous sommes tous des imbéciles ou des hypocrites! Les magistrats, les assemblées du pays, les gouvernements, tout ce qu'il y a de plus sérieux parmi les hommes, tout cela n'est donc qu'une comédie! Tous, nous ne faisons donc que nous moquer, tout à la fois, et des peuples et de Dieu! Car enfin, que signifie la prière avant ou après une guerre, si le Dieu des armées est un vain mot? Que signifient des prières pour une nation, pour un souverain, pour des Cours de justice, si Dieu n'a rien à voir dans les choses et les sociétés humaines?

Non, non, les hommes graves de notre pays ont d'autres pensées; et ceux mêmes qui n'ont peut-être pas encore complétement la foi chrétienne, ceux-là du moins la respectent, la désirent peut-être; et en tout cas, ils ont horreur de l'athéisme; et, hommes d'État, gardiens des lois, pères de famille, ils sentent tous que le sacerdoce de la magistrature, de la paternité, de la souveraineté, n'existerait pas, s'il n'y avait plus haut, au-dessus de nos lois, au-dessus de nos tribunaux, au-dessus même du foyer domestique, un Législateur Suprême et un Père, duquel descendent tout droit, toute justice et toute paternité sur la terre.

Et voilà pourquoi, je l'ajouterai, nous voyons tous les jours tant et de si consolants retours à Jésus-Christ. Vient un moment dans la vie, où les intelligences élevées et les cœurs honnêtes, après avoir beaucoup vu les hommes et beaucoup médité sur les choses divines

et humaines, se sentent mystérieusement attirés et touchés par les profondeurs de bonté et de sagesse qu'on trouve dans la Religion, et qu'on ne trouve que là : récompense peut-être des services rendus par eux à la cause de Dieu, sous l'inspiration secrète de ce Christianisme latent qui est au fond des cœurs droits, et auquel ceux dont je parle ont dû peut-être les meilleurs sentiments de leur vie, peut-être les plus grandes illuminations de leur éloquence, leurs plus hautes pensées d'hommes d'État. Et puis se lève le jour où, voyant plus clair au fond d'eux-mêmes et de toutes choses, ils reconnaissent et adorent ce Jésus-Christ qu'ils portaient en eux sans le savoir.

Mais ce n'est pas seulement la France, cette pauvre France, dont 93 nous a appris ce que certains hommes feraient si on les laissait faire, ce n'est pas elle seulement qui tombe encore dans cette faiblesse, de témoigner, par la prière publique, sa foi en Dieu et en la Providence. La libre et protestante Amérique priait et jeûnait naguère, au temps de ses calamités. La libre et protestante Angleterre donne le même exemple.

Mais que vous importe à vous? Rompant, non pas seulement avec le Christianisme, avec le catholicisme, avec le protestantisme, mais avec la foi de tous les peuples, et avec l'humanité tout entière, vous reculez par-delà le paganisme même jusqu'à l'athéisme; vous déclarez que *Dieu et l'immortalité de l'âme* ne sont que des *hypothèses* et des *chimères*, et vous ne voulez *d'aucun culte, d'aucune religion*, quelle qu'elle soit.

Eh bien! permettez-moi de vous le prophétiser : il

arrivera probablement de grands malheurs avant que ma prophétie s'accomplisse, mais elle s'accomplira : vous deviendrez une secte que l'humanité prendra en horreur, et les noms des athées modernes, comme ceux des Chaumette, des Hébert, des Marat, des Robespierre, — qui, pourtant, lui, proclama un jour l'Être Suprême, — ne recueilleront que les malédictions de l'avenir !

Car, qu'êtes-vous, enfin, pour la plupart, sinon des athées, et que nous préparez-vous, sinon des désastres ? C'est ce que je dois maintenant montrer, et mettre dans une lumière qui puisse ouvrir les yeux des plus aveugles.

---

# DEUXIÈME PARTIE

## LE PÉRIL RELIGIEUX

Oui, qu'êtes-vous et que nous préparez-vous? Le moment est venu de le dire.

Jusqu'ici, dans ce travail, qu'avons-nous fait? Nous avons rappelé les injures, signalé la tactique, posé la question, répondu aux arguments, mis à découvert quelques impiétés de détail : cette polémique était nécessaire ; mais elle n'est que l'accessoire de cet écrit.

Il s'agit ici des doctrines les plus fondamentales ; de l'état actuel des esprits au point de vue de ces doctrines sacrées; des positions respectives de la religion et de l'impiété ; de la guerre faite à Dieu, et du péril social qui est au bout de cette guerre.

On en est arrivé à ce point de la lutte religieuse, prévu et annoncé par nous à l'avance, où, les intermédiaires étant franchis, l'erreur totale et la vérité totale se trouvent en présence, et se livrent un décisif combat, dont l'enjeu est tout l'avenir de la société. La lutte est en ce moment, d'une part, entre la religion, *toute religion*, et d'autre part, l'athéisme, et les auxiliaires, conséquents ou non, de l'athéisme. La question est solennelle, je le sens. Je dois à mon pays d'exposer toute ma pensée avec une entière franchise. Il faut que les voiles tombent, et que la lumière se fasse.

Je traiterai ici des deux formes principales de la guerre faite à Dieu :

De l'athéisme ;

Et de la morale indépendante, — qui est l'athéisme pratique.

## I

### L'ATHÉISME.

Depuis longtemps, en Europe, en France surtout, l'indépendance de l'esprit humain, qui ne le sait ? s'est exaltée, et le joug de la foi et des antiques croyances a été rejeté par une foule d'hommes.

Le protestantisme, — nos frères séparés peuvent voir aujourd'hui où cela les a conduits ; Luther, qui ne pleurait guère, pleurerait, s'il assistait aux luttes actuelles du protestantisme, — le protestantisme a commencé l'œuvre d'incrédulité en Europe ; le philosophisme impie du dix-huitième siècle l'a continuée ; notre siècle l'a vue renaître, depuis dix années surtout, avec une ardeur nouvelle, et aux vieilles objections plus ou moins flottantes dans les esprits ont succédé des attaques plus radicales que jamais.

Le protestantisme attaquait surtout l'Église, le voltairianisme attaquait surtout le Christianisme : aujourd'hui, on attaque tout, et les dogmes surnaturels, et les vérités rationnelles ; toute philosophie, comme toute religion ; toute raison, comme toute foi.

Et ce qui rend, à l'heure présente, plus redoutables même qu'au dix-huitième siècle, toutes ces attaques de

l'irréligion déchaînée, ce sont les immenses moyens de propagande dont elle dispose, et qui lui permettent de pénétrer partout, de se faire entendre partout, d'agir chaque jour avec une opiniâtreté sans relâche sur le pays, de l'enlacer de toutes parts, et d'atteindre ainsi jusqu'aux dernières couches populaires.

La guerre à Dieu, l'athéisme et ses auxiliaires, tel est aujourd'hui le péril.

Ce nom d'athéisme fait horreur, je le sais, et personne n'en veut. On le repousse comme une injure ; et, selon l'éternelle méthode des sophistes, on sait se faire ici une langue à part, pour tromper les esprits. Dieu, on retient encore le mot, et on ruine le dogme ; on retient le mot, parce que, dit-on, il faut ménager encore « *les simples* » ; mais du dogme, on s'en moque : c'est *un bon vieux mot un peu lourd*, mais *qu'on raffinera de plus en plus*, jusqu'à ce qu'il ne signifie plus rien ; et après cela on s'irrite contre « ceux par la » grâce desquels », dit-on, « on est panthéiste, maté- » rialiste, athée, sans le savoir [1] ».

Ne nous laissons pas prendre à de telles habiletés. Il est vain de se payer de mots : allons au fond des choses, et prenons les doctrines pour ce qu'elles sont.

Nous définissons l'athéisme : la négation de Dieu, du Dieu distinct du monde, du Dieu personnel, vivant et créateur : et nous appelons nettement athée quiconque nie ce Dieu, quelle que soit la formule dans laquelle, pour ménager « les simples » et leur en imposer, il enveloppe son athéisme.

[1] Renan, *Études d'histoire religieuse,* préface.

Eh bien ! je dis qu'il se fait aujourd'hui parmi nous un travail profond et audacieux d'athéisme ; qu'il y a en France, à l'heure qu'il est, sous différents noms, plusieurs écoles d'athéisme : — écoles philosophiques : qui veulent chasser Dieu de la raison et de la pensée ; écoles scientifiques : qui veulent chasser Dieu de la nature et de la science ; — écoles de morale indépendante : qui veulent chasser Dieu de la conscience et de la vie ; — écoles fatalistes : qui veulent chasser Dieu de l'histoire ; — enfin, écoles socialistes. On veut chasser Dieu de la société ; on veut chasser Dieu de partout.

Et l'athéisme contemporain a cela de remarquable, qu'il n'est plus une simple spéculation, mais qu'il aspire à passer dans la pratique ; il veut tout refaire, tout réformer, tout réorganiser sans Dieu et sans religion, bien plus, contre Dieu et contre toute religion ; tout : la science, l'éducation, la morale, la société. Voilà le caractère et les entreprises de l'athéisme contemporain.

J'étonne peut-être ici les personnes peu attentives à suivre le mouvement des esprits et la marche des idées. La vérité est néanmoins, et j'affirme :

Qu'il y a en France, présentement, sous différents noms, plusieurs grandes écoles d'athéisme, dont les conséquences pratiques sont absolument les mêmes ;

Que ces écoles sont vivantes, actives, ardentes, en possession des plus puissants organes de la publicité : qu'elles ne reculent pas, qu'elles avancent ;

Et j'ajoute qu'à côté des écrivains qui propagent par la plume ces doctrines d'athéisme, et qui, sciemment ou non, aident à leur triomphe, et travaillent ainsi à la

dissolution de toutes les croyances, il y a les hommes d'action qui s'occupent avec non moins d'ardeur à organiser l'athéisme et à détruire en fait toute religion.

Voilà la situation que je dénonce.

## II

### LES ÉCOLES D'ATHÉISME

J'ai écrit, il y a trois ans, un *Avertissement aux Pères de famille* pour signaler ce péril : mais déjà, avant moi, dès 1857, un écrivain, dont le style est aussi distingué que ses appréciations et ses polémiques sont modérées, M. Caro, écrivait avec effroi cette parole dans la *Revue contemporaine :* « L'IDÉE DE DIEU EST EN » PÉRIL. »

Et depuis, un autre écrivain, qu'on ne peut accuser d'exagération, un professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris, M. Janet, faisait, il y a deux ans, l'aveu significatif que voici :

« Il est inutile de le cacher, l'école spiritualiste subit » UNE CRISE REDOUTABLE. S'il ne s'agissait que d'une » école, on pourrait s'en consoler ; mais il y a ici plus » qu'une école ; il y a l'idée, l'IDÉE SPIRITUALISTE. C'est » cette idée dont les destinées sont aujourd'hui *mena-* » *cées par le flot le plus formidable qu'elle ait essuyé* » *depuis l'Encyclopédie*, et qui emporterait avec elle, » si elle venait à succomber, LA LIBERTÉ ET LA DIGNITÉ » DE L'ESPRIT HUMAIN. »

Un peu plus loin, le même écrivain parlait de la *recrudescence* DU MOUVEMENT ATHÉE ET RÉVOLUTIONNAIRE,

ne séparant pas, non plus que nous, le progrès des doctrines athées du progrès des doctrines révolutionnaires.

Eh bien ! je le demande à tout homme tant soit peu attentif à la marche des choses dans notre pays, la situation dénoncée par M. Janet s'est-elle depuis améliorée ou aggravée ? J'affirme qu'elle s'est aggravée. Le mouvement athée et révolutionnaire s'est-il ralenti ? J'affirme qu'il s'est accéléré.

Peu de temps après M. Janet, M. de Rémusat disait, de son côté, dans un volume de philosophie religieuse, qu'*un effort agressif a été tenté*, dans ces dernières années, contre les PRINCIPES FONDAMENTAUX DES CROYANCES COMMUNES A TOUTES LES NATIONS, en faveur de *ce qu'il faut bien appeler brutalement du nom d'athéisme*[1].

« Le matérialisme », disait la *Revue médicale*, dans son numéro du 15 février 1866, « *envahit la science* » *moderne*. Sa doctrine, c'est qu'il n'y a PAS PLUS DE DIEU » DANS LE MONDE QUE D'AME DANS L'HOMME ».

Et hier encore un écrivain cité par le *Siècle*[2] disait : « Des doctrines malsaines sont dans l'air ; l'athéisme » tend à s'introduire en France. De toutes parts on le » constate avec douleur. »

Je le répète : L'effort suprême de l'impiété la plus ardente aujourd'hui est là, à ce point capital, l'existence de Dieu.

On ne veut plus de Dieu, ni de la Providence, ni de la prière, ni d'aucune religion. « La question », dit

[1] *Philosophie religieuse*, p. 101, 102.
[2] 22 octobre.

l'*Avenir national,* « n'est pas ici entre la religion ca-
» tholique et la religion protestante, mais entre les
» libres penseurs et les sectateurs de *toutes les reli-
» gions positives* [1] ».

« Les vieilles institutions religieuses », dit M. Renan dans le *Journal des Débats,* « ont le choix entre *flé-
» chir* ou *mourir* [2]. »

Ainsi, ce n'est pas seulement le Christianisme, c'est Dieu, Dieu lui-même qu'on veut chasser du monde entier, de la raison, de la science, de la conscience, de la société. Voilà le but de l'athéisme contemporain.

En un mot, le monde sans Dieu, l'homme sans âme, l'éducation sans croyances, la société sans religion, tel est le programme, selon l'épigraphe d'un livre publié cette année-ci même en Hollande : *Exstinctis diis, exstincto Deo, successit Humanitas* [3].

Et maintenant, cette grave situation, il faut que je la mette, dans le détail et dans le vrai des choses, sous les yeux de mes lecteurs.

Je ne connaîtrais rien de plus dangereux, et parmi le clergé, et parmi les Chrétiens, et parmi les honnêtes gens, quels qu'ils soient, que l'ignorance, l'aveuglement ou l'apathie devant une telle situation.

Rien ne doit détourner de pareilles questions, plus vitales que les plus graves questions politiques.

Je rappellerai donc quel fut, quel est encore tous les jours le langage des maîtres dans les grands orga-

[1] 25 octobre 1866.

[2] Préface des *Apôtres,* 13 avril 1866.

[3] *Revue médicale,* 15 février 1866.

nes de la publicité ; comment ce langage est compris et traduit par les disciples ; et à quel degré ces doctrines d'athéisme sont propagées et descendent des sommets de la société dans les masses populaires.

Les trois foyers ardents d'athéisme, les trois écoles auxquelles on peut ramener toutes les autres, sont, en France : l'école positiviste, l'école panthéiste et l'école matérialiste. Je les appelle des écoles d'athéisme parce que, avec quelques nuances dans leurs formules, elles s'accordent toutes à nier le Dieu vivant, distinct du monde, le Dieu personnel, le Dieu créateur, le Dieu que l'humanité a toujours adoré. Voici mes preuves, et les textes : je demande à mes lecteurs de les lire courageusement jusqu'au bout.

Quant aux écrivains dont je cite les textes, si, malgré tous mes soins, je ne les avais pas bien compris, si j'avais exagéré leurs paroles, si, à mon insu, je leur faisais dire ce qu'ils n'ont pas voulu dire, qu'ils me détrompent : j'accepte, je sollicite toutes les rectifications : on ne pourra pas me faire un plus grand plaisir ici qu'en me montrant que je me suis trompé.

### 1° *Le Positivisme.*

Cette école, dont je ne veux parler qu'au point de vue qui m'occupe, l'athéisme, professe, malgré ses étranges protestations, la plus complète négation de Dieu.

En théorie, elle rejette Dieu absolument ; elle le déclare une fiction, une hypothèse, c'est-à-dire une pure supposition, sans certitude ni réalité ;

Une hypothèse, soit théologique, soit métaphysique, comme ils disent : car les positivistes repoussent la philosophie rationnelle comme la Religion, tout dogme philosophique comme tout dogme religieux ;

Une hypothèse inutile, qui n'explique rien, ni l'origine du monde ni celle de l'homme ;

Une hypothèse impossible, que la science contredit et détruit.

Pour eux, Dieu n'est pas seulement en dehors de la science, il est antipathique et contradictoire à la science ; l'idée de Dieu ne correspond à rien d'existant : Dieu n'existe pas.

En conséquence, ils introduisent l'athéisme, et, par suite, le matérialisme le plus absolu, dans toutes les sciences humaines, et après avoir ainsi fait l'éducation et l'esprit humain athées, ils veulent faire la société tout entière athée, en détruisant toutes les religions, pour substituer au culte de Dieu le culte, disons mieux, l'idolâtrie de l'Humanité : l'Humanité, qui est, selon eux, LE GRAND ÊTRE, LA SUPRÊME EXISTENCE, LE SEUL OBJET DU CULTE.

Tel est le dogme nouveau qu'ils apportent au monde, et qui doit servir de base à une réorganisation complète de la société.

Le fondateur de cette école, en ce qu'elle a de neuf, car l'athéisme et le matérialisme sont bien vieux, c'est M. Auguste Comte, ancien répétiteur et examinateur à l'École polytechnique, mort il y a quelques années seulement. Les disciples du positivisme l'avouent hautement pour leur chef. « Nous sommes disciples d'Au-

» guste Comte, nous le proclamons aussi haut que pos-
» sible. C'est à lui que nous rapportons ce que nous
» sommes, si nous sommes quelque chose ; ce que nous
» pouvons, si nous pouvons quelque chose [1]. »

« Auguste Comte est le chef de cette doctrine [2]. »

« Il n'y a qu'un positivisme, celui d'Auguste Comte [3]. »

« Quiconque a des prétentions à la philosophie, doit
» absolument connaître au moins l'essence et l'esprit
» de l'œuvre fondée par Auguste Comte [4]. »

Or, l'œuvre fondée par M. A. Comte, le positivisme, se résout dans le plus radical athéisme et dans le plus complet matérialisme. Malgré l'étrange obscurité de la langue qu'il s'est faite dans les nombreux écrits qu'il a publiés et que son école traduit et réédite chaque jour, cela du moins est parfaitement clair.

Au mois d'octobre 1851, il y eut au Palais-Royal une grande réunion positiviste, où M. Comte exposa, pendant cinq heures, la doctrine de son école. Quelle fut sa grande formule ?

« Au nom du passé et de l'avenir », il déclara exclus irrévocablement de la direction des affaires, comme ARRIÉRÉS ET PERTURBATEURS, tous ceux qui croient en Dieu, *catholiques, protestants, déistes.*

Quant au Dieu du passé, M. Comte reconnaît « qu'il
» a rendu des *services provisoires.* Mais c'est fini :
» L'HUMANITÉ *se substitue à* DIEU. »

[1] *Paroles de philosophie positive,* p. 57.

[2] M. le docteur Bourdet, p. VII. Paris, 1863.

[3] *Lettre* de M. le docteur Robinet à M. Frédéric Morin, 24 septembre 1866.

[4] *La Libre Pensée,* 11 novembre 1866.

« L'HUMANITÉ *doit seule réparer* L'IMPUISSANCE DE » DIEU. »

Voici cette formule ; je cite les paroles mêmes de M. Comte :

« Au nom du passé et de l'avenir, *les serviteurs* » théoriques et les serviteurs pratiques *de l'Humanité* » viennent prendre DIGNEMENT la direction générale des » affaires terrestres, en excluant irrévocablement de la » suprématie politique *tous les divers* esclaves de Dieu, » *catholiques, protestants*, ou DÉISTES, comme ARRIÉRÉS » ET PERTURBATEURS. »

Cette formule est si capitale dans le système, qu'elle a été rééditée en tête du *Catéchisme positiviste*, traduit en anglais par MM. Congrève et Bridges, dans une *Étude de philosophie positive*, et en tête du *Système de politique positive*.

Et ces jours-ci même, un disciple de M. Comte la répétait en ces termes :

« L'IDÉE DE DIEU est devenue aujourd'hui AUSSI ANAR» CHIQUE QUE RÉTROGRADE [1]. »

Un autre, après avoir présenté L'IDÉE DE DIEU comme déjà BIEN ÉBRANLÉE, ajoute : « Cela ne suffit pas, il faut » lui porter LES DERNIERS COUPS [2]. »

Les derniers coups ayant été portés, *extincto Deo*, il faut le remplacer.

Dans un des derniers ouvrages du maître, celui qui couronne l'œuvre par « la construction décisive de la

[1] *Études de Philosophie positive*, p. 183.

[2] M. A. NAQUET, *Revue encyclopédique de la méthode*, p. 52.

» religion positive [1] », dans l'*Appel aux conservateurs* je lis ces paroles :

« Le positivisme a définitivement construit *la religion de l'Humanité,* seule capable de consacrer et » de régler l'ordre et le progrès compromis par *le* » *théologisme épuisé* [2]. »

« En un mot : L'HUMANITÉ *se substitue définitive-* » *ment à* DIEU, sans oublier jamais *ses services provi-* » *soires* [3]. »

« L'HUMANITÉ doit seule réparer l'impuissance de » DIEU [4]. »

Il faut donc laisser le culte de Dieu pour adopter le culte de l'Humanité.

Mais qu'est-ce que cette Humanité? C'est « *le Grand* » *Être* ». Et qu'est-ce que le *Grand Être ?* « Le Grand » Être est l'ensemble des êtres passés, présents, fu- » turs. » Non pas de tous les êtres passés, présents, futurs, car il n'entre dans la composition du Grand Être que les humains; et encore pas tous, mais seulement ceux « qui concourent *librement* à perfectionner » l'Être universel ». Ceux-là, on les nomme « des êtres » convergents ». Et le positivisme définit l'Humanité « l'ensemble continu des êtres convergents ».

Voilà ceux dont le culte sera substitué au culte de

[1] Sixième *circulaire annuelle* adressée par l'auteur du *Système de philosophie positive,* et du *Système de politique positive,* à chaque coopérateur du libre subside institué pour le *sacerdoce de l'Humanité,* Paris, 15 Moïse 67 (15 janvier 1855).

[2] Préface, p. XIII.

[3] *Catéchisme positiviste.*

[4] *Appel,* p. 30.

Dieu. Mais ce culte sera toute leur immortalité, car l'homme n'a pas d'âme.

Ainsi, bien qu'il n'y ait pas de Dieu dans la doctrine positiviste, il y aura cependant une religion, la religion de l'Humanité. Il y aura « le culte individuel de » l'Humanité, d'après l'INTIME ADORATION DE SES MEILLEURS REPRÉSENTANTS[1]; et le culte public de l'Humanité, exigeant pour ses développements des temples[2] »; le fondateur du positivisme va même jusqu'à réclamer l'église Sainte-Geneviève pour y introniser cette religion : « Aucun scrupule », dit-il, « ne peut » empêcher de consacrer le Panthéon à sa vraie destination[3]. »

En résumé, c'est l'adoration de l'homme substituée à l'adoration de Dieu. L'apothéose antique imaginée par la bassesse romaine est renouvelée par le positivisme. Des hommes sanguinaires et voluptueux, tels que César, Auguste, Adrien, il n'y manque qu'Antinoüs... puis Cromwell, Louis XI, Boccace, Rabelais, l'Arioste, ont place dans ce Panthéon.

Est-ce impiété? est-ce folie? C'est l'une et l'autre.

C'est l'impiété punie par la folie.

Quelques personnes s'imagineront peut-être que de telles indignités sont rendues inoffensives par leur absurdité même, et ne sauraient devenir contagieuses. Qu'elles se détrompent.

1 *Appel aux conservateurs,* p. 41.
2 *Ibid.,* p. 118.
3 *Ibid.,* p. 119. — Si l'on veut voir du reste quel sera, dans sa réalisation, ce culte de l'humanité, et, comme disent les positivistes,

On m'avait dit aussi, lorsque j'ai publié mon *Avertissement aux Pères de famille*, que je m'exagérais le

« la solennelle idéalisation du Grand Être », on peut consulter le Calendrier positiviste (4e édition).

Voici un extrait de ce calendrier :

CULTE ABSTRAIT DE L'HUMANITÉ.

| | | | |
|---|---|---|---|
| LIENS fondamentaux. | 1er mois. L'*Humanité*. . . . | Fêtes hebdomadaires de l'Union. . . . | Occidentale.<br>Nationale.<br>Provinciale.<br>Communale. |
| | 2e mois. Le *Mariage*. | | |
| | 3e mois. La *Paternité*. | | |
| | 4e mois. La *Filiation*. | | |
| | 5e mois. La *Fraternité*. | | |
| | 6e mois. La *Domesticité*. | | |
| ÉTATS préparatoires. | 7e mois. Le FÉTICHISME. | | |
| | 8e mois. Le *Polythéisme*. | | |
| | 9e mois. Le *Monothéisme*. | | |
| FONCTIONS normales. | 10e mois. La *Femme*, ou la vie affective...... | Fêtes hebdomadaires. | La Mère.<br>La Sœur.<br>L'Épouse.<br>La Fille. |
| | 11e mois. Le *Sacerdoce*, ou la vie contemplative. | | |
| | 12e mois. Le *Prolétariat*, ou la vie active........ | | |
| | 13e mois. L'*Industrie*. ou le pouvoir pratique. | Fêtes hebdomadaires. | Banque.<br>Commerce.<br>Fabrication.<br>Agriculture. |

Les jours de la semaine, dans la religion positiviste, seront ainsi nommés :

| | |
|---|---|
| Lundi . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | Maridi. |
| Mardi . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | Patridi. |
| Mercredi. . . . . . . . . . . . . . . . . . | Filidi. |
| Jeudi. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | Fratridi. |
| Vendredi . . . . . . . . . . . . . . . . . . | Domidi. |
| Samedi. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | Matridi. |
| Dimanche. . . . . . . . . . . . . . . . . | Humanidi. |

Je me borne à ce fragment : je fais grâce aux lecteurs des modèles des êtres adorés.

péril, que de si abominables doctrines étaient mortes en naissant, qu'elles ne feraient point de progrès... Eh bien! non, elles marchent, elles avancent, elles gagnent chaque jour du terrain parmi les ouvriers et dans la jeunesse.

Depuis que mon *Avertissement* a paru, ces jours-ci même, je lisais, dans une lettre du disciple et exécuteur testamentaire de M. Comte, M. le docteur Robinet, médecin de Paris, lettre adressée à un rédacteur de l'*Avenir national* et de la *Morale indépendante*, M. Morin, et ainsi datée, conformément au calendrier positiviste, « Paris, 17 Shakspeare 78 (24 septembre » 1866) », je lisais, dis-je, dans cette lettre, les détails instructifs que voici : « Depuis la mort d'Auguste » Comte, le positivisme continue à se développer non- » seulement en Europe, en *France* et en *Angleterre*, » mais aussi en *Amérique*, dans l'Amérique du Nord et » dans l'Amérique du Sud, tant *par la propagation de* » *sa doctrine* que *par le maintien de ses institutions*[1]. »

Et en France, de nombreux écrits paraissent chaque jour, publiés dans des librairies célèbres par des hommes qui ne sont pas sans culture d'esprit, et où l'athéisme, caché sous l'enveloppe de la doctrine positiviste, est hautement professé au nom de la science;

[1] M. le docteur Robinet cite à l'appui de son dire une partie des nombreuses « publications *politiques* et *sociales* faites en 1856 » et 1866, par MM. Congrève, Magnin, Bridges, Hutton, Harrisson, » Beesly, Parber, Cookson, etc., et qui sont toutes des applications » de la doctrine positiviste » ; « et aussi les écrits de MM. Edger et » Hale, sur la *philosophie*, la *politique* et la *religion* positivistes ; » et ceux de M. Brandão, dans l'Amérique du Sud. » (*Journal de Belfort*, 3 novembre 1866.)

et voilà pourquoi je suis obligé de revenir tristement sur toutes ces choses.

J'ai sous les yeux un volume d'éducation, publié il y a trois ans par un disciple fervent de M. Auguste Comte, un médecin de Paris, M. le docteur Bourdet, et qui, dès sa première page, déclare nettement que l'athéisme, qu'il qualifie de régime scientifique, remplace aujourd'hui la croyance en Dieu, qu'il appelle le régime théologique.

Et l'athéisme enivre tellement ce disciple de M. Comte, qu'il s'imagine que les hommes, une fois délivrés de la croyance en Dieu et de ses *caprices autocratiques*, seront délivrés par là même de ce que M. Bourdet appelle *les dernières résistances de la fatalité cosmique*.

« Le régime scientifique, essentiellement antagoniste » du régime théologique, va remplacer ce dernier... » L'*hypothèse* que Laplace dédaigne (l'*existence de* » *Dieu*), ne peut prendre place dans les résultats ency- » clopédiques dus AU RÉGIME NOUVEAU : elle sera encore » quelque temps le *partage* et le *refuge* des *gens* TIMO- » RÉS, RÉTROGRADES OU IGNORANTS [1]. »

On ne l'a pas oublié, d'ailleurs : celui que la plupart des positivistes regardent aujourd'hui comme leur chef, et que M. le docteur Bourdet appelle « un interprète » de la doctrine autorisé par le savoir et l'habileté [2] », a exprimé l'athéisme de la doctrine positiviste dans des textes, s'il est possible, plus formels encore :

« L'idée *d'un être théologique quelconque*... c'est,

[1] P. v, vi.
[2] P. vii.

» comme le disait Laplace, *une hypothèse* désormais » *inutile*[1]. »

« Si, par une satisfaction purement individuelle, on » retenait l'idée d'un être théologique quelconque, » *multiple ou unique*, il n'en faudrait pas moins aussitôt » le concevoir *réduit à la nullité* et à un office *nominal* » *et surérogatoire*[2]. »

Puisque Dieu n'existe plus et ne servirait à rien, il ne faut donc plus parler de Dieu, ni dans les sciences, ni même dans l'éducation de la jeunesse, et M. Bourdet écrit un livre d'*éducation positive*, précisément parce que « la *philosophie nouvelle* se propose de *remplacer* » la pédagogie fondée sur les *abstractions théologiques* » *ou métaphysiques* » (Dieu et l'âme), « par une édu- » cation basée sur des principes positifs et concrets[3] », c'est-à-dire en langage français, par une éducation athée et matérialiste; car M. Bourdet repousse l'hypothèse de l'âme comme l'hypothèse de Dieu : et à quel degré matérialiste, on peut le voir à la page 93, que je n'ose citer.

Cet athéisme toutefois et ce matérialisme n'empêchent pas l'auteur de parler religion, comme M. Comte; parce que, « comme on le disait bien avant la systéma- » tisation biologique, l'homme est *un animal adora-* » *teur*[4] ».

L'éducation positiviste donnera donc au jeune homme une religion; on lui apprendra à adorer, non pas Dieu,

[1] *Conservation, Révolution, Positivisme,* p. 298.
[2] *Ibid.*, p. 297.
[3] P. VII.
[4] *Ibid.*, p. 84.

mais l'Humanité. « Le dogme positif, en dépit de son » nom, appelle un culte, et ce culte qu'il désigne pour » nous captiver et enchaîner nos aspirations, *c'est l'Humanité*[1] *!* » ce Dieu-là même dont M. Guéroult disait un jour assez finement aux positivistes : « Je le connais » trop bien pour avoir envie de l'adorer. »

Ce Dieu, toutefois, les positivistes font tout ce qu'ils peuvent pour établir sa divinité et son culte; il faut redire leurs paroles :

« Le dogme nouveau nous révèle *une grande et suprême existence,* L'HUMANITÉ[2].

» Le dogme nouveau *élimine positivement* toutes les » volontés surnaturelles, connues sous le nom de *Dieu*... » et de *Providence*[3]. »

« L'*humanité* devient SA PROVIDENCE A ELLE-MÊME, » après avoir longuement souffert pour avoir trop » longtemps compté sur d'autres *providences imaginaires*[4]. »

« Il ne nous reste qu'à retirer les derniers voiles, et » à prendre déterminément l'HUMANITÉ pour idéal de » nos pensées, pour OBJET de nos fêtes[5]. »

« Poëtes, elle vous demandera des chants; peintres » et sculpteurs, elle vous demandera des toiles et des » marbres; architectes, elle vous demandera des TEMPLES[6] : » — entre autres le Panthéon.

[1] *Ibid.*, p. 350.
[2] *Conservation, Révolution, Positivisme,* p. XXXI.
[3] *Ibid.*, p XXVI.
[4] *Dictionnaire des Sciences médicales,* art. MORT.
[5] *Conservation, Révolution, Positivisme,* p. 127.
[6] *Ibid.*, p. 284.

En même temps que le livre de M. Bourdet se publiait à Paris, une revue positiviste, appelée la *Revue du Progrès,* qui professait l'athéisme avec une juvénile audace, s'écriait : « La théodicée est une vaine spéculation qui n'a plus qu'un intérêt historique... L'âme » est une chimère, et son immortalité un non-sens [1].

Cette revue, me dit-on, a cessé de paraître; mais les doctrines subsistent; j'ai le devoir de la citer.

Tout récemment, l'*Étude de philosophie positive,* dont j'ai déjà rappelé le mot : *l'idée de Dieu est aussi anarchique que rétrograde,* allait jusqu'à dire que l'on peut regarder « comme autant d'ennemis publics » tout Dieu quelconque, « jusqu'au Dieu de Rousseau ». — Et ailleurs l'auteur ajoute : « Les idées dites *religieuses, sous quelque forme qu'elle se produisent,* » sont des *causes permanentes* de DIVISION DANS LA FAMILLE, et de DÉSORDRE DANS L'ÉTAT [2]. »

J'ai le regret d'ajouter que cette *Étude* est précédée d'une préface complétement approbative sur le fond des doctrines par le chef actuel du positivisme.

Un autre dit sans hésitation que l'argument connu de Voltaire en faveur de l'existence de Dieu est « une » vieille niaiserie » que Voltaire « rabâcha toute sa » vie [3]. »

Après de telles déclarations, si une chose doit surprendre, c'est la prétention des positivistes à ne vouloir pas être accusés d'athéisme.

[1] Janvier 1864, p. 409 et 412.
[2] P. 184.
[3] *Revue encyclopédique,* Mai 1866, p. 88.

Écoutons-les exposer cette prétention :

« La philosophie positive ne nie rien et n'affirme » rien sur les causes premières et finales. Nous ne sa- » vons RIEN sur la cause de l'univers. » Pas même si cette cause existe. — « Ce qu'on en *raconte* ou *ima-* » *gine* est idée, *conjecture*, manière de voir… la phi- » losophie positive ne s'occupe ni *des commencements*, » si l'univers a des commencements, ni de ce qui arrive » aux êtres vivants après leur mort[1]. »

Ces messieurs ne veulent pas s'avouer athées, par cette étrange raison que l'athéisme pose la question de Dieu, et qu'à cause de cela, disent-ils, « l'athée n'est » pas un esprit véritablement émancipé. C'est encore à » sa manière un théologien[2]. »

L'athée théologien ! l'union de ces deux mots est-elle assez étrange? Mais le positivisme veut en vain mettre ici de son côté de frivoles apparences; entre sa doctrine qui supprime la question de Dieu, et celle de l'athée qui la résout négativement, il n'y a aucune différence pour la raison et la croyance humaines.

Mais quand vous ne feriez que mutiler ainsi et abaisser l'esprit humain, en lui enlevant le trésor de sa croyance en Dieu, en lui défendant d'aborder ces grandes et fondamentales questions d'origine et de fin qui, pour notre honneur, solliciteront à jamais l'esprit de l'homme, ne feriez-vous pas déjà l'œuvre la plus désastreuse, et ne serait-ce pas l'athéisme pratique le plus complet, sur la ruine de toute religion,

[1] *Paroles de Philosophie positive*, p. 31.
[2] *Ibid.*, p. 30, 31.

même naturelle? Car s'il est aisé, « il est honteux, » dit M. de Rémusat, « de se complaire à ne pas même » savoir qu'on ne sait pas, et de se détourner de toute » réflexion sur le premier intérêt de l'humanité [1]. »

Mais il y a plus que cela; et par une contradiction formelle, dans laquelle vous ne pouviez pas ne pas tomber, vous avez des négations très-positives sur l'origine et la fin des choses, sur Dieu, l'âme, et l'immortalité de l'âme.

Voici un homme qui, assurément, n'est pas des nôtres, un violent ennemi du Christianisme, mais qui, du moins, croit en Dieu, M. Patrice Larroque, qui vous le dit comme nous :

« Les écrivains de l'école actuelle qui s'appelle *positiviste*, disent *qu'ils n'affirment et ne nient rien* sur » les dogmes indémontrables et sans objets, sur de » pures chimères, et qu'ils ne leur font *même pas* » *l'honneur de s'en occuper*. Parler en ces termes » de Dieu, de l'âme humaine et de ses destinées, ce ne » serait pas seulement ne pas s'en occuper, ce serait » évidemment en nier la réalité de la façon la plus » expresse [2]. »

Et, en effet, quand les positivistes disent :

« Les sciences se montrent de plus en plus *contradictoires* et *incompatibles* aux conceptions du *surnaturalisme* » [3], c'est-à-dire à l'idée de Dieu; — « les » sciences ont défait toute théologie » et toute méta-

[1] *Philosophie religieuse*, p. 101.
[2] *La Libre Conscience*, octobre 1866.
[3] *Conservation*, etc., p. 297.

physique : n'est-ce pas là une négation formelle de Dieu [1] ?

Quand je dis : Cet homme est mort, j'affirme bien qu'il n'est plus vivant. Vous affirmez les sciences, et vous ajoutez : La science est *contradictoire* et *incompatible* avec l'idée de Dieu. Vous niez donc positivement l'idée de Dieu.

Quand vous dites encore : « Les êtres théologiques, » *tenus*, il est vrai, *pour réels*, par le fait *n'ont d'existence que dans l'esprit* » ; — « les *idéalisations* théologiques ne furent jamais que *fictives* [2] ; »

Que faites-vous, dans tous ces textes et dans mille autres, que nier Dieu, aussi positivement qu'on le peut faire? N'est-ce pas là une doctrine, et très-formelle, sur l'origine et la fin des choses?

Ne recourez donc plus à ce vain subterfuge qui ne peut en imposer à personne. Ne dites plus : La philosophie positive ne nie rien et n'affirme rien sur Dieu, l'âme et la vie future.

Ne dites plus : « Nous permettons de croire là-dessus

[1] Et encore : « La philosophie positive met hors la cause *les théo-» logies* qui supposent une action surnaturelle », c'est-à-dire un Dieu, — « et *les métaphysiques* », c'est-à-dire la philosophie spiritualiste qui aboutit à la même conclusion. — « L'esprit positif a » successivement fermé toutes les issues à l'esprit théologique et » métaphysique. » (*Ibid.*, p. 61.)

« Le régime théologique, qui fut le régime initial de l'humanité, » touche à sa fin. » (*Ibid.*, p. 184.)

» La société passe, pour ses dogmes, ses mœurs et ses institu-» tions, sous les lois de l'immanence » (*Paroles de Philosophie positive*, p. 34); l'immanence, c'est-à-dire la doctrine qui explique le monde sans Dieu ; l'athéisme.

[2] *Conservation, Révolution, Positivisme*, p. XXVIII, 286.

» ce qu'on voudra. » Et comment feriez-vous pour le défendre? Mais il s'agit de ce que la logique de votre doctrine permet. Or, si vous dites vrai, elle défend absolument de croire à Dieu.

Dites, comme ce jeune homme au congrès de Liége : « L'athéisme est une affirmation. » Dites, comme cet auteur dont vous recommandez le livre, que l'idée de Dieu est *anarchique;* et comme cet autre, *qu'il faut lui porter les derniers coups.* En un mot, déclarez-vous ce que vous êtes, des athées, et sur votre drapeau inscrivez le vrai nom de votre doctrine, l'athéisme.

### 2° *Le Panthéisme.*

La seconde école d'athéisme, le panthéisme, ne proscrit pas le nom, mais elle nie absolument le dogme de Dieu. « Dieu, providence, âme, immortalité, au-» tant de bons vieux mots », dit-il, « un peu lourds » peut-être, que la philosophie interprétera dans des » sens de plus en plus raffinés[1]. »

Or, cette interprétation raffinée, c'est que Dieu n'est pas; c'est que le Dieu vivant, personnel, distinct des choses, créateur de l'homme et du monde, le Dieu que l'humanité adore, ce Dieu n'existe pas.

Nulle ambiguïté de parole, nulle explication sophistique, ne sont capables d'ôter leur signification à des textes tels que ceux-ci :

« Les sciences supposent qu'IL N'Y A PAS d'*être libre,* » *supérieur à l'homme,* auquel on puisse attribuer une

[1] M. RENAN, *Études d'histoire religieuse,* p. 419.

» part appréciable dans la *conduite morale* pas plus que
» dans la *conduite matérielle* de l'univers [1]. »

M. Renan a écrit ailleurs : « Pour moi, je pense qu'*il*
» *n'est pas dans l'univers d'intelligence supérieure à*
» *celle de l'homme...* [2]. »

Là-dessus un journaliste, M. Guéroult, qui devient de jour en jour moins suspect, posa à M. Renan, avec bon sens et précision, l'objection suivante :

« Cher Monsieur... il faut bien appeler les choses
» par leur nom. S'il n'y a pas d'être libre supérieur à
» l'homme, IL N'Y A PAS DE DIEU, IL N'Y EN A PAS D'AUTRE
» QUE L'HOMME [3]. »

M. Renan osa dire dans sa réponse à M. Guéroult :

« Toutes les difficultés que le DÉISME VULGAIRE attri-
» bue à Dieu N'ONT JAMAIS EXISTÉ sans un cerveau. *Il n'y*
» *a jamais eu de prévoyance, de perception des objets*
» *extérieurs*, DE CONSCIENCE ENFIN, SANS UN SYSTÈME
» NERVEUX [4]. »

Alors, de deux choses l'une : ou Dieu n'est pas, ou c'est un Dieu matériel, ou, à tout le moins, uni à la matière; à moins que ces messieurs n'admettent un Dieu sans *prévoyance, ni perception, ni conscience de lui-même*.

Il y a si bien l'athéisme dans ces paroles, que je les retrouve presque identiquement dans un poëme franchement athée et matérialiste, dont je repar-

[1] M. RENAN, *Explications à mes collègues,* p. 24.
[2] *Revue des Deux-Mondes,* janvier 1860, p. 374.
[3] *Opinion nationale,* 23 août 1862.
[4] *Ibid.,* 4 septembre 1862.

lerai tout à l'heure, et qui dit exactement comme M. Renan :

Sans forme extérieure
Point de volonté libre, et sans corps point d'esprit.

Et, en effet, le Dieu dont le panthéisme consent encore à prononcer le nom par égard pour « les sim» ples », ne mérite en aucune façon ce nom auguste ; car ce n'est pas le Dieu vivant, le Dieu créateur : l'homme et le monde n'ont pas été faits par lui : ils se sont faits d'eux-mêmes.

Ce Dieu du panthéisme n'existe pas en dehors de l'homme et du monde ; il n'en est pas distinct.

En dehors de l'humanité, il n'est qu'une abstraction ; il n'a de réalité que dans le monde et l'humanité.

Qu'est-ce donc que ce Dieu? C'est tout ce qu'on voudra ; tout ce qui est : la pierre et la plante, l'animal et l'homme, vous, moi, le monde entier ; TOUT, tout et rien !

Ce Dieu n'est pas créateur : « Un certain jour, en » vertu des lois naturelles qui jusque-là avaient présidé » au développement des choses, sans intervention exté» rieure, l'être pensant est apparu [1]. » — Comme un champignon !

Et comment ce Dieu serait-il créateur, puisque « la » vie a son point de départ » non pas en lui, mais « dans » la force et le mouvement, *et sa dernière résultante* » *dans l'humanité* [2] » ?

Dieu n'a donc pas fait l'homme, l'homme n'est pas

[1] *Études d'histoire religieuse,* p. 217.
[2] *Ibid.*

le fils de Dieu. C'est un animal comme un autre; l'origine de l'homme, c'est simplement : ce *phénomène étrange* en vertu duquel une « espèce animale (l'huma- » nité) prit sur les autres une supériorité décisive [1] ». Ainsi l'humanité n'est qu'une espèce animale, qui, par un *phénomène étrange*, sans que Dieu y soit pour rien, prit sur les autres espèces animales une supériorité décisive! L'homme n'est qu'un animal perfectionné.

Et, en effet, je viens de lire dans une revue, fondée il y a un mois à peine, sous ce titre : *La Libre Pensée*, que l'homme n'est qu'un *singe perfectionné;* et que « l'explication » qui nous donne cette noble origine est « *la plus simple*, celle qui est appuyée par le plus » grand nombre d'observations [2] ».

Et le poëte matérialiste et athée dont je rapprochais tout à l'heure les vers de la prose de M. Renan, dit dans la même Revue :

> Si les bêtes parlaient, l'homme aurait des égaux.

Selon ces messieurs : « L'*être vivant* est le terme » ultime *de l'évolution des éléments matériels*... un » agrégat de fibres et de cellules absorbant et sécré- » tant, c'est-à-dire vivant [3]. » Voilà l'homme : de Dieu, Père de l'homme, d'âme immortelle, il n'en est plus question.

Et il est bien clair que le Dieu qu'a toujours adoré l'humanité, ne pouvant être *un agrégat de fibres ab-*

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1863.
[2] *La Libre Pensée*, 1er novembre 1866.
[3] *Ibid.*, 21 octobre 1866.

*sorbant et sécrétant, c'est-à-dire vivant*, ce Dieu ne vit pas!

De même que le Dieu du panthéisme n'a pas créé le monde, il ne le gouverne pas.

« Aucun agent surnaturel ne vient troubler la marche » de l'humanité. Cette marche est la *résultante immé-* » *diate* de la liberté qui est dans l'homme ET DE LA » FATALITÉ *qui est dans la nature*[1]. » Ainsi point de Providence. Voilà Dieu réduit, comme disent les positivistes, « à la nullité, et à un office purement nominal » et surérogatoire; à n'être plus qu'une hypothèse » inutile[2] ».

Et c'est dans ce sens que M. Renan disait :

« Les sciences supposent qu'il n'y a pas d'être libre, » supérieur à l'homme, auquel on puisse attribuer une » part appréciable dans la conduite morale pas plus » que dans la conduite matérielle de l'univers[3]. »

Ce Dieu des panthéistes, qui n'a pas fait l'homme ni le monde, qui par conséquent ne les gouverne pas, que dis-je? qui ne perçoit pas, qui ne prévoit pas, *n'ayant pas de système nerveux*, qui même ne vit pas, puisque la dernière résultante de la vie, c'est l'humanité, et puisque d'ailleurs l'*être vivant n'est qu'un agrégat de fibres et de cellules, absorbant et sécrétant*, ce Dieu-là, s'il est quelque chose, n'est pas distinct des choses : si vous le distinguez des choses, c'est une pure abstraction ; il n'est pas.

[1] *Opinion nationale*, 4 septembre 1862.

[2] *Conservation, Révolution, Positivisme*, p. 297, 298.

[3] M. Renan, *Explication à mes collègues*, p. 24.

Qu'est-ce donc alors que Dieu, puisque le panthéisme parle de Dieu? « C'est la catégorie de » l'idéal[1]. »

Ne dites pas qu'il est parfait; le panthéisme vous répond : « La perfection absolue, à serrer rigoureuse- » ment les choses, serait le néant[2]. »

Ne dites pas qu'il est infini; le panthéisme vous répond : « L'infini n'existe que quand il revêt une forme » finie[3]. »

« Qui sait si l'infini réel est aussi vaste qu'on le sup- » pose[4]? »

Ne dites pas que ce Dieu existe en dehors de l'humanité, le panthéisme vous répond qu'il n'a de réalité que dans l'humanité : « L'absolu de la justice et de la » raison, envisagé hors de l'humanité, n'est qu'une » abstraction; envisagé dans l'humanité, il est une » réalité[5]. »

Il vous dit encore :

« Philosopher », ce n'est pas connaître Dieu : « c'est » connaître l'univers. L'univers se compose de deux » mondes, le monde physique et le monde moral, la » nature et l'humanité. L'étude de la nature et de l'hu-

[1] C'est « *le résumé* transcendant de *nos besoins supra-sensibles,* » la *catégorie de l'idéal,* c'est-à-dire la forme sous laquelle nous » concevons l'idéal, comme l'espace et le temps sont les catégories » des corps, c'est-à-dire les formes sous lesquelles nous concevons » les corps. » (M. Renan, *Liberté de penser,* t. VI, p. 348.)

[2] M. Renan, *Revue des Deux-Mondes,* 15 octobre 1860.

[3] Le même, *ibid.,* 15 janvier 1860, p. 384.

[4] Le même, *ibid.,* p. 384.

[5] *Ibid.,* p. 385.

» manité est donc TOUTE la philosophie. » Et Dieu n'entre pour rien dans ce cadre [1].

Ne dites pas que ce Dieu *est;* le panthéisme vous répond qu'il n'est pas, qu'il se fait tous les jours, QU'IL DEVIENT, qu'il n'est que l'*universel devenir :*

« La vraie théologie », ce n'est pas « la science de » Dieu; c'est la science de la nature et de l'humanité, » la science de l'*universel devenir* [2]. »

Cette idée d'un Dieu *qui devient, qui se fait tous* les jours, qui n'est que l'*universel devenir,* est fondamentale dans le panthéisme, et décisive sur le point qui nous occupe, à savoir, que le panthéisme n'est qu'une forme de l'athéisme. Cette idée, M. Renan la développe dans une page prodigieuse, où il expose ceci : que c'est la science qui un jour *complétera* Dieu. « *Dieu alors » sera complet.* » Il ne l'est pas encore aujourd'hui! «Dieu alors sera complet, si l'on fait du mot Dieu le » synonyme de la totale existence »; comme le fait effectivement M. Renan. « En ce sens, DIEU SERA, » PLUTOT QU'IL N'EST. Il est *in fieri,* il est EN VOIE DE SE » FAIRE. » Ce qui n'empêche pas M. Renan de dire que Dieu « envisagé d'une autre sorte » comme « le lieu de » l'idéal », est « sans progrès ni devenir [3]! »

Jamais le mot de saint Paul sur ces pauvres esprits fut-il plus vrai : « *Evanuerunt in cogitationibus suis :* » ils se sont évanouis dans leurs pensées. »

Qu'est-ce donc enfin que cet étrange Dieu du pan-

[1] *Revue des Deux-Mondes,* 15 janvier 1860, p. 378.
[2] M. RENAN, *ibid.,* p. 385.
[3] *Ibid.,* 1863, t. XLI, p. 772-73.

théisme, qui n'est pas, qui devient, qui se fait; qui n'est que relatif et n'a rien d'absolu, rien d'infini ni de parfait; qui n'est qu'une forme de nos conceptions, qui n'a rien de réel en dehors de l'humanité, qui n'est pas distinct des choses; qu'est-ce que ce Dieu? Nous l'avons dit : C'est le *grand tout*, la substance des choses, mais nullement distinct des choses, inséparable de l'humanité et de la nature, si inséparable que, la nature et l'humanité n'étant pas, ce Dieu ne serait pas.

« En dehors de la nature et de l'homme, y a-t-il » donc quelque chose », me demandez-vous? « Il y a... » Que va-t-il répondre? Dieu? Non : « Il y a TOUT. La » nature n'est qu'une apparence, l'homme n'est qu'un » phénomène [1]. »

C'est crûment la formule matérialiste et athée que nous verrons tout à l'heure : « Il n'y a qu'un être unique, indivisible, « dont tous les êtres sont membres. »

Voilà ce que c'est que le panthéisme. Le panthéisme au fond n'est donc qu'une nuance de l'athéisme. « Ce » n'est pas là », écrivait Fénelon, « une secte de philo» sophes, mais de menteurs. » Je me bornerai à dire : c'est l'athéisme, moins la franchise.

C'est, du reste, ce que ne craignent pas de dire, plus francs que leur maître, les disciples de l'écrivain panthéiste.

La *Libre Pensée* se moque, et justement,

De ce tendre esprit fort, qui, par de faux liens,
Aux erreurs qu'il détruit obstinément s'attache,
Et substitue à Dieu le sentiment divin [2].

[1] M. RENAN, *Opinion nationale*, 4 septembre 1862.
[2] *Libre Pensée*, 4 novembre 1866, p. 23.

Et la *Revue du Progrès* reprochait durement à M. Renan de « reculer devant les qualifications d'athée et de » matérialiste », et de « vouloir à tout prix les *éluder* » par des *phrases évasives*, par des *contradictions*, » qui lui font des ennemis parmi les libres penseurs [1]. »

Si donc le panthéisme avait de la sincérité, il se dirait matérialiste et athée, puisqu'il l'est.

### 3° *Le Matérialisme.*

Le troisième grand foyer d'athéisme, c'est l'école qui s'appelle franchement matérialiste, et qui préfère ce nom à celui de positiviste, comme plus clair et plus juste :

« Nous ne sommes pas positivistes, dans la complète » acception de ce mot. Mais cette qualification ne saurait nous déplaire. »

« Positivisme, matérialisme, sont deux formes de la » vraie méthode scientifique... Nous préférons la dénomination de matérialistes à celle de positivistes, qui » ne correspond qu'à un système et à une époque [2]. »

« Il ne faut pas, dit de son côté l'auteur de l'*Étude* » *de philosophie positive*, citée par nous plus haut, » que l'on s'effarouche si, dès le début, nous nous » déclarons *franchement matérialiste* [3]. »

Et en effet, le même écrivain formule un peu plus loin son matérialisme en ces termes : « *Il n'y a de réel* » *que les corps* [4]. »

[1] Décembre 1863, p. 288.

[2] La *Revue encyclopédique* citée par la *Libre Pensée*, 11 novembre.

[3] P. 25.

[4] P. 123.

Au reste, les rapports les plus intimes existent entre ces deux écoles et l'école du panthéisme : les négations sont au fond absolument les mêmes, quant au Dieu distinct du monde, nous l'avons vu ; et quant à l'âme et à l'immortalité de l'âme, nous allons le voir.

Le matérialisme, comme le positivisme dont il n'est qu'une nuance, et comme le panthéisme, nie Dieu, le Dieu personnel, le Dieu créateur, le Dieu providence. Il traite Dieu d'hypothèse, — d'hypothèse impliquant contradiction, puisque, selon le matérialisme, il ne peut y avoir de substances immatérielles ; et il explique l'homme et le monde sans Dieu, par le développement nécessaire et fatal des lois naturelles, par la vertu des propriétés élémentaires des choses : il n'existe dans ce système qu'un être unique, dont chaque chose est une partie, et cet être unique, c'est le monde, l'univers, « la matière éternelle et sans cause [1]. »

La philosophie doit renoncer absolument à chercher une autre explication à l'existence du monde et de l'homme que le monde et l'homme lui-même :

« La cause ne diffère pas de l'effet », dit M. Taine; « les puissances génératrices ne sont que les propriétés » élémentaires des choses; la force active par laquelle » nous figurons la ture, n'est que la nécessité logi- » que... Par là nous tenons la puissante formule qui, » établissant la liaison invincible et la *production spon-* » *tanée* des êtres, pose dans la nature le ressort de la » nature [2]... Et par cette hiérarchie de nécessités, le

[1] *Revue du Progrès,* novembre 1863, p. 176.

[2] *Revue des Deux-Mondes,* 1er mars 1861.

» monde forme *un être unique, indivisible, dont tous* » *les êtres sont membres*... Au suprême sommet des » choses... se prononce l'axiome éternel, et le reten- » tissement prolongé de cette formule créatrice com- » pose par ses ondulations inépuisables l'immensité de » l'univers [1]. »

Sans discuter ce passage absolument dénué de sens, il faut bien dire au moins que, s'il n'existe qu'*un être unique, indivisible, dont tous les êtres sont membres*, il est clair qu'il n'y a pas de Dieu, de Dieu distinct du monde, personnel, créateur.

Tous ces messieurs ont représenté ce qu'ils appellent le *régime théologique*, c'est-à-dire la croyance en Dieu, comme l'état initial, comme l'enfance de l'humanité, et le régime où l'on ne croit plus en Dieu, comme l'âge adulte de l'humanité ; la *Libre Pensée*, cette jeune revue qui s'avoue si franchement matérialiste, dit de même :

« Partout l'humanité a rêvé avant de penser. Après » tout, mieux vaut encore créer DES CHIMÈRES que de » ne rien créer.

» Mais aujourd'hui la science a grandi. Déjà nombre » d'esprits hardis ont répudié à toujours vos entités » métaphysiques (le Dieu de Platon, le nôtre). Dépouil- » lant *la réalité* DES ORIPEAUX qui la cachent à vos yeux, » ils acceptent hardiment l'existence telle qu'elle est... » sans regretter *un passé divin qui n'exista jamais*, » sans aspirer à un futur océan de félicités. Ils se con-

[1] M. TAINE, *Philosophes français*, p. 364.

» sidèrent simplement comme les moins imparfaits *des* » *êtres organisés.* »

Voilà donc Dieu, l'âme, l'immortalité de l'âme, traités d'*oripeaux* vieillis et usés. L'article se termine par ces paroles : « O entités métaphysiques, bulles de » savon diaprées, dont s'amuse *un moment* l'intelli- » gence humaine dans son enfance, et que plus tard » elle s'étonne d'avoir aimées [1] ! »

Le troisième numéro de cette Revue chante la ruine, dans les esprits contemporains, de la croyance à Dieu et à l'âme, toujours, bien entendu, sous le nom d'hypothèses métaphysiques : « C'est pour le penseur un bien » intéressant et encourageant spectacle, que de voir » incessamment, à chaque jour, à chaque heure, gran- » dir et monter le flot scientifique, décroître et s'éva- » nouir les *hypothèses métaphysiques* [2]. »

Suit un poëme, intitulé, comme celui de Lucrèce, *De natura rerum.* Le poëte de l'ancien athéisme y est célébré pompeusement :

Moi... j'évoquerai Lucrèce...
Dégageons l'horizon, dissipons les chimères [3].

Et l'athée moderne bafoue, comme de raison, jusqu'au déisme de Rousseau et de Robespierre :

O vicaire onctueux, bon savoyard Rousseau,
Qui toi-même instruisis Robespierre au berceau
*A cueillir des bouquets* POUR UN ÊTRE SUPRÊME [4].

[1] *La Libre Pensée,* 31 octobre 1866, p. 4.
[2] *Ibid.*, 4 novembre, p. 19.
[3] *Ibid.*, p. 23.
[4] *Ibid.*

Il se moque aussi du panthéisme onctueux de M. Renan, lequel, après avoir supprimé Dieu, chante au *divin* des hymnes mystiques.

Toute idée de Dieu étant ainsi résolûment répudiée, vient alors, exposée sans détours et sans voiles, la doctrine de l'athéisme et du matérialisme :

> TOUT est MATIÈRE, force, organisme, action.

Et la matière et la force, que sont-elles ?

> L'une et l'autre est sans fin et sans commencement....
> Vous êtes votre cause. AUCUN DIEU NE VOUS FIT.
> Votre coexistence à l'univers suffit.

Plus loin l'auteur salue le soleil comme

> Le créateur de notre humble univers,

Qui

> Du limon nourricier FIT JAILLIR NOS ANCÊTRES.

Et, immédiatement après ces vers, vient un article sous le titre : *L'Homme, singe perfectionné.* L'auteur de l'article déclare, comme nous l'avons dit, que l'explication qui fait de l'homme un singe perfectionné est « la plus simple, celle qui est appuyée par le plus » grand nombre d'observations ».

L'*Opinion nationale* et le *Siècle* ont naturellement souhaité la bienvenue à leurs nouveaux confrères de la *Libre Pensée.* Voici dans quels termes s'exprime le *Siècle :*

« Nous recevons le premier numéro d'un journal » hebdomadaire sous ce titre : *La Libre Pensée.* Nous

» souhaitons la bienvenue à ce nouvel organe DE DOC-
» TRINES QUI NOUS SONT CHÈRES [1]. »

Et je lisais ce matin même dans l'*Avenir national*[2] :

« L'opinion de M. Vogt, que nous pourrions bien » n'être que le fruit de modifications successives opé- » rées sur des ancêtres beaucoup moins parfaits que » nous, et MÊME VOISINS DES GRANDS SINGES, cette opinion » *gagne tous les jours son terrain.* » L'auteur de l'article ajoutait que « nos chercheurs sont en chasse, nos » paléontologistes furètent », pour trouver l' « HOMME » SIMIEN », l'animal qui, selon eux, a dû opérer la transition entre le singe et l'homme [3].

La *Revue du Progrès* avait précédé la *Libre Pensée* dans cette voie de la franche négation de Dieu, au nom du matérialisme. C'est ce qu'on rencontre à chaque page de cette revue.

Nous avons vu déjà comment elle malmenait sur ce point ce qui lui semble l'hypocrisie du panthéisme.

Ailleurs, nous lisons des phrases comme celle-ci : « Dans l'éternelle immensité de la nature, il n'y a pas » un seul atome d'espace qui soit vide de matière. *La » matière remplit l'infini.* Dans cette plénitude, où » y aurait-il place pour l'immatérialité des âmes ? » à plus forte raison pour l'immatérialité de Dieu [4].

Rien sans doute n'est plus contradictoire dans les termes que de réclamer un espace matériel pour des

[1] Le *Siècle*, cité par la *Revue matérialiste et athée.*
[2] 27 novembre 1866.
[3] *Ibid.*
[4] Juin 1863, p. 296.

êtres immatériels par définition : mais telle est la force philosophique de ces messieurs.

Ailleurs, je lis :

« Il y a plus de soixante ans qu'il ne devrait plus » être question de toutes ces *entités de raison* qui con» stituent la philosophie scholastique, et de tous ces » mythes sacrés qui peuplent les cerveaux de nos femmes » et de nos enfants [1]. » *Entités de raison*, c'est-à-dire, dans le langage dédaigneux de ces étranges philosophes, Dieu et l'âme humaine.

Voilà donc Dieu absolument supprimé par le matérialisme, comme par le positivisme et par le panthéisme.

D'autres matérialistes s'expriment ainsi :

« Le mot matérialisme implique l'*exclusion du di-* » *vin;* et *c'est pourquoi* nous y tenons, n'en voyant » pas de meilleur. »

« *Dieu, banni du domaine de la science, s'est réfu-* » *gié dans la métaphysique.* Des hommes *qui se disent* » *philosophes* ont conservé *cette hypothèse!*... L'idée » de Dieu sera déjà bien ébranlée... *il faut encore lui* » *porter les derniers coups,* en montrant *combien peu* » CETTE VIEILLE HYPOTHÈSE est en harmonie avec *la* » *science moderne* [2]. »

Tous ces textes sont d'hier.

Ces doctrines qui chassent Dieu de la nature le chassent aussi de l'histoire. Car évidemment, il ne peut pas plus gouverner l'homme que la nature. Que sera

[1] Décembre 1863, p. 231.

[2] M. NAQUET, *De la Méthode*, p. 52.

donc l'histoire ? Le matérialisme, parlant clair, dit que l'histoire n'est au fond que de *la mécanique*. Et cette philosophie athée de l'histoire est aussi celle du positivisme et du panthéisme. Je rapproche les écoles et les formules de ces messieurs pour montrer l'identité foncière des doctrines.

*Le Matérialisme.* — « Dans les grands courants his-» toriques... il n'y a, *comme partout, que* DES PROBLÈMES » DE MÉCANIQUE [1]. »

Et « lorsque nous avons considéré la race, le milieu, » le moment, c'est-à-dire le *ressort* du dedans, la *pres-» sion* du dehors, et l'*impulsion* déjà acquise, nous » avons épuisé non-seulement *toutes les causes réelles,* » mais encore *toutes les causes possibles* du mouve-» ment [2]. »

Ainsi, nulle intervention providentielle possible dans l'histoire : l'histoire se réduit à des *problèmes de mécanique.*

*Le Positivisme.* — « Rien dans le monde ne pou-» vant être effectivement soustrait à la *chaîne* des lois » universelles, l'histoire n'est qu'un cas particulier, » bien que le plus complexe, de ce vaste enchaîne-» ment.....

» Il faut admettre sans restriction que l'évolution » graduelle du genre humain... est un phénomène » naturel et aussi soumis à ses lois propres que l'est » l'*évolution du chêne* depuis le gland jusqu'au moment

[1] M. TAINE, *Histoire de la littérature anglaise, ibid.*, XXXI.
[2] *Ibid.*, XXXIII.

» où il couvre le sol environnant de son vaste om-
» brage [1].

» L'histoire est un ensemble de faits qui se succèdent » dans *un ordre nécessaire*, par *un enchaînement iné-* » *vitable*, par *une évolution logique*, par *une genèse* » *indispensable* [2]. »

Encore la mécanique du matérialisme.

*Le Panthéisme.* — « Le problème de la cause su- » prême se résout en poëmes, non en lois; ou, s'il » faut parler ici de lois, ce sont celles de la physique, » de l'astronomie, de l'*histoire*, qui SEULES sont *les lois* » *de l'être*, et ont *une pleine réalité*. Tout ce qui s'est » passé dans le *monde des phénomènes* a été le déve- » loppement régulier *des lois de l'être*, qui ne consti- » tuent qu'un *seul ordre de gouvernement qui est la* » *nature* [3]. »

Toujours la mécanique du matérialisme, et l'histoire athée.

Les rapports ne sont pas moins évidents, et cela devait être, entre les doctrines de ces trois écoles, sur la nature même de l'homme et sur la fin des choses, sur l'âme et l'immortalité de l'âme.

Écoutons encore les chefs, nous verrons ensuite comment les disciples comprennent et répètent les choses:

Je commence par le *Dictionnaire des sciences médicales*, ce manuel classique des jeunes étudiants en

[1] *Nouvelle exégèse de Shakspeare*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1860.

[2] M. le docteur Bourdet, p. 199, 200.

[3] M. RENAN, *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1860. — *Liberté de penser*, t. III, p. 465.

médecine, et je choisis quelques définitions entre mille. Il est indispensable de les mettre de nouveau sous les yeux du public :

« Il faut réserver le nom d'âme à l'ensemble des » facultés *du système nerveux central*, en sa totalité.

» Le mot âme exprime, considéré anatomique- » ment, l'*ensemble des fonctions du cerveau et de la* » *moelle épinière*, et considéré physiologiquement, » l'ensemble des fonctions de la *sensibilité encépha-* » *lique*...

» La pensée est inhérente *à la substance cérébrale* » tant que celle-ci se nourrit, *comme la contractilité* » *aux muscles, l'élasticité aux cartilages, et aux* » *ligaments jaunes*.

» La *supposition* d'esprits, dans les doctrines spiri- » tualistes, c'est-à-dire d'*êtres immatériels*, liés ou » non liés à la matière (Dieu et l'âme), est *une hypo-* » *thèse*, dont l'office commence à être pleinement » rempli par la conception positive du monde et de » l'homme [1]. »

L'auteur de ces définitions matérialistes les répétait toutes équivalemment, quand il disait, il y a peu de jours, dans cette préface mise par lui en tête de l'*Étude de Philosophie positive* si franchement athée et matérialiste : « L'âme est l'ensemble des fonctions morales » et intellectuelles dévolues au cerveau. » (P. XIX.)

« L'âme est une fonction du système nerveux... » (P. XX.)

[1] *Dictionnaire des sciences médicales*, articles AME, ESPRIT, IDÉE, VIE.

C'est-à-dire, selon la remarque de la *Revue médicale*[1], « que le mot *âme*, dans la définition positiviste » et matérialiste, signifie tout juste qu'il n'y a plus » d'âme dans l'homme, plus d'âme du tout ».

« Une idée est le produit d'une combinaison analogue » à celle de l'acide formique ; la pensée dépend du » phosphore contenu dans la substance cérébrale ; la » vertu, le dévouement et le courage, sont des courants » d'électricité organiques, etc. » Voilà, selon la *Revue médicale*, le dernier fond de la doctrine[2]. Et c'est ce que M. Taine exprimait avec précision lorsqu'il disait : « Le vice et la vertu sont des produits, comme le sucre » et le vitriol[3]. »

Ce matérialisme abject, je le retrouve dans nombre d'articles des grands journaux ou des grandes revues.

Je lisais au mois d'août dernier : « *Les manifestations intellectuelles* sont *à la substance nerveuse* ce » qu'est *la pesanteur à toute matière*[4]. »

« La science postérieure (à Descartes et à Leibnitz) a » reconnu que, puisqu'*il n'existe aucune différence* » *anatomique absolue entre le cerveau de l'homme et le* » *cerveau des bêtes*, et non plus aucune différence fonc- » tionnelle absolue par rapport aux facultés, les phé- » nomènes sont de même ordre, et qu'une *psychologie* » *qui nie ce fait, une philosophie qui se fonde sur cette* » *psychologie*, SONT AVORTÉES[5]. »

1 15 février 1866, p. 134.
2 *Ibid.*
3 *Histoire de la littérature anglaise*, introduction, p. XV.
4 *Philosophie positive*, 15 août 1866.
5 *Ibid.*

Donc, chez l'homme, point d'âme, substance immatérielle distincte du corps. La matière, rien que la matière et ses opérations, ou, comme ils disent, « sa ré- » sultante ».

M. Renan va jusqu'à dire : « La matière est une con- » dition nécessaire de la pensée. » — Et « l'ancienne » hypothèse de deux substances pour former l'homme », c'est-à-dire la doctrine que l'homme est un être composé d'une âme et d'un corps, ils la rejettent, et ils ne voient dans l'âme « qu'une résultante [1] ».

A cet enseignement du manuel classique médical, des grands journaux et des grandes revues, ajoutons celui des grandes chaires de Facultés et des livres.

Le matérialisme moderne, dit la *Revue médicale*, a dans sa méthode d'enseignement et selon le tempérament des professeurs, deux manières de procéder à l'égard de l'intelligence humaine :

« Si le professeur est très-absolu, il enseigne nette- » ment le plus franc matérialisme, et si le professeur » est prudent ou habile, il le dissimule sous des mots » transparents : ce qui faisait dire à un matérialiste al- » lemand, M. Moleschott, qui ne comprend pas les ré- » serves de nos compatriotes : Ou vous ignorez la doc- » trine matérialiste, ou vous n'avez point le courage » d'avouer la dernière conséquence, sans crainte comme » sans égards [2]. »

Mais voici un médecin matérialiste, cité par la *Revue médicale*, et qui, lui, du moins, ne dissimule rien :

[1] M. Renan, *Revue des Deux-Mondes*, t. XIV.
[2] *Revue médicale*, février 1866.

« La loi de transformation universelle des diverses » espèces de mouvement nous montre ce qu'il faut » penser de *la vieille hypothèse de l'âme humaine*[1]. »

Et je lisais ce matin encore[2] dans l'*Avenir national*, que L'AME, à laquelle croyait le docteur Stahl, l'âme, principe supérieur et immatériel, s'en est allée « AU » GARDE-MEUBLE DES VIEILLES IDÉES, et le méritait bien. » En effet : « C'est vraiment bien la peine », ajoutait le journal avec une étonnante logique, « que toutes cho- » ses en notre corps soient réglées par un principe d'es- » sence supérieure et presque divine, pour voir des » maladies se développer, des plaies se cicatriser de » travers. »

Quant à la doctrine qui élimine l'âme, et « qui con- » siste à ne voir dans les phénomènes de la vie que la » mise en jeu de forces purement naturelles », c'est-à-dire purement physiques ou chimiques, l'*Avenir national* déclare que « ainsi pensent aujourd'hui MM. Robin, » Berthelot, Claude Bernard, et avec eux *plusieurs* » *générations de disciples.* »

On n'a pas oublié, du reste, ce professeur de médecine à la Faculté de Montpellier, lequel enseignait qu'il n'y a pas de différence entre l'homme et l'animal. « L'intelligence est un phénomène cérébral ; la preuve, » c'est qu'elle est en raison directe de la masse encé- » phalique... On n'admet la supériorité intellectuelle » de l'homme sur l'animal, que parce que l'on compare » les extrêmes ; mais en se tenant dans la moyenne on

[1] *Revue médicale*, avril 1866.
[2] 27 novembre 1866.

» arrive à une conclusion différente. Ainsi un *orang-* » *outang* est plus intelligent qu'un naturel de Van » Diemen [1]. »

Le *Dictionnaire des sciences médicales* est absolument du même avis :

« La raison n'est pas l'apanage exclusif de l'homme... » Les animaux mammifères ont un cerveau fondamen- » talement disposé comme celui de l'homme », et il y a « *passage* entre les deux raisons » : *la raison humaine* et *la raison animale* [2]. (Art. RAISON.)

En conséquence de ces belles découvertes de la science, voici comment l'homme est défini — comme s'il n'y avait en lui que l'animalité pure — : « L'homme » est un ANIMAL MAMMIFÈRE, de l'ordre des primates » (classe de singes), famille des bimanes, caractérisé » taxinomiquement par une peau à duvet ou à poils » rares, etc. [3]. »

Laissons parler maintenant les disciples et les victimes de cet enseignement.

La *Libre Pensée* « répudie hautement TOUTE HYPO- » THÈSE admettant une *espèce d'âme* » ; elle se moque du divin Platon, qui, avec son idée de Dieu et de l'âme,

[1] La *Gazette du Midi*, citée par l'*Union*.

[2] Et encore : « La *sociabilité* est un résultat de l'organisation... » de telles et telles ESPÈCES D'ANIMAUX, DE L'HOMME EN PARTICULIER, » selon le degré et le développement de *leurs instincts altruistes*. » (*Art.* SOCIABILITÉ.)

Et même :

« Beaucoup d'animaux nous surpassent en énergie, en circon- » spection, en persévérance, et peut-être même par l'ensemble de » ces qualités. »

[3] *Dictionnaire des sciences médicales*, art. HOMME.

« a égaré l'humanité par de grands mots et de creuses » rêveries. »

« *Il n'y a* », dit-elle nettement, « *qu'une matière* » *toujours ondoyante* » ; et elle définit l'être vivant, l'homme par conséquent, « un agrégat de fibres et de » cellules *absorbant et sécrétant, c'est-à-dire vivant*[1]. »

La *Revue du Progrès* ne voilait pas davantage son matérialisme, et ce qu'il y a de remarquable ici, c'est la docilité d'écho de ces pauvres disciples du matérialisme : ils ne se donnent pas la peine de changer les paroles des maîtres, ils les répètent mot à mot.

« Il est sûr que les animaux peuvent être comparés » à l'homme sous le rapport intellectuel », disait la *Revue du Progrès*. « Certains singes sont même plus in» telligents que certains hommes ; l'ORANG-OUTANG, par » exemple, a l'entendement plus développé qu'un natu» rel de Van-Diemen. »

On le voit, c'est mot à mot la leçon apprise à la Faculté de médecine de Montpellier.

M. Renan a écrit cette phrase : « Ce n'est pas d'un » raisonnement, mais de l'ensemble des sciences que » sort ce grand résultat : il n'y a pas de surnaturel. » (C'est-à-dire d'être au-dessus de la nature, de Dieu par conséquent.)

La *Revue du Progrès* répète pour son compte la même phrase : « Ce n'est pas d'un raisonnement parti» culier, ni d'une exposition limitée, mais bien de tout » l'ensemble des sciences naturelles, que ressort ce

[1] La *Libre Pensée*, 21 octobre 1866.

» grand résultat : l'AME EST UNE CHIMÈRE, ET SON IMMORTALITÉ UN NON-SENS [1]. »

On le voit, ils ne peuvent répéter plus docilement la leçon apprise.

Ils continuent :

« L'HOMME EST UN ANIMAL *ne différant pas* ESSENTIELLEMENT *des autres.* » Même quand il est, selon l'expression de M. le docteur Bourdet, « un animal adorateur ».

« Tout esprit sérieux qui voudra réfléchir comprendra que l'existence d'*une entité immatérielle, distincte du corps, est une pure fiction,* c'est-à-dire se convaincra qu'*il n'y a pas d'âme.*

» C'est un matérialisme qui dépasse toute attente, va répéter en soupirant Mgr l'évêque d'Orléans.

» Soit, mais ce n'en est pas moins un résultat incontestable, si incontestable que quiconque voudrait le récuser *ferait preuve* D'UNE ABERRATION D'ESPRIT SANS NOM [2]. »

Il faut voir après tout cela avec quel dédain les doctrines spiritualistes de l'Université sont traitées par ces messieurs :

Je lis dans l'*Étude de philosophie positive :* « La » *douane universitaire, digne héritière présomptive* » *du jésuitisme*..., a, par sa psychologie, énervé, efféminé et étiolé les intelligences françaises, en se substituant jésuitiquement à la mâle philosophie des

[1] *Revue du Progrès,* novembre 1863, p. 161, janvier 1864.
[2] *Ibid.*, novembre 1863.

» Tracy et des Cabanis ; elle a organisé UNE VÉRITABLE » PROSTITUTION INTELLECTUELLE...[1].

» L'éclectisme est une décrépitude... il a abouti à » MM. Victor Cousin et Jules Simon. »

Nous verrons de plus, quand nous parlerons du péril social, quel sort cette école réserve à l'Université.

Telles sont les négations de Dieu, de l'âme, de la vie future, que ces messieurs appellent « la foi nouvell » qui doit régénérer le monde[2] ».

Comment supporter après cela la sophistique de M. Renan, osant dire : « Le matérialisme est un non» sens. L'athéisme est une erreur de grammaire. Le » matérialiste voit l'esprit à sa manière. L'athée est un » esprit timide qui recule devant les formules élevées[3]. »

Non : si, comme le disent les francs matérialistes, « il n'y a pas d'âme » ; ou si, comme l'affirment les matérialistes recouverts de panthéisme, « l'âme n'est qu'une » résultante de l'organisme », par une conséquence nécessaire, l'âme périt avec l'organisme.

La *Revue du Progrès* le dit nettement : « L'âme » étant reconnue fictive, l'immortalité de l'âme doit » l'être du même coup[4]. »

Il est donc clair que, quand matérialistes, positivistes, panthéistes, parlent de l'immortalité de l'âme, cela doit s'entendre non de l'immortalité de la personne humaine, mais simplement, selon les paroles de

1 *Étude de philosophie positive.*
2 *Revue du Progrès,* novembre 1863, p. 159.
3 *Revue des Deux-Mondes.*
4 *Revue du Progrès,* novembre 1863, p. 169.

M. Renan, d'une immortalité idéale de l'homme dans ses œuvres, et dans le souvenir de ses semblables.

« Le sage sera immortel, *car ses œuvres* vivront...
» Les OEUVRES échappent SEULES à la caducité univer-
» selle... L'homme méchant, sot ou frivole, mourra
» *tout entier.* » — « Je ne vois pas de raison pour qu'un
» papou soit immortel[1]. »

Et si cette doctrine paraît désolante, écoutez la réponse : « A cela, disent les positivistes, nul remède[2]. »

« Ceux-là », reprennent les panthéistes, « ceux-là
» seuls arrivent à trouver le secret de la vie, qui savent
» étouffer leur tristesse intérieure, et se passer d'espé-
» rances[3]. » Et encore : « Si la vérité est triste, nous
» aurons pour consolation de l'avoir trouvée selon les
» règles[4]. »

Et les matérialistes : « Sans doute la vie future est
» une espérance qui console l'humanité depuis des siè-
» cles, un dogme enseigné par beaucoup de religions,
» et cru par un nombre immense d'individus. Mais tout
» cela nous importe peu, *à nous philosophes*[5]. »

J'ai entendu dire que la préface de la *Vie de Jésus* commençant par ces mots : « Te souviens-tu du sein » de Dieu où tu reposes », etc., avait fait pleurer plus d'une femme sensible. Mais comment, en lisant le livre, n'ont-elles pas vu à quel degré le romancier panthéiste, par ces phrases sentimentales et autres, se moque d'elles

[1] Préface de *Job*, p. XCI. — *Revue des Deux-Mondes*, janvier 1860.
[2] *Conservation, Révolution, Positivisme*, p. 303.
[3] M. RENAN, *Le Livre de Job*, p. LXXXVII.
[4] Le même, *Discours d'ouverture*.
[5] *Revue du Progrès*, novembre 1863, p. 169.

et de tout le monde ? Car enfin, si, parvenues à la page où l'auteur dit : « Qui sait si le dernier terme du pro- » grès, dans des millions de siècles, n'amènera pas la » conscience absolue de l'univers, et dans cette con- » science le réveil de tout ce qui a vécu[1] ? » elles avaient compris la théorie enveloppée dans ces paroles, à coup sûr elles auraient vu que cette préface n'est autre chose qu'une moquerie. Si en effet la conscience de l'individu ne doit se réveiller, supposé qu'elle se réveille, que dans des millions de siècles, lorsque la conscience absolue de l'univers se réveillera elle-même, la conscience de l'individu mort et celle de l'univers dorment donc jusque-là : comment alors un individu mort peut-il aujourd'hui se souvenir, et se souvenir au sein de Dieu, qui lui-même, selon l'auteur, n'est pas fait encore, et n'a pas la conscience complète de lui-même ! La phrase sentimentale de M. Renan n'a donc pas d'autre sens, d'après ses doctrines, que celui-ci : Te souviens-tu — toi qui ne peux pas te souvenir — et au sein de Dieu qui n'est pas encore ? — N'est-ce pas là une trop impertinente et amère dérision ?

Que de fois, si on serrait ainsi de près la phraséologie creuse de cet écrivain, on arriverait à voir qu'il se moque presque toujours de lui-même et des autres !

Je dois ajouter que ces doctrines sur la fin des choses ne sont pas les seules qui aient cours aujourd'hui en France, parmi les esprits : les vieilles erreurs de la métempsycose et des existences successives, erreurs qu'on aurait pu croire à jamais évanouies, sont remises

[1] *Vie de Jésus,* p. 288.

en circulation, comme on peut le voir notamment par le livre de M. Jean Reynaud, *Ciel et Terre,* par celui de M. Enfantin, publié récemment, *la Vie éternelle,* et par les discours très-instructifs prononcés sur certaines tombes, lesquels on peut lire de temps à autre dans les colonnes de l'*Opinion nationale* et du *Siècle.*

Il est encore une autre espèce de métempsycose, et les matérialistes l'exposaient récemment ainsi :

« *La matière* est impérissable, la mort n'est qu'une » forme de la vie. Quand *le corps* se disjoint et *se dis-* » *sout dans le Grand-Tout,* chacun de *ses atomes,* » dont la cohésion formait l'existence, s'unit par l'affi- » nité aux atomes de même nature dispersés par la » mort, cette chimiste de la vie. » Par l'affinité ou l'amour, les atomes bons se réagrégent à de bons atomes ; les atomes mauvais à de plus mauvais encore[1]. Et c'est là ce qui constitue la loi du progrès pour l'humanité !

Telles sont donc les doctrines qui ont cours aujourd'hui parmi nous, non pas timidement, obscurément : non, cela est propagé hautement et marche tête levée ; et c'est le second fait qu'il importe de mettre maintenant dans une pleine lumière.

## II

### LA PROPAGANDE.

Cette propagande est ardente et puissante :

Je prête l'oreille aux bruits de la presse, j'écoute les écrivains en renom et en crédit, et j'affirme que ces

[1] *Revue du Progrès,* novembre 1863, p. 121.

funestes écoles disposent d'une immense publicité : elles parlent dans les livres, dans les journaux, dans les revues, même dans les chaires publiques ; elles gagnent chaque jour du terrain parmi les hommes adonnés exclusivement aux sciences positives, parmi la jeunesse et les ouvriers ; en un mot, je suis forcé d'avouer qu'il se fait dans notre pays, dans le sens de l'athéisme, un effort d'impiété, dont les progrès incessants peuvent aller à des limites qu'on ne saurait dire ; car ce mouvement semble partir de haut, et certainement il va loin.

Ces écoles, en effet, ont une tactique : elles ne comptent dans leur sein ni un savant ni un philosophe dignes de ce nom, tous les grands scrutateurs de la nature humaine ou physique les ont désavouées avec indignation ; elles ne peuvent pas invoquer en leur faveur une seule des grandes expérimentations scientifiques de notre temps, elles ont toujours et partout été vaincues : n'importe, elles se donnent comme le résultat de tout le travail scientifique moderne ; elles le répètent, et c'est par de tels mots qu'elles abusent les ignorants et la jeunesse légère, et tendent à leur faire croire que *les sciences*, à force de *progresser*, ont fini par découvrir et démontrer qu'il n'y a ni Dieu ni âme ; et je vois en ce moment les défenseurs de la philosophie spiritualiste occupés à combattre des ouvrages publiés par de prétendus docteurs, qui travaillent à rendre la science athée.

Certes, nul plus que moi ne rend hommage à la science contemporaine. J'admire cette puissance don-

née à l'esprit humain, de ravir à la nature ses secrets, et d'appliquer immédiatement les conquêtes de la science en mille fécondes industries. Mais la science qui se retourne contre son auteur, qui se pénètre d'athéisme, qui s'enivre d'elle-même au point de vouloir expliquer le monde sans Dieu, et qui dit à Dieu : Retire-toi, tu embarrasses l'esprit humain, tu n'es qu'une hypothèse inutile ; j'en ai horreur, et je m'écrie : O hommes de la vraie science et de la vraie philosophie, sauvez la science contemporaine de cette dégradante et fatale apostasie !

Car ce mouvement, je l'ai dit, va loin ; la puissance de diffusion de ces doctrines surpasse de beaucoup celle dont elles pouvaient disposer au dix-huitième siècle.

Il est aujourd'hui un fait capital, dont on n'est pas assez frappé, parce qu'il résulte de faits isolés et successifs ; mais il importe de le constater, afin de se rendre bien compte de la situation où nous sommes et de voir où nous marchons.

Pour des motifs politiques que je ne veux ni ne dois discuter ici, depuis dix ans, de nombreux journaux qui défendaient la religion ont été supprimés en France, dans nos diverses provinces. Et tous ceux, très-nombreux, qui ont été autorisés depuis ce temps, tous, à part quelques rares exceptions, sont hautement des journaux antichrétiens. De telle sorte qu'en fait, aujourd'hui, dans l'état actuel de la presse, la religion et l'impiété se trouvent en présence et en lutte dans les positions que voici : quelques défenseurs isolés restent çà et là sur la brèche, sans qu'on leur permette de re-

cruter aucun auxiliaire nouveau ; tandis que la grande masse des journaux et des revues attaque, avec un concert et une audace qui vont toujours croissant, non-seulement le Pape, mais Jésus-Christ, l'Évangile, l'Église tout entière, son Clergé, ses Ordres religieux, tout son Enseignement, avec les calomnies les plus odieuses ; et cela partout, chaque jour, tous les matins, dans tous les ateliers, les restaurants, les cafés, les cabarets, les gares de chemins de fer : c'est là un des aspects de la situation présente.

En voici un second : c'est que ce sont les revues et les journaux les plus répandus, le *Siècle*, les *Débats*, la *Revue des Deux-Mondes*, l'*Opinion nationale*, l'*Avenir national*, le *Temps*, l'*Indépendance belge*, qui prêtent tour à tour leurs tribunes retentissantes aux doctrines de l'athéisme, du matérialisme, du panthéisme et de l'antichristianisme.

La *Revue des Deux-Mondes* s'est fait ici, depuis quelques années surtout, un rôle à part. Je ne sais s'il est un seul de ses numéros qui ne contienne une attaque, voilée ou violente, mais toujours profonde et perfide, contre la religion, et si les docteurs du panthéisme et du matérialisme ont quelque part une tribune qui leur soit plus facilement ouverte, pour les aider à pénétrer là où ni leurs personnes ni leurs doctrines ne parviendraient à s'introduire : cela, toutefois, je le reconnais, avec un mélange, singulièrement fait pour tromper les dupes, d'articles agréables et d'une tenue élégante. Aussi mon étonnement est grand que les familles chrétiennes ne ferment pas rigoureusement

leur porte à cette revue, tant qu'elle persistera dans une telle voie.

Il y a plus : dans ces derniers temps, des organes spéciaux ont été fondés pour propager ces tristes doctrines athées ou antichrétiennes, tels que la *Revue Germanique*, la *Morale indépendante*, le *Courrier français*, la *Libre Conscience*, l'*Alliance religieuse universelle*, la *Libre Pensée*, et cette jeune *Revue du Progrès* dont l'accent avait quelque chose de si âpre et de si ardent; puis des bibliothèques détestables, et d'autres publications encore. J'ai dû me procurer et étudier ces diverses publications : ç'a été une longue et douloureuse étude.

La *Libre Pensée*, que j'ai citée bien des fois déjà, a été fondée il y a un mois à peine, dans le but hautement avoué de propager l'athéisme et le matérialisme.

Cette revue ne fera pas de politique; mais toutes les croyances chères au monde, toutes les doctrines qui ont toujours été l'appui des âmes et la base des sociétés, elles les attaquera à son aise, sans relâche; et bien qu'elle s'adresse spécialement à la jeunesse des écoles, elle s'efforcera par une propagande ardente de mettre ses doctrines d'athéisme et de matérialisme *à la portée de tous*, c'est son expression. J'ai sous les yeux la liste de ses rédacteurs : ils sont une trentaine. Il y a des jeunes gens parmi eux ; et j'ai la douleur d'y rencontrer un nom porté par un savant illustre et respecté, ennemi de la science athée, mais dont le fils, hélas ! n'a pas marché jusqu'ici sur les traces de son père.

Ces messieurs m'ont écrit et m'ont demandé « un petit

» anathème pour le prospectus et les rédacteurs de la » *Libre Pensée.* » Ils peuvent être tranquilles à cet égard : je n'éprouve pour eux, et surtout pour leurs dupes, qu'un sentiment, celui d'une immense compassion : quant à leurs doctrines, je n'ai voulu qu'une chose, les *exposer*.

Ce n'est pas tout, et la presse de province, fidèle écho de la presse parisienne, répète à l'infini, distribue en menue monnaie, et met à la portée de tous les esprits, les impiétés venues de plus haut : la *Gironde*, le *Courrier du Gers*, le *Progrès de Lyon*, et bien d'autres encore [1].

Aussi, dans les nombreux articles publiés contre ma lettre, il ne m'a pas été difficile de reconnaître de quelle école, de quelle espèce d'athéisme venaient les objections : les uns m'attaquaient au nom du positivisme, les autres au nom du panthéisme, d'autres au nom du matérialisme : concert auquel se mariait parfaitement la voix de ce déisme, que le plus logicien des révolutionnaires contemporains, M. Proudhon, a si bien défini : « Un pied-à-terre nécessaire pour tous ceux qui » abandonnent la religion de leurs pères. » Déisme poli envers le Christianisme, qu'il nie implicitement par ses théories erronées sur la Providence et sur la prière;

[1] La *Libre Pensée* cite avec une joyeuse ironie le fait récent, qui est significatif en effet : « Les doctrines corruptrices sont partout » professées, imprimées, publiées. Nous lisons dans le *Journal de* » *Saint-Jean d'Angély* du 21 octobre un article que nous recom- » mandons à nos lecteurs. » Et l'article le mérite; on y lit : « La » vraie science doit négliger ces spéculations impossibles (Dieu, » l'âme et la vie future). Laisssons là les théologies; elles tournent » dans un cercle étroit », etc.

et déisme inconséquent, qui fera toujours, en politique comme en philosophie, les affaires de l'athéisme.

Ceux qui en sont là, les docteurs clairvoyants de l'athéisme les appellent leurs auxiliaires : « Notre force », disent-ils, et avec raison, « n'est pas en nous. Outre » les auxiliaires avoués qui sont en petit nombre, nous » avons *les auxiliaires latents et involontaires* qui sont » *en grand nombre*[1]. Nous rencontrons une multitude » d'esprits tout préparés, et nous avons, si je puis ainsi » parler, *des intelligences dans la place*[2]. »

Et tandis que, de la sorte, pour la partie lettrée et cultivée de la nation, les mauvaises doctrines circulent, sous toutes les formes, par les livres, par les revues scientifiques, et produisent d'incalculables ravages dans les esprits, elles passent, de ces livres, de ces revues, de ces grands journaux, dans d'innombrables publications de tout genre et de tout format, almanachs, chansons populaires, romans à quatre et cinq sous, composés et colportés exprès pour le peuple[3]. Et il ne manque pas d'ailleurs, on le sait, dans les petites villes, et quelquefois dans les bourgs, de ces cabinets dits de lecture, où l'on trouve à bon marché les plus immoraux comme les plus irréligieux écrits; et presque partout aussi se rencontrent aujourd'hui de ces philosophes de

[1] *Paroles de Philosophie positive,* p. 54.

[2] *Conservation*, p. 55.

[3] Un rapport officiel de la Commission de colportage au ministre de l'intérieur constatait expressément que « sur neuf millions de « livres vendus au public des villes, villages et campagnes par la « voie du colportage, les huit neuvièmes de ces livres, c'est-à-dire » HUIT MILLIONS, étaient, avant 1862, plus ou moins des *livres im-* » *moraux*. » Où cela en est-il aujourd'hui?

cabaret, formés par le *Siècle*, l'*Avenir national* et l'*Opinion nationale*, qui, le verre d'une main, le journal de l'autre, endoctrinent autour d'eux les simples, et savent leur traduire, dans un langage trop bien entendu, les arguments de l'impiété savante.

Non, je n'avais pas tort de citer, dans la lettre qu'on a tant attaquée, comme un signe des progrès de l'athéisme contemporain, deux de ses invasions à mes yeux les plus redoutables, une invasion dans la jeunesse, et une invasion dans les masses.

J'ai sous les yeux en ce moment, sortant de la même officine, trois ou quatre *bibliothèques* composées exprès pour le peuple, par une société de PROFESSEURS et de PUBLICISTES, comme dit le libraire : ce sont de petits volumes à soixante et vingt-cinq centimes; cela s'appelle *Bibliothèque utile*, *Bibliothèque nationale*, *École mutuelle*. Or, les bibliothèques rééditent les plus immorales productions du dix-huitième siècle, telles que : les *Romans* et *Contes* de Diderot, y compris le plus infâme de tous : se trouvent là aussi la *Vie éternelle* du P. Enfantin, et autres écrits saint-simoniens; avec des volumes nouveaux sur l'histoire ou sur la religion, dans lesquels le Christianisme est présenté sous les couleurs les plus odieuses, et où les passions irréligieuses les plus violentes sont soufflées au peuple; on y retrouve les expressions d'*hommes noirs*, de *parti prêtre*, et autres, comme aux plus mauvais jours.

Des journaux applaudissent à ces publications, et ces jours derniers encore l'*Opinion nationale* se félicitait de voir la *presse philosophique à très-bon marché*

« à l'étalage des libraires et jusque dans les kios-
» ques [1]. »

Ces bibliothèques, ainsi que les organes de la presse philosophique à très-bon marché, la *Morale indépendante*, la *Libre Pensée*, la *Libre Conscience*, sont pour le peuple, et, comme dit l'*Opinion nationale*, pour *la foule*, pour *les simples*.

Pour montrer l'invasion active de ces doctrines dans les masses, j'ai déjà cité les paroles suivantes et très-significatives du *Journal des Économistes* [2] : « Il était
» à croire que la doctrine positiviste n'avait pas franchi
» le petit cercle d'adeptes dont le chef était entouré,
» qu'elle avait tout au plus agi sur cette classe de demi-
» savants que tourmentent les idées fixes; qu'on juge
» de ma surprise », — c'est un membre de l'Institut qui parle ainsi, — « lorsqu'un jour, demandant dans
» une visite à un ouvrier si les principes religieux
» étaient le fait dominant dans sa fabrique, j'entendis
» ce mot sortir de sa bouche : Nous, Monsieur, nous
» sommes positivistes. »

Mais si l'on veut voir quels efforts de propagande sont faits en même temps dans de plus hautes régions, que l'on compte, dans les catalogues de certaine librairie, le grand nombre d'ouvrages matérialistes et athées publiés par un seul libraire.

Même avant le congrès de Liége, quelques jours après mon *Avertissement à la jeunesse*, j'avais lu dans la *Revue du Progrès* les paroles que voici :

[1] *Opinion nationale*, 26 novembre 1866.
[2] Mai 1858, p. 209.

« Il fallait la voir, cette jeunesse, il fallait l'entendre » répondre par d'immenses acclamations à M. Renan... » Alors peut-être vous seriez-vous rendu compte du » souffle profond qui l'agite et la pousse... Vous auriez » peut-être compris qu'il ne s'agit pas ici des obscurs » débats de tel système philosophique, mais de l'élabo» ration d'une nouvelle foi[1]. »

Depuis, ces doctrines ont marché, et pas seulement en France, comme nous l'avons vu tout à l'heure dans la lettre de M. le docteur Robinet.

J'en avais cité pour preuves deux faits, considérables à mes yeux comme symptômes : les manifestations impies du congrès de Liége, les déclarations du Congrès de Genève.

On m'a répondu : Les étudiants de Liége n'étaient que des étourdis; les ouvriers de Genève que des délégués.

— Des étourdis, en effet, qui disaient tout haut ce que d'autres disent tout bas.

— Des délégués, sans doute, mais derrière lesquels il y a ceux qu'ils représentent.

Certes, je savais bien que ces doctrines d'athéisme sont loin d'avoir infecté toute notre jeunesse, et cette généreuse jeunesse française, comme plusieurs me l'ont écrit, le prouverait au besoin. Je sais aussi que nos ouvriers, Dieu merci, ne sont pas tous des athées.

Mais derrière eux, je le répète, il y a les maîtres en athéisme, les chefs d'écoles, les écrivains renommés, accrédités, décorés, et les journaux qui continuent ardemment leur œuvre.

[1] Juin 1863, p. 349.

Et surtout, il y a, ce qu'il faut bien voir ici, l'état des esprits, qui a rendu ces congrès possibles.

A une autre époque, dans un autre état des âmes, sans un long travail préparatoire de dissolution des croyances, l'explosion de Liége n'eût pas été possible : rien de pareil n'avait encore été dit, avec un tel cynisme, depuis le dix-huitième siècle.

Ces jeunes gens, dans leur exaltation et dans leur franchise, ont tout proclamé, et les conséquences que les habiles n'avouent pas, ils les ont tirées hautement, et se sont montrés décidés, l'occasion donnée, à les faire passer résolûment dans les faits. Tout ce qui s'est dit là sans doute est monstrueux, et les abonnés du *Siècle* eux-mêmes s'en sont émus. Mais d'où venaient les doctrines qui ont fait là explosion? Qui donc a formé ces jeunes gens? Quels livres, quels journaux, quelles revues lisent-ils? Qui leur a servi chaque jour une telle pâture? Est-il besoin de le dire? Qui nous les a préparés pour les catastrophes politiques à venir? Dans dix ans, peut-être, ces hommes-là gouverneront. Le congrès de Liége et les articles de certains journaux révèlent les Saint-Just, les Hébert, les Chaumette, les Carrier futurs d'une nouvelle révolution démocratique et sociale. Les hommes les plus effroyables de 93 n'étaient pas autre chose que de jeunes hommes, disciples pratiques de l'athéisme et du matérialisme le plus éhonté, arrivés aux affaires, et donnant avec l'ardeur de leur âge et la fureur de leurs passions, les fruits naturels de leurs doctrines et de leur corruption [1].

[1] La plupart des grands scélérats révolutionnaires étaient de tout

Le *Siècle* et d'autres journaux m'ont dit que ces jeunes gens ont été désavoués; *à tort ou à raison*, ajoutent les *Débats*. Et qu'importe, Messieurs, que vous désavouiez leur langage, si vous approuvez leur doctrine? Qu'importe, dirai-je à M. le directeur du *Siècle*, que vous répudiiez ces jeunes gens et leur athéisme, en paroles, quand vous pensez comme eux; quand le lendemain même du jour où vous me répondez cela, *Dieu*, dans votre journal, est traité d'hypothèse, d'hypothèse admettant parfaitement des hypothèses contraires?

Quoi! quand vous imprimez, quand vous faites lire dans tous les cabarets de France de telles choses, vous n'attentez pas à la foi du peuple, vous ne travaillez pas pour l'athéisme! Faut-il dire ici ma pensée tout entière? Je suis moins révolté de l'athéisme qui se nomme, que de l'athéisme qui se cache, de cet athéisme cauteleux, qui ne s'avoue pas, et ne s'en étale pas moins, sans cesse sous des formules trompeuses, contre lesquelles les abonnés sont sans défense, dans le *Siècle*, les *Débats*, la *Revue des Deux-Mondes*, l'*Opinion nationale*, l'*Avenir national* et consorts. Je le répète, c'est vous autres, élégants littérateurs, qui, fidèles à la

jeunes hommes. Quand Saint-Just arriva à la Convention, dont il ne tarda pas à devenir président, il avait à peine vingt-quatre ans. Robespierre n'en avait que trente, quand il arriva à la Constituante; il n'en avait que trente-cinq quand il monta sur l'échafaud. Danton était du même âge. Tallien avait un an de moins que Saint-Just. Babeuf avait vingt-cinq ans en 89. Voilà les hommes sous lesquels la France trembla si longtemps, et qui firent tomber tant de têtes.

Et on dit des jeunes gens de Liége : Ce sont des enfants!

méthode de l'athée Lucrèce, dorez les bords de la coupe pour mieux faire avaler le poison.

Et quant au congrès de Genève, si un honorable membre de l'Académie des sciences morales et politiques a été à bon droit étonné et effrayé de recueillir, dans une fabrique, de la bouche d'un ouvrier, la preuve du chemin que font ces idées et des profondeurs où elles pénètrent, comment moi ne le serais-je pas de retrouver non-seulement les idées, mais le langage même des écoles et des écrivains athées chez des ouvriers, dans un congrès international, et de voir ces ouvriers égarés essayant de résoudre sans Dieu, sans la religion et contre la religion, les vastes questions qu'ils agitent?

*Dieu n'est qu'une hypothèse inutile.* Ne dites plus : formule de savant qui ne sera jamais populaire. Vous le voyez, la formule scientifique est descendue dans les masses.

Mais ici encore, ce ne sont pas tant les ouvriers qui sont coupables que leurs docteurs. Ah! l'ouvrier laissé à lui-même, à ses naturels instincts, est, d'ordinaire, bon, honnête, religieux, digne de tous les respects et de toutes les sympathies : portant avec courage le poids du jour et de la chaleur, gagnant honorablement à la sueur de son front le pain de sa famille; sobre, frugal, tempérant; bon époux et bon père; heureux même et content dans sa rude vie, quand il se sent honnête. Mais, pour ne pas fléchir sous le lourd fardeau qu'il porte, pour illuminer d'espérances son travail et ses douleurs, ah! lui surtout, il a besoin de Dieu. Et vous le lui ravissez? Et vous croyez que, quand il aura renié

Dieu, il sera plus homme, plus vertueux, plus heureux! qu'il verra plus clair dans ces difficiles questions sociales, où nous tous, qui l'aimons autant que vous et mieux que vous, nous sommes avec lui pour les résoudre par les voies régulières, pacifiques et honnêtes! Vous qui le trompez si indignement, c'est vous que j'accuse!

## III

### LES HOMMES D'ACTION.

Ces doctrines marchent donc, elles avancent, et nul ne peut dire où elles s'arrêteront.

Car, pendant que les écrivains écrivent, il y a des hommes d'action qui vont au fait, qui sont à l'œuvre, et qui s'organisent pour mettre en pratique les théories. J'ai cité à ce sujet les francs-maçons de la loge l'*Avenir*. J'aurais pu en citer bien d'autres, soit en France, soit hors de France. La Société des *Affranchis* et celle des *Solidaires* de Belgique se proposent le même but, écarter la religion du lit des mourants, et encore ces Sociétés sont-elles trouvées trop timides; en voici une autre, celle des *Libres penseurs*, dont j'ai sous les yeux les statuts, qui va bien plus loin. Ces statuts sont précédés d'une série de propositions prétendues démontrées, commençant par une proposition sur l'évidence de l'axiome, et finissant par celle-ci :

*Quatorzième proposition.*

DIEU N'EST PAS.

« Dieu ne peut être : ni créateur, ni régulateur, ni » bon, ni juste, ni puissant.

» Donc, puisqu'il n'a aucun attribut, IL N'EST PAS.

» PAS PLUS QU'UNE PIERRE *qui n'aurait ni volume, ni » forme, ni pesanteur, ni propriétés d'aucune espèce.* »

Suit le *préambule* des statuts, qui s'exprime ainsi :

« Si nous avons jugé nécessaire de fonder une nou- » velle Société à côté de celles qui ont déjà fait TANT DE » BIEN, c'est que les Sociétés des *Affranchis* et des *So-* » *lidaires* ne repoussent le prêtre qu'au lit de mort; il » nous a paru logique de le repousser, non-seulement » à la mort, mais encore et surtout dans la famille, *où* » *le clergé de* TOUTES LES ÉGLISES ne s'insinue que pour » voler nos femmes et nos enfants. »

Et par suite, moi-même, à propos des enfants de mes pauvres diocésains inondés, que j'ai adoptés, pour les nourrir et pour les envoyer à l'école, j'ai été accusé de les enlever à leurs familles, et j'ai lu dans l'*Avenir national*[1] un article où l'on détournait leurs parents de me les confier.

Le but avoué de cette Société, c'est d'entraîner les hommes du peuple dans *le sentier des libres penseurs absolus,* et ils ajoutent que « *la majorité du peuple* » *les eût suivis depuis longtemps, si quelqu'un l'eût* » *aidé à y faire les premiers pas.* »

Et tout récemment, une autre Société, se proclamant internationale, se fondait en Allemagne sur les mêmes principes et dans le même but : c'est la Société *Agis comme tu penses.* Les membres de cette Société S'ENGAGENT à ne *jamais* recevoir aucun sacrement d'AUCUNE religion; ils repoussent toute bénédiction religieuse à

[1] *Avenir national,* 16 octobre.

la naissance de leurs enfants, toute consécration religieuse à leur mariage, toute prière à leur mort, et, par un acte qui a pour titre : *Ceci est mon testament*, ils constituent un ou plusieurs membres de la Société pour les représenter après leur mort, et empêcher leur famille d'appeler sur leur tombe les bénédictions de la religion.

L'Allemagne, je dois le faire remarquer, a été le premier et grand foyer de cet affreux mouvement d'impiété.

C'est une triste, mais enfin c'est une patriotique consolation de dire ici, que ces systèmes de matérialisme, de positivisme et de panthéisme, sont des importations étrangères. De même que la politique allemande envahit aujourd'hui un certain nombre de Prussiens-Français, les aberrations des rêveurs impies d'outre-Rhin ont fait invasion en France, et elles ont trouvé parmi nous, pour les propager, des vulgarisateurs.

C'est d'abord l'hégélianisme, dont M. Renan n'a fait que traduire les formules. La gauche hégélienne, comme on l'appela, aboutit exactement, comme nos positivistes français, au Dieu-Humanité ; il y eut même des hégéliens qui allèrent jusqu'à cette incroyable formule d'athéisme : « Chacun est à soi-même son Dieu : » *Quisque sibi Deus*[1]. »

Puis, la spéculation hégélienne ayant été décréditée en Allemagne par ses propres excès, on vit surgir le complet matérialisme des Buchner, Virchow, Carl

[1] Voyez M. Janet, *le Matérialisme contemporain*, p. 5, 6.

Vogt, Moleschott et autres, dont les ouvrages sont traduits immédiatement par nos matérialistes français.

C'est M. Carl Vogt qui fait de l'homme un singe perfectionné[1].

M. Virchow a écrit : « Vivre n'est qu'une forme » particulière de la mécanique. »

« Point de force sans matière », dit le docteur Buchner : même de force éternelle et créatrice. « La toute-puissance créatrice, c'est l'affinité de la matière. »

« Une force qui ne serait pas unie à la matière, qui » planerait sur la matière, serait une idée absolument » vide[2]. »

Mais, parmi eux, il en est un surtout qui n'écrit pas seulement pour les physiologistes, mais qui s'est donné la tâche spéciale de propager l'athéisme et le matérialisme parmi la jeunesse et le peuple d'Allemagne; il est passé en Italie, et le gouvernement italien s'est empressé de l'appeler à Turin, et de lui confier une chaire à l'Université de cette ancienne capitale : c'est M. Moleschott; et voici ce que ce professeur officiel enseigne à la jeunesse italienne :

« La volonté est l'expression nécessaire d'un état du » cerveau produit par des influences extérieures, IL N'Y » A PAS DE VOLONTÉ LIBRE. » — « Le langage et le style, » les bonnes actions et les crimes, sont des conséquences NÉCESSAIRES, en proportion directe avec des » causes INÉLUCTABLES, tout comme la révolution du » globe. » — « Un crime est le résultat logique, direct

[1] *Leçons sur l'Homme.*

[2] *Force et Matière.*

» et INÉVITABLE de la passion qui anime. » — « SANS » PHOSPHORE POINT DE PENSÉE. » — « La pensée est un » mouvement de la matière. » — « LA CONSCIENCE EST » AUSSI UNE PROPRIÉTÉ DE LA MATIÈRE [1]. »

Parmi les idées de M. Moleschott, il en est une qui mérite particulièrement d'être connue. Il veut abolir les cimetières chrétiens et le culte des morts. Des ossements humains, il veut faire un engrais, pour utiliser le sulfate de chaux qu'ils contiennent. Et c'est là de plus, selon lui, le moyen de mettre en circulation des pensées et de créer des hommes.

« Quel n'était pas le prix de cette poussière que les » anciens déposaient dans des urnes cinéraires au fond » des tombeaux! elle contenait la matière qui donne » aux plantes *le pouvoir de créer les hommes!*

» Il suffirait d'échanger un lieu de sépulture contre » un autre *après qu'il aurait servi un an*, on aurait » ainsi au bout de six ou dix ans un champ des plus » fertiles, qui *créerait des hommes;* en même temps » qu'il augmenterait la quantité des céréales [2]. »

Voilà les doctrines que le professeur de l'Université de Turin entreprend de mettre « à la portée du » peuple ».

Je comprends qu'avec de telles doctrines professées à Turin, la présence du Pape à Rome soit gênante.

Et voilà les hommes que toute une école d'écrivains français exalte, et dont elle dit : « Leurs noms sont » tout un programme. » — « Comme les noms du baron

[1] *La Circulation de la vie,* t. II.
[2] *Ibid.,* t. I et II.

» d'Holbach, de la Mettrie, de Cabanis, grands hommes » indignement calomniés. »

J'ai dit que ces doctrines athées et matérialistes se propagent aujourd'hui *d'un bout de l'Italie à l'autre.* On vient de le voir pour Turin.

A Naples, c'est M. Taine qui nous donne ces détails : « Il y a à l'Université soixante professeurs, dont l'éru» dition et la direction sont allemandes : on lit Hégel. » M. Véra, son interprète le plus zélé et le plus accré» dité, a une chaire. » Les étudiants sont grands admirateurs de M. Renan ; ils le trouvent seulement trop « timide ».

Nonobstant l'exagération dont on peut suspecter ce récit intéressé, on voit combien, à la faveur de la guerre faite au Pape, l'irréligion travaille la jeunesse italienne.

Et c'est pendant que de telles choses se font à Turin et à Naples, que Garibaldi prêche aux étudiants de Pavie la nécessité « d'extirper de l'Italie le chancre de la pa» pauté », et « d'écraser le vampire sacerdotal[1] ».

Et voilà les fruits que porte en Italie cette guerre faite au Pape. On croit, et avec raison, que le meilleur moyen de servir la politique révolutionnaire, c'est, comme ils disent, *de déchristianiser* l'Italie.

[1] On m'a accusé d'avoir mal parlé de Garibaldi. Mais, en vérité, je ne crois guère m'être trompé. Est-ce que le général Garibaldi n'est pas en activité dans une armée régulière ? Si l'un de nos généraux en France tenait de tels discours, on crierait au scandale, et le ministre sévirait. On ne touche pas à Garibaldi, soit parce qu'on ne le prend pas au sérieux, soit parce qu'on le craint. Qu'ai-je dit de plus? M. Rouher ne pensait-il pas un peu comme moi, quand il le nommait devant le Sénat « le héros éphémère de Caprera »? (19 mars 1865.)

Voilà comment l'athéisme et le matérialisme s'enseignent, se propagent, s'organisent et se pratiquent aujourd'hui.

Mais ce n'est pas tout, et je dois signaler un autre genre d'athéisme, séduisant et redoutable, parce qu'il est dissimulé sous un nom pompeux, dont on fait aujourd'hui contre la religion, et toute religion, comme un drapeau.

Toutefois, avant d'aborder ce dernier débat, et de prendre définitivement congé des tristes écoles dont j'ai dû exposer les aberrations, je ne puis m'empêcher de le dire avec un douloureux sentiment :

Dieu, Père de l'homme, chassé de la pensée et du cœur de ses enfants; cette noble créature humaine, spirituelle et immortelle, sur laquelle le Créateur a mis sa ressemblance et comme un rayon divin, abaissée dans la matière et ravalée jusqu'à l'animalité; et au lieu de nos immortelles espérances, toute la personnalité de l'homme engloutie à jamais dans le tombeau!

Voilà donc les doctrines qu'on ose opposer à la foi des siècles et des plus grands génies de l'humanité! Voilà ce qu'on veut substituer au Christianisme...

Mais quels sont donc les hommes qui viennent ici se mettre en scène, se poser en maîtres, en chefs de la pensée, de la science, en révélateurs, parlant comme s'ils étaient seuls la critique, la science, l'histoire, l'avenir, et jetant l'insulte à toute l'humanité qui les a précédés? Si on n'a jamais parlé de soi avec plus d'assurance, ni élevé plus haut une voix magistrale, jamais

aussi on n'a affiché un plus superbe dédain pour ce qui n'est pas.

On dirait, à les entendre, qu'il n'y a en dehors d'eux ni savants, ni historiens, ni critiques, ni philosophes, et qu'à moins d'être aujourd'hui, comme eux, panthéistes, matérialistes, athées, on ne peut plus compter en France.

« La métaphysique de Platon, Descartes, Male-
» branche, Bossuet, Fénelon, Leibnitz, Clarke, ne
» peut plus faire illusion qu'aux esprits novices; on ne
» la prend plus au sérieux... » disent-ils. « La critique
» est née d'hier. »

« Bossuet n'avait d'autre philosophie que celle de
» ses vieux cahiers de Sorbonne... Descartes et Pascal
» ont fourni les rouages rouillés de la logique de Port-
» Royal... qu'Arnauld construisit un jour par défi pour
» un enfant... L'histoire, la critique étaient inconnues
» à Bossuet, à Montesquieu. » Voilà comment ces messieurs traitent les anciens. Quant aux contemporains,
« M. Royer-Collard ne fit que creuser de toute sa force
» au milieu de la route un mauvais trou... La philo-
» sophie de M. Cousin n'est qu'une décrépitude... et
» n'a fait qu'organiser une prostitution intellectuelle...
» M. Guizot n'est qu'un ministre littérateur et empha-
» tique... M. Thiers et nos autres hommes d'État ne
» sont que *des taupes*. »

Tel est leur langage sur les hommes, et quant au fond des doctrines, ils tranchent toujours et ne raisonnent jamais.

Ils disent sans cesse : La science, la science ! Et moi je réponds : Quelle science ?

C'est vraiment, chez ces messieurs, comme une espèce d'enivrement scientifique. Cela va quelquefois jusqu'au délire. J'ai sous les yeux une page que je ne puis réellement appeler d'un autre nom. Elle est de l'homme qui a écrit : « Nulle limite ne peut être tracée » à l'esprit humain... Rien n'est au-dessus de l'homme », M. Renan. Ce littérateur, après avoir exposé la marche des sciences naturelles, en arrive, infatué par ce qu'il vient de dire, jusqu'à croire qu'il pourra se trouver un jour « un chimiste prédestiné qui transformera TOUTE CHOSE ; un biologiste omniscient qui se rendra enfin » maître du secret de la vie », et de plus en plus enivré, il s'écrie : « Qui sait, en un mot, si la science infinie » n'amènera pas le pouvoir infini ! » Oui, le pouvoir infini ; car le pouvoir du savant futur omniscient peut aller jusqu'à nous ressusciter : « Nous pouvons affirmer » que la résurrection finale se fera par la science[1]. » En vérité, si on avait besoin d'être confirmé dans la foi, on le serait par le spectacle de telles aberrations.

Laissons ces rêves, et allons aux réalités. Qu'est-ce que la géométrie, la physique, la chimie, l'anatomie, etc., leur fournissent d'arguments pour leur athéisme ? Pas un. Tout se réduit à cette affirmation : la science a jugé, la science a prononcé, la science condamne, bien que dans ce qu'ils allèguent il n'y ait pas l'ombre d'un argument scientifique. Y a-t-il, chez aucun d'eux, une théorie un peu complète, une déduc-

[1] *Revue des Deux-Mondes,* 1863, t. XLVII.

tion logique un peu sérieuse? Il y a : *sic volo, sic jubeo.* C'est ce que veut la critique, et la critique c'est moi! La plupart, savants de troisième ou quatrième ordre, ou bien gens, on dirait intentionnellement superficiels, et se moquant de leur propre pensée, comme M. Renan; ou gens, à force de vouloir systématiser, devenant fous, comme M. Auguste Comte, qui, en creusant son idée, a fini par se fêler le cerveau.

A regarder de près les choses et au fond, qu'y a-t-il? Rien que des négations : négation de Dieu, négation de l'âme, négation de la vie future, négation de la raison et de ses plus hautes puissances; toujours des négations. Voilà ce qui leur appartient en propre; rien de plus. Leur dogme nouveau n'est qu'un leurre. Tout le reste, tout le côté positif des sciences naturelles appartient aux savants spiritualistes. De quel droit dites-vous : La science, c'est nous? Est-ce que Copernic, Galilée, Képler, Newton, Descartes, Leibnitz, Pascal, Bacon lui-même, ces créateurs de la science moderne; est-ce que Euler, Linné, Volta, Herschell; est-ce que, de notre temps, Cuvier, Ampère, Cauchy, Biot, est-ce que ces grands esprits étaient des athées? Qu'êtes-vous devant eux? A peine des pygmées.

Les savants de premier ordre parmi vous, où sont-ils? Qu'ils se lèvent! Je vois bien d'honorables rapporteurs, manipulateurs, vulgarisateurs, d'ingénieux expérimentateurs; mais des inventeurs, des génies, des philosophes, j'en cherche, je n'en vois pas. Ceux-là, ils croient en Dieu.

Je ne vois qu'une chose égalant vos prétentions à

être la science, c'est votre pauvreté philosophique. Tout ce qui vous a précédés appartient, selon vous, « à l'enfance de l'humanité ». Mais dites-nous donc, grands contempteurs du passé, quelle force nouvelle vous apportez à l'esprit humain? Aucune. Vous ne faites que le mutiler dans sa faculté la plus noble, cette raison intuitive, ce sens du divin qui est en nous ; et parce que vous demeurez comme pris et emprisonnés dans la matière, vous ne voulez pas qu'on s'élève au delà. Riches de vos seules négations, pharisiens d'une nouvelle espèce, vous fermez la porte du monde supérieur, du royaume céleste. Votre doctrine n'est qu'une halte dans la matière, et cette halte, vous la nommez le progrès. Non, c'est abaissement, et si vous deviez l'emporter, ce serait la barbarie.

## II

### LA MORALE INDÉPENDANTE.

La négation de Dieu, l'athéisme, ne se produit pas de nos jours sous la forme seulement du positivisme, du panthéisme et du matérialisme : la libre pensée appelait la libre morale; et par un progrès inévitable, cette négation de Dieu devait passer du champ de la théorie dans celui de la pratique : c'est ce qui se fait aujourd'hui sous le nom de la morale indépendante.

C'est-à-dire qu'après avoir établi l'athéisme théorique, on veut en faire la règle des mœurs et de la vie.

Dans la réponse qu'il m'a adressée, M. Havin a parlé dans les termes qu'on sait de la morale indépendante :

« L'indépendance de la morale, sa séparation com-
» plète, radicale, de TOUS *les dogmes religieux*, est un
» fait accompli, ne vous en déplaise, Monseigneur.

» La direction morale des sociétés modernes n'appar-
» tient plus à AUCUNE Église. Il faut bien que vous en
» preniez votre parti. »

Quelques jours après, le *Siècle* parlait encore de « l'indépendance de la morale », et il disait que « son
» existence est aussi dégagée de tout lien avec les reli-
» gions ou la métaphysique, que peuvent l'être *la méca-*
» *nique ou la chimie*. »

On a fait trop de bruit, en ces derniers temps, de cette prétendue morale indépendante, et elle se rattache trop intimement aux erreurs sur Dieu que je viens de flétrir, pour que je n'en traite pas ici. La question, certes, en vaut la peine : car la morale indépendante est devenue le terrain sur lequel les athées, de quelque nuance qu'ils soient, se sont donné rendez-vous.

1° Qu'est-ce que la morale indépendante ?

2° Pourquoi se sépare-t-elle de la religion ?

Je répondrai d'abord à ces deux questions.

Puis, ces deux questions examinées, j'établirai que :

3° L'indépendance de la morale, c'est l'athéisme pratique ;

4° L'indépendance de la morale, c'est la variabilité de la morale ;

5° L'indépendance de la morale, c'est la corruption de la morale;

6° L'indépendance de la morale, c'est une attaque à l'ordre social.

## I

### QU'EST-CE QUE LA MORALE INDÉPENDANTE?

Il faut bénir Dieu, d'abord, de ce que, au milieu de ce débordement d'erreurs et de ce renversement d'idées dont nous sommes témoins, ce nom de *morale* est encore respecté.

Quelles qu'aient été, en fait de morale, les aberrations du paganisme antique, soit dans la théorie, — comme Platon malgré tout son beau génie ne l'a que trop fait voir, — soit dans la pratique, comme saint Paul le reproche si énergiquement aux philosophes de son temps, — Dieu n'a jamais voulu laisser sans témoignage la loi immortelle qu'il a gravée dans les consciences. Il a mis, comme dit Fénelon, une borne à la plus impudente folie des hommes. Il s'est trouvé là une barrière qu'ils n'ont pu franchir. Et à l'heure qu'il est, pour parler encore avec Fénelon, « les » hommes, tout dépravés qu'ils sont, n'ont point en- » core osé donner le nom de vertu au vice, et ils sont » réduits à faire semblant d'être justes, sincères, modé- » rés, bienfaisants, pour s'attirer l'estime les uns des » autres. »

Si ce centre immobile, si cette barrière dont parle ici Fénelon, étaient jamais renversés, nul ne peut dire ce que deviendrait l'humanité.

Aussi les athées déclarés, les matérialistes, les panthéistes, les fatalistes, ceux qui nient Dieu et l'âme, qui nient la liberté morale et la responsabilité humaine, qui nient la justice divine et la vie future, ceux-là mêmes sont forcés de parler aussi de morale, sous peine de se mettre au ban de l'humanité.

Mais ils ont une ressource : ils veulent l'indépendance de la morale; ils la déclarent indépendante de tout dogme philosophique et religieux.

Et c'est sous cette accommodante formule que se rallient fraternellement aux athées de toutes les nuances, ceux qui, sans être athées, veulent, comme ils disent, « en finir avec les religions du passé » (la *Libre Conscience*); et d'autres déistes, plus inoffensifs en apparence, que les moralistes indépendants ne repoussent pas, tout en les raillant sur « le petit bout de théo- » logie » qu'ils conservent.

Il faut donc, comme on a chassé Dieu de toute science, le chasser de toute conscience, et faire la morale athée.

Leur système à tous, c'est que Dieu n'est pour rien dans la morale; qu'elle serait quand même Dieu ne serait pas; et bien que Dieu ne soit pas, disent les athées.

La morale indépendante se peut donc définir une morale qui a la prétention de ne relever en rien de Dieu, de l'existence de Dieu, de la croyance en Dieu; qui s'affranchit de tout dogme, de toute croyance, de toute religion; non-seulement de la religion positive et révélée, mais encore du déisme et de la religion

naturelle elle-même. Ses partisans n'ont, comme tels, aucune espèce de religion, pas même la religion naturelle : ils ne connaissent, disent-ils, que la morale.

Voici leurs textes :

« La règle des mœurs ne doit pas dépendre des *hypo-» thèses* théologiques et métaphysiques. » — « La mo-» rale qui ne dépend point de telle ou telle croyance... » c'est ce qu'on appelle la morale indépendante [1]. »

« Nous avons regardé la théorie qui rattachait la » morale à l'*idée théologique* ou *métaphysique* », à la philosophie ou à la religion, « non-seulement comme » *fausse*, mais comme *pleine de dangers* [2]. »

« Le jeune homme n'apprendra pas la morale dite » religieuse... l'instituteur positif n'invoquera pas ce » dogme abstrait,... dont un ministre homme de » lettres (M. Guizot)... dit, avec une ridicule emphase, » que c'est une chose grande et sainte, devant laquelle » l'esprit s'incline sans que le cœur s'abaisse [3]. »

« La morale est libre, indépendante de tout système » religieux ou social. » — « La morale n'a son exis-» tence que dans l'humanité [4]. »

« L'homme fait la sainteté de ce qu'il croit, comme » la beauté de ce qu'il aime [5]. »

Et M. Havin, dans les paroles que nous citions tout à l'heure, définissait l'indépendance de la morale, « sa

1 M. Ém. Deschanel, *Journal des Débats*, 23 avril 1866.
2 *La Morale indépendante*, 4 novembre 1866.
3 M. le docteur Bourdet, p. 83.
4 *Revue du Progrès*, novembre 1863, p. 181, et juin, p. 370.
5 M. Renan, *Revue des Deux-Mondes*, octobre 1864.

» séparation complète, radicale, de TOUS les dogmes
» religieux. »

La morale, la règle des mœurs, d'après ces messieurs, ne vient donc pas de Dieu.

L'homme n'a aucun besoin d'un être supérieur à lui pour lui dicter des lois et lui imposer des devoirs.

Mais alors, d'où vient la morale ?

De l'homme, de l'homme seulement, et, pour les matérialistes, de son cerveau, de ses nerfs, de l'appareil de ses organes, car ils ne lui laissent pas autre chose; et c'est là qu'elle trouve, en dehors de toute idée religieuse, de toute croyance en Dieu, *sa force obligatoire* et sa *sanction*.

*Sa force obligatoire :* la loi de la volonté humaine, c'est, disent-ils, de faire le bien : cela suffit, Dieu n'a rien à y voir.

*Sa sanction :* elle n'est autre que le respect de l'homme pour lui-même, rien de plus. D'ailleurs, ni mérite ni démérite, ni récompense ni châtiment; point de Dieu législateur et juge qui veille sur les actions de l'homme, pour les récompenser ou les punir, ni dans cette vie, ni dans l'autre.

C'est ainsi que positivistes, matérialistes, panthéistes, entendent l'indépendance de la morale.

Quant aux déistes inconséquents, qui, sans nier Dieu comme les athées, proclament, comme les athées, la morale « indépendante de tout dogme philosophique » et religieux [1] », ils arrivent pratiquement à peu près aux mêmes conséquences : enseigner la morale, sans

[1] *Congrès de Berne,* 1863.

faire intervenir jamais ni le nom ni l'idée de Dieu; n'être d'aucune religion, quelle qu'elle soit, ou tout au moins d'aucun culte.

Voilà ce que c'est que la morale indépendante.

## II

### POURQUOI LA MORALE INDÉPENDANTE SE SÉPARE-T-ELLE DE TOUTE RELIGION?

Pour plusieurs raisons :

D'abord, parce que ces messieurs ne veulent avoir aucune religion.

Ensuite, parce que la religion, disent-ils, divise les hommes, et que la morale ne les divise pas! « Les » vérités morales peuvent seules faire cesser les divi- » sions... et mettre fin au scepticisme [1]. »

Il n'y aura plus de sceptiques, quand on ne croira plus à aucune religion.

La *Libre Conscience* dit de son côté que, les *cultes* étant ce qui divise le plus, il faut renoncer à tous les cultes : « Si ce ferment de haine venait à être extirpé », non par la foi, mais par l'incrédulité, « l'union des » esprits et des cœurs dans le même idéal » se ferait [2].

Ces messieurs ont encore un autre motif : la religion, et aussi la philosophie, qui croit à la vie future, corrompent la morale, disent-ils, en lui assignant une origine et une sanction fausses, qui l'altèrent et la détruisent.

Et quelle est cette origine fausse assignée à la morale

[1] *La Morale indépendante,* 4 novembre 1866.
[2] Octobre 1866.

par la religion comme par la philosophie ? Dieu. La religion et la philosophie considèrent Dieu comme la règle immuable du bien, comme le législateur suprême de la conscience : voilà ce qui *compromet* la morale, *humilie et dégrade* l'homme :

« Assigner à la morale une origine surnaturelle, en » faire un corollaire de la théologie (c'est-à-dire de » la croyance en Dieu, c'est la compromettre et la » diminuer [1]. »

« L'ascétisme chrétien conçut le bien sous sa forme » la plus mesquine. Le bien fut pour lui la réalisation » de la volonté d'un être supérieur, une sorte de *sujé-* » *tion humiliante pour la dignité humaine* [2]. »

Et quelle est cette sanction fausse donnée par la philosophie et la religion à la morale ? C'est la croyance à une autre vie. Cette sanction est fausse, parce qu'elle est intéressée : il n'y a plus là le bien pour le bien, comme dans la morale indépendante ; mais les récompenses ou les châtiments de la vie future : c'est une erreur, disent-ils, qui change la morale en calcul et la pervertit.

« La *croyance à une autre vie* peut mêler à la con- » duite de la vie... une dose d'espoir ou de crainte, qui » ôte à la morale le désintéressement [3]. »

« Des croyances trop précises sur la destinée humaine » enlèveraient tout mérite moral [4]. »

[1] Ém. Deschanel, *Journal des Débats,* 23 avril 1866.
[2] M. Renan, *Liberté de penser,* t. IV, p. 136.
[3] Ém. Deschanel, *Journal des Débats,* 23 avril 1866.
[4] M. Renan, *Journal des Débats,* 9 juillet 1864.

« Les questions d'origine et de fin sont aussi étran-
» gères à la morale qu'*à la géométrie et à la méca-
» nique*[1]. »

« Pour le Chrétien, la vertu ne vaut que par ce
» qu'elle rapporte, elle n'est qu'un objet de spécula-
» tion et de lucre... Ce n'est pas par amour du bien, ce
» n'est pas par haine du mal, que le Chrétien pratique
» la vertu. Ses actes ne procèdent pas de la vertu ; ils
» sont dans la légalité, non dans la moralité[2]. »

Et à cet argument emprunté à d'autres, le même écrivain en ajoute un qui n'est qu'à lui. Il repousse la morale chrétienne pour ces deux autres raisons : que cette morale est l'œuvre arbitraire de Dieu ; et qu'elle *n'a pas été librement sanctionnée par l'homme,* ce qui eût été nécessaire pour que l'homme fût obligé envers Dieu.

Ce même écrivain, omettant de connaître le sens des mots dont il use, soutient en effet qu'il n'est pas possible que Dieu juge et punisse « une créature *qui* N'A
» PAS SANCTIONNÉ *la loi* TOUT ARBITRAIRE qu'il a plu à ce
» Dieu de lui imposer. »

Et voilà pourquoi ces étranges philosophes déclarent que le dogme de l'existence de Dieu, ou, comme ils disent, la supposition de l'existence de Dieu, est « *inca-*
» *pable de produire une morale naturelle*[3] ».

Si l'on me demande mon impression sur tout cela, je dirai simplement que tous ces messieurs me font

[1] M. Deschanel, 23 avril 1866.
[2] M. Bouteville.
[3] M. TAINE, *Philosophes français,* p. 274.

l'effet de bondir contre la *barrière éternelle* dont parlait tout à l'heure Fénelon.

### III

### L'INDÉPENDANCE DE LA MORALE, C'EST L'ATHÉISME PRATIQUE.

Mais enfin que faut-il penser de cette morale indépendante, qui porte contre la morale chrétienne de si bizarres accusations?

Je réponds : Proclamer la morale indépendante de Dieu, c'est l'athéisme, l'athéisme pratique ; pas autre chose.

Car, devant le bon sens du genre humain, si Dieu est, il est créateur ; s'il est créateur, il est législateur suprême ; et s'il est législateur, il est juge : il est cela, ou il n'est pas.

Ces messieurs n'oublient qu'une chose : c'est le sens du mot Dieu. Dieu est la justice essentielle, éternelle, nécessaire, absolue.

Y a-t-il aujourd'hui un chrétien ou un déiste qui ne sache pas cela?

Est-ce là, oui ou non, le sens de ce grand mot dans le langage du genre humain? Si cela est, dire la morale indépendante de Dieu, c'est dire qu'elle est indépendante de la justice essentielle, éternelle, nécessaire, absolue.

C'est ne pas attacher de sens aux mots que l'on emploie.

Donc, il faut être athée, ou reconnaître que la morale, c'est-à-dire la règle de la vie humaine, ne peut

pas être indépendante de Dieu, parce qu'elle ne peut pas être indépendante de la justice.

Est-ce à dire que la morale dépend de Dieu, comme le disait tout à l'heure ce sophiste, d'une façon *tout arbitraire ?*

Il n'y a pas d'arbitraire en Dieu, dans le sens odieux et ridicule où il vous plaît de prendre ce mot, ni dans aucun sens. Même dans les lois *positives divines,* il n'y a pas de fantaisie ni de caprice. Les lois positives divines, comme les lois positives humaines émanées d'un sage législateur, ne contredisent pas les lois naturelles, et n'ont pour but que d'en mieux assurer l'application. Toute morale dépend de Dieu, en ce sens qu'elle vient de lui, et retourne à lui.

Quoi ! vous voudrez que Dieu demeure étranger à la morale, indifférent au bien et au mal, c'est-à-dire qu'il n'ait aucun souci de l'âme humaine, du cœur humain, de la conscience humaine, de ce qui fait l'homme moral, de ce qui nous fait hommes, de ce qui fait notre dignité et notre honneur, notre liberté, notre responsabilité, notre vertu et l'ordre du monde !

Je le répète : la morale indépendante, c'est l'athéisme, ou c'est une contradiction. — Cela soit dit surtout pour ces hommes inconséquents, qui croient pouvoir concilier la morale indépendante avec le déisme absurde, lequel, hélas ! n'est dans beaucoup de cas qu'*un athéisme déguisé.*

Vous répondez que la morale est une science. Eh ! sans doute. Et nous le disons comme vous : car il est élémentaire que ce qui est objet de croyance peut être

aussi objet de science. Mais à quelle condition la morale sera-t-elle une science ? A la condition qu'on ne la mutilera pas, qu'on ne la séparera pas de son premier principe, et de sa racine, qui est Dieu. La morale indépendante de Dieu, la morale athée, est un corps sans tête, un arbre sans racines, un édifice sans fondement.

Tout homme qui proclame la morale indépendante de Dieu, doit nier Dieu, ou il est inconséquent. De même que tout homme qui nie Dieu et reste honnête homme est meilleur que ses principes.

Vainement dirait-on avec le *Siècle :* « L'homme qui » n'est d'aucune religion *peut* être moral ; l'homme qui » a une religion *peut* ne l'être pas. »

Pur et bizarre paralogisme.

Eh ! sans doute, un homme peut être meilleur que ses principes, et c'est là, pour le dire en passant, un des bienfaits du Christianisme, que, dans la société dont il a fait les mœurs, il conserve toujours quelque empire même dans la conscience de ceux qui l'oublient. Mais là n'est pas la question. Il ne s'agit pas de la conduite de tel ou tel homme, mais de la morale en elle-même ; il ne s'agit pas des inconséquences de votre conduite ou de la mienne, mais des conséquences de votre doctrine. Je dis que, *logiquement,* c'est-à-dire sans se contredire et se nier, l'athéisme ne peut pas constituer une morale. Une morale indépendante de Dieu, une morale athée, ne se comprend pas et n'est pas. C'est une loi sans législateur, un effet sans cause. Cela ne se comprend pas plus que le monde sans Dieu, ou qu'un ouvrage sans ouvrier.

C'est la conscience, dit-on, qui oblige. Eh ! sans doute, s'il y a une loi de la conscience et un Dieu qui a fait la conscience et sa loi ; si la conscience enfin est la voix de Dieu. Sinon, non.

L'erreur et le crime de la morale indépendante ne sont pas de proclamer la loi morale, mais de la séparer de Dieu, de sa racine essentielle, et de croire qu'elle subsistera par elle-même ; que l'athéisme ne la mutile pas, ne la ruine pas.

Certes, nous aussi, nous proclamons hautement cette loi intime, gravée par Dieu dans nos consciences.

N'est-ce pas saint Paul qui a dit : « Les peuples qui » ne connaissent pas la loi révélée ont la loi naturelle, » et portent en eux-mêmes la loi : *Ipsi sibi sunt lex.* » Mais saint Paul ne séparait pas la loi du législateur ; il ajoutait : « Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. »

Et le prince des théologiens, saint Thomas, n'a-t-il pas défini la loi naturelle une participation à la loi éternelle, de même qu'il définissait la raison, une participation à la raison divine? *Quædam participatio divini luminis.*

Il proclamait ainsi la loi morale, et, du même coup, la rattachait à sa vraie source, qui est Dieu.

La loi morale est dans l'homme, Dieu l'y a mise ; mais elle n'est pas de l'homme, elle est de Dieu. Elle est naturelle, oui ; mais elle a son principe en Dieu, auteur de la nature des êtres et de leurs rapports ; en Dieu législateur, sa force obligatoire ; en Dieu souverain juge, sa sanction dernière.

Ce qui n'empêche pas que Dieu n'ait attaché à cer-

tains crimes des conséquences pénales naturelles, et que la nature outragée ne se venge de celui qui l'outrage.

Certes, il n'est pas nécessaire d'avoir la sainteté et le génie de saint Paul pour proclamer ces vérités d'éternel bon sens. M. Portalis et le Premier Consul ne prétendaient pas autre chose, lorsqu'ils disaient : *Une morale sans dogme, c'est une justice sans tribunaux.* Il n'y a pas plus de morale sans religion, qu'il n'y a de religion sans morale : la religion, c'est l'ensemble des devoirs, comme l'ensemble des croyances. L'athéisme veut en vain séparer ce qui est inséparable.

Vous ne voulez pas d'une loi imposée par « une vo- » lonté souveraine, principiante et causatrice[1] », comme vous dites dans votre langage. Vous déclarez la morale affranchie de Dieu ; c'est là, dites-vous, « un fait ac- » compli ».

Le *fait accompli* vous domine tellement, vous vous êtes tellement accoutumés à vous moquer, au nom du *fait accompli*, de tout droit, de toute autorité, de toute puissance, faible et écrasée, que vous osez porter le même langage dans les régions de la vérité éternelle, et en face de Dieu, comme s'il avait abdiqué entre vos mains.

Vous déclarez de même, et il faut voir de quel ton, ces grandes idées de Dieu, d'âme, d'immortalité de l'âme, « en réalité *mortes*, à l'état de locutions, ne » continuant plus à avoir cours que sous la protection » de la routine ». Cela est écrit dans le prospectus de

[1] *La Morale indépendante,* 7 août 1865.

ce journal, dont le *Siècle*, tout en faisant une assez vaine réserve, a dit : « Ses doctrines nous sont chères ; sa » profession de foi est la nôtre. »

Ainsi, parce qu'ils les ont niées, ces éternelles vérités, ils s'imaginent que c'est fini, et qu'elles ne subsistent plus !

Et que font à ces vérités immuables vos fragiles négations, écrivains d'un jour, qu'un flot amène, qu'un flot emporte, qui parlez aujourd'hui et qui vous tairez demain : pareils à ces éphémères qu'on voit tournoyer comme une poussière dans un rayon de soleil, et qui le soir ne sont plus !

Il est une revue qui s'est constituée gravement l'organe officiel de la morale indépendante, dont elle a pris le nom, et qui répète chaque semaine avec solennité ses vagues formules. Et parmi les étranges prétentions de cette revue, il en est une particulièrement singulière, celle de rester neutre, avec une morale athée, entre le déisme et l'athéisme, entre la foi à l'âme et à l'immortalité de l'âme, et la négation de ces grandes vérités.

« La morale indépendante », disent-ils, « se garde » de toucher à l'une quelconque des croyances reli» gieuses... Nous n'intervenons à aucun titre entre le » déisme et l'athéisme, entre ceux qui pensent que » l'âme survit à la décomposition du corps, et ceux qui » n'en croient rien [1]. »

Mais sur ces capitales questions, c'est oui ou non ;

[1] *La Morale indépendante,* 6 août 1865.

et par votre abstention déjà vous soufflez le doute dans les âmes et vous prêchez la vie athée.

Mais on ne peut se tenir dans une position illogique, et la *Morale indépendante,* pas plus que les moralistes indépendants du matérialisme, du positivisme et du panthéisme, ne s'y tient pas. Ce n'est pas seulement le doute et l'athéisme pratique qu'elle propage, c'est la réelle négation de Dieu. Car voici ce que je lis dans des pages que je trouve citées dans ce journal :

« Nous ne rejetons pas l'idée de Dieu, nous en pro-
» nonçons même souvent *le nom ;* mais nous ne cher-
» chons guère à savoir *ce que ce nom veut dire ;* nous
» nous arrêtons *à une idée vague* de cause universelle, où
» *nous ne distinguons presque* AUCUN DES ATTRIBUTS QUI
» CARACTÉRISENT LA PERSONNALITÉ ET LA VIE [1]. »

Mais qu'est-ce qu'un Dieu dont on prononce *le nom,* sans savoir *ce que ce nom veut dire ?* Qu'est-ce qu'un Dieu où l'on ne distingue AUCUN DES ATTRIBUTS QUI CARACTÉRISENT LA PERSONNALITÉ ET LA VIE ?

L'écrivain cité ajoute : « Nous ne sommes pas *athées,*
» mais nous sommes un peu *panthéistes,* quoique *nous*
» *refusions d'en convenir.* » L'aveu est remarquable.
« Ce qu'il y a de *certain,* c'est que *nous ne prions guère*
» *le Dieu* en qui nous avons *la prétention de croire,*
» c'est que *nous ne nous inquiétons guère* de savoir
» *comment il faut agir* pour *lui plaire* et pour *obtenir*
» *ses bonnes grâces* [2]. »

Qu'est-ce que cela, sinon l'athéisme pratique ? Est-

[1] *La Morale indépendante,* 16 novembre 1866.
[2] *Ibid.,* 11 novembre 1866.

ce là aussi votre pensée, Messieurs de la *Morale indépendante?* Je le crains, car à chaque page vous niez la certitude de Dieu, de l'âme, et de l'immortalité de l'âme. Sur de telles questions, dites-vous, on ne sait rien, on ne peut rien savoir : ce sont là des « *hypo-* » *thèses indémontrables, invérifiables, des spécula-* » *tions impossibles* ».

Que dis-je! Ces dogmes ne sont pas seulement, selon la *Morale indépendante*, dénués de *toute certitude, invérifiables, indémontrables*; ils sont *ruinés*, définitivement ruinés par la science : ILS ONT FAIT LEUR TEMPS.

« Le criticisme d'une part, la science d'une autre, » ont POUR JAMAIS RUINÉ *le mysticisme* dans SA BASE. L'i- » magination sous cette forme *a fait son temps*[1]. »

Ils citent ces vers :

« Les Dieux désormais sont passés.
» Allons, relevez-vous, peuples; c'en est assez! »

Et ils appellent le poëme d'où ils les citent « un acte » de foi, une affirmation du nouveau monde, et une » glorification de la personne humaine[2] ».

Exactement comme, selon la *Libre Pensée*,

Les prêtres et les rois...
Embaumeurs conjurés de la terre endormie[3],

sont morts.

Parler ainsi de Dieu, de la religion, de l'âme et de l'immortalité de l'âme, c'est « ne pas y toucher! » Mais

[1] *La Morale indépendante*, 6 août 1865.
[2] *Ibid.*, 29 octobre 1865.
[3] *La Libre Pensée*, 11 novembre 1866.

pensez-vous nous duper avec des mots ? Que disent de plus les francs athées ?

Quel est d'ailleurs le fond et la pratique du système ? Mettre absolument de côté, et dans la théorie, et dans la pratique, la religion, toute religion. Le moraliste indépendant ne s'occupera même pas des questions religieuses : elles sont « *hors science* [1] ». Il ne sera d'aucun culte : car la religion n'oblige pas : c'est « une opinion » *ad libitum* [2] », à laquelle on peut rester attaché par faiblesse, mais dont le progrès veut qu'on s'affranchisse, pour vivre et mourir sans culte et sans Dieu.

Comment ne voyez-vous pas que si la religion n'oblige pas, elle n'est pas ; que si elle n'est « qu'une opi- » nion *ad libitum* », elle n'est rien ? *Ne refusez donc pas d'en convenir ;* et rayez ce grand mot du vocabulaire des langues !

Tromperie encore que cette autre prétention, de constituer « une morale commune aux déistes et aux » athées, aux spiritualistes et aux matérialistes, accep- » table également aux uns et aux autres [3] ».

Il est impossible de laisser passer de pareils sophismes.

Comment ne pas voir la contradiction qui est à la racine même d'une telle prétention ? Mais pour un spiritualiste, pour un homme qui croit en Dieu, les devoirs envers Dieu sont les premiers devoirs de la morale. Pour un matérialiste, pour un athée, ces devoirs

[1] *La Morale indépendante,* 4 novembre 1866.
[2] *Ibid.*, 11 novembre 1866.
[3] *Ibid.,* 6 août 1865.

n'existent pas ! La morale commune que vous rêvez pour les uns et les autres est donc, dès le point de départ, et sur un point capital, inacceptable aux uns et aux autres ; c'est une morale décapitée.

Non, la règle des mœurs ne se peut mutiler ainsi.

Et maintenant, quelle sanction ces indépendants ont-ils trouvée à la morale sans Dieu, à leur morale athée ?

Une sanction illusoire manifestement, et à jamais insuffisante pour faire contre-poids aux deux grands et éternels ennemis de toute morale, l'intérêt et les passions.

L'intérêt est dans la nature ; les passions aussi sont naturelles ; surtout quand on professe, comme les partisans de la morale indépendante, que la nature humaine est sainte, et ne connaît nul mal en soi. Dans ce cas, pourquoi sacrifier un côté de la nature à l'autre ? L'homme étant, hélas ! ce qu'il est, espérez-vous faire parler la froide voix du devoir, d'un devoir abstrait, isolé de Dieu, plus haut que l'entraînante voix des intérêts et des passions ? Comment cela se fera-t-il, s'il n'y a pas au-dessus de l'homme, au-dessus de l'intérêt et des passions, une autorité qui commande le sacrifice ?

Vous parlez de dignité personnelle ; vous dites : Violer la loi, c'est déchoir ; voilà la sanction de la loi !

Et qu'importe à l'égoïsme, et qu'importe à la passion, cette sanction que l'égoïsme et la passion peuvent braver ?

Est-ce une sanction, que celle dont je puis, au gré de mes intérêts et selon les besoins du moment, fouler aux pieds la menace ?

N'avons-nous pas vu des voleurs se faire devant les tribunaux une morale, en vertu de laquelle ils prétendaient avoir parfaitement le droit de voler, et volaient avec la tranquillité de conscience la plus parfaite ?

Ne venez donc plus nous dire ce que je ne saurais vraiment appeler qu'une indignité ou une niaiserie, à savoir que la croyance à l'immortalité de l'âme change la morale en « calcul » et la vertu en « lucre ». Qui ne sait que le chrétien fait le bien pour le bien, aime Dieu pour Dieu : voilà sa loi, et le précepte formel de la charité, que Jésus-Christ appelle le premier et le plus grand des commandements. La récompense éternelle, il est vrai, ne peut lui manquer, c'est justice ; la récompense est la conséquence du mérite : ces deux choses, la morale chrétienne les unit, parce que, loin de se détruire, elles sont inséparables ; c'est là, dans cette justice divine, que se concilient admirablement la loi morale du bien pour le bien, et la tendance invincible de la nature humaine au bonheur : et c'est ainsi que la morale chrétienne répond aux aspirations intéressées comme aux instincts les plus généreux de notre âme, et qu'elle est dans une complète harmonie avec la nature, parce qu'elle vient de Celui qui a fait l'homme, et qui l'a fait pour être heureux par le devoir.

Mais c'est ce dont ne veulent pas les athées.

## IV

### L'INDÉPENDANCE DE LA MORALE, C'EST LA VARIABILITÉ DE LA MORALE.

Et ne voyez-vous pas encore que votre morale indépendante, en séparant de Dieu la loi morale, la ruine radicalement, lui ôte son caractère de loi, parce qu'elle lui enlève sa fixité et son universalité, la rend *variable* et *corruptible?*

*Variable :* car, si elle ne vient pas de Dieu, de la raison, de la sainteté, de la justice absolue et éternelle, qui est Dieu, mais de l'homme, uniquement de l'homme : ou elle n'est qu'une pure abstraction, c'est-à-dire rien; ou, en définitive et dans la pratique, elle reste absolument soumise aux variations, aux défaillances de l'individu : le bien n'est plus rien de fixe et d'absolu, mais quelque chose d'essentiellement relatif, variable; et cette morale se devra définir : *une morale libre, que chacun se fait comme il l'entend.*

C'est-à-dire qu'en somme, la distinction essentielle entre le bien et le mal est pratiquement anéantie.

Du reste, les aveux des moralistes prétendus *indépendants* sont décisifs sur ce point, et vont à la racine de tout.

« L'homme », dit l'un, « FAIT la sainteté de ce qu'il » croit, comme la beauté de ce qu'il aime [1]. » — « Une » belle pensée vaut une belle action [2]. »

[1] M. RENAN, *Revue des Deux-Mondes,* octobre 1862, p. 938.
[2] Même Revue, janvier 1860, p. 384.

Un autre : « L'intelligence humaine MODÈLE *à son* » *gré* l'idéal[1]. »

Le même affirme que « dans l'intelligence humaine » il n'y a rien d'*absolu*, tout est relatif. »

Un troisième : « Il y a eu une morale pour chaque » siècle, chaque race et chaque ciel. » Et il *entend* par là que « le modèle idéal VARIE selon les circonstances » qui le FAÇONNENT[2]. »

Et cela est logique et rigoureux, exactement déduit du système, à savoir que la loi morale vient de l'homme seulement, et ne se rattache à aucun principe, à aucune volonté supérieure à l'homme, éternelle, immuable, absolue.

Cela est logique dans le système, et cela ruine le système, de l'aveu même des adversaires.

Car le principe de la morale indépendante ayant été exposé en ces termes par un de ces messieurs : « La » morale n'a rien d'immuable et d'éternel; c'est une » création incessante et incessamment variée de notre » intelligence », que répond à cette déduction si logique de l'idée mère du système, un autre moraliste indépendant? Le voici : « Ces paroles, trop claires, » hélas! sont la négation sincère, mais absolue, de la » morale... La société ne durerait pas un siècle, orientée sur un idéal qui varierait d'heure en heure, de » peuple à peuple, de classe à classe, presque d'individu à individu[3]. »

[1] *Conservation,* p. 286.
[2] M. TAINE, *Revue des Deux-Mondes,* 15 octobre 1862.
[3] *La Morale indépendante,* 30 septembre 1866.

Sans doute! et c'est cela même qui vous condamne, vous qui ne voulez pas rattacher la morale à son premier principe, Dieu; vous, partisans d'une morale dans laquelle, forcément, par suite de cette mutilation, la loi morale est *variable*, chacun se faisant sa morale comme il l'entend, de même que chacun se fait, comme il l'entend, ses opinions.

Vous dites naïvement que les hommes ne se disputeront plus sur le terrain de la morale? Mais n'êtes-vous pas vous-mêmes une preuve qu'il y a des systèmes en morale, comme en tout le reste? Est-ce qu'il n'y a pas la morale de l'intérêt? la morale du plaisir? la morale de l'habileté et de la force? la morale de vos faits accomplis?

La morale ne confine-t-elle pas par cent endroits à la politique? Quelle sera la morale politique, la morale sociale? Y en aura-t-il une, oui ou non? soit pour les princes, soit pour les peuples?

Il n'est rien vraiment de plus ridicule et de plus vain que cette prétention de la morale indépendante à faire, comme ils disent tous, cesser les divisions et le scepticisme, à faire « l'unité spirituelle et cordiale du genre » humain[1] », l'unité dans la vertu sur la terre. La vérité est que, dès qu'on descend des hauteurs de l'axiome aux applications pratiques, on se divise sur les questions de morale les plus importantes, les plus délicates, comme sur toutes les autres questions.

Séparons, dites-vous, la morale de la religion, parce que la religion divise et que la morale unit.

[1] *Journal des Débats,* 23 avril 1863.

Et vous êtes forcés vous-mêmes d'écrire :

« Il y a eu au dix-huitième siècle TROIS GRANDES » ÉCOLES DE MORALISTES. Ces trois écoles ont ÉNERGIQUE- » MENT LUTTÉ L'UNE CONTRE L'AUTRE [1]. »

Ce n'est pas tout : vous démontrez vous-mêmes que ces luttes étaient nécessaires. « Le champ de la *raison* » est MOINS ARDU que le champ de la *conscience,* et c'est » ce qui fera que les progrès de *celle-ci* seront *plus* » *lents,* LES ERREURS PLUS FACILES [2]. »

Il n'y a pas absurdité qui n'ait été soutenue par quelque philosophe, dit Cicéron. Voilà la faiblesse de l'esprit humain; voilà l'histoire. Vous le savez, vous avouez que les questions de morale sont plus difficiles, *plus ardues* encore que les questions spéculatives; que les erreurs y sont *plus faciles,* les progrès plus lents; et vous venez nous dire que la morale indépendante fera l'accord des intelligences et l'unité spirituelle et cordiale de l'humanité! N'est-ce pas dérisoire?

Mais voici bien mieux : « L'adhésion la plus formelle » à l'indépendance de la morale » n'empêche pas celui qui vous donne cette adhésion de tomber, selon vous, dans « *la négation sincère, mais absolue, de la loi* » *morale* ». Voici, en effet, un moraliste indépendant qui n'admet pas, lui, votre prétention de constituer une morale universelle, et qui vous écrit :

« Nous sommes d'accord sur l'indépendance de la morale. » Quant à *la constitution de la science morale....*

[1] *La Morale indépendante,* 9 septembre 1866.
[2] *Ibid.,* 30 septembre 1866.

» Je suis en désaccord avec vous *sur la base* que vous vou-
» lez assigner à la morale....

» Une morale fondée sur cette base, *trop étroite à mes* » *yeux*, sera nécessairement une morale incomplète, et qui » ne pourra comprendre qu'une aristocratie intellectuelle....

» Je ne vois pas *comment pourrait se réaliser cette unité* » *à laquelle vous aspirez*.

» Les termes de *bien* et de *mal*, de *juste* et d'*injuste*, il » n'y en a guère de plus vagues et qui puissent être pris dans » des acceptions plus diverses.

» Ces mots bien et mal, en qui se résume toute la mo- » rale, sont susceptibles des sens les plus différents;... *leur* » *sens peut varier du blanc au noir*, en suivant les nuances » possibles de développement moral et intellectuel.

» Le mot morale lui-même n'est pas moins indécis.... *il y* » *a autant de morales que de systèmes moraux, autant que* » *de moralités particulières*.

» Par conséquent, je ne crois pas à l'unité morale que » vous espérez pour tous les hommes[1].... »

Voilà ce qu'on vous écrit, et rien n'est plus vrai que tout cela, si la morale ne vient pas de Dieu, et si c'est l'homme qui se la crée, comme ses opinions.

Et vous, avec non moins de raison, vous appelez cela « la négation sincère, mais absolue, de la loi mo- » rale » ; et vous ajoutez, effrayés : « Malgré l'adhésion » formelle donnée par M. Véron à l'indépendance de

[1] *La Morale indépendante*, 26 août 1866. — Du reste, le correspondant de la *Morale indépendante* n'est pas le seul à penser ainsi. M. le docteur Bourdet dit dans le même sens : « Nous ne » croyons pas à une morale dont les principes seraient, comme on » dit, gravés au fond de toutes les consciences. » Et il se moque « de la prétendue morale que certains philosophes naturalistes pré- » tendent univoque et identique dans tous les cœurs humains!... » P. 101, 102.

» la morale, je me demande, *avec quelque effroi*, si
» notre accord va bien loin[1]. »

Quoi! vous êtes effrayés vous-mêmes de vos désaccords sur la base, sur la conception même de la morale; vous déclarez que l'adhésion donnée à l'indépendance de la morale n'empêche pas un homme *sincère* de tomber immédiatement dans *la négation absolue de la loi morale;* et vous voulez nous faire croire que vous vous entendrez parfaitement entre vous et avec tout le monde, quand il s'agira de descendre des formules générales, d'entrer dans les détails de la morale, et de déterminer précisément les devoirs de la vie privée et de la vie sociale? Mais c'est une pitié!

La morale indépendante, dites-vous, en écartant les questions de Dieu et de l'âme, fera cesser le scepticisme.

Étrange manière en vérité, dirai-je d'abord, de faire cesser le scepticisme, que de supprimer les croyances!

Comme si l'homme, d'ailleurs, pouvait à son gré supprimer les questions que posent invinciblement l'esprit et le cœur humains; comme si tous les efforts pour emprisonner la raison dans la matière pouvaient jamais prévaloir contre cette profonde et sublime inquiétude, qui est à la fois le tourment et l'honneur de l'âme humaine, selon ces belles paroles de saint Augustin, citées récemment au Corps législatif par M. Jules Favre : *Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.*

[1] *La Morale indépendante,* 30 septembre 1866.

Vous ne voulez plus, dirai-je ensuite, des questions d'origine et de fin ; mais si vous ne savez rien sur l'origine et sur la fin de l'homme, c'est-à-dire sur le point de départ et sur le point d'arrivée, comment espérez-vous connaître le chemin qui conduit au terme ?

Vous dites que la morale indépendante vous mettra tous d'accord !

Et comment pouvez-vous espérer qu'on s'entendra au moyen de la morale indépendante, quand vous nous présentez vous-mêmes le spectacle des plus flagrantes contradictions, sur tout, et sur la morale comme sur le reste ?

Mais commencez donc par vous entendre sur quelque chose qui ne soit pas une négation.

Sur les plus fondamentales questions, sur la conception même du monde, sur le relatif, sur l'absolu, sur Dieu, sur l'âme, sur la vie future, je vous entends vous faire mutuellement les adjurations les plus solennelles, mais les plus contradictoires :

La *Libre Conscience* s'écrie : « Athées, matérialistes, « vous reculez, loin d'aller en avant, et les ennemis » du progrès n'ont qu'à vous laisser faire. Ce n'est pas » en procédant de la sorte qu'on en finit avec les religions du passé, dont le déisme rationaliste peut seul » avoir raison [1]. »

Mais, dit la *Morale indépendante,* « ce vague » déisme sans forme, qu'on appelle religion naturelle..., qui, s'il veut se définir d'une manière sé-

[1] Octobre 1866.

» rieuse, ne peut aboutir qu'au catholicisme..., et alors
» *nous voilà tournant dans le cercle*[1]. »

La *Libre Conscience* continue : Si vous niez Dieu et l'âme, « vous venez en aide aux religions du passé. » Vous leur fournissez « un sophisme, mis en honneur » par Bossuet : « Voyez, disent-elles, où l'on aboutit » quand on a cessé d'être chrétien ; on finit par ne plus » croire ni à Dieu ni à l'âme[2]. »

Et la *Libre Pensée* répond à la *Libre Conscience :* Eh quoi ! vous voulez retenir « l'humanité à l'état d'en- » fance ! » Non, non, « répudiez hautement toute hypo- » thèse admettant *une espèce d'âme* » ; pour « en finir » avec les religions du passé », il n'y a qu'un moyen, le nôtre : « affranchir l'esprit humain des hypothèses » et des superstitions[3]. »

Et vous venez nous dire, Messieurs de la *Libre Pensée*, de la *Libre Conscience*, et autres, que la morale indépendante vous mettra d'accord et fera « l'union des » esprits et des cœurs : » — « l'unité spirituelle et cor- » diale du genre humain ! »

Mais, vous vous moquez !

Vous dites que vous laissez chacun libre d'être à sa guise matérialiste ou spiritualiste, déiste ou athée, que cela ne fait rien à la morale : « *Matérialisme*, spiritua- » lisme, théologisme quelconque, question d'origine » et de fin, sont, à nos yeux, *hors morale*, comme » elles sont *hors science*[4]. »

1 19 août 1866.
2 *La Libre Conscience,* nº 1er, octobre 1866.
3 *La Libre Pensée,* nº 1 r, octobre 1866.
4 *La Morale indépendante,* 6 novembre 1866.

Et on vous répond avec raison : « *Le matérialisme* » n'est bon à rien qu'à ôter à la vie humaine tout sérieux » et toute valeur... et qu'à donner raison à ces hommes, » les plus méprisables de tous, qui font consister l'ha- » bileté à exploiter le plus sûrement possible les mi- » sères physiques et les défaillances morales de leurs » semblables. » (M. Larroque.)

Voilà comment votre commun drapeau de la morale indépendante vous met tous d'accord les uns avec les autres.

Je pourrais pousser bien plus loin ces contradictions : c'est assez.

Ainsi donc, ces hommes qui rejettent la religion pour arriver à l'unité des intelligences, commencent par ne s'entendre sur rien ; et ils prétendent, avec leur principe individuel suivi d'inévitables divisions, arriver à réunir tous les esprits et tous les cœurs !

Ah ! ce besoin d'union, d'unité, de foi universelle, c'est un noble besoin de l'âme ; aussi n'est-ce pas une chimère, et Dieu qui ne nous l'a pas donné pour nous tromper, a pris soin de le réaliser lui-même. Elle existe, elle existe cette unité. Il y a une doctrine sur la terre qui rassemble dans un lien commun, dans l'unité admirable d'une société vivante et universelle, toutes les âmes, tous les cœurs qui adhèrent à son symbole, dans tous les temps, à tous les degrés de la civilisation. C'est l'Église catholique : une, et seule UNE sur la terre, parce qu'elle a, seule, un principe d'unité. Et vous la repoussez ! Aussi errez-vous à toutes les fluctuations du doute et de la négation, étalant la contradiction sur les

points les plus fondamentaux, au moment même où vous vous vantez de faire l'unité des âmes.

## V

### L'INDÉPENDANCE DE LA MORALE, C'EST LA CORRUPTION DE LA MORALE.

La morale indépendante est donc une morale *variable*, mais, de plus, *corruptible.*

Le fait est là, évident, irrécusable.

L'écrivain que je citais tout à l'heure, qui déclare la religion *incapable de produire une morale*, qui parle d'une morale « pour chaque siècle, chaque race et chaque ciel », ce même écrivain proclame que *le vice et la vertu sont des produits, comme le vitriol et le sucre.*

Et il a raison de conclure ainsi, puisque l'*homme*, selon cet écrivain, n'est lui-même qu'*un produit*, comme toute chose.

Lisez, et dites-moi ce que vous pensez de la morale que va déduire de ce principe le moraliste indépendant que je cite :

« L'homme est un produit comme toute chose, et *à* » *ce titre, il a raison d'être comme il est.* Son imper- » fection innée est dans l'ordre, *comme l'avortement* » constant *d'une étamine dans une plante.* » Cela étant, « *le vice est un produit.* Et ce qui nous semblait le » *renversement d'une loi* est *l'accomplissement d'une* » *loi. La raison, la vertu humaines ont pour maté-* » *riaux les instincts et les images animales... comme*

» *les matières organiques ont pour éléments les sub-* » *stances minérales*. Quoi d'étonnant si la *vertu* ou la » *raison humaine*... comme la *matière organique*, » parfois *défaille* ou se décompose ? » Puis, après avoir parlé des *forces maîtresses*, des *lois indestructibles* qui CONTRAIGNENT, l'auteur ajoute : « Qui est-ce qui » s'indignera contre la géométrie : surtout qui est-ce » qui s'indignera contre *une géométrie vivante*[1] ? »

Puis, il faut voir bientôt après l'application de ce principe *à l'adultère*, et comment le moraliste indépendant bafoue ceux qui seraient tentés d'avoir une pensée de blâme ; lui, il s'égaye et plaisante.

Le même demande ailleurs, à propos d'un passage de lord Byron sur les amours d'Haydée, comment on peut *refuser de reconnaître le divin, non-seulement dans la conscience et dans l'action, mais* DANS LA JOUISSANCE ! « Qui a lu les amours d'Haydée », s'écrie-t-il, « et a eu d'autre pensée que *de l'envier* et de la » plaindre ? Qui est-ce qui peut, en présence de la » magnifique nature, qui leur sourit et les accueille, » imaginer pour eux AUTRE CHOSE QUE LA SENSATION TOUTE- » PUISSANTE qui les unit [2] !... »

Voilà donc les jeunes gens bien avertis que *la jouissance* est divine *comme la conscience* ; qu'en de certains moments, il n'y a pas à imaginer pour eux *autre chose que la sensation toute-puissante* qui les entraîne, et que, dans de tels cas, on ne peut avoir d'autre pensée que de *les envier* et de les plaindre, puisqu'ils sont

[1] M. TAINE, *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1862.
[2] *Ibid.*

sous l'empire de *lois indestructibles* qui les *contraignent*, lois absolument innocentes, après tout, l'homme ayant *raison d'être comme il est*, et étant *une géométrie vivante !*

Vous qui réclamez la direction morale des âmes, prêchez cette morale à la jeunesse, elle se chargera de l'appliquer !

C'est dans la même inspiration que l'auteur de *Lucrezia* écrivait : « Quand tu verras deux époux, » excellents l'un pour l'autre, s'aimer d'une manière » paisible, tendre et fidèle, dis que c'est de l'amitié ; » mais quand tu te sentiras, toi, noble et honnête » homme, violemment épris d'une misérable courti» sane, sois certain que ce sera de l'amour, ET N'EN » ROUGIS PAS ! »

Et n'est-ce pas dans le même sens que, dans un autre roman, je vois les deux principes que voici : « Un sen» timent *accepté en nous-mêmes* devient aussitôt *un* » *devoir*. » — « Mon amour ne peut être qu'une re» ligion. »

Je le répète : Prêchez à la jeunesse cette morale, et par les journaux de toute sorte, faites-la descendre dans le peuple : et vous verrez ce que deviendront les mœurs d'un pays.

Ah ! laissez-moi vous le dire : Je me sens ici révolté par votre morale, autant que par vos blasphèmes contre Dieu !

Cette jeunesse française que vous abreuvez de ces corruptions, elle ne cessera jamais de nous être chère. On donnerait mille vies comme une goutte d'eau pour

la sauver. Et voilà pourquoi, quand vous vous attaquez à elle, dans vos livres et dans vos chaires, je me sens blessé au cœur, et je ne puis m'empêcher de pousser des cris!

M. Taine, du reste, et l'auteur de *Lucrezia*, ne sont pas les premiers à entendre ainsi la morale indépendante. Une école n'avait-elle pas essayé avant eux de se livrer à « la recherche hardie et sainte de *la loi » morale nouvelle?* » Et quelle était cette morale nouvelle? *La réhabilitation de la chair*, comme ils le disaient eux-mêmes : « Il s'agit entre nous de *morale*, » de *la réhabilitation de la chair* sous le *point de vue » moral.* » (Paroles du P. Enfantin.)

Et leur réhabilitation de la chair allait jusqu'à ceci. L'un disait : « Le divorce doit être *glorifié* et *sanctifié*, » et pourquoi? Parce que les *êtres aux affections vives » et passagères* ont tout autant de droits que les êtres » aux affections profondes et durables. »

Qu'on ne me dise pas que toutes ces doctrines-là sont mortes. Non, elles sont vivantes; la morale indépendante relève leur drapeau en relevant leur principe; et qu'on veuille bien remarquer ceci et me dire s'il n'y a pas là un symptôme significatif de l'état des esprits : les ouvrages où ces doctrines sont enseignées se réimpriment à l'heure qu'il est, et la *Vie éternelle* du P. Enfantin fait partie d'une bibliothèque, dite *Bibliothèque* UTILE, dont j'ai déjà parlé : feront-ils aussi partie, demanderai-je, de ces bibliothèques populaires, que M. Havin, me dit-on, propage avec ardeur [1]?

[1] Il existe, du reste, sur la manière dont certains partisans de la

Et si M. Havin devient un jour ministre de l'instruction publique, feront-ils partie des bibliothèques des écoles?

Comment oserez-vous proclamer la morale indépendante des doctrines, quand il est si manifeste que les doctrines influent, et si décisivement, sur la morale?

Vous ne donnez pas à l'homme Dieu pour auteur; mais vous lui donnez la matière; vous parlez en effet de « la formation lente de l'humanité, ce phénomène » étrange en vertu duquel *une espèce animale* (l'huma- » nité) prit sur *les autres* une supériorité décisive. » (M. Renan.)

Croire que l'homme n'est qu'une espèce animale, est-ce qu'une telle doctrine est sans influence sur la morale?

Vous avez une doctrine sur l'âme: vous niez l'âme, vous lui substituez l'organisme, vous regardez l'âme

morale indépendante entendent former des bibliothèques populaires, des aveux précieux. Au congrès de Berne, où cette question de la morale indépendante fut si orageusement discutée, des orateurs prétendirent que, la voix du peuple étant la voix de Dieu, il n'y avait aucun inconvénient à lui donner en pâture toute la mauvaise littérature du dix-huitième siècle, si cela lui convenait. Un membre, M. Marguerin, ayant avancé que les hommes de cœur qui s'associent pour instruire le peuple doivent lui fournir un aliment intellectuel sain et bienfaisant, et qu'il est de leur devoir strict d'écarter des bibliothèques formées par leurs soins les livres dangereux: « Ah! » lui fut-il répondu, « vous voulez tenir le peuple en lisières. Non, » les ouvriers ne veulent plus de lisières. Que l'ouvrier choisisse lui- » même ses lectures sans tuteur! » Un autre membre ayant déclaré qu'il fallait refaire au plus tôt pour le peuple l'histoire de la révolution française, et lui signaler sans ménagement tous les crimes commis au nom du prétendu salut public, au lieu d'en faire une immortelle apologie, de vives réclamations se firent entendre.

comme la résultante de l'organisme. Est-ce qu'une telle doctrine est sans influence sur la morale ?

Vous avez une doctrine sur la vie future : vous la niez ! Est-ce que la négation de la vie future, l'opinion que tout finit pour nous avec le corps, est sans influence sur la morale ? Est-ce qu'il n'y a pas au bout de ces négations des conclusions pratiques ? « Mangeons et » buvons, car demain nous mourrons » : *Manducemus et bibamus, cras enim moriemur.* Que de gens en resteront à ces conséquences !

Vous parlez de la conscience : « Conscience ! con- » science ! dites-vous avec Rousseau : auguste instinct, » voix immortelle ! »

Et voilà des moralistes indépendants qui vous répondent :

« L'analyse ne trouve dans cet auguste instinct et » cette voix immortelle qu'un mécanisme très-simple, » qu'elle démonte comme un ressort [1]. »

« La conscience est une propriété de la matière » (M. Moleschott).

Et, dans ce mécanisme matériel, « la forme machi- » nale de chaque pièce est toujours là, prête à entraî- » ner chaque pièce hors de son office propre, et à » troubler tout le concert. *Il n'y a point dans l'homme* » *de puissance distincte et libre.* Lui-même n'est » qu'une série d'impulsions précipitées et d'imagina- » tions fourmillantes [2]. »

Voilà l'homme de la morale indépendante.

[1] M. Taine, *Philosophes français au dix-neuvième siècle,* p. 276.
[2] Encore M. Taine.

Et cet homme, en qui il n'y a point de puissance libre, qui n'est qu'une série d'impulsions précipitées, comment voulez-vous, quand la violence de la passion ou un grand intérêt l'entraînent, qu'il sacrifie l'intérêt ou la jouissance au devoir, *la jouissance, aussi divine que la conscience ?*

Ah ! le ciel nous préserve de voir jamais régner votre morale ! Le jour où elle viendrait s'asseoir au foyer des familles, entre le père et l'enfant, entre l'époux et l'épouse, serait le plus néfaste des jours dans les annales de l'humanité.

Pères de famille, qui que vous soyez, je vous le crie : une telle morale est plus qu'impuissante à protéger votre foyer, à garantir les mœurs de vos fils, la pudeur de vos filles, la fidélité de vos femmes, la probité de vos serviteurs, et votre propre vertu.

La vie humaine n'est donc pas protégée par la morale indépendante.

La société l'est-elle davantage ? Hélas ! non.

## VI

### CETTE PRÉTENDUE MORALE ÉBRANLE LES BASES DE LA SOCIÉTÉ.

Avec la morale indépendante, les lois sociales manquent de fondement et d'autorité. Tout ce que cette morale objecte contre la loi émanée de Dieu retombe à plus forte raison, qui ne le sent ? contre toute loi émanée des hommes. L'homme seul, évidemment, ne peut obliger l'homme.

L'Assemblée républicaine de 1848 comme l'Assem-

blée constituante de 89 l'avaient compris, quand elles proclamaient « en présence et sous les auspices de Dieu, » de l'Être suprême » l'une, la Constitution de 1848; l'autre, les Droits de l'homme et du citoyen : reconnaissant implicitement que la loi humaine dérive de la loi divine.

Si votre loi ne vient pas de plus haut que vous, on s'y soumettra, si on y est forcé; on la violera, quand on pourra. Je défie, si on supprime l'idée de Dieu, si les lois humaines ne puisent pas leur autorité à cette source, si on ne dit pas avec un poëte antique: « Dans » ces lois immortelles est un Dieu qui ne vieillit pas », je défie de constituer les lois humaines sur une autre base que la force, et là se montre la vérité profonde de ce mot de Benjamin Constant, qu'il y a une *secrète solidarité entre le despotisme et le matérialisme.*

Ne voyez-vous pas qu'avec la morale indépendante, un antagonisme redoutable est établi entre l'individu, ses passions, ses intérêts, et la société? Les gens qui rêvent une *nouvelle société*, où les penchants de la nature ne seront plus contrariés par les lois, ne rêvent-ils pas aussi une *morale nouvelle ?*

N'y en a-t-il pas parmi eux qui raisonnent, en partant du principe de la morale indépendante, avec la rigueur que voici ?

« Nous n'avons pas le droit de nier ni de proscrire » *ce que la nature a mis en nous.* Nous devons, au » contraire, développer TOUTES nos facultés, les affranchir, les déblayer de TOUS préjugés. »

Et ce qu'ils veulent dire, *et disent expressément,*

par ce que la nature a mis en nous, c'est ce que je ne puis me permettre d'exposer ici.

Mais les conséquences sociales qu'ils tirent de tout cela, c'est *l'homme libre et la femme libre*, en dépit de la société :

« Le souvenir du bonheur est mélancolique... Je » t'en veux, ô société! Je t'en veux profondément... » Certes, sans toi, ce bonheur n'eût pas cessé. Tu as » voulu qu'il ne fût qu'intermittent, et c'est pour cela » que je t'en veux. »

« Qu'est-ce qui fait que la société actuelle nous mé» contente tellement? C'est qu'on ne satisfait ni notre » raison, ni notre sentiment. C'est que l'homme n'est » pas encore affranchi, et que la femme est encore » esclave [1]. »

Les mêmes moralistes indépendants font à l'Église l'application suivante de leur morale :

« Ah! prenez-y garde, Messieurs les cléricaux,... » nous saurons, s'il le faut, vous confondre, nous sau» rons, si le lent travail de la science ne suffit pas, » inscrire sur nos étendards *et mettre à exécution* » la grande pensée du siècle dernier : *Écrasons l'in-* » *fâme* [2]*!* »

C'est au nom de cette morale indépendante qu'on ébranle la famille : son indissolubilité par le divorce, et sa sainteté par l'adultère, nous l'avons vu, et qu'on ne craint pas de dire : « Qu'en dehors et au-dessous du » mariage peuvent subsister entre les deux sexes des

[1] *Revue du Progrès,* novembre 1863.
[2] *Ibid.*, janvier 1864.

» unions encore respectables, *légitimées par la nature,*
» *sinon par la loi sociale.* »

Que l'on « proteste, *au nom des droits de l'amour,*
» contre le préjugé chrétien », qui condamne « la
» femme galante, la courtisane [1] »; que dis-je? que
l'on préfère quelquefois la courtisane à l'épouse, comme
« plus chaste et plus fidèle [2] »; et qu'enfin on ajoute :
« Ce n'est pas à la nature à se plier aux règles souvent
» arbitraires ou erronées de la société civile, mais c'est
» à la société civile de se conformer aux lois de la
» nature [3]. »

Et voilà un auteur et un livre que de grands journaux à Paris, à Lyon, ont célébré! Un livre que la *Libre Pensée* a nommé *indispensable* pour quiconque s'intéresse aux grandes questions morales et religieuses; dont la *Morale indépendante,* d'accord avec la feuille matérialiste et athée, a dit de son côté : « Voilà un
» livre dont nous conseillons la lecture à nos adver-
» saires comme à nos amis. »

Est-ce donc là cette morale indépendante, qui peut seule, comme parle le *Journal des Débats,* « fonder
» et assurer l'unité spirituelle et cordiale du genre
» humain »?

C'est encore au nom de la morale indépendante qu'on a dit : « La propriété, c'est le vol »; c'est un droit de convention substitué au droit de nature; et qu'on ébranle la société.

1 M. Bouteville.
2 M. Proudhon.
3 M. Bouteville.

C'est au nom de la morale indépendante enfin qu'on a dit : « Guerre à Dieu ! c'est le tyran de la pensée, de » la conscience, de la nature, de la vie. Dieu, c'est le » mal ! »

Le monde est son caprice, et l'homme son jouet...
Notre révolte est due aux chaînes qu'il nous tisse.
Le mal partout l'accuse : il ne se défend pas.
C'est qu'à vouloir parler il serait par trop las[1] !

Séparez la morale de la Religion, dans la société, dans la famille, dans l'école, voilà où vous arriverez.

Concluons : La morale vient de Dieu, ne se peut séparer de Dieu.

La morale indépendante de tout dogme, religieux et philosophique, n'est pas la morale, c'est l'athéisme, conséquent ou inconséquent, l'athéisme pratique.

Et ceux qui, croyant en Dieu, proclament cependant la morale indépendante de Dieu et de tout dogme philosophique et religieux, subsistant par elle-même, parce qu'elle est, disent-ils, un principe, un idéal, ceux-là, ici comme partout, font les affaires de l'athéisme.

Mais c'est assez, et en laissant là, j'allais dire avec dégoût, cet athéisme, conséquent ou inconséquent, mais pratique, qui s'appelle la morale indépendante, je résume ce triste débat en adressant aux docteurs de cette morale un dernier mot :

Que prétendez-vous définitivement et qu'entendez-vous avec votre indépendance de la morale et de la conscience humaine ?

[1] *La Libre Pensée*, 11 novembre 1866.

Entendez-vous que le Décalogue éternel est gravé dans vos cœurs comme sur des tables plus saintes encore que les tables de pierre de l'antique loi ?

Entendez-vous proclamer les Commandements de Dieu :

Tu ne tueras point,
Tu ne déroberas point,
Tu ne mentiras point,
Tu ne porteras point de faux témoignages,
Tu ne convoiteras point la femme de ton prochain?

Si c'est cette morale-là que vous déclarez immuable, universelle, indépendante, je l'admets : indépendante, non pas de Dieu, mais de nos faiblesses, de nos passions, de nos ignorances, de nos erreurs, de nos disputes ; car, selon la grande parole de saint Augustin : *Divino intonante præcepto, obediendum est, non disputandum ;*

En un mot, indépendante de l'homme et venant de Dieu.

Si c'est cela, oh ! alors, nous sommes d'accord.

La ferme conscience qui, le regard invariablement fixé sur la loi, sur le devoir, ne fléchit pas et se tient toujours debout dans l'honneur et la vertu, voilà notre liberté de conscience, notre morale indépendante, à nous.

Mais si vous voulez nous dire que vous êtes *le plus noble des hommes,* lorsque vous êtes *violemment épris d'une misérable courtisane...* et que vous *n'avez pas à en rougir ;*

Que la fille de mauvaise vie est *préférable à la plus fidèle épouse;*

Que la prostituée vaut *la Sœur de charité;*

Que *la jouissance* est DIVINE *comme la conscience;*

Que *le vice et la vertu sont des produits comme le sucre et le vitriol;*

Qu'il y a *une morale pour chaque siècle,* et *pour chaque race;* et « *des mesures* différentes *pour la sincérité;* »

Qu'il faut livrer l'indissolubilité du mariage et la sainteté de la famille aux entraînements *des êtres à affections vives et passagères;*

Que *la propriété, c'est le vol!*

Que *Dieu, c'est le mal!*

Et qu'il faut enfin faire plier les lois arbitraires et erronées de *la société civile* aux caprices du cœur et des sens, appelés par vous les *lois de la nature;*

Oh! alors, nous n'avons pas dans notre cœur assez d'horreur et dans nos paroles assez d'énergie pour repousser votre morale!

Et quand vous appelez cette morale-là *indépendante,* ce mot nous fait frémir, parce qu'il ne signifie plus autre chose que la suppression de tous les liens et de tous les freins.

Une telle morale, nous n'en voulons pas, ni au foyer domestique, ni dans les écoles où s'élève notre jeunesse, ni dans la société où nous vivons.

Et nous vous dirons, ou plutôt nous laisserons le divin Platon vous dire ce qu'il disait jadis aux corrupteurs de la morale dans Athènes :

« Retirez-vous, et ne venez pas nous dépraver !...

» Nous faisons une grande œuvre... nous cherchons, » nous tous qui voulons être vertueux, à représenter » en nous-mêmes, et dans le drame de la vie humaine, » la loi divine et la vertu...

» Ne comptez donc pas que nous vous laissions entrer » chez nous sans résistance, dresser votre tribune sur » la place publique, adresser la parole à nos femmes, à » nos enfants, à tout le peuple, et leur débiter des » maximes dissolvantes de toute vertu. »

---

# TROISIÈME PARTIE

## LE PÉRIL SOCIAL

Où allons-nous, je le demande, où allons-nous, si tout ce travail d'impiété et d'immoralité continue? Je réponds avec une profonde conviction : Nous marchons à un cataclysme social.

Car toutes ces doctrines, qu'on le remarque bien, ont des conséquences sociales inévitables : les principes religieux et moraux, bon gré mal gré, sont la base des sociétés; qui les ébranle, ébranle tout.

Voilà ce qu'il est nécessaire de mettre maintenant en lumière.

J'examinerai donc ici les graves conséquences sociales des doctrines que je combats.

Je traiterai ensuite des préoccupations de l'heure présente.

### I

### CONSÉQUENCES SOCIALES DES DOCTRINES D'IMPIÉTÉ :

#### QUE CEUX QUI TRAVAILLENT A LA DISSOLUTION DES CROYANCES TRAVAILLENT A LA DÉMOLITION DE LA SOCIÉTÉ.

On dira que je suis ému, trop ému, en écrivant ces choses, mais qui ne le serait comme moi? Qui pourrait sans émotion, à l'heure où je parle, jeter un regard in-

terrogateur vers le redoutable inconnu qui est devant nous, vers les événements qui tout à coup peuvent surgir, et dont nul ne saurait mesurer les incalculables conséquences?

Mais non : il y a des hommes qui ne voudraient rien voir, rien prévoir, et qui sont tranquilles.

Moi, je ne le suis pas! Je le suis encore moins pour la société que pour l'Église, moins pour vous et vos enfants que pour moi-même.

Ah! je ne puis me défendre de cette douloureuse réflexion : Combien notre nature est corrompue! Il y a six mille ans que l'homme est sur la terre. Il y a dix-huit cents ans que l'Évangile est prêché. Dieu, l'âme, la vertu, le ciel, devraient être des vérités acquises, incontestées, le pain quotidien, le premier trésor de tous les hommes. Nullement, ce trésor, on nous le dispute encore! Et que de funestes esprits viennent contester ces vérités premières à la face de notre vieille et légère société, et notre société, sans s'inquiéter un moment, sans se demander où ces docteurs d'impiété et d'immoralité la mènent, continue avec insouciance ses affaires et ses plaisirs, et, ce qui est plus triste, elle réserve à ces doutes impies l'attention et quelquefois la faveur, la célébrité qu'elle refuse si souvent à ceux qui ne lui parlent que le langage du bon sens, de la vertu et du respect!

Toujours las de la vérité ancienne, jamais attristé de l'erreur nouvelle, et ne prévoyant jamais les abîmes où il court, voilà l'homme! Et il lui faut des coups de tonnerre, et quelquefois un siècle entier de douleurs

effroyables, pour lui faire retrouver le bon sens et l'honnêteté perdue !

Il est donc nécessaire que je dise ici la raison de mes craintes, et que j'essaye de suivre, dans leurs conséquences, en achevant ce travail, les doctrines que je viens d'exposer.

Ces doctrines ne peuvent manquer d'avoir leurs contre-coups dans l'ordre social pour les raisons que voici :

1° Parce que telle est la nature même des choses et la logique des faits ;

2° Parce que tel est le but avoué des chefs ;

3° Parce que ces doctrines peuvent facilement devenir populaires ;

4° Et enfin par le fond même des questions sociales pendantes.

## I

### LA NATURE DES CHOSES ET LA LOGIQUE DES FAITS.

La libre pensée devait amener la libre morale ; la libre morale n'amènera-t-elle pas la libre action, l'action révolutionnaire ? Devant la libre pensée et la libre morale, il y a la résistance des lois et de la société. Mais quand ce sera le peuple qu'on aura fait libre penseur et libre moraliste, n'attaquera-t-on pas bientôt les lois et la société elle-même, au nom de la libre pensée et de la libre morale ? Je le crains et je le crois.

Et je songe avec effroi au lendemain que nous préparent ces excès, comme on n'en avait pas encore vu, de la libre pensée et de la libre morale, affranchies de

toute croyance, de toute religion, de toute autorité, de tout ce qui avait fait jusqu'ici la sécurité de l'ordre social.

Car, s'il est une chose certaine, démontrée par l'irrécusable expérience de tous les temps, c'est ce qu'on a appelé la logique des faits : quand un principe a pris une fois possession des esprits, il ne tarde pas à développer ses conséquences. Il y a des logiciens timides qui restent en route, mais il y en a d'autres, en France surtout, pays d'action, qui vont résolûment jusqu'au bout : « Le peuple, » disait un des hommes de 48, M. Félix Pyat, dans un discours très-instructif, que je revoyais ces jours-ci, sur le *droit au travail*, « le peu-» ple est un grand logicien, qui ne manque jamais de » conclure. »

M. Pyat a raison dans son audacieuse franchise, et je la préfère mille fois à ce sophisme hypocrite, l'un des plus répugnants de la méprisable sophistique contemporaine.

« La qualité des doctrines », c'est M. Renan qui parle, « importe assez peu[1]... Le savant ne poursuit qu'un » but spéculatif, de paisibles et inoffensives recher-» ches[2]... le penseur ne se croit qu'un bien faible droit » à la direction des affaires de sa planète; la pensée » pure ne demande que le royaume de l'air; sembla-» bles à de purs esprits, placés en dehors des intérêts, » des passions, des événements de leur époque, les chefs » de la pensée abstraite *ne se doutent pas qu'il y ait*

[1] *Essais*, p. VII.
[2] *Études d'histoire religieuse*, p. XXI, XXIII.

» *une société humaine, ou du moins ils spéculent*
» *comme s'il n'y en avait pas*[1] ».

M. Taine continue : « Mais vous êtes mariés, leur » dit Reid. — Nous, pas du tout. — Mais, répond » M. Royer-Collard, vous établissez la révolution dans » l'esprit des Français! — Nous n'en savons rien. *Est-* » *ce qu'il y a des Français*[2] *?* »

D'autres sont plus francs et disent sans détour :

« Un dogme nouveau amène un régime nouveau.

» Un nouvel état mental appelle un nouvel état » social.

» La réforme mentale aura pour conséquence la ré- » forme matérielle; il en a été toujours ainsi.

» Une autre *éducation*, une autre *vie morale*, une » autre *société* sont en enfantement... La révolution » n'est pas une pure et simple insurrection de l'esprit » contre les incompatibilités théologiques (l'existence » de Dieu) : elle a pour aboutissant nécessaire *une ré-* » *génération radicale* qui, changeant *les conditions* » *mentales*, changera parallèlement *toutes les condi-* » *tions matérielles*[3]. »

Et il n'y a que quelques mois, je lisais, du même écrivain, les paroles que voici, et dont il est impossible de ne pas tenir compte :

« Une croyance », dit M. Mill, « qui a gagné les esprits » cultivés d'une société, est sûre, ou plus tôt ou plus

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1858.
[2] *Philosophes français*, p. 36.
[3] *Conservation, Révolution, Positivisme*, p. xxx, p. 111, 170. — *Paroles de Philosophie positive*, p. 22.

» tard, à moins que la force ne l'écrase, DE PARVENIR A » LA MULTITUDE. *Cette opinion, qui a été celle de* » M. Comte, et qui est aussi la mienne, *dissipe les illu-* » *sions qu'on se fait quelquefois, quand on croit que,* » *sur le domaine historique, philosophique ou scienti-* » *fique, les recherches peuvent demeurer encloses dans* » *les livres et dans les écoles.* Non; quelque intention » qu'on ait, *elles vont inévitablement* PORTER COUP *à* » *l'ancien ordre intellectuel,* MORAL, SOCIAL.

» Les partisans de cet ancien ordre ne s'y trompent » pas, et s'indignent des vaines protestations dont on » se couvre. Jamais la philosophie positive n'en a fait » ni n'en fera, car elle sait et professe, *qu'on ne peut* » *pas avoir une conception du monde différente de* » *celles qui régnèrent et qui règnent, sans que* TOUT, » *s'en ressentant,* SE MODIFIE ET SE TRANSFORME.

» C'est au bruit néfaste du canon que j'ai achevé ce » travail médité depuis plusieurs mois, et j'ai éprouvé » un véritable malaise à philosopher si impersonnelle- » ment, tandis que près de nous le sang coulait à tor- » rents. Certes, cette jonchée de corps allemands sur » le sol de la patrie allemande, excitant une juste hor- » reur et ne s'en faisant pas moins, témoigne *combien* » *l'ancien ordre* INTELLECTUEL, MORAL, SOCIAL, QU'ON AT- » TAQUE, EST JUSTEMENT ATTAQUÉ [1]. »

Voilà du moins qui est sincère.

Voilà la vérité! voilà la logique! D'ailleurs, le sophiste dont j'ai cité plus haut les paroles, et qui se fait un jeu moqueur de la contradiction et du paradoxe

[1] *La Philosophie positive.*

sur les questions les plus graves, M. Renan, a dit lui-même :

« La question de l'avenir de l'humanité est tout en- » tière une question de doctrine. La philosophie seule » est compétente pour la résoudre. La révolution réel- » lement efficace, *celle qui donnera la forme à l'ave- » nir,* ce sera une révolution *religieuse et morale.* Le » rôle va de plus en plus passer aux hommes de la » pensée [1]. »

Et M. Taine, cet autre sophiste cité plus haut, dit également de son côté :

« Dans cette conception du monde (la conception » matérialiste), il y a *une morale, une politique, une » religion* nouvelles : et c'est notre affaire aujourd'hui » de les chercher [2]. »

Ainsi, par la nature et la logique même des choses, les doctrines ont fatalement leurs contre-coups dans l'ordre social.

Les idées subversives sont élaborées d'abord par les écrivains ; puis bientôt elles descendent dans les masses, et quand elles ont fait leur chemin, et que leur diffusion est plus ou moins consommée, alors elles éclatent dans les faits, et se traduisent en catastrophes.

« Il y a toujours de grands désordres », disait M. de Bonald, « là où il y a de grandes erreurs, et de grandes » erreurs là où il y a de grands désordres » ; de telle sorte que les erreurs sont tout à la fois une cause et un signe des perturbations sociales.

[1] *Liberté de Penser,* t. IV, p. 139.
[2] *Revue des Deux-Mondes,* 15 octobre 1862.

Quand donc on voit des doctrines détestables en possession d'une publicité immense et d'une propagande organisée, je dis, si on ne veut marcher les yeux fermés à l'abîme, qu'il y a lieu enfin de se demander : Où allons-nous?

Moi, je le sais, si cela dure; et c'est parce que je le sais et le vois, que je pousse un cri, et voudrais réveiller et éclairer, s'il était possible, ceux qui sont dupes, et qui, sur le bord de tels abîmes, trouvent commode de ne rien entendre et de ne rien voir.

Certes, je ne fais injure à personne, parce que je tiens la presse aujourd'hui pour une puissance formidable : et je ne manque pas de respect envers ceux qui écrivent, enseignent et parlent dans notre pays, quand je les regarde comme très-responsables du bien ou du mal immense qu'ils peuvent faire, et quand je leur rappelle que, parmi ceux qui les écoutent, il y a le peuple, et il y a un Dieu.

Que dire cependant de la légèreté et de l'assurance avec lesquelles ils tranchent sans sourciller, d'un trait de plume, au courant de l'improvisation, les plus hauts et les plus délicats problèmes? On a souvent flétri déjà la témérité avec laquelle certains jeunes écrivains, journalistes de la veille, arrivés au bureau de leur journal avec un si mince bagage d'études, s'improvisent hommes politiques, et immédiatement traitent avec un suprême dédain nos hommes d'État les plus expérimentés, et jouent, pour ainsi dire, sans douter un seul instant d'eux-mêmes, sans se poser une seule minute la question de compétence, avec les plus difficiles et les

plus graves questions : rien ne les arrête ; ils savent tout et décident de tout, avec un ton d'infaillibilité qui n'appartient qu'à eux. Mais quand cette témérité se produit, comme nous en avons aujourd'hui le spectacle, dans les choses sacrées, sur les vérités les plus hautes et qui demandent le plus, comme disaient les anciens, une science blanchie par le temps, oh ! alors la légèreté trop proverbiale de l'esprit français ne peut servir d'excuse ; et au lieu de la déplorable confiance que tant de gens, serfs de leur journal, leur donnent, ces vains et criminels parleurs n'ont droit qu'à l'indignation et au mépris.

## II

### LE BUT AVOUÉ DES CHEFS.

Du reste, s'il y a aujourd'hui une chose évidente à quiconque a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, c'est que, de l'aveu même des chefs, la guerre acharnée qu'ils font, depuis dix ans surtout, à la religion, n'est qu'un préliminaire de celle qu'ils méditent contre l'ordre social.

L'auteur de l'article sur la *Philosophie positive,* dont je viens de citer les paroles, écrivait encore, le 15 août dernier : « L'ancien ordre intellectuel, *moral,* » *social,* n'a pas *d'adversaire plus déterminé,* plus » effectif, *plus radical,* que la philosophie positive. »

Et il faut ajouter que le positivisme n'est pas seulement dans les livres. Il parle, il enseigne. Il a des chaires, des *cours publics* et *gratuits, tous les diman-*

*ches :* c'est ce que la *Morale indépendante* annonçait dans un de ses derniers numéros.

Je lisais, ces jours-ci même, cet autre aveu significatif dans une revue nouvelle :

« La société européenne traverse en ce moment une » période de transition ; mais la *régénération complète* » ne s'effectuera que *par la rénovation religieuse.* » On a vu plus haut ce qu'ils entendent par rénovation religieuse et par religion de l'avenir.

Mais il faut écouter ici, et regarder en face les aveux qui sont les mots d'ordre du parti ; en voici quelques-uns :

« Le dogme nouveau appelle un régime nouveau », disent-ils. Mais quel régime? Le Socialisme, dernier mot, selon eux, de la Révolution : « Clore la révolution » occidentale est le but du SOCIALISME, et *ne se peut que* » *par lui.* »

Et s'adressant au peuple, ils ajoutent : « Le peuple » est directement intéressé au triomphe de la philoso- » phie positive ; ou, pour mieux dire, ce triomphe est » le sien, C'EST TOUT UN [1]. »

Et d'où vient la philosophie positive, le positivisme? Du génie de la Convention. « Le génie philosophique » de la Convention ne fut pas inférieur à son génie po- » litique. Le positivisme en est l'héritier direct... La » Convention, le seul gouvernement progressif que nous » ayons eu depuis soixante ans [2]. »

Et, pour arriver à cette grande révolution sociale,

[1] *Conservation, Révolution, Positivisme.*
[2] *Ibid.*, p. XVII, XVIII, 151.

la ruine de la religion est le préliminaire indispensable.

« Un nouveau *dogme*, un nouveau *culte* doivent sur-
» gir, *afin qu'une nouvelle société prenne la place de*
» *l'ancienne.* »

« Les réformes sociales ne peuvent être obtenues
» que par l'extinction des croyances théologiques[1].

» Il n'y a d'idée neuve et efficace que celle qui pré-
» tend remplacer la vieille doctrine théologique par
» une *doctrine sociale.* Mais qui maintenant promet
» une doctrine, sinon LE SOCIALISME[2] ? »

Ainsi le socialisme, tous les progrès de la libre pensée athée et de la libre morale antichrétienne, accélèrent son avénement ; ce n'est pas moi, ce sont les chefs mêmes du socialisme qui le disent avec l'orgueil d'un succès déjà assuré :

« Les choses marchent, et si l'on prend contre nous
» les positions officielles, en revanche, nous prenons
» les *positions réelles*, à savoir les *convictions*, les
» *sentiments*, les *consciences*. Quel plus éclatant succès
» peut désirer le SOCIALISME, que de gagner, avec une
» aussi prodigieuse rapidité, les esprits et les cœurs ?

» Telle est la situation. Quelle qu'en soit l'issue,
» notre rôle à *nous, socialistes*, est tout tracé : con-
» tinuer NOTRE PROPAGANDE INFATIGABLE, en France et
» hors de France, par la parole, par la presse, par
» l'exemple[3]. »

1 *Conservation, Révolution, Positivisme,* p. 100.
2 *Ibid.*, p. 198.
3 *Ibid.*, p. 172 et 228.

Et M. le docteur Bourdet dit de même :

« Le symbole de l'amélioration nécessaire, sous le » nom de SOCIALISME, tient en éveil les peuples et les » rois. Le grand acheminement vers l'émancipation du » prolétariat est commencé, et se poursuivra, en dépit » des terreurs insensées[1]. »

Les théoriciens de l'athéisme — positivistes, panthéistes, matérialistes, — et je dirai même, dans un sens, les déistes inconséquents qui les aident à insulter le Christianisme, sont donc, bon gré mal gré, les théoriciens du socialisme; ce sont eux qui forment ces *convictions*, ces *sentiments*, ces *consciences* dont on nous parle.

L'athéisme, quels que soient son nom et sa nuance, donne la main au socialisme.

Au reste, l'Allemagne peut encore nous offrir ici d'utiles leçons. « En *politique*, comme en *philosophie*, » la jeune école hégélienne professa les *doctrines les* » *plus radicales*. 1848 arriva : *l'extrême gauche hégé-* » *lienne devint l'extrême gauche révolutionnaire ;* » L'ATHÉISME ET LE SOCIALISME SE DONNÈRENT LA MAIN[2]. »

La religion est si bien, aux yeux des coryphées du parti, l'obstacle au socialisme; en attaquant la religion, ils ont si bien pour but et pour objectif, comme on dit aujourd'hui, la société, qu'avant tout ils veulent, une fois les maîtres, mettre la main sur l'éducation tout entière, et supprimer du même coup l'Université et le clergé, absolument indignes d'en être chargés, attendu

[1] M. le docteur Bourdet, p. 351.

[2] M. JANET, *le Matérialisme contemporain*, p. 7.

que l'un et l'autre perpétuent la foi en Dieu; et cette éducation de la jeunesse française, on la donnera à un pouvoir éducateur, créé spécialement à cet effet, et qui héritera de cet important ministère.

Il y a « nécessité de ne pas entretenir aux frais de » l'État le clergé et l'Université, une éducation et une » instruction qui sont un obstacle direct à *toute réor-* » *ganisation des croyances et des mœurs*[1]. »

Toujours le renversement des croyances comme préliminaire du renversement de la société.

« Supprimer le budget ecclésiastique, faire cet acte » de saine politique et de haute moralité, sans sup- » primer le budget universitaire, ce serait manquer le » but; les deux suppressions sont connexes[2]. »

Et pourquoi renverser ainsi l'éducation donnée par l'Église et celle donnée par l'Université? La raison en est simple :

« Le régime mental auquel on soumet les généra- » tions actuelles, régime à moitié théologique, à moitié » métaphysique, régime aussi dangereux pour l'ordre » que pour le progrès, est trop mauvais pour être sou- » tenu par l'État, dès que l'État sera en des mains vi- » goureuses et intelligentes[3]. »

[1] *Conservation, Révolution, Positivisme,* p. 15.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.,* p. XV.

« Puisque l'éducation a surtout besoin d'un but social et d'un sens » moral que les traditions universitaires ou cléricales ne possèdent » plus... l'éducation doit cesser d'appartenir au clergé ou à l'Uni- » versité, *tous deux caducs.* » M. le docteur BOURDET, p. 334. — L'auteur de l'*Étude de Philosophie positive* est dans les mêmes pensées. C'est le but bien arrêté de ces messieurs.

Et quelles seront ces mains vigoureuses et intelligentes? « Les prolétaires, que leur nombre, leur pau-
» vreté et leur dégagement de la plupart *des préjugés*
» *métaphysiques*, appellent à ce rôle. Les prolétaires
» montent comme un flot grossissant. Les autres classes
» n'ont plus que des peurs ou des regrets; eux seuls
» ont des aspirations et la fermeté du cœur. *Ceux qui*
» *ont entamé la Révolution ne peuvent la finir : cette*
» *tâche est dévolue aux prolétaires* [1]. »

Et en effet :

« Pour gouverner, aucun apprentissage n'est requis,
» et quelques-uns de ces prolétaires, qui gèrent avec
» tant de capacité les associations ouvrières, fourni-
» raient dès à présent des instruments bien autrement
» sûrs que tous ceux qu'à notre dam nous prenons dans
» les hautes classes [2]. »

Et pour faire arriver au pouvoir les prolétaires, le suffrage universel lui-même sera mis de côté comme suspect; on fera voter non la France, mais Paris.

« Pour que les prolétaires mettent directement la
» main au gouvernement, le suffrage universel doit
» être écarté, car il ôte à Paris la prépondérance que
» cette grande cité a eue sur la transmission du pou-
» voir... Le positivisme recherche où est la véritable
» action électorale dans nos grandes péripéties, et la
» trouve dans Paris, qu'il propose d'investir de la fonc-
» tion d'élire pour toute la France le pouvoir exécutif;
» et sans doute Paris appelé à cette grande fonction

[1] *Conservation, Révolution, Positivisme,* p. 157.
[2] *Ibid.,* p. XX, XXI.

» électorale, ne tarderait pas à confier l'autorité à des » prolétaires[1], et le pouvoir « central » à un triumvirat. »

Je veux espérer que ce ne sera pas Robespierre, Saint-Just et Couthon.

Voilà qui est clair.

Et voici qui ne l'est pas moins.

J'ai parlé des petits volumes à sept sous, à cinq sous, et de certaines bibliothèques populaires. J'ai sous les yeux un petit volume de la bibliothèque dite UTILE, intitulé : *Histoire populaire de la philosophie.* J'y lis que :

« ..... L'ÉVANGILE n'est que LE TESTAMENT D'UNE SO- » CIÉTÉ AGONISANTE... »

— On reconnaît, dans tout cet écrit, les blasphèmes qu'on a lus dans la *Vie de Jésus* de M. Renan, et dans les articles plus odieux encore publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, par M. Havet, professeur, dit-on, au Collége de France. —

Et après avoir présenté sous de tels traits l'Évangile au peuple, quand l'auteur de l'*Histoire populaire de la philosophie* arrive aux théories contemporaines destinées à remplacer cette religion du passé « par des » transformations PLUS RADICALES ENCORE que celles de » 89 », il ajoute :

« Les masses intelligentes sont et se disent SOCIA- » LISTES...

» Avec son admirable instinct, le peuple ne voit pas » dans LE SOCIALISME un parti, il y voit UNE RELIGION... »

[1] *Conservation, Révolution, Positivisme,* p. 22, 23.

C'est le mot connu : « Le socialisme est la religion des » classes déshéritées. »

L'auteur de l'*Histoire populaire de la philosophie* continue : « IL EST IMPOSSIBLE qu'*une grande révolution* » *sociale* ne soit en même temps *une grande révolution* » *religieuse*[1]. »

Et l'écrivain qui enseigne ainsi le peuple, lui dit en lui dédiant son ouvrage :

« Les peuples, aujourd'hui... ne veulent plus de » pasteurs... Ils ont assez longtemps vécu du lait des » fables et des symboles... Suivez le conseil de notre » Rabelais. Vous avez de bonnes dents; cassez l'os que » je vous présente pour en sucer la moelle. C'EST DE » LA MOELLE DE LION; *qui en goûte*, DEVIENT INDOMP- » TABLE[2]. »

Peut-être après cela comprendra-t-on la portée de ces paroles de Leibnitz : « Il y a des hommes qui, se » croyant déchargés de l'importune crainte d'une Pro- » vidence surveillante, tournent leur esprit à séduire » les autres; et s'ils sont ambitieux, ils seront capables » *de mettre le feu aux quatre coins de la terre;* j'en ai » connu de cette trempe.

» Je trouve même, ajoute Leibnitz, que des opi- » nions approchantes s'insinuant peu à peu dans l'esprit » des hommes du monde, qui règlent les autres, et » dont dépendent les affaires, et *se glissant dans les* » *livres à la mode*, DISPOSENT TOUTES CHOSES A LA RÉVO- » LUTION GÉNÉRALE DONT L'EUROPE EST MENACÉE. »

1 P. 88, 187, 188, 189.
2 *Ibid.*, introduction, p. 6.

Voilà des paroles que je prie le *Journal des Débats*, la *Revue des Deux-Mondes* et autres, de méditer.

Que les hommes dont parle Leibnitz ne veuillent pas qu'on crie au feu et s'irritent contre ceux qui poussent le cri d'alarme, je le conçois.

Mais ce que je ne comprends plus, ce sont les honnêtes gens qui tiennent à conserver à tout prix leur quiétude, et à ne s'apercevoir de l'incendie que quand la conflagration sera universelle.

## III

### LES DOCTRINES MATÉRIALISTES ET ATHÉES PEUVENT FACILEMENT DEVENIR POPULAIRES.

Dira-t-on que ces théories d'impiété et d'immoralité sont trop savantes pour être accessibles aux masses, et ne pourront jamais devenir populaires?

Grande erreur que de le penser.

Ces théories ne sont pas du tout savantes, et rien ne devient plus aisément populaire que ce qui lâche la bride à toutes les passions.

Nous avons déjà cité des faits qui jettent une triste lumière sur ce point; et nous ne voyons d'ailleurs que trop tous les jours, nous qui touchons le peuple de près, combien, non-seulement par ses défauts, mais par ses qualités mêmes, le peuple donne de prise contre lui aux écrivains qui travaillent à le perdre.

Des hommes politiques ont pensé quelquefois qu'ils pouvaient, tout en s'affranchissant eux-mêmes de la foi religieuse, maintenir le peuple dans la religion : cette erreur ne peut plus tromper personne.

Le peuple comprend aujourd'hui que, s'il n'y a pas de religion pour les lettrés et pour les riches, il n'y en a point pour lui, et que, si la religion n'oblige pas tout le monde, elle n'oblige personne.

Et dans ce sens, la logique de M. Proudhon avait tout à fait raison : « *Il faut une religion au peuple.* Et pourquoi? Parce qu'il faut que le peuple serve et apprenne » par la religion à être content de sa servitude. — » Voilà », ajoutait le rude logicien, « tout le secret de » ce charabia académique. »

Non : si la croyance à Dieu, à l'âme, à l'immortalité de l'âme, si la religion n'est qu'un instrument de police, personne n'en voudra.

Mais, grâce à Dieu, elle est autre chose. La Religion est la première sauvegarde des sociétés, parce qu'elle est, pour les riches et pour les savants, comme pour le peuple et pour les pauvres, la première des vérités et le premier des devoirs.

Qu'on ne se fasse donc plus d'illusion. Tout se tient dans une nation.

Lorsque les hautes classes de la société et la jeunesse française lisaient d'Holbach et Diderot, on pouvait prévoir que le *Père Duchesne* serait bientôt crié dans les rues, et que lui et ses pareils ne tarderaient pas à être les maîtres de la France, et à la gouverner selon leurs principes.

L'athéisme des lettrés et des riches appelle l'athéisme du peuple, et l'on sait comment l'un traduit l'autre, en quel style et en quels actes.

Et je le demande, que pourrait-il rester de raison,

de bon sens public, de dignité, de vie honnête, de civilisation véritable, chez un peuple à qui l'on aurait persuadé :

Que l'homme n'a pas d'autre Dieu à adorer que lui-même ;

Pas d'autre âme à ennoblir qu'un cerveau plus ou moins semblable à la cervelle des brutes ;

Pas d'autre religion à pratiquer que celle dont ses caprices lui donnent la fantaisie ;

Pas d'autre distinction entre le bien et le mal que celle qu'il lui plaît de décider ;

Pas d'autre vie future que le souvenir de la postérité ;

Pas d'autre Providence enfin que la nécessité des lois fatales, avec je ne sais quelle liberté humaine réduite à n'être pas autre chose que l'alternative des mouvements contraires et prépondérants de l'activité cérébrale ?

Certes, tout cela, le peuple le traduit bientôt en des phrases auxquelles on ne peut du moins reprocher, comme à celles de certains philosophes, de manquer de clarté. La traduction populaire des doctrines positivistes, panthéistes, matérialistes et sensualistes, ne l'entendons-nous pas tous les jours, chez certains hommes de nos villes et de nos campagnes ? — « Quand » on est mort, tout est mort. » — « Il n'y a pas d'autre » Dieu que le soleil. » — « La religion a fait son temps. » — « Personne n'est revenu de l'autre monde. » — « Tout cela ce sont des bêtises ! » — « Les prêtres font » leur métier. » — « Les rois sont des tyrans. » — « La » grande propriété, c'est un vol ; nous voulons parta-

» ger. » — « Il n'est pas besoin qu'il y ait des riches, et » il ne faut pas qu'il y ait des pauvres. »

Et les actes sont bientôt d'accord avec le style. Cela doit être.

Et c'est ce que disait, il y a peu de jours, à un historien illustre, à un de nos premiers hommes d'État, dans une conversation familière au milieu des champs, un paysan des environs de Paris : — « Va-t-on encore » à l'église, chez vous ? » lui demandait son interlocuteur. — « Pas beaucoup, Monsieur ; et c'est malheu» reux, car tout ce qu'on enlève à la religion, on l'en» lève à la moralité. »

La vérité est que ceux qui, dans nos campagnes, désertent l'église, ne savent bientôt plus les commandements de Dieu. Ceux-là ont beau dire dans le même grossier langage : « Je n'ai pas besoin d'aller à con» fesse, je n'ai ni tué ni volé », bientôt il s'en rencontre qui violent toutes les lois de la probité et de la pudeur, et ne reculent pas au besoin devant le meurtre.

Les négations dogmatiques conduisent inévitablement aux négations morales : l'erreur raffinée sur les lois morales ne tarde pas à colorer la tromperie dans les affaires et à justifier toutes les fraudes, tous les mensonges intéressés. Qui ne sait où tout cela en est aujourd'hui ?

Et puis, une révolution étant donnée, on sait aussi jusqu'où vont, dans ces temps d'explosion, les violences meurtrières de la cupidité et de toutes les passions qui éclatent.

Une nation sans Dieu, sans religion, sans foi ; ne

croyant plus à l'âme, ni à la loi de Dieu, ni à la vie future, mais seulement au temps et à la matière ! . . . Je ne crains pas d'affirmer qu'une telle nation deviendrait en dix ans un peuple effroyable : on n'y peut arrêter un moment sa pensée sans frémir.

« Philosophez tant que vous voudrez entre vous », disait Voltaire ; « mais si vous avez une bourgade à » gouverner, il faut qu'elle ait une religion. » Et ailleurs : « Je ne voudrais pas avoir affaire à un gouver- » nement athée, — prince ou peuple, — qui trouverait » son intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis » bien sûr que je serais pilé. »

« Celui qui craint la religion et qui la hait », disait Montesquieu, « est comme les bêtes sauvages qui mor- » dent la chaîne qui les empêche de se jeter sur ceux » qui passent ; celui qui n'a point du tout de religion » est cet animal terrible qui ne sent sa liberté que » lorsqu'il déchire et qu'il dévore. »

A-t-on oublié le sanglant commentaire donné en 1793 à cette parole de l'éloquent publiciste ?

Vous chassez Dieu de la société ; est-ce donc pour la livrer aux bêtes sauvages ?

Dieu me garde de méconnaître jamais les mérites du peuple. Ah ! le peuple, le vrai peuple, les classes laborieuses, les modestes et respectables familles, où vivent encore les croyances, gardiennes des mœurs, et, avec la foi et les mœurs, toutes les vertus, ce sont les profondes assises sur lesquelles repose une nation ; c'est là comme le cœur d'un pays. Tant que le mal n'est pas descendu jusque-là, tant que le peuple demeure sain

d'esprit et de cœur, quelques progrès qu'aient faits dans d'autres régions les idées subversives, il y a là encore une source de vie dans la société : mais si cette source même vient à être corrompue, que restera-t-il ? je le demande, que restera-t-il ?

Et voilà le grand mal, voilà le crime de lèse-majesté sociale et humaine dont j'accuse la presse qui s'est vouée à populariser l'impiété : elle fait descendre les doctrines dissolvantes jusqu'au plus profond du corps social ; et voilà ce que j'appelle un affreux malheur et un affreux péril.

Car enfin, ce peuple, dont vous tuez la religion et les croyances, s'il a ses vertus natives, il a aussi ses penchants ; s'il a son travail protecteur, il a aussi ses souffrances, mauvaises conseillères. En le pénétrant d'athéisme, de sensualisme et de morale indépendante, ne voyez-vous pas que vous lâchez chez lui la bride à toutes les fougueuses convoitises ? vous lui soufflez au cœur la soif ardente des jouissances matérielles ; vous lui enlevez la résignation et l'espérance ; vous lui rendez intolérables ses souffrances ; vous prêtez des arguments terribles à son envie ; vous surexcitez ses plus dangereuses impatiences : oserez-vous soutenir que par là vous travaillez à la paix sociale ? Non, c'est la guerre que vous préparez.

## IV

### LES QUESTIONS SOCIALES PENDANTES RENDENT PLUS FORMIDABLE ENCORE LE DANGER DES DOCTRINES IRRÉLIGIEUSES.

S'il y a toujours péril à laisser corrompre un peuple par l'impiété, combien ce péril n'est-il pas plus grand encore aujourd'hui, que des questions sociales si redoutables sont suspendues sur nos têtes !

Certes, je ne veux pas dire qu'il faille négliger les intérêts populaires, et prêcher uniquement au peuple la résignation dans le malheur, réservant les améliorations de son sort à la vie future. C'est une des calomnies ordinaires contre l'Église, je le sais, et c'est par là qu'on cherche à faire prendre en haine au peuple, à certains moments, son alliée naturelle, son amie la plus vraie et la plus sûre, la Religion ; et c'est là encore un de mes grands griefs contre ceux que je combats.

Mais non : précisément parce qu'il est du devoir des gouvernements de s'occuper toujours des intérêts du peuple, et qu'aujourd'hui, par le cours des choses, les plus formidables questions sociales se trouvent posées, — les grèves ouvrières, chaque matin, nous le rappellent, — il importe de ne pas enlever à l'étude de ces problèmes les lumières et les conseils des doctrines religieuses, de la foi chrétienne, et de n'en pas livrer la solution à l'athéisme et au matérialisme.

Le congrès international des ouvriers à Genève m'a attristé, non-seulement à cause de l'esprit irréligieux

qui s'y est manifesté, mais encore par son origine : c'est à Londres que ce congrès a été imaginé, décidé, organisé : *Timeo Danaos*... surtout par les moyens qu'on veut employer pour résoudre les questions qui ont été posées là : *ces grèves immenses, invincibles,* entre tous les ouvriers européens, de telle sorte que, quand les ouvriers d'une industrie se seront mis en grève à Londres, il faudra que les ouvriers de la même industrie se mettent aussi en grève à Paris, à Lyon, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, dans toute l'Europe : je vois bien ce qu'à de telles grèves les ouvriers anglais peuvent gagner ; mais je vois aussi ce que la société européenne peut perdre.

N'est-ce pas là évidemment une sorte d'assaut organisé pour faire capituler la société ?

Je sais, d'ailleurs, ce qui s'est dit à Londres, en 1857, par les délégués des ouvriers. Ils veulent l'égalité avec le maître.

Mais si tout le monde devient patron, personne ne le sera ! Au fond, c'est une formule de partage ! C'est la ruine de la richesse, et ce n'est pas un remède à la pauvreté ! C'est tarir la source, afin que tout le monde puisse mieux boire !

Voilà ce qui s'est dit à Londres, à l'Exposition universelle de 1857. Est-ce ce qu'on nous fera entendre à Paris, à l'Exposition de 1867 ?

Qui ne voit, qui ne sent tous les gouffres qui se creusent sous les pas devant de telles questions ? Faudra-t-il donc désormais que l'intelligence, les droits acquis, l'héritage séculaire du travail, de l'habileté, de l'éco-

nomie, de la probité, de la considération publique, que la civilisation en un mot abdique devant le nombre et la force ?

Eh quoi ! c'est quand de telles questions sont pendantes, des questions qui naguère ensanglantaient vos rues et mettaient la société française à deux doigts de sa perte, quand de pareils périls vous menacent, quand ce peuple, flatté par de tels docteurs, excité par de telles perspectives, peut devenir demain votre maître, c'est alors que vous, qui vous prétendez conservateurs, prêtez les mains à la destruction de ses croyances, à la corruption de ses idées, et travaillez de gaieté de cœur à en faire un peuple irréligieux, remplaçant toute religion par cette *religion des classes déshéritées*, qui s'appelle le socialisme !

Eh bien ! voilà le danger que j'ai voulu signaler dans ma dernière lettre. On m'a dit : « Vous attaquez la dé- » mocratie tout entière. »

Non, ce n'est pas la démocratie que j'attaque.

Pourquoi aurais-je voulu attaquer la démocratie ?

« La démocratie », s'écriait il y a cinquante ans un éloquent ministre, « la démocratie coule à pleins » bords. » Or, ce fait, en lui-même, n'inspire à l'Église aucune frayeur : catholique dans le temps et dans l'espace, l'Église est faite pour vivre avec toutes les formes possibles de gouvernement et de société.

Si la démocratie c'est le peuple, l'Église bénit le peuple, comme elle bénit la bourgeoisie, comme elle bénit les vieilles races : l'Église n'a de malédiction pour personne.

Si la démocratie c'est l'ascension des races populaires, des paysans, des ouvriers, à une plus grande somme d'instruction, de bien-être, de moralité, de légitime influence, l'Église est avec la démocratie.

Mais si la démocratie c'est la tyrannie sans frein de la multitude, et avec cette tyrannie, l'impiété, l'athéisme, la guerre à Dieu et à l'Église, la guerre sociale, la suppression de la religion, le bouleversement de tout ordre public et des principes fondamentaux de la société, oh ! non, l'Église n'est pas et ne peut pas être avec cette démocratie-là.

J'ai parlé de ceux qui creusent gratuitement des abîmes entre la démocratie et nous, et font croire au peuple, par un profond et lamentable malentendu, que l'Église est son ennemie : ceux-là, qui sont-ils ? Ce sont ceux qui veulent faire de l'impiété matérialiste l'inséparable alliée de la démocratie.

Ceux qui, le 3 novembre, à l'ouverture des cours de la Faculté de médecine, ont crié simultanément : *Vive le matérialisme ! vive la démocratie !* Voilà ceux qui font à la démocratie, au vrai peuple, la plus sanglante injure.

Et ceux-là ne travaillent pas seulement contre l'Église, ils travaillent plus encore contre la société. La démocratie impie serait un socialisme dévastateur.

Je sais bien que l'athéisme, Dieu merci, n'a pas encore envahi le cœur de notre pays ; mais je le vois agir audacieusement, gagner du terrain et s'étendre. Je vois des savants et des gens de lettres se mêler à la jeunesse et aux masses populaires pour leur prêcher

l'athéisme, et je dis : Il y a là un péril social immense, en même temps qu'un péril religieux.

Vous me répondez : Ce sont des emportés, que leurs excès mêmes condamnent à n'être qu'une minorité impuissante.

Grande illusion que la vôtre.

Sans doute que les hommes que j'ai désignés ne représentent pas la France, mais ils la pervertissent.

*Cavete a fermento !* Gardons-nous d'un tel levain ! car, selon la parole évangélique, il suffit d'un levain corrompu pour corrompre toute la masse.

Il n'y aurait là qu'un ferment, qu'il faudrait encore veiller. Mais ici, ce n'est pas seulement un peu de levain caché, c'est toute la presse antichrétienne, c'est-à-dire presque toute la presse, qui éclate.

On sait d'ailleurs, et l'histoire de toutes les révolutions est là pour me l'apprendre, que toujours les majorités modérées ont été subjuguées et entraînées par les minorités extrêmes.

Les Jacobins n'étaient pas la Convention, et cependant ils ont dominé la Convention.

La Convention n'était pas la France, et cependant son règne éphémère a suffi pour couvrir la France de sang et de ruines.

La Convention avait été élue sous l'affreuse pression de 6,000 clubs, et de milliers de comités révolutionnaires, et elle ne le fut, je crois, que par 1,500,000 votants ; et sur ces 1,500,000 votants, la moitié avaient élu des hommes qui n'étaient pas des scélérats. Et on sait ce que fut la Convention.

Mais ce qui est positivement certain, et ce qui peut donner l'idée du reste, c'est que, sur 80,000 électeurs inscrits pour nommer un maire de Paris, celui qu'on appela le roi de Paris, Pétion, fut nommé par 6,600 voix seulement.

Sur le même nombre d'électeurs inscrits, 80,000, Danton fut nommé substitut du procureur syndic de la commune par 1,662 voix !

Hébert et Chaumette furent élus à la commune, dans leurs sections, l'un par 56 voix et l'autre par 53 ! Et on sait ce que firent Pétion et Danton, Hébert et Chaumette [1].

Ne parlez donc pas de minorité impuissante.

D'ailleurs, cette majorité qu'on n'a pas, on travaille à la conquérir, et on y réussit trop souvent.

On travaille avec ardeur en ce moment à pénétrer les masses d'impiété : eh bien ! qu'on le sache, une telle œuvre, aujourd'hui, c'est la guerre à Dieu. Demain, ce sera la guerre à la société.

Et c'est pourquoi, je le dis avec une profonde tristesse, ceux qui ne voudraient pas aller jusqu'à faire la guerre à la société, et qui font la guerre à la religion, qui dissolvent les croyances, qui tuent toute foi dans les âmes, sont les plus coupables, mais aussi les plus

[1] *Histoire de la Terreur*, par M. Mortimer TERNAUX. — Les deux prêtres apostats que Robespierre réserva pour accompagner Louis XVI à l'échafaud n'avaient été nommés à la commune que par 24 et 46 voix.

L'abstention des honnêtes gens, au temps des révolutions sociales, a toujours été la calamité des calamités.

aveugles des hommes : auxiliaires aujourd'hui de ceux qui les renverseront demain.

Et ceux qui s'imaginent ne pas attaquer Dieu en n'attaquant que l'Église, qui croient faire œuvre de bonne politique en jetant l'Église comme une proie à ses ennemis, ceux qui parlent de séparer l'Église de l'État, et même dans l'école la morale de la religion, c'est-à-dire d'élever les jeunes générations sans Dieu ; ceux qui, dans toute cette guerre contre le Pape, ont été les auxiliaires de l'impiété, ceux qui croient que les blessures faites au droit et à la justice sont sans conséquence dans l'Europe révolutionnaire, tous ceux-là sont dans une erreur inconcevable. Car enfin, n'est-il pas manifeste que c'est surtout depuis la guerre faite au Pape, et commencée il y a juste dix ans par M. de Cavour, que le mouvement athée et révolutionnaire a redoublé d'intensité et de violence ?

C'est depuis ce temps que des livres qu'on n'osait imprimer en France, et qu'on allait éditer en Belgique, ont été publiés à Paris ; d'autres, que le mépris public ensevelissait chez le libraire, sont devenus tout à coup des livres importants ; enfin les journaux et les revues ont été plus que jamais des tribunes ouvertes à ces docteurs d'athéisme et de matérialisme qui « empoisonnent la nouvelle génération », disait naguère un homme peu suspect. Le Pape une fois attaqué, on s'est cru tout permis, et après la catastrophe, si elle se consomme, jusqu'où l'audace n'ira-t-elle pas ?

Mais quoi ! dirai-je à ceux de ces hommes qui semblent avoir encore quelque souci d'eux-mêmes, vous

voyez que le flot monte, monte toujours; vous voyez se faire, en même temps, sous vos yeux, d'immenses efforts pour pénétrer d'athéisme le peuple : et vous ne voulez pas comprendre que, si la démocratie, qui sera peut-être maîtresse demain, est antichrétienne, irréligieuse, athée, elle vous fera une société effroyable ?

Ou, si vous le comprenez, quelle folie n'est pas la vôtre ?

Croyez-moi, je viens de le voir sur les rives de nos fleuves, quand les digues sont rompues, les inondations deviennent un fléau dont nul ne peut plus calculer ni arrêter les ravages. Si la digue de la Religion vient à être brisée, tout sera emporté dans un désastre social également incalculable.

Donc considérer la guerre à Dieu et à l'Église comme une sorte de dérivatif contre la Révolution, laisser inonder la Religion pour préserver la société, c'est la plus coupable, mais aussi la plus dangereuse des politiques.

Voir là une soupape contre d'autres périls, c'est une aberration fatale : la soupape emportera la chaudière.

Expédient d'un jour, trahison de l'avenir.

## II

### LES PRÉOCCUPATIONS DE L'HEURE PRÉSENTE.

Je suis habitué aux piéges de la publicité, et je m'attends à trois accusations :

On dira, on répétera :

1° Que j'attaque la société moderne ;

2° Que je fais appel à la force et à la peur ;

3° Que je veux effrayer les esprits au profit de la question romaine.

Je ne dois point laisser ici de place à l'équivoque, et sur ces trois points je vais dire exactement ma pensée.

## I

### J'ATTAQUE LA SOCIÉTÉ MODERNE?

Banale, mais puissante calomnie.

Non ! je n'attaque pas la société moderne. Si vous voulez désigner par ce mot ce qu'il a toujours signifié pour moi, savoir, l'égalité civile et les justes libertés, le pouvoir respecté, la paix européenne et ses féconds travaux, l'amélioration morale et matérielle de la condition des ouvriers, des paysans et des pauvres gens, la dignité des mœurs, l'honneur, et la grandeur de la France, le rapprochement des esprits et des cœurs dans la civilisation chrétienne ; j'accepte et je vous remercie. Bien que tout n'y soit point parfait assurément, non, je n'attaque pas la société moderne, mais je tremble pour la société future. Je suis pour les progrès utiles de la société moderne, mais je n'honore pas de ce nom celle qui a failli naître dans les journées de juin 1848.

Je me demande pourquoi ce mot : *société moderne*, malgré l'abus qu'on en fait, conserve tant de prestige, et d'empire et de charme, sur les esprits les plus divers, et je me l'explique ainsi.

Nous avions tous fait un beau rêve ! Nés avec ce siè-

cle, ou aux différentes phases de son cours agité, nous avions jeté sur notre temps et notre patrie un regard de tendresse et d'orgueil. La France nous était apparue avec les admirables dons qu'elle a reçus de Dieu, assise sur deux mers, glorieuse dans l'univers entier, et portant, sur un sol fertile et charmant, une population vaillante, intelligente et fière. Nous entrions dans la vie à un moment où, après d'horribles événements et des luttes grandioses, la paix semblait pour longtemps désirée et certaine; paix entre les nations garantie par des relations équitables; paix entre les citoyens et l'autorité garantie par des lois justes; paix entre les hommes appelés tous à l'égalité, à la liberté; paix avec Dieu, servi dans nos églises anciennes par un clergé rajeuni dans la pauvreté, l'épreuve, l'expérience, profondément national et parfaitement orthodoxe. Cette société, avide de paix, de travail et de justice, couronnée de gloire, fille de l'Évangile et descendante du plus illustre passé, recevait en ce siècle, comme par surcroît, des dons, des instruments merveilleux, et, avant tout, la science, le crédit, la parole : la science qui venait féconder le travail; le crédit, qui appuyait sur la confiance des hommes les uns pour les autres le levier puissant d'une prospérité nouvelle; la parole qui semblait destinée à rapprocher les esprits, mettant chaque jour en communication tous les hommes de tous les pays, tenus par elle au courant de leurs intérêts, de leurs droits, de leurs devoirs, de leur commune et dramatique histoire.

Il n'était pas un de ces instruments dont la religion

n'ait senti et béni l'utilité ; pas une de ces espérances qui ne lui fût chère. Nous semblions tous, quelle que fût notre origine, quels que fussent nos penchants, naviguer ensemble vers une terre merveilleuse, promise à nos efforts, et que nous appelions le dix-neuvième siècle et la société moderne. Oui, je vous prends à témoin, mes contemporains et mes successeurs dans la vie, c'est ce noble idéal que vous avez cru réalisé, vous, royalistes fidèles, dans la monarchie ; vous, républicains honnêtes, dans la république ; vous, impérialistes désintéressés, dans l'empire : le même idéal sous des formes diverses, et il est demeuré au fond de vos âmes ; rien ne saurait l'en arracher. Lorsqu'on vous dit que quelqu'un en veut à cette société moderne, à ce que vous avez salué de ce nom, vous frémissez, vous résistez, vous l'accusez d'attenter à votre plus chère et plus intime affection.

Et moi aussi j'accuse ; je demande aux puissants ce qu'ils ont fait de la liberté ; et aux sophistes comment ils l'interprètent ; je demande aux enrichis ce qu'ils ont fait du crédit ; je demande à la jeunesse opulente et aux favoris de la fortune ce qu'ils ont fait de la dignité des mœurs ; je demande à la presse corruptrice ce qu'elle fait de la parole, et si elle lui a été donnée pour pervertir ou pour éclairer ; je demande à tant de gens qui se prétendent les représentants de la société moderne, pourquoi ils la font solidaire de leurs chimères et de leurs impiétés ; je demande à tous les grands esprits, ce qu'est devenu notre idéal : et bien loin d'attaquer, dans ce qui fait sa gloire légitime, la so-

ciété moderne, que nous avons tous aimée, puisqu'elle est, en définitive, notre famille, nos frères, nos enfants, nos amis, tous ceux que la nature, la religion et la patrie nous ont rendus chers, je la cherche tristement, je l'appelle, et je me consume pour sauver, s'il se peut, et garder à mon pays les débris de ses meilleures affections et de ses espérances obstinées.

Et je crie et je vous accuse, vous, qui avez changé mon rêve en un affreux cauchemar.

Car voici un nuage épais qui se lève à l'horizon sur nos têtes; voici l'athéisme et les plus funestes doctrines, l'impiété, le sensualisme, l'immoralité, qui menacent de s'abattre sur ce beau pays, et d'étendre au loin sur lui une ombre malfaisante. Tout ce qui fait sa gloire, l'Évangile, la religion, la philosophie, l'honneur éternel de la morale, est bafoué par d'impudents sophistes, et menace de livrer bientôt cette brillante et généreuse société française à une troupe d'athées et de matérialistes.

Voilà ma réponse sur la société moderne. Je l'aime et vous la pervertissez. Vous l'attaquez et je la défends.

Mais je la défends avec le cœur plein d'espoir.

Ah! sans doute, notre siècle a ses misères et ses périls; mais il a aussi, malgré vous, je veux le proclamer, ses vertus et ses puissances pour le bien.

Il y a, aujourd'hui surtout, en France, à l'encontre des progrès du mal, les progrès vigoureux du bien, qui frappent tous les yeux : des aspirations vives vers les grandes choses, une étonnante fécondité d'œuvres sociales, et de surprenants retours aux vérités et aux

vertus chrétiennes; comment ne pas le reconnaître? Tout ce qui, dans l'ordre moral, se fait avec courage, suite et sincérité, lutte avec avantage contre la force des courants contraires, et relève tous les jours les défaillances publiques par de solides et vaillants succès. C'est là même ce qui fait frémir et rugir l'impiété.

Il me semble parfois, quand je considère les ressources admirables de ce temps et de ce pays, qu'il ne faudrait que des circonstances heureuses, un souffle favorable, une magnanime impulsion, pour faire voir à ce siècle, si travaillé par l'incrédulité, des résurrections merveilleuses.

Non, nous n'accusons pas notre temps; mais nous osons lui dire, quand il le faut, la vérité, parce que nous espérons en lui; et aussi parce que nous nous sentons au cœur une résolution invincible de nous dévouer à son salut, et d'y travailler courageusement, en dépit de tous les efforts ennemis. Les maux à guérir, les défaillances à relever, les périls à conjurer, ne sont-ils pas l'honneur et la raison même de notre ministère, le but même de l'Église?

Et enfin, pourquoi ne le dirais-je pas pour relever tous les courages et le mien, même à la veille des maux les plus extrêmes?

Est-ce qu'il n'en a pas toujours été ainsi, plus ou moins. Est-ce que le bien et le mal n'ont pas toujours été en lutte, en lutte ardente, sur la terre? Est-ce que le bien n'y a pas souvent semblé vaincu? Est-ce que l'Église, au milieu même des plus grandes luttes, et des plus désespérées, n'a pas toujours conservé, sur

son front chargé de nobles cicatrices, la sérénité de la victoire?

Et toutefois, ne nous endormons pas sur les malheurs et les dangers qui menacent ceux que nous devons sauver, non plus que dans ces vaines prophéties qui nous promettent des âges d'or, des prospérités temporelles, des temps nouveaux, où tout nous sourira, où, toutes les horreurs et tous les vices étant vaincus, les chrétiens n'auront plus qu'à fleurir en ce monde. Non! Dieu me garde d'oublier jamais la belle parole du grand évêque d'Hippone : *Numquid christianus factus es, ut in sæculo isto floreres?*

## II

### JE FAIS APPEL A LA FORCE ET A LA PEUR?

A la force! appelons les choses par leur nom : vous voulez dire à la rigueur des lois, et au bras séculier! Faut-il donc, pour échapper à une telle accusation, se résigner à se taire, quand on a le devoir impérieux de parler? Mais alors la liberté serait vraiment pour vous trop commode : elle deviendrait la porte ouverte d'une citadelle désertée. Non, la vérité peut se passer d'être protégée; mais il faut qu'elle soit toujours défendue.

Le bras séculier! Pour moi, je n'y ai jamais eu grande confiance. Il ne s'est guère sauvé lui-même ni en 1830, ni en 1848. Et je redis d'ailleurs avec Fénelon : Le protecteur a trop souvent opprimé.

Et définitivement, je préfère, avec une alliance convenable, la liberté dans la justice. Je dis avec une

alliance convenable ; car la société et la religion ne sont pas faites pour vivre étrangères l'une à l'autre, mais pour s'aider l'une l'autre dans la justice et la liberté. Tel est le principe tutélaire des concordats.

Si c'est faire appel à la force que de gémir devant les plaies morales du pays, je l'avoue, je suis coupable. Mais qui peut m'accuser? Ce que j'ai fait, je suis chargé par Dieu, par l'Église, et par mon pays de le faire. Qui pourrait blâmer ma parole? Qui ne blâmerait pas mon silence?

J'ai signalé le matérialisme des doctrines : que n'aurais-je pas à dire si je voulais toucher ici une autre de nos plaies vives, le matérialisme des mœurs? On s'en est ému jusque dans nos assemblées politiques. Et certes, avec raison, car le matérialisme, qui détourne des intérêts spirituels et éternels, détourne également des nobles soucis de la chose publique et des luttes viriles de la liberté. « Athéisme et servitude », a dit éloquemment M. Villemain, « vont très-bien de compa- » gnie[1]. » Mais il y a plus encore, au bout de ces doctrines énervantes, que l'abaissement des âmes et des mœurs publiques : il y a les abîmes que j'ai montrés.

La presse irréligieuse et antichrétienne, qui est le grand moyen de propagande pour toutes ces doctrines, est la grande coupable ici, je l'ai dit. Mais la presse

[1] *La Tribune :* M. de Chateaubriand. — M. Villemain ajoutait : « On se tromperait d'espérer, à défaut de la liberté civile, la liberté » philosophique... Cette liberté philosophique ne serait bientôt plus » qu'un impuissant scepticisme, toléré par sa faiblesse même, à peu » près comme cet athéisme chinois, qui porte également tous les » jougs. »

aujourd'hui, en France, est-elle soumise à un régime qui permette de combattre à armes égales les maux qu'elle nous cause? Poser une telle question, ce n'est pas faire appel à la force, mais à la justice, à l'impartialité et aux libertés promises.

Que d'autres, sous une constitution perfectible, signalent les défauts du régime actuel de la presse, à leurs points de vue spéciaux. Moi, évêque, je les signale au nom de la morale et de la religion.

Soyons francs. Il n'y a de largement permis à la presse que deux terrains de discussion, l'économie sociale et la religion. Vous êtes semblables aux magistrats d'une ville exposée à l'incendie, qui auraient fait assurer les palais en oubliant de faire assurer les greniers à blé et les poudrières. Vous avez voulu défendre, et c'était votre droit, la dynastie, la constitution, les formes politiques, et vous avez livré aux disputes les questions économiques qui mènent droit à la discussion du prolétariat, et les questions religieuses, qui mènent droit à la discussion de l'Église et de Dieu. Or, qu'est-ce qui se passe? Dans le premier chemin, on rencontre les propriétaires, et on les calomnie; dans le second, on rencontre le clergé, et on le livre aux haines aveugles. Ce mal est fait, et s'accroît tous les matins. Je rencontre parfois des articles qui rappellent l'accent des journaux révolutionnaires avant le 2 septembre.

Eh bien! dans cet état de choses, quand l'attaque des vérités religieuses, philosophiques, sociales, est si largement permise, la défense l'est-elle également?

Pour moi, je sais des journaux et des revues catholiques qui n'ont pas même pu obtenir la périodicité moins restreinte qu'ils réclamaient.

Aucun moyen pour les catholiques (et je n'ai le droit de parler que pour eux) d'organiser des facultés, des cours, des conférences, et un enseignement supérieur catholique. Cette grande question vaudrait à elle seule un mémoire.

Mais parlez de l'Opéra, des cafés et des courses, appelez-vous *la Lune* ou *le Hanneton*, parlez d'agiotage et de bourse, appelez-vous *le Crédit, l'Actionnaire,* vous avez liberté, gratuité, facilité.

Je sais les dangers de la liberté de la presse, mais rien ne surpasse à mes yeux les dangers du régime actuel, assurément contre l'intention de ceux qui l'ont établi. On voulait défendre la société, on a livré la morale. On voulait diminuer la puissance de la presse, on l'a rendue tout à la fois plus basse et plus forte; tout lui a été permis, sauf l'indépendance. En établissant des monopoles et des exclusions, on a enrichi et grandi les favorisés, ruiné ou bâillonné les exclus. Or je ne sais comment il se fait que, à Paris et en province, la plupart des exclus sont de notre côté.

Sans plus discuter, car je ferais un autre volume, je demande que le gouvernement s'éclaire et que le régime de la presse soit impartial.

On dit encore : La peur! je fais appel à la peur! — Je suis de ceux qui croient qu'en 1848 la peur a dépassé le mal, et qu'en tout cas le mal a abouti à des remèdes qui ne l'ont pas bien guéri. Mais au moins c'était alors

la peur du mal. Aujourd'hui, nous avons la peur du bien

Nous n'osons pas être hautement pour Dieu, pour l'Église, et pour l'âme, contre les empoisonnements de l'athéisme. Je le connais, je le qualifie, et je le signale à l'opinion de mon pays. Si je me suis trompé, et si les coupables sont meilleurs que je ne pense, qu'ils me démentent, jamais je n'aurai eu de plus grande joie.

## III

### J'AI VOULU EFFRAYER AU PROFIT DE LA QUESTION ROMAINE?

On dira enfin que j'ai soulevé la question religieuse et sociale pour détourner les esprits ou les épouvanter, et masquer ainsi la défense de la question romaine.

Non, je ne veux rien masquer : quand j'ai voulu parler de la question romaine, dont mon esprit ne se détourne pas un instant, j'ai su le faire nettement, et pas n'était besoin de lire entre les lignes de ma lettre, comme l'a dit agréablement le *Journal des Débats ;* et je le ferai nettement encore une fois ici. Ce sont mes contradicteurs, bien plus réellement, qui voudraient cacher sous la question romaine la question divine. En frappant le Pape, ils prétendent ne frapper ni la religion, ni Dieu. Ils le disent, et beaucoup de gens le croient. J'ai voulu, c'était mon devoir, démasquer cet artifice, et montrer que le dernier terme, le grand intérêt, et l'enjeu qui passionne dans la guerre au Pape, c'est la guerre à Dieu!

Sur cette grande question, tout ce qui se devait dire a été dit. Et si je ne me trompe, les ennemis de Rome

ont eu beau endormir, lasser ou fausser l'opinion, préparer les voies, convenir du jeu, et aboutir à leurs fins avec un art profond soutenu par de puissants secours, il s'élève en ce moment du fond de toutes les âmes honnêtes, même les moins chrétiennes, une insurmontable répugnance, une honte et une indignation générales; on souffre et on rougit, à l'approche du jour, choisi et désigné d'avance, qui verra un auguste, saint et infortuné vieillard délaissé par la France, qui pourrait, mais qui ne veut plus le défendre, et livré à tous les hasards, entre la détresse et la révolte, entre la dépendance et l'exil, sous la garde de la sincérité, de l'honnêteté, et de la modération du Piémont.

Le cabinet de Florence se fait en ce moment modeste et pieux. Les circulaires de M. le baron Ricasoli sont des homélies; cependant l'homme se montre sous le diplomate, et certaine phrase diplomatique ressemble à un poignard sous un manteau.

Quoi! cette souveraineté que vous avez juré de garder, vous l'appelez : *une principauté sans analogue dans le monde civilisé.* Voilà la victime! Cette souveraineté qui va s'exercer sur la foi de votre parole, vous la nommez : *une expérience.* Voilà la sentence! A ce peuple que vous devez apaiser, vous dites que sa situation est intolérable, *en contradiction avec tous les progrès accomplis de la civilisation,* et vous le poussez formellement à la révolte. Voilà l'exécuteur! Et en face de ce Souverain, auprès duquel la France, avec qui vous traitez, laisse un ambassadeur, vous parlez de *vos droits.* Voilà la main tendue pour profiter du coup.

Et à nous enfin, afin que rien ne manque à notre humiliation, vous parlez de *votre immanquable triomphe ;* et la comédie se mêlant à la tragédie, selon l'usage des pièces italiennes, notre bon *Moniteur* du soir ou du matin, sans y rien comprendre, trouve tout cela très-bien, et proteste que l'on n'attente pas, que l'on n'attentera pas à la puissance spirituelle du Saint-Père. Je le crois bien. Je ne m'attends pas à voir M. Ricasoli bénir le peuple, M. Cialdini chanter les vêpres, et M. Garibaldi nommé cardinal[1]. Mais je vous connais, vous et vos *aspirations morales*. Si l'on se révolte demain à votre profit : C'est le principe qui triomphe! ce sont des frères, illuminons les villes! Si l'on se révolte demain contre vous : Ce sont des ennemis, bombardons sans pitié!

Oh! je sais que l'arrangement fait sera habilement exécuté; sauf l'imprévu, je ne m'attends guère à rien d'immédiat; on laissera partir nos vaillants soldats, on tâchera même d'incliner les esprits à penser à autre chose, on imposera trois mois de silence et de bonne tenue; et nous, évêques, nous aurons eu l'air de crier dans le désert et sans raison. Mais l'époque est calculée, comme un mouvement de la marée; et ce qui rend l'acte plus odieux, c'est précisément l'art et la puissance de la préméditation. C'est ici une spéculation à

[1] Le langage de M. Ricasoli n'est pas autre chose que le fameux décret de Mazzini et de Garibaldi.

Art. 1er. La papauté est déchue en fait et en droit du pouvoir temporel des États romains.

Art. 2. Le Pontife romain aura toutes les garanties nécessaires à son indépendance dans l'exercice de *son pouvoir spirituel.*

terme, et une révolution à crédit. Seulement le jour de l'échéance embarrasse.

En ce moment donc, quelle est au juste la situation?

Des enfants de ce saint Pontife attaquaient le trône de leur père; d'autres le défendaient, et ne permettaient à personne de le défendre avec eux. Eh bien! que voyons-nous?

Ceux qui attaquaient ont tout pris jusqu'ici, sauf le trône; ceux qui défendaient ont tout laissé prendre, sauf le trône aussi : et aujourd'hui, ceux qui défendaient vont partir; ceux qui attaquaient vont avancer.

Ce n'est pas ici, comme on s'obstine à le dire, comme le ministre italien le répète, *une souveraineté placée dans la condition de toutes les autres souverainetés*. Cela est absolument faux et absurde. C'est une souveraineté placée, depuis dix ans, par les spoliations, les invasions, le massacre de son armée, les menées révolutionnaires de toute sorte, les attaques et les dénonciations incessantes de tous les révolutionnaires de l'Europe, *dans la plus exceptionnelle des situations;* — si exceptionnelle, que pas un gouvernement ne tiendrait dans une situation pareille, et que le gouvernement qui paraît le plus fort en Europe, attaqué et cerné comme l'est celui du Pape, disparaîtrait en un instant, s'il n'avait pas une armée de six cent mille hommes[1].

[1] Le *Moniteur du soir* dit encore, à propos de la circulaire de M. Ricasoli, que l'Italie, qui a promis à la France et à l'Europe « *de* » *ne pas s'interposer entre le Pape et ses sujets,* MAINTIENT CET » ENGAGEMENT FORMEL. » Je répondrai encore au *Moniteur du soir* que le gouvernement italien maintient si peu cet engagement formel, que par l'acte même si amicalement interprété par le *Moni-*

Dans de telles conjonctures donc, la chute est inévitable ; tout le monde la prédit, tout le monde l'annonce. Ce trône, miné depuis dix ans, ébranlé tout autour, et soutenu à cette heure par un seul appui, il s'agit, par un dernier coup et un dernier abandon, d'en consommer la ruine, avec la chute du vieillard : et les moments pour Pie IX sont comptés; chaque jour qui s'écoule le rapproche du terme.

Pour moi, j'ai fait dans cette question tout ce que j'ai pu pour sauvegarder, autant du moins qu'il était en moi, l'honneur de la France et de l'Italie elle-même : j'ai tout dit, une chose exceptée ; j'en écartais ma pensée, et je ne voulais pas la prévoir ; mais il faut bien en subir la vue, aujourd'hui que nous approchons du terme et touchons à la dernière extrémité.

On a écrit le *Dernier jour d'un condamné*. Eh bien ! une convention malheureuse, intervenue entre ceux qui attaquaient et ceux qui défendaient le saint Pontife, l'a mis à ce supplice, lui et ses enfants. Il connaît le jour et l'heure.

Spectacle inouï !

*teur du soir,* IL INTERVIENT de la manière la plus odieuse entre le Pape et ses sujets, et *contre le Pape*. Quand Victor-Emmanuel déclare que l'Italie est faite, MAIS N'EST PAS ACHEVÉE, et M. Ricasoli, que *le Pape à Rome est une* anomalie *dans la civilisation européenne,* et une *contradiction avec tous les progrès accomplis,* n'est-ce pas là une attaque formelle contre le Pape? Est-ce que le ministre italien se permettrait impunément de parler en de tels termes du czar ou du gouvernement anglais, d'un gouvernement quelconque? Et si un ministre quelconque osait dire que la dynastie impériale est *en contradiction avec le progrès accompli par la France,* est-ce que sa parole ne serait pas immédiatement suivie d'une rétractation ou d'une guerre ?

Voilà un vieillard, un pontife, un roi, assis depuis mille ans sur un trône dix fois séculaire.

En ce moment, le monde contemple son agonie.

Le coup de lance, le fiel et le vinaigre ne lui manquent pas.

Sa mansuétude, sa patience, sa magnanimité ont été sans bornes.

C'est à peine si la plainte du Crucifié a été sur ses lèvres : *Ut quid dereliquisti me?*

Les scribes qui l'ont accusé, sont là tous autour de lui, pour l'accuser encore dans cette extrémité, pour s'offenser de sa douleur, pour s'indigner si ses paroles sont émues, pour élargir, après l'avoir creusé, le fossé qui l'entoure, pour envenimer, après l'avoir faite, la plaie de son cœur, enfin pour ameuter contre lui le peuple.

Et cependant, là, comme dans la Passion, on hésite. La main tremble et n'ose porter le dernier coup : c'est à qui le fera porter par un autre. Le Piémont lui-même n'ose pas.

Les meneurs cherchent, et ils trouveront, pour tout consommer, ce qui se trouve toujours pour les grands forfaits, des êtres inconnus, des *bravi* innommés, dont l'histoire ne porte aux générations futures que le crime, et dont elle ne sait pas redire le nom vil et abhorré.

On a besoin de ces auxiliaires. Ils sont dignes de la cause. On les trouvera; sauf à dire, on le dit déjà, pour se donner le droit d'intervenir contre le Pape, que c'est lui qui fait faire l'émeute.

Quelquefois, quand des chasseurs ont longtemps poursuivi une proie, si elle est redoutable, si c'est un lion du désert, quand il est forcé, on l'entoure, mais on hésite à lancer contre lui le dernier trait.

Ici, ce n'est pas un lion, c'est un agneau. Et cependant, ils tremblent tous d'une secrète horreur devant leur forfait.

Cependant, que fait l'Europe? L'Europe contemple, effrayée, mais silencieuse, cette lente agonie.

La victime, sur son Calvaire, jette de tous côtés ses regards, et nulle part le secours : *Circumspexi, et non erat auxiliator!*

La stupeur les a tous glacés.

Mais où sont donc tous ces aigles dont l'Europe se vante et qu'elle déploie sur ses étendards?

La Pologne est déchiquetée par l'un;

L'autre dépèce l'Allemagne surprise et trahie;

Je ne vois là que des vautours.

J'en aperçois un autre qui a laissé récemment casser son aile.

Il y en avait un, plus fort que les autres, planant librement sur l'Europe.

Ah! celui-là devait mourir pour défendre l'agneau; car c'est l'aigle de la France.

Mais non, on ne lui demandait pas de mourir : il lui suffisait d'un regard et d'un cri pour dissiper les meurtriers, mais il plie son aile et s'en va.

Et toi, sainte Victime, grand Pontife, qui t'appuyais si confiant sur les fils de la France, ne te reste-t-il donc plus qu'à te couvrir la tête de ton manteau, et à jeter à

la nation très-chrétienne, en tombant, ce cri éternellement accusateur : *Tu quoque, fili!*

Ah! que l'avenir, que Dieu et les hommes nous pardonnent! Sans doute, il y a des voix françaises parmi les clameurs qui montent contre vous; mais ce n'est pas la France, non, ce n'est pas elle qui vous a condamné, saint Pontife! Ce n'est pas non plus cette Italie que vous avez tant aimée, et que vous auriez voulu faire libre, glorieuse et fidèle!

Je le répète, à l'honneur de mon pays : tous les esprits honnêtes sont dans la stupeur, et les fronts rougissent.

Et je ne vois chez nous que les scribes et les séides à qui il reste une voix pour crier le *Crucifigatur*.

Messieurs, vous avez été trop loin, et vous vous réjouissez trop; vous commencez à inspirer l'horreur. Et ici, mes paroles contre vous sont inutiles; vos actes suffisent.

Vous triomphez. Soit, un tel triomphe vous va bien. Mais après?

Tout sera fini, dites-vous? Non; tout ne fera que commencer.

Le Pape est faible, et on croit pouvoir tout contre lui.

Mais sachez-le, cette faiblesse est plus forte que vous! Il y a dix-huit siècles qu'elle tient.

Il est vrai, vous croyez la tenir à votre tour, et la broyer enfin. Non; celui-là, c'est la pierre qu'on ne broie pas.

Et quand vous aurez spolié et détrôné le Pontife, qu'en ferez-vous? Je l'ai dit : « Ce serait là un de ces

» événements qui retentissent dans l'histoire et caractérisent une époque. Les princes qui l'auraient consommé seraient nommés et jugés sur cet acte. Quelle » que soit leur carrière, ils n'auraient mis la main à » aucun événement dont les conséquences pussent être » plus prolongées après leur mort, et dont ils porteraient une responsabilité plus redoutable devant l'histoire, devant leurs enfants, et devant Dieu. »

Mais que vous importent à vous, ennemis au fond de tout gouvernement, que vous importent les alarmes des consciences, le long trouble des âmes dans toute la chrétienté : formidables embarras du pouvoir ajoutés à tant d'autres?

Ce n'est là, je le sais, que le préliminaire des renversements que vous méditez : et vous ne serez satisfaits que quand vous aurez fait de Rome, arrachée au Pontife, la capitale de tous les révolutionnaires de l'Europe.

Et quant à vous, politiques plus graves, qui ne vous dites pas révolutionnaires, mais qui avez secondé si aveuglément à Rome la révolution, et favorisé cette unité italienne, mère si prompte et si menaçante, on vous l'avait prédit, de cette unité allemande qui vous inquiète justement, vous croyez que, dans notre Europe si agitée, on peut impunément porter la main sur la plus haute autorité religieuse et morale qui soit dans le monde! et que de telles spoliations, de telles violations de tout droit, un tel écrasement de la faiblesse, un tel triomphe de la force, sont de nulle conséquence!

Vous nous répétez chaque jour que, si l'Église n'a

plus le pouvoir temporel, elle aura, ce qui vaut mieux, la liberté ! Nous prenons acte de votre parole ; mais si l'auguste Pontife, qui couvre depuis vingt ans de la majesté de sa vertu personnelle un trône si violemment attaqué, si Pie IX se levait, et, vous prenant au mot, s'il interpellait les rois et les partis, et demandait que la France, l'Italie, l'Angleterre, la Prusse, la Russie, donnant l'exemple au reste du monde, accordent la liberté à l'Église sur leur territoire, et déchirent les lois surannées qui entravent sa libre et bienfaisante action sur les hommes, s'il tenait ce langage, s'il vous prenait au mot, je le répète, que verrions-nous ?

Un refus, un déni de justice, un maintien universel des vieilles entraves si chères aux partis qui se disent les partis de l'avenir.

En sorte que vous nous prenez ce que nous avons, sans nous donner ce que nous n'avons pas.

Sur un point du monde, et dans son Chef, l'Église était libre, et partout ailleurs entravée. Désormais, ni le Chef ne sera libre, ni les membres. Liez la tête après avoir lié les bras, puis reprochez à ce grand corps de ne plus marcher assez vite !

Les faits démentent ici les paroles, les actes désavouent les promesses, et quelque confiance que j'aie pour ma part dans les ressources de la vraie liberté, nous ne saurions être dupes d'un projet d'échange où je vois bien ce que l'on nous prend sans avoir jamais pu apercevoir ce que l'on nous donne.

Les vrais libéraux de l'Europe, ceux qui nous tiendraient ce langage sincèrement, sont d'ailleurs ici dans

la même situation que les vrais chrétiens; ils sont battus, et sans aucun pouvoir de tenir leurs promesses.

Ils assistent avec nous à ce grand événement qui déjà ressemble au naufrage d'un illustre navire dont on entendrait de loin retentir le canon de détresse, pendant que des pirates épient le moment où ils se partageront ses dépouilles. Un autre navire, hélas! pendant ce temps, rentre au port tranquillement, ayant recommandé les naufragés aux forbans de la côte. Et les gens habiles qui se promènent sur le rivage, dirigeant de ce côté leurs longues-vues, affirment que tout se passera bien.

Ce serait un miracle; mais ceux qui nous reprochent de croire aux miracles, ont foi dans celui-ci.

D'autres ajoutent que, si le navire est coulé bas, désemparé, englouti, ce sera l'affaire d'un instant, pénible, mais court, après lequel les flots continueront à couler, le ciel bleu à sourire, et les hommes distraits se détourneront et n'y penseront plus.

Oui, il en sera ainsi un jour sur votre tombe! Mais le navire en ce moment criblé est la barque sur laquelle le Sauveur du monde a planté son drapeau. Pour le bonheur des hommes, elle ne périra pas sous leurs coups; mais, hélas! ces coups retomberont sur eux. On ne se moque pas de Dieu. *Deus non irridetur.*

Et maintenant, qu'ajouterai-je?

Après avoir exposé, dans ce douloureux écrit, la triste situation de l'heure présente, le mouvemen

d'impiété radicale qui se fait en France et en Italie, le progrès des doctrines athées et matérialistes, et, à la faveur des coups portés contre le Pape, la guerre à la religion et à Dieu grandissant chaque jour, préliminaire menaçant de la guerre à l'ordre social; faut-il nous décourager?

Non, je l'ai dit, le découragement n'entre jamais dans les cœurs chrétiens. Ils espèrent toujours; *contra spem, in spem.*

Sur ce qui fait aujourd'hui la grande préoccupation de tous les esprits et de tous les cœurs, sur ce point fixe et menacé vers lequel sont tournés en ce moment avec anxiété les regards de tout l'univers, je n'ai qu'une parole à dire, et elle n'est pas de moi :

L'EMPEREUR VEUT QUE LE CHEF SUPRÊME DE L'ÉGLISE SOIT RESPECTÉ DANS TOUS SES DROITS DE SOUVERAIN TEMPOREL [1].

ABANDONNER ROME, OUBLIER LA POLITIQUE SUIVIE PAR LA FRANCE DEPUIS DES SIÈCLES!

« NON, CE N'EST PAS POSSIBLE [2]! »

Ce n'est pas possible. Non, car je veux croire à l'honneur!

Voilà sur Rome mon dernier mot.

Et quant à Pie IX, que fait-il à cette heure suprême?

Il reçoit dans ses bras cette pauvre cliente de la France, l'impératrice du Mexique, défaillante à ses pieds. Il bénit les généraux et les drapeaux français,

[1] *Lettre aux Évêques de France,* 4 mai 1859.
[2] Discours au Corps législatif, 22 mars 1861.

au moment où on les rappelle. Il bénit les pavillons qui flottent dans les eaux de Civita-Vecchia. Voilà un évêque qui le quitte pour retourner à Naples : écoutez le langage dont il reçoit à Rome, du Saint-Père, l'inspiration : « *Pax vobis*, la paix soit avec vous. *Ego* » *sum*; c'est moi, votre évêque. Ne craignez pas, *nolite* » *timere*. J'aime même les méchants : Je désire couvrir » leurs plaies et les guérir[1]. »

Voici un autre évêque qui, dans une ville de France, combat les ennemis de Dieu ; Pie IX l'encourage. Comme ce général frappé du même boulet que Turenne, qui disait à son fils : « Ne pensez pas à moi, soyez tout à » lui » ; Pie IX semble dire à cet évêque : « Avant de » songer à ceux qui envahissent Rome, allez à ceux qui » envahissent les âmes. Ne pensez pas à moi ; soyez tout » à la défense de Dieu et au salut de votre peuple[2]. »

Et quant à cette guerre faite à Dieu et à toutes les croyances religieuses, eh bien! une dernière fois j'en appelle au bon sens, à la préovyance, au courage, à l'intelligente énergie de tous les honnêtes gens, pour qu'ils défendent leurs enfants, leurs familles, leurs âmes, contre l'invasion des doctrines athées.

Oui, « il faut convier tous les hommes de cœur et » d'intelligence à consolider quelque chose de plus » grand qu'une charte, de plus durable qu'une dynas-

[1] Lettre du cardinal-archevêque de Naples, revenant de l'exil, à ses diocésains. Rome, 23 novembre 1866.

[2] *Perge omnes tui ingenii vires adhibere ad pestiferos errores profligandos atque ad tui gregis salutem procurandam.* — Bref du 8 novembre 1866.

» tie : les principes éternels de la RELIGION et de la » MORALE. » (Discours du prince Louis-Napoléon, à l'hôtel de ville de Paris, 10 décembre 1849.)

Et certes, pour accomplir une telle œuvre, je le répète, les ressources en France ne manquent pas.

Il y a en France une jeunesse généreuse, qui répugne aux abaissements du matérialisme, et sent encore battre son cœur pour les grandes et saintes choses; c'est à elle que je dis : Repoussez, repoussez les doctrines abjectes, restez fidèle aux nobles croyances, et sachez les honorer et les défendre : à vous, qui êtes l'avenir, de sauver l'avenir.

Il y a un peuple honnête et droit, sincère et bon, dont la foi, grâce à Dieu, est intacte comme les mœurs, fidèle à la religion comme à la patrie; force et cœur du pays, ouvrier de la grandeur nationale par l'industrie et par la guerre; c'est à lui encore que je dis : Fermez l'oreille à ces sophistes, ne les laissez pas chasser Dieu de votre foyer et vous dérober, à vous et à vos enfants, le trésor de votre foi et de vos espérances. Oui, ces hommes vous trompent : fuyez-les. Leurs dupes aujourd'hui, et leurs instruments demain, vous seriez bientôt leurs victimes.

Il y a une philosophie spiritualiste, une science spiritualiste parmi nous. Ah! dirai-je aux vrais philosophes et aux vrais savants : La barbarie intellectuelle nous menace. Debout! à l'étude, au travail : sauvez l'honneur et la dignité de l'esprit français.

Il y a même en dehors de nous, disciples de cette religion chrétienne qu'on outrage, il y a des hommes

qui, sans avoir encore peut-être notre foi tout entière, en comprennent du moins les bienfaits, l'influence, la nécessité sociale, « et ne voient aucun intérêt public à » diminuer volontairement ce qui reste de foi dans le » monde. » Voilà ceux aussi à qui je fais appel, pour cette nécessaire ligue de toutes les forces honnêtes du pays, contre l'envahissement toujours croissant des idées subversives de toute société comme de toute religion.

Et je voudrais faire appel aux journalistes eux-mêmes et aux écrivains, à tous ceux qui ont le privilége d'enseigner, d'éclairer, d'émouvoir; à ceux dont les paroles tombent tous les jours dans nos villes et nos villages, sur des esprits à peine entr'ouverts à l'intelligence et à l'instruction, à ceux qui disposent chaque matin du pauvre petit quart d'heure que les hommes condamnés au travail peuvent consacrer à la lecture et à la chose publique; je demande à ces précepteurs de sentir le poids d'une telle responsabilité, de respecter le peuple, de se respecter eux-mêmes, de ne pas déchirer l'Évangile entre les mains de mes prêtres, de ne pas abattre la croix de Jésus-Christ dans les sentiers où les Évêques viennent bénir les pauvres. Je dénonce de monstrueuses doctrines avec une rigueur impitoyable, c'est mon devoir. Mais quand ce devoir est rempli, je me jetterais volontiers aux genoux de ceux que j'ai combattus, et je répéterais ce cri d'une femme de 1793, pour ses enfants : « Ayez pitié, Monsieur le » bourreau. »

J'ai fini, je m'arrête.

Quoi qu'on pense de ce nouvel acte auquel j'ai été condamné, la voix que je viens de faire entendre n'est pas la voix d'un ennemi : nul ne peut s'y tromper. Je ne suis l'ennemi de personne, pas même de ceux que je combats; encore moins de la société que je défends.

# LETTRE

DE

# Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

## A MM. LES CURÉS DE SON DIOCÈSE

SUR

## UNE LIGUE *DITE* DE L'ENSEIGNEMENT

---

Messieurs,

Un journal, que je ne veux pas nommer, vient pour la seconde fois, et c'était déjà trop d'une première, d'entretenir les Orléanais de la Ligue dite de l'*Enseignement*, et il leur propose de l'introduire à Orléans Puisque cette ligue vient nous chercher jusque chez nous, je dois m'en occuper de nouveau. Il m'est certes pénible de rentrer dans ces luttes ; mais je suis attaqué ; je me défends. Du reste, pour vous éclairer sur ce qu'est cette ligue, je n'aurai qu'à vous en redire l'histoire.

Vous vous y tromperiez, si vous la jugiez d'après le nom qu'elle se donne.

Ce n'est point une ligue pour l'enseignement ; c'est une ligue contre la religion. Son nom n'est qu'un masque pour cacher son but. L'enseignement, c'est le

masque; l'irréligion, l'antichristianisme, c'est le but. Mais le masque fait des dupes, qui deviennent complices d'un détestable but.

Quelle est donc son origine?

Cette *Ligue*, que Mgr l'Évêque de Metz a dénoncée l'année dernière dans un courageux mandement, a été importée de Belgique en France par les francs-maçons et les solidaires; et maintenant, avec toute l'ardeur d'une propagande, elle fonde des bibliothèques et des cours pour les hommes, pour les femmes, pour les jeunes filles, pour les enfants, dans les mairies, et ailleurs.

Son origine maçonnique aurait dû suffire à révéler la pensée et le but : car le fondateur, M. Jean Macé, est un franc-maçon, — dont le nom d'ailleurs se retrouve avec tous les noms francs-maçons et saint-simoniens qui se lisent parmi les fondateurs et patrons des *écoles* antichrétiennes de Paris que j'ai signalées naguère. « Il n'est pas douteux », écrit Mgr de Metz, « que cette » *Ligue* se rattache par son inspiration, son esprit, et » son principal fondateur ou organisateur, à une ligue » semblable créée, il y a quelques années, en Belgique, » à l'usage des solidaires, et introduite ou essayée en » Alsace en 1866 [1]. »

Du reste, le fondateur l'a déclaré lui-même dans une réunion générale d'un des *Cercles* de la *Ligue*, à Metz. Il revenait d'une assemblée tenue en Belgique, et c'est « après avoir assisté à Liége à une séance de la Ligue » de l'enseignement belge », qu'il prit « la résolution

[1] Lettre de Mgr de Metz, p. 10.

» de provoquer en France la formation d'une Ligue » ANALOGUE [1]. » L'origine solidaire et l'intention maçonnique de la Ligue française ne sont donc pas douteuses; et les commentaires des journaux francs-maçons, qui se répandent si dangereusement en France depuis quelques années, ne laissent d'ailleurs ici rien à deviner : ils ont toute la clarté désirable, et n'ont pas manqué de vanter et de propager cette Ligue de l'enseignement, œuvre d'une inspiration essentiellement maçonnique. — Sur quel principe, en effet, repose-t-elle ?

Elle repose, qu'on le remarque bien, sur ce principe, que désormais la religion doit être exclue définitivement de l'éducation du peuple : « On ne s'occupera », dit l'article 3 des statuts de cette Ligue, « ni de politique, » *ni de religion.* » Soit pour la politique, Messieurs; nous la bannissons nous-mêmes de nos écoles; mais la Religion! On ne traite pas, en fait d'enseignement et d'éducation morale, la religion comme la politique. La Religion a sa place nécessaire là; l'en exclure, c'est la supprimer.

C'est du reste ce que vous voulez, et ce que les francs-maçons, dans leurs journaux, veulent et disent nettement. La religion est formellement bannie de l'éducation par ces nouveaux éducateurs, non-seulement comme superflue, mais encore comme incapable de donner une base à la morale, comme « inutile, disent- » ils, pour discipliner les enfants, et » même, à un certain point de vue, « *susceptible de les conduire à*

[1] Deuxième *Bulletin de la Ligue.* — Janvier 1868, p. 10, 11.

» *l'abandon de toute morale.* Donc, concluent-ils, il » est urgent D'Y RENONCER. Nous enseignerons les droits » et les devoirs au nom de la liberté, de la conscience, » de la raison, et encore au nom de la solidarité [1]. »

Tel est donc le sens de cette formule en apparence inoffensive, mais inventée pour rallier le plus d'adhérents possible, et écrite dans les statuts de la Ligue de l'enseignement : « On ne s'occupera pas de religion » ; et voilà pourquoi on a fondé cette ligue, et voilà pourquoi on l'apporte chez nous.

Aussi le même journal, *le Monde maçonnique,* écrivait-il encore : « Les Maçons doivent adhérer *en masse* » à la Ligue bienfaisante de l'enseignement, et les » Loges doivent étudier, dans la paix de leurs temples, » les meilleurs moyens de la rendre efficace. Leur » influence sera des plus utiles. *Les principes que nous* » *professons sont* EN PARFAIT ACCORD *avec* CEUX QUI ONT » INSPIRÉ *le projet du F.·. Macé* [2]. » Et peu de temps après, le même journal contenait ce passage, que nous recommandons à l'attention de ceux qui ne veulent pas être dupes des mots, ni se laisser prendre par les apparences : « Nous sommes heureux de constater que la » Ligue de l'enseignement et la statue du F.·. Voltaire » rencontrent dans toutes nos Loges les plus vives sym- » pathies. On ne pouvait avoir deux souscriptions plus » en harmonie : Voltaire, c'est-à-dire la destruction des » préjugés et des superstitions ; la Ligue de l'enseigne- » ment, c'est-à-dire l'édification d'une société nouvelle,

[1] *Le Monde maçonnique,* octobre 5866 (1866), p. 372.
[2] *Ibid.*, février 5867 (1867).

» uniquement basée sur la science et l'instruction. Tous » nos FF.·. le comprennent ainsi [1].

» Et vous aussi, Messieurs, vous le comprendrez » désormais », ajoutait Mgr de Metz : « souscrire à la » statue du plus grand ennemi de Jésus-Christ dans les » temps modernes, et à la Ligue de l'enseignement, » c'est souscrire à deux œuvres semblables dans leur » esprit et dans leur but [2]. »

Et le F.·. Jean Macé, afin qu'il ne nous reste aucun doute à cet égard, n'a pas manqué, dans un grand dîner maçonnique, de porter un toast solennel, avec tout le faste et la phraséologie de l'éloquence franc-maçonne, au F.·. Voltaire [3].

Si les paroles du journal maçonnique n'édifient point décidément les naïfs sur la vraie portée de ces mots : « On ne s'occupera pas de religion » ; sur le vrai sens du divorce impie que l'on proclame entre l'éducation, la morale et la religion, il faut désespérer d'éclairer jamais certaines gens [4].

Tel est donc l'enseignement pour lequel on se ligue : c'est l'enseignement séparé de la religion, c'est la religion supprimée de l'éducation, et chassée des écoles ; c'est le peuple élevé sans religion ; c'est la morale sans religion, la morale indépendante : en un mot, c'est,

1 *Le Monde maçonnique,* avril 5867 (1867), p. 736.

2 Mandement de Mgr de Metz, p. 10.

3 *Le Monde maçonnique.*

4 C'est le *Monde maçonnique* qui nous apprend encore que dans une école professionnelle de jeunes filles, *le prix de morale* a été décerné *aux filles d'un libre penseur, qui n'ont jamais suivi les cours d'aucun culte religieux.*

sous le mensonge d'une neutralité hypocrite, la ruine pratique de la religion.

*Le Siècle* du moins était sincère quand il écrivait : « Oui, pour combattre efficacement l'ennemi (la reli- » gion), nous n'avons qu'une seule arme, il est vrai, » mais une arme puissante et infaillible, c'est *la sépa- » ration* absolue *de l'enseignement moral* et *de l'ensei- » gnement religieux*[1]. »

[1] Et comment ne pas voir que chasser la religion de l'éducation, c'est se mettre en dehors de toute civilisation et au ban de l'Europe civilisée ?

En Angleterre, en Allemagne et en France, les plus grands hommes d'État l'ont unanimement proclamé.

« Au nom des droits de la conscience », Robert Peel demandait « que la religion formât la base universelle de toute éducation, et » que l'instruction religieuse donnée dans l'école fût dogmatique. » Et il allait jusqu'à dire que le système de la séparation « viole les » droits de la conscience, et que l'Église, plutôt que de consentir à » un tel plan, devrait se séparer entièrement de l'État, et prendre » en mains, et en dehors du gouvernement, l'éducation du peuple. »

Lord Stanley, aujourd'hui lord Derby, disait « que l'éducation pu- » blique devait être considérée comme inséparable de la religion » ; il déclarait le système contraire, « la réalisation d'une idée folle et » dangereuse. »

« Tout système qui place l'éducation religieuse sur l'arrière- » plan », disait de son côté M. Gladstone, « est un système pernicieux. »

« Je préférerais mourir », s'écriait sir Stafford Northcote, « plu- » tôt que de livrer mes enfants au caprice de tels instituteurs. »

Lord Russell lui-même, dans son plan, voulait que, dans l'école normale qu'il proposait de fonder, « la religion réglât le système » entier de l'éducation. »

Les hommes d'État les plus autorisés de l'Allemagne et de la Prusse ne pensent pas autrement :

« On a acquis en Prusse », écrivait M. de Raumer, « la convic- » tion de plus en plus fondée, que la prospérité de l'école primaire » dépend de son union intime avec l'Église. » Et quelques années après, en 1854, il écrivait que l'éducation doit reposer « sur la base

Aussi, les Loges maçonniques trouvant cette arme dans la *Ligue*, se sont empressées de s'y affilier en masse. Parmi les listes d'adhérents publiées par le *Bulletin de la Ligue*, je lis :

La L.·. *l'Écho du Grand-Orient*, de Nîmes,

» du Christianisme, véritable soutien de la famille, de la commune » et de l'État. » M. de Beust, aujourd'hui archichancelier de l'Autriche, ministre en Saxe en 1851, promulguait alors une loi conçue dans les mêmes principes.

Des protestants, tels que M. Sthal et M. Hengstenberg, réclamaient aussi pour l'éducation avec la religion ; et parmi les catholiques, Mgr Ketteler, l'illustre évêque de Mayence, le demandait au nom de la liberté.

Il n'y a véritablement que les matérialistes et les athées qui puissent sans inconséquence patroner le système contraire, le système de séparation ; et je comprends parfaitement un des coryphées actuels du matérialisme, M. Vogt, disant, en plein parlement de Francfort, en 1848 : « Il nous faut la séparation de l'Église et de l'État, » de telle sorte QUE TOUT CE QUI PORTE LE NOM D'ÉGLISE SOIT ANÉANTI, » que ce qu'on nomme Église disparaisse de la terre sans laisser de » trace... Abolissez donc tout ce système qui inculque à l'homme, » dès son enfance, des croyances pour l'avenir... IL FAUT POUVOIR » ÊTRE ATHÉE. »

C'est donc avec autant de clairvoyance que d'autorité, qu'en France, les hommes d'État les plus éminents ont pensé et parlé ici comme les plus grands esprits de l'Allemagne et de l'Angleterre.

L'éducation sans principe religieux est « un danger pour la so» ciété », a dit nettement M. Guizot. « Le devoir des familles et du » clergé », ajoutait M. Cousin, « est de combattre l'école où un en» seignement religieux positif ne serait pas donné. » — Je ne rappellerai pas les énergiques paroles de M. Thiers, que tout le monde sait, et son mépris pour les utopistes impies que je combats. — Et à une époque qui donne à sa parole plus d'autorité encore, le 15 germinal an X, M. Portalis, présentant au Corps législatif les résultats de l'enquête sur l'instruction publique, ordonnée par le Premier Consul, concluait par les déclarations solennelles que voici :

« Il est temps que les théories se taisent devant les faits. *Point » d'instruction sans éducation, sans morale, et* SANS RELIGION.

» Les professeurs ont enseigné dans le désert. L'instruction est

La L.·. *Saint-Jean de Jérusalem*, de Nancy,
La L.·. *la Sincérité*, de Reims,
La L.·. *l'École mutuelle*, de Paris,
La L.·. *la Ligne droite*, de Paris,
La L.·. *l'Étoile de la Charente*, d'Angoulème,
La L.·. *les Arts réunis*, de Mâcon,
La L.·. *la Libre Pensée*, d'Aurillac,
La L.·. *la Réunion*, de Toulon,
La L.·. *l'Espérance couronnée*, de Dieppe,
La L.·. *la Rose du Parfait Silence*, du Mans.

Et une foule d'autres Loges, aux noms plus ou moins ridicules et grotesques [1].

» nulle depuis dix ans : *il faut prendre la religion pour base de* » *l'éducation.*

» Ainsi TOUTE LA FRANCE *appelle* la religion *au secours* DE LA MO- » RALE ET DE LA SOCIÉTÉ. »

C'est pourquoi le génie pratique de l'empereur Napoléon avait voulu que « les préceptes de la religion catholique fussent la base » de l'éducation dans l'Université. »

Nous avons fait bien du chemin depuis le premier Empire, et même depuis le règne du roi Louis-Philippe. Et en vérité l'on se demande : Où allons-nous, et à quelle honte sommes-nous réservés?

[1] Il y a des Maçons de différents ordres, rites et noms; les Maçons du *Rite d'Héredom* ou perfection, l'ordre de l'*Étoile flamboyante,* l'ordre sacré des *Sophisiens,* l'ordre égyptien de *Misraïm,* l'ordre de *Memphis,* l'ordre des *Philalèthes* et des *Philadelphes,* puis de la *Candeur,* puis des *Vrais Amis constants,* des *Frères discrets,* des *Enfants de l'Union triomphante* et de la *Constance couronnée;* il y a la loge des *Trinosophes,* la loge de l'*Aménité,* etc.

Quand j'étudie de près, comme je le fais depuis quelque temps, la franc-maçonnerie, ses rites, ses usages, ses banquets, sa langue, ses appellations, son éloquence, j'éprouve une impression étrange, et je ne puis m'empêcher d'y voir un des témoignages les plus tristes et les plus curieux de la faiblesse, je ne veux pas dire, de l'imbécillité de l'esprit humain.

Qu'il y ait des francs-maçons de bonne foi, je n'en doute pas.

Et qu'on ne m'accuse pas de prêter à la Ligue de l'enseignement et aux Loges maçonniques un but qu'elles n'ont pas. Car ce but, elles le proclament elles-mêmes, et voici des paroles sur lesquelles il est impossible de se faire illusion :

« Il faut », écrivait récemment *le Monde maçonnique*, « que l'Église en prenne son parti, l'idée maç.·. prendra un jour sa place... Un temps viendra où les peuples sauront se passer de ses mystères, sauront *vivre, naître* et *mourir, sans elle* et ses ministres. »

Et quand les peuples en seront venus là, que feront-ils, Messieurs? Le voici :

Je lisais il y a peu de jours un document, — comme il en paraît trop depuis quelques années, — une lettre adressée aux ouvriers d'Espagne par l'*Association in-*

J'ai trop l'habitude et le respect du cœur humain, pour ne pas découvrir ses instincts profonds et ses besoins sérieux jusque dans ses erreurs et dans ses puérilités. Je crois donc qu'il y a des francs-maçons honnêtes et dupes, qui ne savent même pas que l'Église a condamné la franc-maçonnerie, et qui, sans avoir franchi tous les degrés qu'ils ne franchiront jamais, obéissent simplement au désir de faire quelque bien avec leurs semblables. Pour eux, c'est la contrefaçon de la charité, et la copie défigurée de la fraternité chrétienne. J'irai plus loin, et je me suis même convaincu que, pour plusieurs, c'est un vague besoin de remplacer la religion absente : mais il faut avouer qu'il n'y a là qu'une ombre bien fausse de religion, vraiment trop commode, et singulièrement attrayante au cœur de l'homme, puisqu'elle n'est pas sans mystères, et qu'elle est sans commandements.

Qu'ils me permettent de le leur dire : ils se trompent de route ; ils cherchent là ce qui n'y est point, et ce que leur conscience n'y trouvera pas. D'autres qui, malheureusement, s'appuient de leur concours, ont d'autres pensées et un autre but. Ce n'est pas une contrefaçon du Christianisme qu'ils poursuivent, mais le renversement.

*ternationale des travailleurs,* — association qui proclame aussi que la religion ne doit plus avoir de place dans l'éducation du peuple : « N'oubliez jamais », disaient les ouvriers de l'Association internationale à leurs frères d'Espagne, « n'oubliez jamais que les armées » permanentes, les généraux, le clergé, la bourgeoisie, » sont les ennemis naturels et invincibles du peuple. » Et un peu plus loin : « Le peuple ne doit plus faire » de révolution que contre l'ordre social actuel tout » entier.

Ainsi : « Naître, vivre et mourir sans religion. » Et « Ne plus faire de révolution que contre l'ordre social » actuel tout entier », tel est le programme.

Devant de telles déclarations, on conçoit que l'Empereur ait dit récemment : « Les félicitations du clergé » me touchent toujours profondément. On peut voir » par ce qui se passe combien il est *indispensable d'affirmer les grands principes du Christianisme,* qui » nous enseignent la vertu *pour bien vivre,* et l'immortalité *pour bien mourir.* »

Certes, ces paroles sont nobles, et dignes du Souverain d'une grande nation chrétienne.

Mais quel malheur qu'à côté de telles paroles, d'autres prononcent, sans être démentis, des paroles si contradictoires! Bossuet déplorait autrefois le sort des princes, qui trop souvent ignorent ce qu'ils devraient savoir. Pour moi, je dis, dans le même sentiment, quelle compassion ne méritent pas les Souverains, condamnés à se voir trompés dans leurs plus religieuses intentions, et à trouver parfois à leur service des hom-

mes qui ont la hardiesse d'insulter leur maître, en prétendant que ses actes démentent à ce point ses paroles, et d'écrire ce que voici :

« En confiant l'éducation du peuple à un homme » affranchi DE TOUTES LES SUPERSTITIONS RÉGNANTES, l'Em» pereur a fait un véritable coup d'État...

» En choisissant ce libre penseur, l'Empereur a fait » acte de haute et intelligente bourgeoisie ; il a impli» citement reconnu les droits de la minorité, qui ne » doit être ni opprimée ni abêtie par le nombre ; *il » a fait une violence morale à la majorité de ses élec» teurs.*

» Ceux qui ont couru au scrutin, *sous la bannière » de leurs curés,* pour voter l'infaillibilité d'un homme, » n'ont rien à dire si cet homme, par une heureuse » inconséquence, se met un jour en tête de les éman» ciper et de les DÉCRASSER. »

M. Duruy a pour adversaires déclarés « ses collègues » du ministère, la majorité de la Chambre, la presque » unanimité du Sénat et les trois quarts et demi de la » nation, c'est-à-dire tous ceux qui vont à la messe. » Pensez-vous que les *bonnes intentions* de l'Empereur » puissent résister jusqu'au bout à cette pression for» midable ?

» Le beau n'est pas d'avoir découvert, choisi et élevé » M. Duruy, c'est de le maintenir depuis cinq ans à son » poste [1]. »

Pour moi, il m'est impossible de croire que l'Empereur connaisse de telles paroles, et je suis même

[1] Cité par l'*Union* du 23 novembre 1868.

tristement convaincu qu'on ne les mettra pas sous ses yeux.

Sans commentaires donc, je reviens à cette Ligue de l'enseignement, dont il est bien entendu que M. le ministre de l'instruction publique favorise l'établissement et la propagation autant qu'il le peut. Cette *Ligue* organise en ce moment la plus active et la plus vaste propagande, ralliant à elle, comme toujours, grâce à son enseigne, des dupes qui viennent prêter là, sans le savoir, leur appui à une œuvre déplorable.

Il suffit de lire les *Bulletins de la Ligue*, pour mesurer toute la portée de cette nouvelle conjuration[1] :

« La Ligue de l'enseignement », disait le F.·. Jean Macé dans une assemblée générale le 10 novembre 1867, « ne doit pas être une société, mais une » CONFÉDÉRATION DE SOCIÉTÉS[2]. »

Et c'est pourquoi en ce moment la Ligue s'occupe activement de constituer « une AGENCE CENTRALE, servant en quelque sorte de bureau permanent de renseignements et de statistique, *à l'usage de tous les centres du réseau de la Ligue*[3]. »

Il y a déjà de ces centres à Dieppe, à Reims, à Nancy. « Dans plusieurs localités, diverses institutions dues à » l'initiative privée se sont rattachées à la Ligue, no-

[1] Qu'on examine encore les bibliothèques de cette *Ligue*. Là se rencontrent parmi les livres de morale qui doivent faire l'éducation des jeunes gens et des jeunes filles, des adultes hommes et femmes, dans les classes laborieuses et populaires, l'*Émile* de Rousseau, *Notre-Dame de Paris*, et madame Sand, et autres livres de cette nature.

[2] Deuxième *Bulletin* trimestriel, 1^r janvier 1868, p. 11.

[3] *Ibid.*, p. 5.

» tamment à Moulins, à Roanne, à Mazamet, à Meillon-» nas[1]. » Et je lisais naguère dans un journal universitaire, défenseur ardent de M. Duruy, dans la *Revue de l'Instruction publique*[2], que « des sociétés semblables sont en voie de formation à Strasbourg, Mul-» house, Reims, Nancy, Périgueux, Château-Thierry, » Bar-le-Duc, Saint-Dié, etc. » Ces renseignements étaient donnés à la *Revue* par M. le professeur de rhétorique au lycée impérial de Metz, lequel applaudissait naturellement à tout cela, et faisait des vœux pour que *le mouvement* continue et se propage.

Et il faut bien ajouter que le F.·. Jean Macé, fondateur de la *Ligue de l'enseignement*, et dont le *Bulletin de la Ligue* dit qu'il est *le plus vaillant ligueur de France*[3], est aussi un professeur; le président de la Ligue à Metz, un autre professeur, et du lycée même de Metz; et dans une lettre de ce professeur, que publiait il y a quelques mois le *Vœu national* de Metz[4], il se déclarait hardiment franc-maçon et libre penseur. Et d'ailleurs, afin que l'accord fût parfait, M. le proviseur du lycée impérial, dit ce bulletin, « avec une » obligeance dont nous ne saurions trop le remercier » et le féliciter », a mis à la disposition *de la Ligue* une des salles de l'établissement dont il est le chef. Les cours se font au lycée.

Voilà, il faut l'avouer, un lycée bien pourvu. Ces

1 Deuxième *Bulletin de la Ligue,* janvier 1868, p. 4.
2 N° du 24 février 1868.
3 N° de janvier 1868, p. 10.
4 N° du 4 mars.

messieurs sont évidemment sûrs de leur fait et de leur ministre. Et pour peu que les maîtres d'école, sûrs de leur fait aussi, se fassent francs-maçons et ligueurs comme les professeurs, cela nous promet un bel avenir. Que les gens d'esprit qui ont la vue basse se rassurent. Pour moi je ne suis pas de cette sorte.

La *Ligue*, du reste, admet parmi ses membres des enfants mêmes, et cela avant l'âge de quinze ans! Au moins devront-ils consulter leur père et leur mère? C'est ce dont les statuts ne s'occupent pas.

Et je lis dans un discours du F.·. Jean Macé, *que les élèves de ces cours sont des ligueurs au même titre que les professeurs;* l'un donnant, l'autre recevant, *ils doivent tous être sur le même pied dans les cercles de la Ligue*[1].

Enfin, le programme de l'enseignement a été approuvé provisoirement par M. le préfet de la Moselle, en date du 5 novembre 1867. Et comme si nous avions un ministre de l'instruction publique pour toucher de près ou de loin à tout ce qui s'entreprend contre la religion, l'autorisation définitive a été donnée par lui le 4 décembre[2].

Et je lis dans la *Revue de l'Instruction publique*[3] que de nouvelles autorisations viennent d'être données au cercle *Dieppois* et au *groupe Colmarien*.

Et enfin, le F.·. Jean Macé, dans un rapport *sur la première année de propagande de la Ligue en France,*

[1] *Bulletin de la Ligue,* 4 mars, p. 11.
[2] N° de janvier 1868, p. 9.
[3] N° du 24 février.

nous apprenait que déjà tous les départements français, excepté douze, étaient enrôlés dans la Ligue, « *et c'est* » *ainsi* », dit Jean Macé, « *que la Ligue française finira* » *par devenir une grande armée.* »

Et voici que dans son ardeur extrême de propagande, la Ligue vient s'abattre en ce moment sur Orléans ; sûre d'y trouver une salle disponible et des adhérents quelconques, ce qui se trouve partout, même dans les meilleures villes. L'important n'est donc pas que cette *Ligue* s'établisse ou ne s'établisse point dans cette ville, c'est que ceux qui n'y doivent pas être, n'y soient pas ; bien qu'un journal, que je ne voudrais pas m'accoutumer à croire hostile à la religion, lui prête un appui dont je dois être pour le moins étonné.

Eh bien, ce que j'ai à dire ici, Messieurs, et ce que vous devez redire autour de vous, est bien simple. Non, absolument non, on ne doit pas s'enrôler dans cette Ligue ; il ne faut pas donner l'appoint de son nom, de son honorabilité, de sa position, de son influence et de son argent, à une œuvre qui travaille pour le but que nous savons.

Propagez l'enseignement, à la bonne heure ; c'est ce que la religion a toujours voulu, c'est ce que l'Église a toujours fait, c'est ce que nous voulons tous. A Malines, j'ai dit assez haut que je voulais l'instruction pour tous, et j'ai réclamé des écoles d'adultes bien avant que le ministre de l'instruction publique et les municipalités en eussent fait bruit ; toutefois pas avant que les Frères des écoles chrétiennes, qui sont l'objet de tant de ca-

lomnies et d'injustices [1], eussent commencé; ce qui n'empêchera pas qu'on ne dise encore que je veux, et que nous voulons l'ignorance du peuple. Non, nous voulons, autant et plus que qui que ce soit, l'enseignement et la liberté de l'enseignement, la concurrence dans l'enseignement, mais une concurrence loyale. Ce que nous ne voulons pas, c'est l'enseignement tel que l'entend cette Ligue; c'est l'enseignement séparé de la religion; c'est la religion chassée de l'enseignement; ce que nous ne voulons pas, c'est l'insulte et la persécution aux instituteurs religieux; c'est la coopération, sous prétexte d'enseignement, au but antichrétien que l'impiété poursuit.

Poussez, Messieurs, les hommes qui veulent bien vous écouter, à favoriser, à développer l'instruction dans toutes les classes, mais non pas en entrant dans cette Ligue; faites-leur comprendre qu'ils ne peuvent pas, à moins de trahir la religion, se faire, même sous l'honnête prétexte de l'enseignement, LES DUPES ET LES COMPLICES de ceux qui travaillent à ruiner, sous couleur d'instruction, dans notre pays et dans le peuple, toute religion.

Messieurs, je n'ai assurément aucune envie, ici, à Orléans, de faire la guerre à qui que ce soit. Il m'est très-dur, je le répète, d'interrompre de chères et paci-

[1] Toutefois, il est juste de dire qu'ils ne les rencontrent pas partout. Au concours de l'Hôtel de ville de Paris, pour les écoles Turgot et Chaptal, sur 233 candidats, 57 ont été admissibles après les premières épreuves.

Sur ce nombre, les Frères en avaient 45, et sur les 35 bourses accordées, les Frères en ont eu 34, dont les 33 premières et la 35e.

fiques études pour repousser de telles attaques. Mais quand on vient frapper à la porte de mon bercail, si on s'imagine que je ne crierai pas, on se trompe.

Veuillez agréer, Messieurs, l'assurance de mon profond et religieux dévouement.

† FÉLIX, *Évêque d'Orléans.*

Le 8 janvier 1869.

# LETTRE

DE

# Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

## A M. GAMBETTA

---

Monsieur,

Après avoir lu le discours que vous venez de prononcer à Saint-Quentin, j'ai attendu quelques jours pour voir si quelqu'un se lèverait et ferait justice de vos paroles. Puisqu'on les laisse passer sans protestation, malgré le peu de goût que j'y trouve, je parlerai.

Votre discours touche à la fois à la politique et à la religion, et vous traitez ces deux grandes choses comme si, demain, vous deviez en être le maître. Je m'occuperai peu de votre politique, bien qu'elle ajoute aux inquiétudes déjà si graves de notre pauvre pays une menace de plus; mais j'ai le droit de vous demander compte, comme évêque, de la guerre que vous déclarez à l'Église et à la Religion.

Car c'est la guerre; et avec des accusations et des outrages tels, que, si vos paroles étaient vraies, ce n'est pas seulement de l'école qu'il faudrait nous chasser, comme vous le demandez, mais de l'Église elle-même.

J'avoue que j'ai d'abord été surpris par la modéra-

tion apparente de vos paroles. Sensible aux conversions, quand elles sont sincères, je me demandais, en vous lisant, en vous voyant si calme, si insinuant et si avisé, quoique peu modeste, je me demandais si l'Assemblée nationale allait présenter le spectacle d'une réconciliation des partis devant l'image d'une République idéale! Que de miel sur vos lèvres! Parfois même que de tolérance dans vos maximes! Voici, en effet, dans l'exposé, le programme, le message, le manifeste, de quelque nom qu'il convienne de l'appeler, que vous avez adressé à vos convives de Saint-Quentin; voici comment vous procédez :

Vous voulez « un gouvernement fort et durable, pro» tecteur vigilant des intérêts *de tous* et capable de » *régénérer les mœurs* de la famille française. » — Ici, Monsieur, nous sommes certainement tous d'accord.— Ce gouvernement, dites-vous, pacifiera les âmes, rapprochera les classes, et rendra à la France son rang en Europe. — A merveille encore! Mais poursuivons.

Pour cela, vous faites appel même aux votants désabusés du plébiscite, même aux légitimistes, qui seront, par leur fortune et leur éducation, la *parure de l'État*, même aux conservateurs, qui seront le frein d'une politique dont vos amis seront l'aiguillon.

Et quelle sera cette politique? La *politique du travail*, bien différente de la politique de conquête, le triomphe de l'*idée de justice* dans l'accomplissement des devoirs sociaux. — Je ne puis m'empêcher de remarquer ici que ces mots : *politique du travail, idée de justice*, sont ceux qu'emploie tous les jours l'*Inter-*

*nationale*, et dans un sens qui n'est pas fait précisément pour rassurer la société. Mais passons.

Cette forme de gouvernement, cette politique, comment arriver à l'établir? Par le suffrage universel, droit des droits, juge unique et souverain, armée pacifique. Et comment persuader et entraîner le suffrage universel? En donnant à l'opinion publique, par les *fréquentations démocratiques*, les preuves de la *moralité*, de la *valeur politique*, de l'*aptitude* aux *affaires*, du parti républicain; en établissant que le *pouvoir républicain est le plus libéral des pouvoirs*, etc., etc.

Vraiment, Monsieur, tout cela a dû paraître admirable à votre auditoire, et si telle est votre République, beaucoup de nos plus honnêtes conservateurs vous diront : Touchons-nous la main; c'est celle-là même que l'Assemblée nationale essaye de réaliser, au prix de tant d'abnégation, de désintéressement et de loyauté, avec et par M. Thiers. Mais soyons francs. Cette République, vous n'avez pas le droit de dire que c'est la vôtre. Votre douceur est purement oratoire et platonique, car deux phrases de votre discours vous trahissent, et montrent qui vous êtes.

Il faut, dites-vous, « *ne donner jamais son opinion* » *que comme un moyen d'accroissement du bien-être* » *général*, et se faire pour soi-même une sorte de » *memento* dans lequel on inscrit, pour les réclamer, » les institutions que le peuple est en droit d'attendre » de la république démocratique. »

Si un prêtre avait dit ces mots, qui semblent d'un Italien plutôt que d'un Français, on l'accuserait d'hypo-

crisie et de restriction mentale. On dirait qu'il fait le câlin et le bon apôtre, qu'il cache son jeu, n'avouant pas le fond de sa pensée. Mais tout est défendu à un clérical, tout est permis à un radical. Cela est connu. Je me borne à citer cette première phrase sans la qualifier davantage, et je passe à une seconde qui me donne le droit, non pas seulement de vous suspecter, comme celle-ci, mais de vous attaquer en face ; cette phrase, la voici :

« *Ce que j'ai fait dans le passé est le vrai gage de » ce que je ferai dans l'avenir pour l'établissement » définitif de la République.* »

C'est là, Monsieur, que je vous arrête.

Et d'abord, j'admire comment, chargé devant le pays d'une responsabilité si grave, et de fautes dont on aurait pu vous demander un compte plus sérieux, vous pouvez être si prompt à accuser les autres et à vous glorifier vous-même, au point d'oser dire : « *Ce que » j'ai fait dans le passé est le vrai gage de ce que je » ferai dans l'avenir.* »

Qu'avez-vous donc fait dans le passé ?

Jeune avocat, improvisé tout à coup homme politique, à la suite d'un procès tumultueux, l'audace de vos opinions révolutionnaires a fait de vous un candidat au Corps législatif, puis un député, avec vos amis MM. Blanqui, Raspail, Rochefort. Au 4 septembre, vous avez pris le pouvoir sans consulter le pays, et, dans le pouvoir, vous vous êtes adjugé le ministère de l'intérieur sans consulter vos collègues. Une fois à ce ministère, avez-vous tendu à tous les bons citoyens ces

bras que vous semblez ouvrir maintenant si larges? Non. Vous avez mis à l'Hôtel de ville les Étienne Arago, les Ferry et les Rochefort; aux mairies, Delescluze, Mottu, Bonvalet, Clémenceau; aux préfectures, Duportal, Engelhard, et tous les Jacobins, vos amis, rien que vos amis, et les plus exaltés. Puis, lorsque vos collègues ont eu, pour se débarrasser, l'insigne faiblesse de vous jeter sur la France, lorsque le hasard des événements vous a subitement confié ce rôle magnifique et qui eût été sans égal pour un cœur de héros et de vrai patriote, qu'avez-vous fait? Vous avez bien plutôt cherché à imposer la République, votre République, qu'à sauver la France. Que nous parlez-vous de suffrage universel? Vous l'avez compté pour rien. Par un premier décret, vous avez cassé les conseils généraux sans les remplacer. Par un second décret, vous avez ajourné les élections. Par un troisième décret, vous avez mutilé les droits d'éligibilité. Seul maître, partout obéi, d'un peuple qui vous a prodigué son argent, ses enfants, son sang, qu'en avez-vous fait? N'est-ce pas un républicain lui-même qui a appelé votre funeste pouvoir *la dictature de l'incapacité?*

Après trois mois, vous pesiez sur nous presque plus que l'Empire, et lorsque vous soutenez que l'Assemblée nationale a achevé sa tâche qui était de finir la guerre, vous oubliez que cette Assemblée avait reçu de la France trois mandats et non pas un seul. Elle était, elle est encore chargée de délivrer la patrie, des Prussiens, de la démagogie, et de vous.

Après les effroyables catastrophes dans lesquelles

s'abîma l'Empire, savez-vous, Monsieur, quel fut le grand malheur de la France? Ce fut qu'alors, dans une crise aussi terrible, le maître absolu de la France, c'était vous. Je ne parle pas des deux vieillards qui se trouvaient à Tours avec vous. C'était de vous, de l'avocat, que nos généraux recevaient des ordres; c'était vous qui dictiez des plans de campagne; vous qui éparpilliez nos forces, et lanciez à l'aveugle, à droite et à gauche, nos armées, multipliant vos bulletins menteurs en même temps que nos revers... Mais je détourne ma pensée de ces désastres, ainsi que de ces pauvres soldats, sans vêtements, sans souliers, sans vivres, sans munitions! Quel organisateur vous avez été, Monsieur! Et que vous avez eu la main heureuse avec vos fournisseurs!

Cependant, toujours généreuse, la nation aurait pu tenir quelque compte de votre activité personnelle et de vos efforts, même malheureux; elle vous avait su gré de vous être effacé momentanément, mais vous avez reparu trop tôt, peu de temps avant le jour où la Commune de Paris remettait en lumière vos amis, vos lieutenants, vos maîtres ou vos disciples, Delescluze et Millière, Rigault et Ranc, Cavalier et Mottu, tous ces hommes couverts à la fois d'ignominie et de ridicule, dont quelques-uns vous entourent encore, tout ce parti que, pas même par un mot, vous ne désavouez, et dont vous engagez aussi les membres à donner une preuve de leur moralité, de leur valeur politique et de leur aptitude aux affaires! Cette preuve est donnée, Monsieur, et vraiment vous comptez trop sur la légè-

reté, la sottise ou la crédulité du public. Vous lui prêchez en paroles une débonnaire République, mais il n'a pas oublié la République à la fois grotesque, ruineuse et sanglante qui, pendant six mois, a été infligée à la France.

Votre République *démocratique*, vous avez évité avec un soin prudent de la nommer *sociale;* et pourquoi donc? Le bonheur d'avoir encore une heure rapide de dictature ne vaut-il pas la peine qu'on risque les catastrophes? Pauvre pays, destiné à être ainsi perpétuellement la dupe ou la victime des plus coupables ambitions!

Non, quoi que vous disiez ou dissimuliez, nos souvenirs tuent vos promesses, et il faudrait pour nous persuader autre chose que des paroles sonores. Vous sortez, il est vrai, sur un point seul, du vague de votre programme. Vous voulez, dites-vous, fonder avant tout l'avenir démocratique sur une réforme, celle de l'enseignement; et dans cette pensée, vous vous proclamez, vous et vos amis, seuls capables, seuls dignes d'élever la jeunesse. Vous voulez que l'on fasse des hommes *justes*, *libres* et *forts*. Cela est à merveille. Mais comment? Par une éducation nationale donnée d'une manière *véritablement moderne*, *véritablement démocratique*.

Et ici vous osez affirmer que l'Église et les gouvernements n'ont rien fait pour l'enseignement, qu'à leurs yeux *tout lecteur est un ennemi*, et vous prétendez réformer le monde par vos écoles.

Laissez-moi vous répondre que vous profitez ici de

l'ignorance, au lieu de la combattre. Car il faut étrangement compter sur l'ignorance d'un auditoire, pour lui faire accepter à la fois dans une même phrase une calomnie et une niaiserie.

Les gouvernements français, depuis soixante ans, ont établi plus de cinquante mille écoles et triplé le budget de l'enseignement primaire.

Quant à l'Église, elle est fondée sur deux choses : un livre, l'Évangile, et un commandement divin, qui est : *Ite et docete*, allez et instruisez. Cette phrase, devenue banale : *L'ignorance est la source de tous les maux*, c'est un Pape qui l'a prononcée, et il ajoutait : *surtout parmi les ouvriers*. Benoît XIV disait cela plus de cent ans avant votre naissance.

La calomnie est donc lourde, la niaiserie l'est encore plus. Ainsi, vous aussi, Monsieur Gambetta, vous avez la prétention de frapper les générations à votre effigie, comme on frappe une monnaie, par le moyen des écoles. Mais les gens du métier savent bien, et l'expérience prouve que cette prétention est absurde, et peut devenir une affreuse tyrannie. L'instruction, en soi, primaire ou secondaire, même avec tout ce que vous pourrez y ajouter de hautes sciences, d'algèbre, de chimie, etc., ne donne pas des mœurs; et, en particulier, les partis qui flattent les instituteurs attendent au fond bien plus de leur influence sur les électeurs que de leur action sur les écoliers.

Savez-vous ce qui surtout influe sur la famille et sur la société ? C'est l'éducation, morale ou immorale, religieuse ou athée. Et savez-vous pourquoi je me défie

de votre réforme? C'est qu'elle ne sera ni morale ni religieuse.

Dans le vrai, qu'est-ce qu'une instruction *vraiment moderne, vraiment démocratique?* Est-ce qu'il y a une géométrie moderne? une grammaire démocratique? une jeune morale et une géographie inédite? Tous ces grands mots sont de gros nuages oratoires, vides, obscurs, et sans aucun sens pour l'esprit, dès qu'on veut les décomposer.

Cependant, après avoir jeté ces phrases à vos auditeurs, vous continuez et vous prononcez les mots du parti, les mots d'ordre du moment. Il n'y manque que les dîmes et les corvées. Vous dites : L'enseignement sera *gratuit.* — C'est trente millions de plus au budget; mais qu'importe? vous en avez fait dépenser bien d'autres. Les pauvres payeront pour les riches; mais le peuple s'imaginera ne rien payer, et vous en devoir le bienfait. — *Obligatoire,* soit, si vous pouvez inventer une sanction sérieuse pour votre loi, une sérieuse garantie pour la liberté des familles, et surtout des maîtres dont vous soyez assez sûrs pour pouvoir, sans la plus abominable des tyrannies, *forcer* les pères à leur confier ce qu'ils ont de plus cher au monde, leurs enfants. Mais ces menus détails ne vous arrêtent pas. Enfin, l'enseignement sera *laïque :* voilà le gros mot lâché.

Il est facile d'attaquer, de calomnier des prêtres absents! des Religieux qui ne se défendent pas. Ce n'est pas très-délicat, mais il y a une grosse popularité à gagner dans votre parti de ce côté, et les duretés sur

l'Église feront passer les douceurs envers d'autres. Frappons donc fort ici. On séparera désormais l'Église de l'État. Cela n'est pas assez; on séparera l'Église de l'école, et l'école de toute religion.

Vous avez dit, Monsieur, que votre République serait libérale. Si vous commencez par exclure toute une catégorie de citoyens et de femmes du droit commun d'enseigner, uniquement parce que leurs croyances religieuses ne sont pas les vôtres, ne vous dites plus, je vous prie, libéral, et n'accusez pas l'Église d'intolérance. Ou bien soyez logique, et séparez *l'État de l'école.* Car l'État, c'est le budget, c'est notre argent à tous. Vous ne pouvez pas sans tyrannie forcer les familles d'envoyer leurs enfants à l'école de l'État. Sortez d'ailleurs des phrases sonores et appelez les choses par leur nom. L'Église, c'est nous; l'État, c'est vous. Oter l'argent à nous et à nos doctrines, prendre l'argent pour vous et vos doctrines, cela s'appelle séparer l'Église de l'État.

Mais je me tranquillise à peu près sur le choix des familles, quand j'apprends de vous quel sera le programme de cet enseignement.

Ce programme, le voici : c'est « un programme étendu et varié, de telle sorte qu'au lieu d'une science tronquée, on dispense à l'homme *toute la vérité,* et que *rien de ce qui peut entrer dans l'esprit humain* ne lui soit caché. »

*De omni re scibili!* C'est admirable. Vous aurez la puissance apparemment de créer des esprits capables de cette encyclopédie! Vous pouvez tant de choses!

Ainsi, c'est l'enseignement gratuit, obligatoire, laïque, et de plus intégral pour tous, et complet jusqu'à l'impossible; mais alors, c'est la formule du socialisme; et c'est aussi la formule de l'absurde.

« A l'école, dites-vous, on enseignera aux enfants *les » vérités de la science* dans leur rigueur et *leur sim- » plicité majestueuse* »; et ainsi, « vous aurez préparé » des citoyens *dont les principes tiennent à des bases » sur lesquelles repose notre société tout entière.* »

Qu'entendez-vous par ces grands mots? Qu'est-ce que ces *principes?* qu'est-ce que ces *bases?* Soit que *ces principes tiennent à ces bases,* ou que ces bases tiennent à ces principes, qu'en apprendrez-vous à des enfants de sept à onze ans? Je vous somme encore de me donner nettement le texte du *programme de science* que nos braves instituteurs de village, pour inspirer à des enfants de sept à onze ans le devoir et le sacrifice, devront substituer aux dix commandements de Dieu, et au saint, sublime et populaire Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Qui donc vous rend, Monsieur, si ingrat envers les électeurs de Paris ou de Lyon, qui ont presque tous été élevés par les Frères, si dur envers les prêtres, qui n'ont peut-être pas été inutiles à votre première éducation, et si injuste envers l'Église?

Mon devoir est d'insister, sur ce point et de protester contre vos calomnies.

Quoi! c'est après que le clergé de France s'est dévoué, comme il l'a fait, au service de nos soldat et de nos prisonniers; c'est quatre mois après que nos aumô-

niers et nos Frères des écoles chrétiennes ont été vus et sont morts sur les champs de bataille; c'est après que toutes nos Religieuses se sont dévouées à vos ambulances, c'est alors que vous avez le cœur de dire que nous ne sommes plus Français! Et c'est au lendemain du massacre des otages, que vous reprenez ces calomnies, que vous nous représentez comme constituant pour la société moderne « le plus grand des périls », — c'est votre mot, — nous dénonçant ainsi de nouveau aux fureurs aveugles!

Et ce n'est pas seulement nous que vous calomniez, c'est le Pape. Ah! j'en conviens, les horreurs, les trahisons, les lâchetés et les mensonges dont il a été environné pendant vingt-cinq ans, n'ont pas dû le rendre très-sensible aux charmes de cette prétendue liberté que vous nous promettez, et il lui est permis de ne pas admirer ce Garibaldi auquel vous avez peut-être sacrifié l'armée de l'Est. Mais, même dans l'Encyclique, que vos auditeurs n'ont pas lue, le Pape n'a jamais condamné les diverses formes de gouvernement inscrites dans les lois des divers peuples ; il n'a condamné que les libertés sans frein, les droits sans devoirs, et les sociétés sans Dieu. Quant à la famille et à la propriété, Monsieur, sied-il à vos amis de s'en dire les vertueux défenseurs?

Mais ce qu'il y a ici de plus curieux, dans ce pêle-mêle d'idées confuses et incohérentes, c'est le motif pour lequel vous voulez interdire aux prêtres français le droit commun à tous les Français d'enseigner : « *Quand vous aurez fait appel à l'énergie d'hommes*

» *élevés par de tels maîtres, quand vous voudrez exciter en eux les idées de sacrifice, de dévouement et de patrie, vous vous trouverez en présence d'une espèce humaine amollie, débilitée...* »

Et la raison que vous donnez de cet amollissement et de cette débilitation de l'espèce humaine élevée par nous, est encore plus extraordinaire : c'est que nous *enseignons la Providence,* et des maîtres qui croient à la Providence ne peuvent qu'*amollir et débiliter l'espèce humaine !*

Ici, vous opposez, Monsieur, « la doctrine qui habitue » l'esprit à l'idée d'une Providence », à « la Révolution, » qui enseigne l'autorité et la responsabilité des volontés » humaines, la liberté de l'action. » Mais il n'y a, Monsieur, nulle incompatibilité entre ces choses ; la doctrine chrétienne les enseigne toutes deux : et en les opposant ainsi, assurément vous ne vous entendez pas vous-même, ni les choses dont vous parlez.

Mais vous, qui ne croyez pas à la Providence et n'êtes par conséquent ni amolli ni débilité, connaissez-vous une autre croyance qui apprenne mieux à supporter la vie et à affronter la mort? Vous avez ordonné à beaucoup d'hommes cette année de se précipiter à la mort : auriez-vous osé recommander à nos soldats d'aller se faire tuer, en se moquant de Dieu, et trouvez-vous que la foi dans la Providence ait amolli les âmes des zouaves pontificaux et des francs-tireurs bretons?

Mais prenez-y garde, et il faut raisonner juste : ce ne sont pas seulement les prêtres qui croient à la Pro-

vidence, c'est quiconque professe la foi chrétienne : donc, s'il faut chasser les prêtres des écoles, parce qu'ils enseignent ce dogme amollissant, il en faut chasser aussi tous les chrétiens, et désormais il faudra que vous demandiez à tout instituteur et à tout professeur de ne plus croire à la Providence.

Avouez, Monsieur, qu'il est rare de mêler plus facilement ensemble les calomnies et les absurdités.

Vous trouvez cependant moyen d'aller plus loin encore, et vous vous appliquez à diviser ce que vous appelez le *haut clergé*, que vous dénigrez, et ce que vous nommez le *bas clergé*, que vous flattez, en l'excitant à l'envie. Peine perdue, Monsieur. Je ne connais point d'ailleurs de bas clergé. Le rang de prêtre est le plus haut auquel nous puissions atteindre; nul évêque, le Pape lui-même, n'a un autre caractère sacerdotal que le plus humble prêtre. Toutes les dignités ecclésiastiques sont, en un sens, au-dessous de ce titre de Prêtre, et il mène à toutes les plus hautes charges dans l'Église. De telle sorte qu'à ce point de vue, on peut dire que nulle institution n'est plus démocratique que l'Église. Presque tous enfants du peuple, élevés ensemble, nourris ensemble de la parole de Celui qui est mort pour le peuple, nous ne nous laisserons pas diviser ni tromper. Notre fraternité est la bonne, notre Dieu est le vrai Dieu, et le vôtre n'est rien. Soyez sincère, Monsieur, sortez des phrases, et dites-moi hautement et sans précaution oratoire si, oui ou non, *la libre pensée*, à laquelle vous êtes « *acquis* », et « *la science humaine, à l'égal de laquelle vous ne mettez*

*rien* », reconnaissent l'existence d'un Dieu personnel et vivant? Votre franchise vous oblige à répondre. Osez déclarer à vos amis que vous croyez en Dieu, ou bien osez dire au pays que vous n'y croyez pas.

Et si votre prétendue science nie Dieu, Monsieur, je vous plains; mais convenez qu'il ne vous appartient pas de parler religion et d'essayer de séduire et de diviser les prêtres qui ont donné leur vie à Dieu. Vous dites que s'ils osaient faire des confidences, ils s'avoueraient démocrates. S'ils vous faisaient des confidences, savez-vous ce qu'ils vous diraient, les desservants de nos villages? Ils vous diraient qu'il y a dans chaque hameau une poignée de petits rhéteurs, orateurs de tavernes, meneurs de conseils municipaux, qui chassent les Frères et les Sœurs, retirent au curé la petite indemnité sans laquelle il ne peut vivre, défendent aux instituteurs de mener les enfants à la messe, refusent de réparer les églises en ruine, recommandent les mariages et les enterrements solidaires, et ne connaissent pas d'autre manière de servir une république que la haine du prêtre, la basse et niaise impiété : et ces rhéteurs, dans chaque village, sont précisément vos amis.

C'est à leur aide que vous comptez établir cette éducation *nationale, véritablement moderne,* où vous devrez, — pour apprendre aux enfants leurs *devoirs de citoyens,* pour *exciter en eux des idées de sacrifice,* de *dévouement à la patrie,* pour faire d'eux une *espèce humaine non amollie,* — vous devrez non-seulement ne pas leur parler de Dieu et de la *Providence,* mais combattre et extirper en eux l'idée de la Provi-

dence, et imposer enfin à la jeunesse française un *enseignement sans religion*, une *morale sans Dieu*. Eh bien! une telle éducation, voulez-vous que je vous dise, moi, ce qu'elle nous donnera? Au lieu de nous faire des hommes, elle nous donnera des monstres, une barbarie savante, armée de tous les moyens de destruction, la barbarie du cœur et des mœurs, en un mot ce que nous avons vu pendant le règne de la Commune : des jeunes gens et des filles de dix-huit à vingt-cinq ans, dominant et incendiant Paris.

Et c'est après de telles horreurs et de telles leçons, que vous avez bien osé débiter tout ce qu'on lit dans ce discours! et l'auditoire applaudissait! Pour moi, il y a là un signe du profond désarroi dans lequel nous sommes encore à l'heure qu'il est. Non, la France n'est pas au bout de ses malheurs!

Mais c'est assez, Monsieur. J'ai voulu, pour toute réponse à vos harangues, placer, en face des paroles, des faits. J'ai voulu, en vous répondant, défendre l'Église; et je crois avoir aussi défendu la paix publique. En théorie, contre telle ou telle forme de gouvernement, ni ma foi, ni ma raison, ni mon patriotisme n'auraient de graves objections, si je n'avais pas vu votre parti à l'œuvre, si mes yeux n'étaient pas encore tout remplis par la sombre image et les souvenirs de vos actes. Vous avez beau vous envelopper d'habiletés, d'insinuations doucereuses. Le prédicateur me gâte le sermon. Et l'ancien Dictateur me met en garde contre l'onction du candidat qui aspire... à fonder la liberté? Non, à tuer la religion et à prendre le pou-

voir. Vous n'êtes pas un apôtre, vous êtes un prétendant. *La République, c'est moi!* Voilà votre programme et tout l'objet de votre discours. Eh bien! croyez-moi, la France a déjà une République : le besoin d'une seconde, même avec l'avantage de votre présidence, ne se fait pas du tout sentir.

Veuillez agréer, Monsieur, avec le regret que j'ai de vous combattre, l'expression de tous les sentiments qu'un collègue a l'honneur de vous offrir.

† FÉLIX, *Évêque d'Orléans,*
Député du Loiret à l'Assemblée nationale.

# LETTRE

DE

# M^GR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

## A UN CATHOLIQUE SUISSE

SUR LA

## LIBERTÉ RELIGIEUSE DES CATHOLIQUES

ET SUR

### LES PROJETS D'UNITARISME POLITIQUE EN SUISSE

---

Monsieur,

Il pourra sembler étrange à vos compatriotes qu'un évêque français, député à l'Assemblée nationale, trouve à l'heure qu'il est du temps pour s'occuper des affaires de la Suisse. Les nôtres, en effet, peuvent paraître assez graves pour que nul de nous ne s'en laisse distraire par d'autres intérêts, si sérieux qu'ils soient. Et cependant, en face de la situation qui est faite à la liberté et à l'Église catholique dans votre pays, à la vue des périls qui vous menacent, je me reprocherais de rester indifférent. Nous sommes dans des temps où il est impossible de ne pas s'intéresser à la cause commune; et pour moi, voici, dans le plus simple langage, les raisons qui me déterminent à prendre la parole dans une question de cette nature, et à vous adresser cette lettre.

I

Vos évêques parlent et luttent. J'ai lu le savant, calme et invincible mémoire qu'ils ont adressé à votre gouvernement : de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Italie, de la France, leur sont venues d'éclatantes adhésions, auxquelles je me tiens honoré de joindre la mienne.

Ceux-là seuls pourraient s'étonner ici, qui ne savent pas ce qu'est l'Église de Jésus-Christ, et cette puissante unité par laquelle, comme le disait autrefois saint Paul, quand un membre de ce grand corps vient à souffrir, tous les autres membres souffrent avec lui. Aussi bien, les passions et les haines qui se coalisent chez vous contre la liberté de l'Église, et qui la poursuivent avec un tel acharnement, sont les mêmes qu'elle rencontre partout devant elle. D'ailleurs, ce n'est pas seulement la liberté de l'Église qui se trouve ici en cause, c'est la liberté elle-même, et l'indépendance cantonale. Oui, c'est la liberté qui souffre la première de ce qu'on fait contre vous; et c'est votre honneur, à vous, Catholiques de la Suisse, de représenter en ce moment et de défendre les droits de la liberté humaine, comme vos adversaires représentent l'intolérance et la persécution. Ajoutons-le, l'indépendance et la souveraineté cantonale, c'est la Suisse même, c'est son antique constitution, c'est ce qui a fait jusqu'à présent votre existence nationale en Europe; et c'est cela qui est menacé de disparaître : comment ne pas prendre parti pour une telle cause ?

Enfin, je suis heureux de le dire, j'aime votre belle Suisse ; j'en ai visité souvent les vallées et les montagnes; j'y ai reçu la plus cordiale hospitalité; je me suis reposé sous le toit paisible et modeste de ses évêques; j'ai demandé un abri à ceux de ses vieux monastères que le radicalisme révolutionnaire a laissés encore debout, saint Maurice, Engelbert, et cette noble et vénérable abbaye de Notre-Dame des Ermites à Ensiedeln, qui est aujourd'hui encore l'ornement de l'Helvétie et le pèlerinage de l'Europe. Dernièrement je visitais Saint-Gall; j'y voyais son savant et courageux évêque; mais le moine de Saint-Gall n'y est plus; seule, la vieille bibliothèque, avec ses richesses trop dévastées par le temps, atteste encore la splendeur et le fécond rayonnement de la vie monastique autrefois parmi vous. Et comment n'aimerions-nous pas la Suisse, dont l'histoire a été si souvent associée à la nôtre, et qui a versé avec nous son sang sur les plus glorieux champs de bataille? Quel Français ne l'aimerait aujourd'hui surtout, après ce que son généreux cœur a su faire, au jour de nos grandes douleurs, pour nos soldats réfugiés? Aussi est-ce en ami de la Suisse que je parlerai ici; c'est elle-même, c'est son honneur que je prétends défendre contre ceux qui en ce moment la déshonoreraient aux yeux de l'Europe, par des entreprises et des actes que doivent réprouver unanimement les honnêtes gens et les vrais amis du droit et de la liberté dans le monde.

On se fait quelquefois en France une bien fausse idée de la Suisse au point de vue de la liberté. On dit :

La Suisse est la terre classique de la liberté ; elle en a été le berceau en Europe. Et on ne sait pas qu'il y a en Suisse un parti violent qui, foulant aux pieds toutes les traditions helvétiques et ce pacte auquel la Suisse a dû, après les malheureuses guerres de religion, tant d'années de paix et de prospérité, recommence à sa façon ces vieilles guerres, et ferait de votre pays, s'il le pouvait, le foyer même de la plus ardente persécution religieuse.

On dit encore : Le protestantisme, c'est le libre examen, donc c'est la liberté religieuse. Erreur profonde, ainsi que le démontrent tous les jours les protestants qui chez vous s'unissent au parti radical : je dis les protestants qui s'unissent aux radicaux, et non pas le protestantisme, car je ne veux pas imputer à tous nos frères séparés cet esprit de persécution ; je sais qu'il y en a beaucoup parmi eux dont la conscience et l'honneur réprouvent ces tyrannies; mais enfin, les faits sont là, et condamnent le parti que j'accuse. Je veux aussi avoir la justice de dire que ceux des protestants qui se liguent avec les radicaux pour opprimer l'Église catholique ne le peuvent qu'en infligeant le plus amer démenti aux principes qu'ils se vantent de professer.

On dit enfin : En Suisse, l'Église est séparée de l'État; donc elle est libre. Et il se trouve, en fait, que l'Église catholique en Suisse non-seulement est persécutée par l'État, mais que cette persécution a ce caractère particulier d'être bien la plus mesquine, la plus tracassière, la plus odieuse qui se puisse voir. Vous

aviez contre cette intolérable oppression un dernier rempart, votre constitution fédérale, qui vous permettait au moins de vous défendre; mais, précisément, ce rempart, c'est lui qu'on veut aujourd'hui renverser, en transformant la Suisse fédérale en Suisse unitaire, au profit, non de la liberté, mais du despotisme; et c'est ainsi que vos adversaires espèrent pouvoir vous écraser, non pas parce qu'ils sont le droit, mais parce qu'ils sont le nombre, et vous la minorité.

Voilà, Monsieur, comment, après avoir suivi attentivement, depuis bien des années, la marche des affaires en Suisse, je crois pouvoir juger votre situation : en Suisse, la liberté religieuse n'existe pas, l'Église catholique n'est pas libre; la moitié presque des citoyens est opprimée par l'autre ; et la révision de la constitution, dont il s'agit en ce moment, n'a pas d'autre but que de ravir aux cantons catholiques les garanties que réclame pour eux la justice, et que la constitution fédérale leur assure.

Si je me permets de juger ainsi la question religieuse suisse, l'histoire et les faits contemporains ne m'y autorisent que trop.

## II

Qu'est-ce que la liberté religieuse, la liberté d'un culte? Il est nécessaire de s'expliquer tout d'abord sans équivoque sur ce point.

Si, par ces mots, il fallait seulement entendre le libre exercice de ce qu'on appelle strictement *le culte*,

en sorte que les catholiques dussent se croire libres, par cela seul qu'ils pourraient se réunir dans leurs églises pour y célébrer le service divin, j'admettrais qu'avec cela les catholiques ont en Suisse une certaine liberté religieuse.

Mais la liberté d'un culte est bien autre chose. Quand on parle de liberté des cultes, dans le droit public, dans les constitutions, dans les lois, même dans le langage vulgaire, ce qu'on entend par là, c'est, non pas seulement le rite, le cérémonial religieux, qui n'est qu'une partie de la religion, c'est la religion elle-même.

La religion catholique ne peut donc être appelée libre en un pays, que si tout ce qui la constitue, ce qui est nécessaire à son existence, à sa conservation, à sa transmission, y jouit, sous la protection des lois, d'une vraie liberté.

Or, où en êtes-vous, Monsieur, en Suisse, sous ce rapport? Serait-il facile, je vous prie, de trouver au monde un pays où toutes les libertés nécessaires à l'Église aient été, depuis quarante ans, et continuent d'être plus ouvertement violées qu'en Suisse ; et principalement dans le Tessin, dans l'Argovie, la Thurgovie, le canton de Berne, à Genève, à Neufchâtel, et dans presque tous les cantons ressortissants du diocèse de Bâle? Quand je cherche l'analogue de tout ce que le radicalisme protestant fait contre la liberté des catholiques en Suisse, je suis obligé de le demander à la Russie ; et un de mes étonnements les plus profonds, je l'avoue, en un siècle pourtant si fécond en étonnants

excès, c'est de voir comment sont traités les catholiques dans un pays qui se glorifie d'être le berceau de la liberté en Europe, comme si les catholiques ne formaient pas chez vous presque la moitié de la population totale, comme s'ils n'avaient pas les mêmes titres après tout, et le même droit que les autres citoyens à la protection des lois et à la liberté religieuse.

Pour reconnaître cette douloureuse situation, Monsieur, je n'ai eu qu'à me rappeler les faits dont nous ont entretenus vos feuilles publiques, depuis 1830 jusqu'à ce jour : c'est par centaines qu'on y compte les violations flagrantes de la liberté des catholiques et les empiétements les plus exorbitants du pouvoir laïque. Il serait superflu de vous en faire le récit, puisque nul homme en Suisse, tant soit peu au courant des choses, ne l'ignore. Mais comment se défendre ici des plus pénibles réflexions, quand on étudie toute la suite de cette triste histoire ?

Qu'est devenue, Monsieur, et que devient tous les jours, pour vous, Catholiques, la propriété, la légitime possession de vos églises ? Tout ce qui vous avait été légué par vos ancêtres, pour des œuvres de piété et de charité, a été enlevé à vos paroisses, à vos écoles, à vos pauvres, à vos institutions religieuses, par les plus iniques spoliations, ou par des habiletés administratives dont l'hypocrisie ne fait que rendre l'injustice plus révoltante.

De plus, non-seulement les bulles et brefs du Pape, et les mandements des évêques, ainsi que leurs jugements canoniques sur la foi et les mœurs des clercs,

mais encore les catéchismes, les livres les plus simples destinés à l'instruction religieuse des enfants, les ordonnances liturgiques, et jusqu'aux règlements de sacristie, tout, chez vous, est soumis au *placet* laïque, et cela sous peine d'amende suivie parfois de la prison! Tel évêque est averti d'avoir à soumettre à ce *placet* un nouveau rituel qu'il donne à son diocèse pour l'administration des sacrements; tel autre est réduit à voir son catéchisme rejeté, et déclaré inadmissible sous le rapport dogmatique et pédagogique, par une commission civile de sept députés, tous laïques, et dont trois protestants! Se vit-il jamais plus déloyale ingérence dans les choses spirituelles, et cela, dans un pays de presse libre! Car ce qui fait ressortir plus particulièrement le caractère haineux de tout cela, c'est l'état général de la presse. Les journaux les plus subversifs de l'ordre social n'ont à craindre, eux, que la répression, et on ne les réprime jamais. Mais pour les mandements, catéchismes et rituels des évêques, c'est la censure préventive! Et à ce point préventive, qu'on les somme d'y soumettre toutes leurs lettres pastorales quinze jours avant de les publier. En France, en Angleterre, aux États-Unis, de pareilles prétentions d'une autorité laïque quelconque révolteraient la conscience publique. Ainsi, ce *placet* préventif, qui est abandonné aujourd'hui presque partout, on le conserve et on l'exerce dans la Suisse républicaine avec plus de rigueur et d'extension qu'il n'en eut jamais nulle part!

Mais cela n'est rien encore. Que penser d'un pays où les gouvernements se permettent les excès que je vais dire :

Ils nomment des curés, sous l'étrange prétexte que l'État ayant détruit et spolié les monastères, il a succédé par cela même aux droits de patronage qui leur appartenaient ; ainsi, c'est la spoliation qui justifie l'usurpation ; — ils installent dans les paroisses des prêtres même interdits, et avec le secours des gendarmes ; — ils imposent arbitrairement le *placet* pour toutes les nominations ecclésiastiques, de curés, aumôniers, vicaires, etc. ; — ils pourvoient de professeurs les chaires de théologie contre la volonté de l'évêque, et y placent des hommes dont les doctrines ont été condamnées ; — ils interdisent à des prêtres respectables toutes fonctions ecclésiastiques, sous prétexte d'abus, dont ils se font juges, dans la chaire et au confessionnal : et c'est hier même que je lisais dans une feuille publique cet arrêté récent du gouvernement bernois contre un curé catholique : « *Nous l'avons suspendu* en même temps de ses » fonctions ecclésiastiques... » ; — ils défendent aux prêtres catholiques étrangers, et même suisses, quoique approuvés par l'Ordinaire, d'exercer aucun ministère sans leur approbation à eux ; — ils imposent à des chapitres, lorsqu'ils s'assemblent pour élire leur doyen, un délégué civil ; et même déclarent qu'un doyen, élu à l'unanimité, ne le sera pas ; — ils interdisent à tel grand chapitre cathédral de nommer des chanoines et des chapelains, et même des sacristains ; — ils attribuent aux conseils communaux l'administration des biens des paroisses, sans qu'il y ait rien à en dire à l'autorité ecclésiastique ; — ils fixent la durée des sermons dans certaines églises, et déterminent le nombre d'heures

qu'il sera permis d'employer chaque semaine pour préparer les enfants à la première communion ; — ils fixent l'âge avant lequel les enfants ne pourront ni se confesser ni communier ; — ils défendent aux curés de s'absenter plus de huit jours de leurs paroisses, sans la permission du gouvernement ; — ils se font livrer, même en forçant les portes, les églises catholiques, pour tout usage réclamé par l'autorité civile ; — ils soumettent à un examen, en présence de protestants, et même de ministres, tout prêtre qui doit être nommé curé, etc., etc. ; — ils s'ingèrent dans les dévotions elles-mêmes, et les proscrivent de par la loi ! C'est ainsi qu'une famille catholique, ayant voulu faire le mois de Marie dans sa maison, avec les enfants et les serviteurs, a été mise à l'amende et menacée de la prison, si elle continuait.

Tout cela s'est vu, se voit, et bien d'autres choses encore, dans beaucoup de cantons de la libre Helvétie ! Et ce sont des commissions laïques, composées presque entièrement de protestants radicaux, qui trouvent cela tout simple, l'ordonnent, le pratiquent, et se prétendent libéraux en le faisant.

Si quelque chose égale l'odieux d'une persécution poussée si loin, et qui poursuit l'Église dans tous les détails de son existence, n'est-ce pas le ridicule ? Ne dirait-on pas que ces petits radicaux, ces petits autocrates, n'ayant point de grandes affaires d'État à traiter, s'en dédommagent par toutes ces usurpations tracassières, à la façon de ces petites villes de province où, les grands sujets de conversation faisant défaut, on se

jette dans les violentes petitesses du commérage? Certes, nul plus que moi ne traite avec respect les choses humaines, même dans la plus humble des communes : à la condition toutefois que les hommes qui les gouvernent se traiteront eux-mêmes avec respect. Mais quand je vois, dans les cantons protestants suisses, petits ou grands, de ces singuliers hommes d'État qui, sortant de leur compétence, n'emploient qu'à des vexations religieuses une activité, disons le mot, une agitation turbulente et passionnée, qu'occuperaient mieux d'autres intérêts qui les réclament, j'ai le droit de prendre en pitié cet usage misérable de la plus précieuse des libertés d'ici-bas, l'autonomie, le *self government.*

Voilà le Tessin, où toute relation est interdite entre les fidèles et leur évêque. C'est à ce point qu'aucun acte de juridiction ecclésiastique ni aucune visite pastorale ne peuvent être faits par cet évêque sur le territoire tessinois. Il ne peut pas même donner la confirmation aux enfants de son diocèse, et les fidèles comme les prêtres qui essayent de le visiter dans sa maison peuvent être mis en prison, quand ils en sortent.

Vainement le Saint-Père est intervenu ici avec la justice la plus évidente et la plus grande modération. L'autorité du Siége apostolique a été méprisée, foulée aux pieds.

Dernièrement encore, le grand conseil d'Argovie, — composé en majorité de protestants, — par une violation brutale du concordat diocésain, et avec le plus éclatant mépris du Saint-Siége, a déclaré les cent mille

catholiques du canton séparés du diocèse de Bâle. L'évêque a protesté ; j'ai sous les yeux cette protestation, calme, modérée, éclatante de bon sens et de justice : il n'en a été tenu aucun compte. Et voilà ce qu'on appelle la liberté religieuse des catholiques !

On fait bien mieux encore : on oblige des prêtres, des curés catholiques, sous les peines les plus sévères, à faire ce que leur conscience et les lois de l'Église leur défendent : — à lire en chaire des proclamations civiles renfermant des passages absolument contraires à la foi et aux principes catholiques, — à publier des bans de mariages mixtes, qui obligent la partie catholique de recourir à un ministre protestant, — à proclamer des mariages de divorcés, et même de juifs, — à célébrer des enterrements religieux dans les cas où l'Église catholique le défend, et en cas de refus, amendes, arrestations, destitutions ! Tout cela se voit encore chez vous !

Voilà Bâle, un grand diocèse, où il semble que des petitesses, ailleurs même intolérables, ne devraient pas, en vérité, trouver place ; mais tout au contraire, on n'y sera en arrière de rien pour les vexations les plus oppressives et les plus mesquines. Ce qui, entre autres choses, trouble ces grands libéraux, ce que leur largeur d'esprit ne peut tolérer, c'est le recrutement et la formation du clergé catholique : grande iniquité en effet que l'Église catholique puisse librement recruter son clergé ! Vos libéraux s'ingénient donc de toutes façons, et imaginent mille entraves pour empêcher les enfants catholiques qui songeraient au sacerdoce, de

faire leurs études. Dans presque tous les cantons ressortissant du diocèse de Bâle, les vocations se trouvent entourées de difficultés telles que, si cela durait, tout recrutement du clergé finirait par devenir impossible. Ainsi, peu ou point d'écoles préparatoires ; — puis, quand les premières études ont pu être faites, examens dits de *maturité*, sans lesquels on n'est pas admis aux études spéciales ; — après ces études, viennent encore d'autres examens, dits *propedeutiques*, ou préliminaires, dans lesquels ces messieurs décident de l'aptitude des sujets à l'état ecclésiastique : il faut leur permission pour se présenter aux saints Ordres!

Est-ce tout ? Pas encore : — Les gouvernements se sont emparés de toutes les subventions religieuses pour les études théologiques, et ils ne les allouent qu'en forçant chaque clerc à aller étudier dans l'école où il leur plaît de l'envoyer ; ils les refusent, si ce clerc fréquente le séminaire désigné par son évêque ; — il y a exclusion de l'état ecclésiastique *ipso facto* pour tout sujet qui a fait ses études classiques dans un collége de Jésuites ; — il y a ordre de quitter immédiatement tel séminaire d'Allemagne, quoique non dirigé par les Jésuites, mais réputé catholique. Pas de séminaires diocésains possibles, par suite des exigences de l'autorité séculière : « Vous voulez un séminaire ; eh bien ! c'est » nous qui allons l'administrer, le diriger, l'inspecter ; » vous subirez nos règlements. » Certes, Monsieur, pour peu que de pareilles vexations continuent, ce serait merveille si dans trente ans vous aviez encore des prêtres pour les catholiques, dans les neuf cantons de Bâle-

ville, Bâle-campagne, Berne, Zoug, Soleure, Argovie, Lucerne, Thurgovie et Schaffhouse !

Que reste-t-il encore, je le demande, de liberté à une Église, lorsqu'on viole le plus essentiel droit des premiers pasteurs, celui de recruter et d'élever le clergé ! Mais à quoi servira donc un jour à vos fils et à vos neveux la liberté d'entendre la messe, s'ils n'ont plus de prêtres pour la dire !

Ce n'est pas tout, et l'intolérance radicale poursuit la liberté et la foi des catholiques plus loin encore, jusque dans les écoles où s'élèvent leurs enfants. Ce qu'on veut, c'est qu'il n'y ait plus d'écoles catholiques ; c'est que partout, aux écoles confessionnelles soient substituées des écoles mixtes, et des instituteurs protestants aux instituteurs catholiques. Et quand je dis des écoles mixtes, ce serait bien plutôt des écoles antichrétiennes qu'il faudrait dire ; les nouvelles écoles sont plutôt déistes ou athées que protestantes, dans les lieux surtout où les radicaux dominent, et où, par conséquent, la direction des écoles, le choix des maîtres et des livres leur appartiennent. Ne va-t-on pas jusqu'à décréter la publication d'un catéchisme commun à l'Église catholique et à toutes les sectes séparées ? Et ce qu'il y a de plus inique ici, c'est que ces écoles où les enfants des catholiques courent l'évident péril de perdre leur foi, c'est en grande partie avec des fonds enlevés aux catholiques qu'elles ont été créées et qu'elles sont entretenues !

La conservation, Monsieur, ou le rétablissement des écoles confessionnelles, pour les catholiques suisses, à

mes yeux, tout est là ; c'est une question de vie ou de mort : céder ou mollir en chose si essentielle serait un crime. Vous avez ici un droit inviolable, et ce droit est si évident, que, même parmi les protestants, nul homme loyal ne saurait le méconnaître.

Ne serait-il pas temps que les protestants eux-mêmes, les plus intelligents et les plus honnêtes, comprissent enfin l'indignité de toutes ces tyrannies, prissent en main, au nom de l'éternelle équité, la cause de la liberté des catholiques, pour la défendre avec vous contre les faux libéraux et les faux protestants, ligués avec les radicaux ?

Quel spectacle, en vérité, viennent de présenter les Génevois ! Quoi ! les Sœurs de charité, les Petites Sœurs des pauvres leur font peur ! Il faut aujourd'hui que Genève, emportée par la plus aveugle passion, blesse, à la face de l'Europe, par le plus illibéral des votes, et nonobstant de généreuses résistances, ce principe de la liberté religieuse dont elle se vantait d'être l'asile ! La loi qu'elle vient de voter contre les associations religieuses n'est-elle pas le chef-d'œuvre de la haine, de la peur et de l'intolérance ? Ce qu'on ne fait pas à Constantinople contre nous, on le fait à Genève. Les Catholiques n'ont même pas à Genève la liberté comme en Turquie.

Neufchâtel imite Genève, et déclare indigne d'enseigner la jeunesse tout instituteur, toute institutrice catholique, qui aura voué sa vie à Dieu dans une association religieuse quelconque.

Ce qui révolte le plus dans ces tyrannies, ce n'est

pas tant la tyrannie elle-même que, je dirai le mot, son hypocrisie. De quel autre nom, en effet, appeler certains votes récents? On commence par une déclaration pompeuse de liberté : « Article 47. — La liberté » de croyances et de conscience est garantie. » Eh bien! sur la foi de cette garantie, je me voue à servir Dieu dans un Ordre religieux de mon choix. Mais alors on me déclare, article 64, que je ne peux « être reçu dans » aucune partie de la Suisse, et que toute activité m'e:: » interdite dans l'Église ou dans l'école. » En vérité, on m'a garanti là une belle liberté! Je ne connais pas, quant à moi, pires tyrans que ceux qui tyrannisent au nom même et sous le masque de la liberté.

Il est vrai que le Conseil des États n'a pas imité cette intolérance ni édicté ces proscriptions. Mais c'est pour cela que les radicaux s'acharnent à demander l'abolition de ce Conseil.

Tout cela, je le répète, déshonore un siècle et un pays, et il serait temps enfin de faire disparaître ce reste des guerres de religion dont la Suisse a été trop longtemps le théâtre. Quand donc les hommes sincères de tous les partis le comprendront-ils?

Après tout, ce spectacle d'une république intolérante et persécutrice, si triste qu'il soit, a pour nous son enseignement. Il ne manque pas de gens en France qui pensent que la désorganisation ecclésiastique, qu'on appelle la séparation de l'Église et de l'État, donnerait plus de liberté à l'Église. Ce qui se passe chez vous démontre la profondeur de cette illusion. La liberté de l'Église résulte des idées de justice et d'honnêteté qui

prévalent dans le milieu social où elle vit. Mais là où, comme dans la Suisse radicale, les idées de justice n'existent pas, on aura beau séparer l'Église de l'État, elle n'en sera que plus opprimée.

C'est à vous, Catholiques, à reconquérir, par des luttes pacifiques mais invincibles, ce premier bien et ce premier droit de vos consciences, la liberté.

## III

Telle est donc, Monsieur, la situation religieuse des catholiques en Suisse. Ai-je eu raison de l'appeler intolérable ?

Mais le péril de votre liberté n'est pas là seulement, il est encore dans les attaques que votre antique constitution fédérale subit en ce moment ; il est dans ces tentatives d'unitarisme qui vous menacent.

Qu'êtes-vous en Europe ? Une nation aux mœurs simples, mais noble et fière, qui a conquis autrefois sa liberté dans des luttes à jamais mémorables ; une Confédération de vingt-deux cantons indépendants, foyers d'activité et de vie ; un peuple laborieux et brave, qui a un caractère propre, une forte et originale physionomie, qu'il serait infiniment regrettable de voir s'effacer : voilà ce que les fondateurs de l'Helvétie vous ont faits ; voilà le régime sous lequel la Suisse a vécu libre, prospère, respectée. Garantie dans sa sécurité par le droit public européen qui lui assure une neutralité honorable, ce n'est pas au rôle de puissance militaire que la Suisse doit aspirer, ni à l'absorption de toutes ses

forces dans la centralisation d'un grand État. Sa vie cantonale, si favorable au développement des individualités, des industries et de la richesse nationale, ses franchises locales, son existence traditionnelle, voilà ce qu'elle doit conserver et défendre avec un soin jaloux.

Mais que serait l'unitarisme? L'unitarisme, qui ne le voit? ce serait la ruine de toutes vos libertés; ce serait l'anéantissement, au profit de Zurich ou de Berne, de vos charmantes petites capitales, dont la plupart ne resteraient plus que de gros villages ou des bourgs insignifiants; ce serait l'accumulation exagérée sur un seul point de toute la vie du pays, et ailleurs la langueur et la mort; ce serait la bureaucratie, l'administration à distance, avec tout ce qu'elle apporte, dans l'expédition des affaires, d'entraves, de lenteurs, d'ignorances; ce serait les affaires de chaque canton à la merci d'un pouvoir étranger au canton lui-même; ce serait enfin la disparition du vieil esprit suisse, de vos mœurs, de vos habitudes, de vos usages, une rupture violente avec votre passé et avec toute votre histoire. Bref, ce serait une autre Suisse!

Je demande si un peu plus ou un peu moins de facilité à mobiliser votre armée vaut la peine que vous couriez de tels risques, et fassiez à l'esprit d'innovation et de perturbation de tels sacrifices.

Le radicalisme y consent parfaitement, lui dont l'esprit et les tendances ont été toujours de tout absorber dans l'État; à ses yeux, la collectivité, comme ils disent, est tout, l'individu rien; la famille, le père, la

mère, l'enfant, la conscience, les âmes, l'Église, ne sont rien ; l'État est tout, absorbe tout. Ce que veut le radicalisme, ce n'est pas l'égalité naturelle et chrétienne, ce n'est pas le triomphe des droits de la conscience humaine, c'est le despotisme de quelques-uns et leur domination sur tout et sur tous. Vos radicaux veulent une Suisse où quelques hommes, placés au sommet de la hiérarchie unitaire, s'empareront de tout, mèneront tout. En fin de compte, à la souveraineté cantonale, à la liberté commune, ils auront substitué une oligarchie oppressive, la dictature. Voilà où l'on veut vous conduire.

Chose étrange ! c'est quand partout, même dans les vieilles monarchies, on sent le besoin de décentraliser le pouvoir, d'élargir les libertés locales, c'est alors précisément qu'on verrait chez vous, dans la Suisse républicaine, instituer une centralisation qu'on n'y connut jamais, et dont votre situation géographique ne vous fait en rien sentir le besoin ! Que dis-je ? votre situation internationale créerait plutôt à l'encontre une objection grave, puisque les traités qui ont, dans le remaniement de l'Europe, garanti à la Suisse sa neutralité et accru son territoire, supposent tous un ensemble de républiques, fédérées, mais autonomes et indépendantes.

Au point de vue religieux, qu'arriverait-il si l'évolution politique que poursuit avec une si ardente persévérance le parti radical, pour substituer à la fédération actuelle des cantons l'unitarisme, venait enfin à s'accomplir ? Le catholicisme perdrait immédiatement le

reste d'appui que, dans les cantons catholiques, et même plusieurs cantons mixtes, lui donne l'autonomie cantonale. Dès lors, en effet, les intérêts des catholiques, la décision de toutes les affaires concernant leur Église, se trouveraient, comme toutes choses, à la discrétion d'un gouvernement central, où l'élément antichrétien pourrait dominer souverainement. Ce serait alors pour les catholiques, pris au piége inextricable d'une légalité oppressive, le dernier excès des maux, et bientôt peut-être la ruine du Catholicisme en Suisse.

Aujourd'hui, comment les choses se passent-elles ? La puissance des assemblées fédérales, telles qu'elles sont constituées, trouve elle-même des barrières dans l'autonomie des cantons. Mais quand cette autonomie sera détruite, quand les cantons seront sous le joug d'une constitution unitaire et les affaires aux mains d'un radicalisme oppresseur, quelle défense vous restera-t-il ? Dans chaque affaire religieuse, la supériorité du droit sera vaincue par la supériorité du nombre. Tout cela est si manifeste, je le répète, que les protestants sincères ne le peuvent contester.

Au reste, ce que pourrait faire en Suisse, et ce que ferait certainement contre l'Église catholique l'unitarisme gouvernemental, on l'a vu déjà ; c'est de l'histoire. Le système du gouvernement unitaire a remplacé pendant quelques années, de 1798 à 1803, l'ancienne Confédération ; et, pendant ce temps, qu'a-t-on vu en Suisse ? C'est alors que toutes les garanties conservées aux catholiques par l'ancien droit public helvétique, même depuis le protestantisme, furent anéanties. C'est

alors que l'État unitaire se fit omnipotent dans les choses de la religion, aussi bien que dans les affaires civiles, sans souci aucun de la distinction essentielle entre le spirituel et le temporel. Ainsi fut ouverte la voie à tous ces empiétements, à toutes ces violences, qui ont fait en Suisse tant de blessures à la liberté religieuse. Et ce ne fut que vers 1803, en redevenant, par l'acte de médiation, une confédération d'États indépendants, que la Suisse vit se lever l'aurore de jours meilleurs.

Mais depuis 1830, les luttes ont recommencé; aujourd'hui, de nouveau, se rencontrent en Suisse de ces hommes, livrés aux préjugés et aux rancunes haineuses d'un passé qui n'est plus, de ces hommes qui, selon l'énergique expression du grand archevêque de Cantorbéry, voudraient faire de l'Église une servante, *ancillam !* Oui, de cette Épouse immortelle du Fils de Dieu, de cette Mère auguste et vénérée des enfants de l'Évangile, ils voudraient faire une servante dans la maison de l'État ! Qu'elle parle et se taise comme une servante, quand les maîtres de la maison le lui prescrivent; qu'elle agisse en tout à leur gré, ou n'agisse jamais; qu'elle mette ses prières à leur service, son catéchisme à leurs ordres; puis, qu'on la paye ou qu'on la chasse comme une servante : voilà l'idéal qu'ils se font de l'Église et de la liberté.

Mais quelle arme nouvelle et redoutable l'unitarisme mettrait aux mains des ennemis de l'Église pour consommer cette oppression ! C'est ce qu'il importe profondément aux Catholiques de comprendre. Ici comme

toujours, leur cause et celle de la liberté se confondent et ne font qu'un.

Mais il faut s'élever à d'autres considérations encore. Ce n'est pas seulement la liberté, ce n'est pas seulement l'Église, c'est la société elle-même qui est menacée par ces entreprises d'un radicalisme impie. En vain on essayerait de le dissimuler, les faits sont là ; le socialisme travaille la Suisse, plus peut-être qu'elle ne veut se l'avouer à elle-même ; l'Internationale y a trouvé son plus sûr asile, son plus ardent foyer d'action ; c'est en Suisse qu'elle a fait ses recrues les plus nombreuses, qu'elle a fondé le plus de sections, qu'elle répand le plus de journaux ; c'est là que se sont tenus ses congrès : et, de l'explosion qui se prépare, la première victime pourrait bien être la Suisse elle-même.

Eh bien ! en ruinant vos libertés cantonales, vous abattriez une des plus fortes barrières que le socialisme trouve chez vous ; vous lui aplaniriez les voies ; vous lui offririez, dans un système unitaire et autoritaire, un formidable instrument de domination. Voilà pourquoi tout ce qu'il y a de socialiste chez vous pousse en ce moment, avec tant d'ardeur, à ce bouleversement de votre constitution ; les honnêtes gens, que d'honorables illusions ont pu entraîner dans ce mouvement, ne s'apercevront-ils pas enfin qu'ils ne doivent être ici ni dupes ni complices ?

Et savez-vous pourquoi sous cette question politique il y a une question religieuse ? C'est que le plus grand obstacle aux plans subversifs des ennemis de l'ordre social, et le radicalisme ne s'y trompe pas, c'est la reli-

gion, c'est l'Église ; et c'est parce que le système fédéral, plus favorable à la liberté, l'est par cela même à l'Église, c'est pour cela qu'ils voudraient détruire le fédéralisme, espérant bientôt, avec l'instrument de tyrannie que l'unitarisme mettrait en leurs mains, venir à bout plus facilement du catholicisme lui-même.

Mais ici, je le dirai aux protestants de bonne foi : prenez garde !

*Nam tua res agitur, paries dum proximus ardet.*

Sans doute, le Catholicisme, et vous le reconnaissez vous-mêmes, est la plus grande force conservatrice que le monde ait vue. Mais n'y a-t-il aucun élément conservateur dans le protestantisme ? Est-ce le catholicisme seulement qui est attaqué aujourd'hui ? n'est-ce pas le Christianisme tout entier, toute foi au Christ, et même toute foi en Dieu ? Ce caractère antichrétien de la lutte, si évident partout aujourd'hui, ne l'est-il pas aussi chez vous ? Rappelez-vous seulement, à l'origine, dès 1839, l'installation à Zurich du professeur Strauss, chargé d'enseigner que Jésus-Christ n'était qu'un mythe ? Ce défi jeté à une population protestante, mais croyante, parut alors une injure insupportable, et le professeur a été chassé.

Si je me trompe, s'il n'y a pas une question sociale chez vous sous la question religieuse et politique, qu'on m'explique le contraste que je vais vous signaler. Pourquoi, à l'endroit des associations catholiques, ces ombrages, ces prodigieuses défiances, qui éclatent en ce moment même, et à Genève, et à Neufchâtel, et dans

votre conseil national ? Pourquoi contre les communautés religieuses tous ces votes par lesquels la liberté et les droits de la conscience sont si outragés ; et pourquoi d'un autre côté ces faveurs, cette complète liberté d'action laissée à l'association la plus menaçante pour la paix sociale qui soit aujourd'hui en Europe ? C'est de la Suisse qu'elle lance ses manifestes et ses menaces contre toute la société, et vos gouvernements, est-ce peur ou complicité ? ne voient là aucun péril, et se garderaient d'apporter aucune entrave à cette propagande ! Non, toutes leurs alarmes, toute leur vigilance, tout leur courage, sont contre d'inoffensives associations, vouées, dans une vie pauvre et austère, aux travaux de l'étude et à tous les dévouements de la charité : voilà les ennemis qui empêchent vos vaillants radicaux de dormir ; voilà les guerres sans péril, qui leur semblent dignes de leur libéralisme et de leur grand cœur ! Cela seul doit suffire à ouvrir les yeux, même parmi les protestants, à tout homme loyal et clairvoyant, qui n'a pas deux poids ni deux mesures, et qui ne veut pas s'aveugler sur les menées de la révolution universelle.

Je me résume et je conclus.

J'ai démontré, en premier lieu, par des faits nombreux, irrécusables, que la liberté religieuse, si vantée chez vous, n'est qu'un mensonge, et que, dans la pratique, cette liberté est sans cesse opprimée.

J'ai signalé en second lieu tous les périls, politiques, religieux et sociaux, cachés pour vous dans les atteintes

que le radicalisme veut porter à votre constitution fédérale.

Cette situation vous crée deux grands devoirs, relatifs l'un à la liberté religieuse, l'autre à la défense de la constitution. Et au fond, ces deux devoirs, pour vous, n'en font qu'un :

Le premier, c'est la revendication, calme, légale, pacifique, mais invincible, de la liberté religieuse qui vous est due ;

Qui vous est due, non-seulement de droit naturel, mais de droit constitutionnel et fédéral.

Il faut que vous ayez enfin la liberté de vos âmes et de vos consciences, et le droit de transmettre pure à vos enfants la foi que vous avez reçue de vos pères.

Il faut que les évêques puissent donner aux fidèles les enseignements nécessaires, et que les gouvernements renoncent décidément à leurs ingérences intolérables dans le domaine religieux.

Il faut que les affaires de l'Église catholique soient faites et gouvernées par elle-même, et par les catholiques, et cessent d'être livrées à des conseils composés en partie de protestants radicaux ou de catholiques renégats.

Il faut que le droit d'association soit respecté chez les catholiques comme chez les autres citoyens, et que les pénalités qui les frappent soient abolies.

Il faut enfin que les catholiques conservent leurs écoles confessionnelles, sans se voir réduits à livrer leurs enfants à des écoles pervertissantes.

Tant que vous n'aurez pas ces libertés, l'Église ca-

tholique n'est pas libre en Suisse ; elle est opprimée ; et vous ne devez cesser d'agir, de lutter, par toutes les armes de la parole, de la presse, des votes, soit dans les conseils cantonaux, soit dans les assemblées fédérales, soit dans les réunions populaires, toujours, partout, sans relâche.

En second lieu, tous les partisans de la liberté en Suisse et tous les conservateurs, catholiques et protestants, doivent lutter de toutes leurs forces pour l'autonomie et l'indépendance des cantons, pour la conservation des vieilles franchises helvétiques, de vos libertés locales, et s'opposer de toute leur influence et de tout le poids de leurs votes, à l'établissement d'une constitution et d'un gouvernement unitaires.

Il ne faut pas que le libre arbitre des peuples soit confisqué par la force, que la supériorité du nombre soit érigée en dogme, que le mensonge serve d'arme et de parure à la violence, que les droits de l'âme et de la conscience soient étouffés par de prétendus libéraux qui ne sont, au fond, que des tyrans de la pire espèce, comme l'a proclamé un jour si éloquemment le comte de Montalembert [1].

Les protestants suisses me permettront de le leur dire en finissant : pour eux, c'est se protéger eux-mêmes que de défendre la liberté de leurs concitoyens catholiques contre les radicaux ; et ce sera aussi protéger l'ordre social tout entier, puisque la cause de vos radicaux n'est pas autre que celle de tous les perturba-

[1] Discours sur la question suisse, 14 janvier 1848.

teurs de l'Europe ! Ce n'est pas trop, certes, de toutes les forces conservatrices pour défendre la société menacée jusque dans ses derniers fondements !

Que si, dans vos divers conseils législatifs, des lois violentes et persécutrices étaient votées, il y aurait encore la suprême ressource du bon sens populaire. Ce peuple suisse, à qui la ratification dernière des lois appartient, ce peuple énergique et fort, dont le sain et ferme esprit n'a pas encore été entamé, ce serait à lui à se défendre lui-même, à résister aux politiques ambitieux qui veulent l'exploiter, et à maintenir contre toute atteinte ces religieuses et libérales traditions qui ont fait si longtemps la force et l'honneur de l'Helvétie.

Je fais, Monsieur, les vœux les plus ardents pour que les vrais principes triomphent dans votre pays, et que la liberté vous donne enfin la paix, la paix durable, la paix féconde. Non, le bien, le bien réel de la Suisse, n'est pas dans ces querelles intestines, qui sont des espèces de guerres civiles. Si le droit public européen vous assure une précieuse neutralité dans les guerres que les grandes puissances se font entre elles, ne devez-vous profiter d'un tel avantage que pour tourner votre activité contre vous-mêmes, et vous déchirer en quelque sorte de vos propres mains ? Ah ! plutôt, employez toutes les forces vives de votre pays à en développer la prospérité intérieure, à conserver pures votre foi et vos mœurs, à réaliser les vrais progrès, ne luttant entre vous que d'amour et de dévouement pour la pa-

trie commune : voilà la vraie et grande politique de la Suisse.

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes vœux pour la liberté religieuse et le bonheur de votre belle patrie, l'expression de tous mes plus dévoués sentiments en Notre-Seigneur.

Versailles, le 18 février 1872.

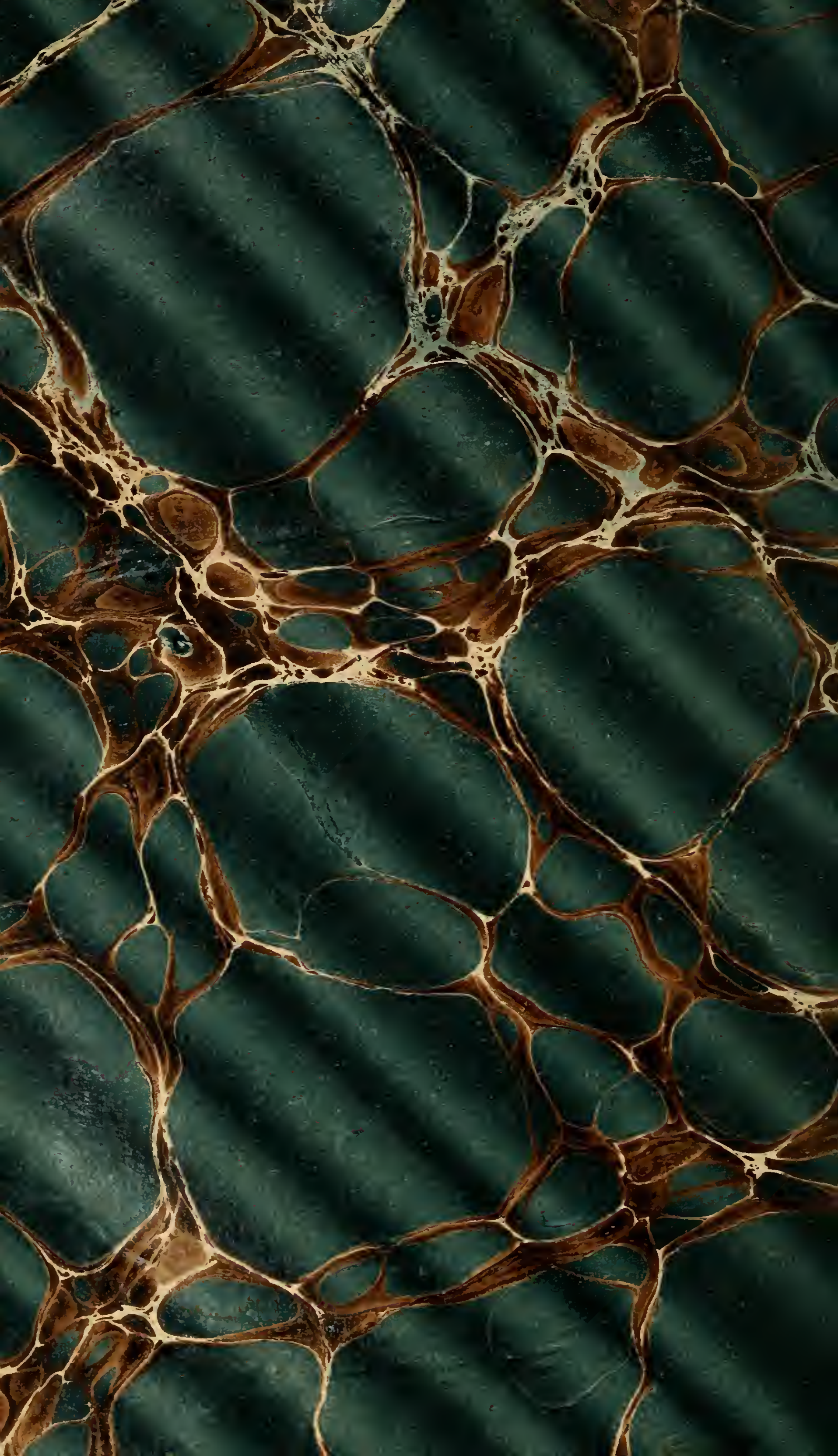
† FÉLIX, *évêque d'Orléans.*

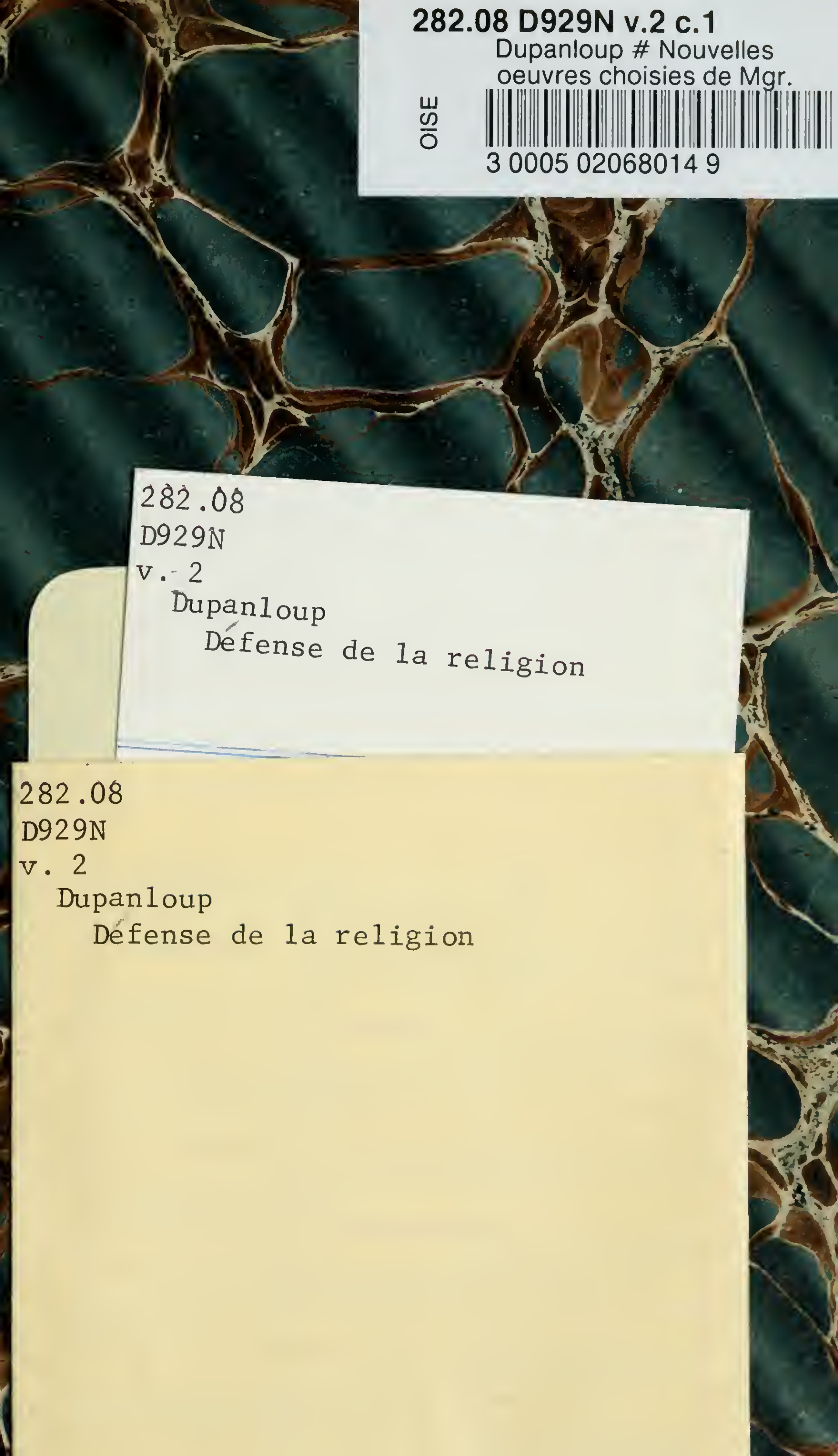
FIN DU TOME DEUXIÈME.

# TABLE DES MATIÈRES



FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.




282.08 D929N v.2 c.1
Dupanloup # Nouvelles
oeuvres choisies de Mgr.
OISE
3 0005 02068014 9
282.08
D929N
v. 2
Dupanloup
Défense de la religion
282.08
D929N
v. 2
Dupanloup
Défense de la religion

